

LES CONDITIONS DU PROJET POPULAIRE

PARADOXES SOCIO-SPATIAUX ET JEU DE TENSIONS EN HAINAUT FRANCO-BELGE

LARISSA ROMARIZ PEIXOTO

THÈSE DE DOCTORAT / 2023



Larissa Romariz Peixoto est chercheuse et enseignante à la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'UMONS, en Belgique. Elle est titulaire d'un diplôme d'architecte urbaniste obtenu à l'Université du Paraná au Brésil (PUC-PR) et d'un master complémentaire en gestion technique du milieu urbain obtenu à cette même université et à l'Université Technique de Compiègne, en France. Elle possède une expérience professionnelle en tant que responsable de projets urbanistiques divers en Belgique, au Brésil, en France et au Maroc.

LES CONDITIONS DU PROJET POPULAIRE

PARADOXES SOCIO-SPATIAUX ET JEU DE TENSIONS EN HAINAUT FRANCO-BELGE

LARISSA ROMARIZ PEIXOTO

THÈSE DE DOCTORAT

Service Architecture et Société
Université de Mons, Faculté d'Architecture et d'Urbanisme

Thèse soutenue le 10 mai 2023
en vue de l'obtention du grade académique de Doctorat en art de bâtir et urbanisme

Devant le jury composé de :

Prof. Jean-Alexandre POULEUR (Université de Mons, Belgique), Promoteur
Prof. Vincent BECUE (Université de Mons, Belgique), Président
Prof. Béatrice MARIOLLE (Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de
Lille, France), Secrétaire
Prof. Pascale JAMOULLE (Université de Mons, Belgique)
Prof. Thierry PAQUOT (Institut d'Urbanisme de Paris, France)
Prof. Maddalena ROSSI (UniFi, Université de Florence, Italie)
Prof. Chloé SALEMBIER (Université Catholique de Louvain, Belgique).

Indications au lecteur

Les figures utilisées dans ce document sont accompagnées de symboles précisant leurs sources et ce, selon les codes suivants :

@ : indique la source ou l'auteur de l'image ou de la donnée

© : copyright, indique l'origine des données ou des fonds de plans

⤴ : indique le graphiste ayant réalisé la mise en forme, quand celle-ci n'est pas réalisée par l'auteur des données.

À des fins opérationnelles et dans l'esprit collaboratif du projet en marge duquel la thèse a été construite, l'iconographie personnelle (photos, mosaïques, croquis d'habitants) a intégré une base de données commune à l'ensemble des partenaires du projet. Les images y relatives reprises dans ce document sont, par conséquent, accompagnées du symbole @projet RHS.

Résumé

La thèse propose une plongée sensible, guidée par la parole citoyenne, dans les méandres de six quartiers populaires du Hainaut franco-belge. Elle part de l'investigation des puissants paradoxes qui caractérisent ces lieux pour, telle une provocation, interroger le projet urbain et soulever des matières à penser pour les concepteurs, politiques et responsables de la ville en général.

Que nous apprennent ces quartiers et leur manière singulière de traverser les brutales transitions sociale, économique et environnementale du passé ? Ont-ils construit des défenses, des formes de résilience ? Comment sont-ils capables d'affronter les enjeux propres à notre époque ?

La recherche s'appuie sur des enquêtes et des campagnes d'immersion de terrain pour tenter de définir ce que serait un projet populaire qui ménage ces lieux de vie et de travail, et d'observer en quoi il s'adosse à la parole et à l'acte de l'habitant. Via une approche transdisciplinaire entre architecture, urbanisme, sociologie et anthropologie, la thèse identifie deux conditions essentielles à la mise en place de ce projet populaire. La première serait la compréhension de trois tensions ambivalentes qui tissent la vie de quartier : entre l'objet spatial et l'objet social, entre la cage qui enferme et le cocon qui protège, entre le stigmaté qui pénalise et l'identité qui porte. La deuxième serait l'identification, puis la valorisation, au cœur de ce jeu de tensions, de ressources ancrées capables de participer à l'épanouissement social et urbain de ces portions fragiles de la ville.

Mots clés : inclusion sociale, projet populaire, projet local, urbanisme, ressource locale, quartier populaire, logement public.

Abstract

The thesis proposes a sensitive diving, guided by the citizen's word, into the heart of six working-class neighborhoods in Franco-Belgian Hainaut. It starts with the investigation of the powerful paradoxes that characterize such places to, as a provocation, question the urban project and provide food for thought for designers, politicians, and city authorities.

What can we learn from these neighborhoods and their singular way of crossing the brutal social, economic, and environmental transitions of the past? Have they built defenses, forms of resilience? How are they able to face the challenges of our time?

The research is based on surveys and immersion campaigns in an attempt to define what could be a popular project that takes care of these living and working places, as well as to observe how it relies on the word and action of their inhabitants. Through a transdisciplinary approach between architecture, urban planning, sociology and anthropology, the thesis identifies two major conditions for the implementation of this popular project. The first one would be the understanding of three ambivalent tensions that shape neighborhood life: between the spatial object and the social object, between the cage that encloses and the cocoon that protects, between the stigma that penalizes and the identity that supports. The second one would be the identification, and then the enhancement, at the heart of this interplay of tensions, of resources capable of participating in the social and urban development of these fragile parts of the city.

Keywords: social inclusion, popular project, local project, urban planning, local resource, popular neighborhood, public housing.

Quelques mots de remerciement à :

Hugo, pour ton sens critique aiguisé non sans bienveillance. Tu me ramènes sur terre et sur la réalité de notre métier partagé quand je me laisse embarquer par des élucubrations scientifiques hors sol. Merci pour ton amour et ton indispensable soutien. Merci d'avoir accueilli ce projet dans notre quotidien ;

Ivi, pela tua leveza que me revigora todos os dias, pelas danças ao redor da mesa, do computador e de meus textos espalhados por todos os lados. Obrigada pelo teu apoio discreto e amoroso e por ser a filha dos meus sonhos ;

Aos meus pais, fãs incondicionais, leões me defendendo a cada instante, fontes de inspiração. Vocês me deram asas desde sempre e eu continuo voando, longe mas perto ;

Milena e Diogo, por tudo, para sempre ;

Vêrônica, pelas sessões de terapia e de coaching durante esse processo. Por sempre achar que eu sou o máximo !

Stéphanie, pour tes relectures pointilleuses et infaillibles à toute heure, sans jamais te plaindre ;

Mes amis, pour les merveilleux moments de plaisir et pour votre soutien ;

Jean-Alexandre Pouleur, pour l'opportunité de participer à ce beau projet et pour ta confiance depuis le début de l'aventure ;

Pascale Jamouille, pour ton regard pointu, ta capacité à mettre en récit mes histoires et ton accompagnement fidèle tout au long du chemin de thèse ;

Béatrice Mariolle, pour ton riche apport scientifique pendant ces longues années ;

Chacun des membres du jury, pour avoir accepté de m'accorder du temps et de me guider lors de cette toute dernière étape ;

Mes collègues de la rue de Houdain et du MTDU de Charleroi, pour les partages sur le chemin périlleux et passionnant de la recherche et de l'enseignement ;

Mes compagnons du projet RHS, en particulier à Yoan, Anne, Laura, Stéphanie et Line. Merci pour l'agréable et fructueuse collaboration ;

Aux habitants des quartiers français et belges qui ont participé au projet RHS. Je vous dédie ces travaux et vous promets de continuer à me battre à vos côtés. Vous êtes source d'inspiration.

INTRODUCTION



Figure 1. "Chevalements, 1965–1996", extrait de "Typologies", Bernd et Hilla Becher

LE DÉBARQUEMENT, LA TRAJECTOIRE ET LA THÈSE

Immigrer, je précise, dans de bonnes conditions de vie et en sécurité, est très stimulant. Apprendre de nouvelles coutumes, être aux prises avec de nouvelles formes de pensée et de comportement est un apprentissage quotidien. Émotionnellement, c'est aussi faire un pas sur une terre inconnue et se confronter à soi-même. C'est construire un avenir avec de nouveaux repères qui se frottent aux repères anciens, eux, plus ancrés. Professionnellement, c'est découvrir avec un regard étranger une réalité qui le défie et le modifie.

En immigrant en Belgique, après 25 ans de vie au Brésil, où j'ai laissé racines et famille, où j'ai étudié l'architecture, l'urbanisme et la gestion technique du milieu urbain, j'ai été d'emblée plongée dans une histoire qui n'était pas la mienne. Celle d'un territoire, le Cœur du Hainaut, maillon puissant de la révolution industrielle, transformé par l'exploitation d'un sous-sol riche en charbon et un savoir-faire manufacturier, par des déplacements démographiques majeurs et ensuite, par la décadence d'un modèle de développement et les crises qui y ont succédé¹.

La Louvière, Morlanwelz, Binche, Manage, Quaregnon, Quiévrain, Frameries, Mons. Boulonneries, faïenceries, sidérurgies, laminoirs, lavoirs à charbon, des usines en fin de vie ou déjà complètement fermées à mon arrivée. Un foncier obsolète et pollué, un paysage de cuves, fours et cheminées, d'impressionnants châssis-à-molette et de véritables cathédrales d'acier, béton et briques, des photos de Bernd et Hilla Becher, des peintures d'Yvan Salomone et un extraordinaire potentiel de reconversion. Des possibilités inouïes de transformation et valorisation d'un territoire d'une beauté rude, cachée mais puissante.

Circuler dans les méandres des institutions de ce territoire et manier les différentes politiques publiques en tant qu'urbaniste praticienne chargée de projets de rénovation territoriale pendant environ 20 ans, a quelque peu nuancé cette vision romantique des objets spatiaux. Mais pas seulement. Ce trajet professionnel entre secteurs public et privé, pouvoirs local et régional, voire ministériel, a également éveillé la conscience du frein majeur que représente le décalage éclatant entre les politiques dites spatiales et celles dites sociales, les unes ayant une très grande influence sur les autres et s'ignorant pourtant mutuellement.

Dans de nombreux projets urbanistiques de reconversion que j'ai pu observer ou même accompagner, la population n'est qu'un décor, tout comme une ancienne halle industrielle vouée à être rénovée ou, le plus souvent, démolie.



Figure 2. Aquarelle sur papier, Yvan Salomone

¹ La désindustrialisation de cette partie de la Belgique, démarrée avec l'accélération des fermetures des mines vers 1950 et ensuite des aciéries et fabrications métalliques, a été accompagnée de tentatives de réindustrialisation notamment via le secteur de la pétrochimie vers les années 1970, tel que décrit par Philippe Destatte (Destatte 2015)

L'incapacité des politiques territoriales à intégrer ce qui apparaît pourtant comme une évidence - les logiques sociales, les usages et les désirs des populations qui occupent, construisent et transforment les lieux de vie et de travail - est un fait connu mais trop souvent ignoré.

Le projet de recherche-action *Réseau Hainaut Solidaire*, en marge duquel le présent travail de thèse a été réalisé, s'est présenté comme une opportunité de remettre la population, qui plus est celle fragilisée du Cœur du Hainaut et du Valenciennois (voisin français avec qui elle partage une histoire similaire), au cœur d'un dispositif de pensée spatiale. À côté de chaque extraordinaire ou plus prosaïque objet architectural industriel, demeurent un quartier de logements et une population résidente. Ils sont, dans les faits, tout aussi impactés par la brutale transition économique, sociale et écologique en cours, que le foncier, les bâtiments ou les paysages que j'observais. Je suis donc allée à leur rencontre.

La motivation pour écrire une thèse était là, dans la rencontre de personnes et de lieux ordinaires et exceptionnels à la fois, dans la découverte d'un attachement particulier aux lieux, teinté de précarités diverses et de rapports paradoxaux avec la ville.

Face à la nouvelle crise annoncée, celle d'une transition naissante, de l'abandon des énergies fossiles, du réchauffement climatique et des changements de paradigme qu'il impose, nos territoires sont amenés à se réorganiser : formidable opportunité pour écrire autrement l'histoire, pour faire émerger cette maille invisible d'usages et de liens entre les lieux et les gens. Les quartiers populaires, dans toutes leurs contradictions, ont sans doute beaucoup à nous apprendre sur les vertus et les limites de la construction d'un projet d'avenir commun, local et durable.

Ma trajectoire personnelle tout comme le côtoiement de situations de pauvreté dans mon pays d'origine ont sans doute une influence sur l'attention que je porte à ces populations et portions fragiles du territoire. Mais l'objectif de la présente recherche est de dépasser *l'indignation vertueuse*, souvent le summum de l'engagement, comme le dénonce l'historien de l'art belge Pierre Loze.

La ligne de mire, est *in fine*, une métaréflexion sur le métier d'aménageur du territoire ou plutôt de son évolution vers le ménager, au sens décrit par Thierry Paquot, comme un ménagement des gens, des choses, des lieux et du vivant, qui « réclame *une disposition à la disponibilité* qui se cultive, qui ne va pas de soi, qui se révèle exigeante, tant elle s'alimente *d'attentions intentionnées* » (Paquot 2021a).

Ménager le territoire, c'est peut-être reconnaître l'expertise du vécu comme centrale. C'est aussi laisser de la place pour cette parole et pour cet urbanisme sans urbaniste, que le travail de thèse permet, je l'espère, de décoder.



Figure 3. Friche des anciennes Faïencerie Boch à La Louvière. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 4. Habitants du quartier d'Épinlieu, participant au projet RHS. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

LES CONDITIONS D'UN PROJET POPULAIRE

Vulgus : le commun des hommes (Dictionnaire Gaffiot latin)

Popularis : du peuple, aimé du peuple, dévoué au peuple (Dictionnaire historique de la langue française, Alain Rey 2017)

Comment appréhender le *vulgaire*, au sens de Simone et Lucien Kroll, autrement dit « la banlieue, le logement social, les médiocres, les personnes âgées, les désorientés, (...) vrais lieux futurs des interventions artistiques intégrées, chaleureuses, cohérentes, complices » (Kroll 2000, p. 41) ? En posant la question de la sorte, le couple Kroll appelle à un détournement des politiques portant sur l'avenir des villes habituellement orientées vers les « gagnants », c'est-à-dire les habitants et entreprises dits productifs, les créatifs, les mobiles.

Évidemment, tous les territoires ne sortent pas gagnants au jeu de la métropolisation (Collectif Rosa Bonheur 2019, p. 12-13), de la concurrence acharnée entre territoires, des stratégies d'attractivité et, plus récemment, de transition écologique.

Partant du vécu et, plus précisément, de la parole d'habitants de quartiers de logements sociaux belges et français, la thèse ici présentée positionne le regard au départ de *lieux* et de *gens* qui ne gagnent pas, ou en tout cas, pas à tous les coups. Elle ne propose pas de réponses toutes faites au projet urbain mais soulève, telle une provocation, des matières à penser pour les concepteurs, politiques, responsables de la ville en général.

La recherche part d'enquêtes et de campagnes d'immersion au cœur de six quartiers populaires du Hainaut transfrontalier pour tenter de définir ce que serait un projet populaire qui ménage ces lieux de vie et de travail, et d'observer en quoi il s'adosse à la parole et à l'acte de l'habitant. Via une approche transdisciplinaire entre architecture, urbanisme, sociologie et anthropologie, la thèse identifie deux conditions majeures pour la mise en place de ce projet populaire. La première serait la compréhension de trois tensions ambivalentes qui tissent la vie de quartier : entre l'objet spatial et l'objet social, entre la cage qui enferme et le cocon qui protège, entre le stigmaté qui pénalise et l'identité qui porte. La deuxième serait l'identification, puis la valorisation, au cœur de ce jeu de tensions, de ressources ancrées capables de participer à l'épanouissement social et urbain de ces portions fragiles de la ville.

Un projet populaire ?

Le qualificatif *populaire* [emprunté au latin *popularis* « du peuple, aimé du peuple, dévoué au peuple » (Rey 2017)] apposé à la notion de *projet*, peut comprendre des connotations diverses. Le *projet* lui-même peut admettre des variations sémiologiques. Il est entendu ici, comme un projet urbanistique destiné à transformer le cadre socio-spatial d'un lieu. Les acceptions du *projet* urbanistique *populaire* pourraient donc varier des plus généralistes – un projet « qui appartient au peuple, qui le caractérise » (CNRTL s.d.) – ou globalisantes – un projet « qui concerne l'ensemble d'une collectivité » (CNRTL s.d.) - aux plus politiques, qui désigneraient un projet « qui jouit de la faveur du peuple » (Rey 2017).

Les valeurs qui sous-tendent un projet populaire pourraient osciller, si nous nous référons au dictionnaire historique de la langue française d'Alain Rey, entre « un contenu (...) simple, sans prétention' (1556, Ronsard) et une valeur péjorative, 'sans manières, vulgaire' (1580, Montaigne) » (Rey 2017).

La définition du projet populaire telle qu'issue de ces travaux de thèse pourrait s'aligner sur chacune des explications précédentes, mais celle qui correspond davantage aux observations de terrain est manifestement celle d'un projet « qui a cours dans le peuple, lui est propre » (Rey 2017).

Cette acception aurait tendance à opposer les classes sociales et à considérer que ce qui a lieu dans les classes populaires n'a pas lieu dans d'autres sphères de la société, à la nuance près que la notion même de classes populaires ou de milieux populaires est un concept à géométrie variable, « chacun pouvant en manipuler inconsciemment l'extension pour l'ajuster à ses intérêts, à ses préjugés ou à ses fantasmes sociaux » (Bourdieu 1983, p. 98). Quelques précisions s'imposent donc.

Dans l'absolu, l'exercice de définition du *projet populaire* constitue de fait une manipulation à des fins savantes, par conséquent orientée. Pourtant, dans les présents travaux, cette définition se construit au fil des chapitres et des allers-retours entre le terrain et la littérature scientifique.

Nous verrons que le *projet populaire* s'oppose à des projets urbanistiques qui répondraient aux politiques d'attractivité et de concurrence entre territoires, forcément orientées vers les « gagnants de la société ». Ces dernières ne sont ni conçues pour, ni a fortiori pensées avec les classes populaires (Collectif Rosa Bonheur 2019, p. 12-13). Le *projet populaire* contrecarre le projet paternaliste, pensé par ceux qui savent (les architectes, urbanistes et autres penseurs de la ville) pour ceux qui ne savent pas (le peuple), ces derniers étant, au mieux, « accompagnés vers

le savoir » du projet urbain via les chemins obscurs et parfois tortueux des concepts et outils urbanistiques. Résistant à ces versions courantes du projet urbanistique, le *projet populaire* tel que proposé ici, évite également de flirter avec la notion cousine de *populiste* ou démagogique.

Profondément ancré, le *projet populaire* découlant du terrain de recherche est un processus en continu qui s'inscrit dans la trajectoire de vie du quartier populaire, un projet urbanistique qui se nourrit des ressources émergeant de paradoxes et tensions socio-spatiales mouvantes qui tissent la vie de ses habitants.

Un quartier populaire ?

En retraçant les situations vécues dans son enfance au sein d'un quartier populaire de Normandie, l'écrivaine française Annie Ernaux décrit son monde d'alors à partir d'une comparaison avec « une vie bourgeoise » qu'elle découvre plus tard, en accédant à des études universitaires. La justesse sociologique de son regard permet de dépeindre un tableau pas très éloigné des réalités observées sur mes terrains de recherche.

Elle décrit :

« En juin 52, je ne suis jamais sortie du territoire qu'on nomme d'une façon vague mais comprise de tous, *par chez nous* (...). Au-delà commence déjà l'incertain, le reste de la France et du monde que *par là-bas*, avec un geste du bras montrant l'horizon, réunit dans la même indifférence et inconcevabilité d'y vivre » (Ernaux 1997, p. 42).

Par là-bas, précise-t-elle, même dans une ville toute proche de *par chez nous*, « les gens paraissent s'habiller et parler mieux ». Par là-bas, « on se sent vaguement 'en retard', sur la modernité, l'intelligence, l'aisance générale de gestes et de paroles » (Ernaux 1997, p. 44).

Sa description spatiale n'est pas moins perçante : « La limite entre le centre et les quartiers est géographiquement incertaine : fin des trottoirs, davantage de vieilles maisons (à colombages, de deux ou trois pièces au plus, sans eau courante, les cabinets au-dehors), de jardins de légumes, de moins en moins de commerces en dehors d'une épicerie-café-charbon, apparition des 'cités'. Mais claire pour tout le monde dans la pratique. Le centre, c'est là où l'on ne va pas faire ses courses en chaussons ou en bleu de travail ».

Décrivant de la sorte, Ernaux met en lumière des systèmes de valeur et de fonctionnement sociaux et spatiaux différents entre les quartiers, particulièrement entre les quartiers populaires, et le reste de la ville et au-delà. Pour ce faire, elle fait appel à des lois intrinsèques, des rites, des croyances et des valeurs qui « définissent les milieux, l'école, la famille,

la province » et qui dirigent, sans qu'elle ne s'en aperçoive, les contradictions de sa vie (Ernaux 1997, p. 39-40).

Si la description d'Annie Ernaux dépeint une réalité vécue et mise à distance (son histoire personnelle), elle laisse entrevoir des situations complexes, des frottements compliqués du quartier et de ses habitants avec la ville et la société qui les entourent. Elle met en évidence certains systèmes qui portent la vie de quartier et que mon travail de terrain a également, mais d'une autre manière, permis de faire émerger.

Le quartier populaire tel que considéré dans ces travaux est cet espace de contradictions où l'écart matériel, spatial et symbolique est de mise, et ce malgré des politiques volontaristes de rénovation urbaine des deux côtés de la frontière franco-belge. En l'occurrence, il désigne des quartiers du Hainaut, qui partagent une histoire sociale et économique similaire (Figure 5). Ils sont majoritairement constitués de logements publics aux formes diverses. Ils accueillent des populations hétérogènes nullement univoques, mais avec une composante de précarité manifeste.

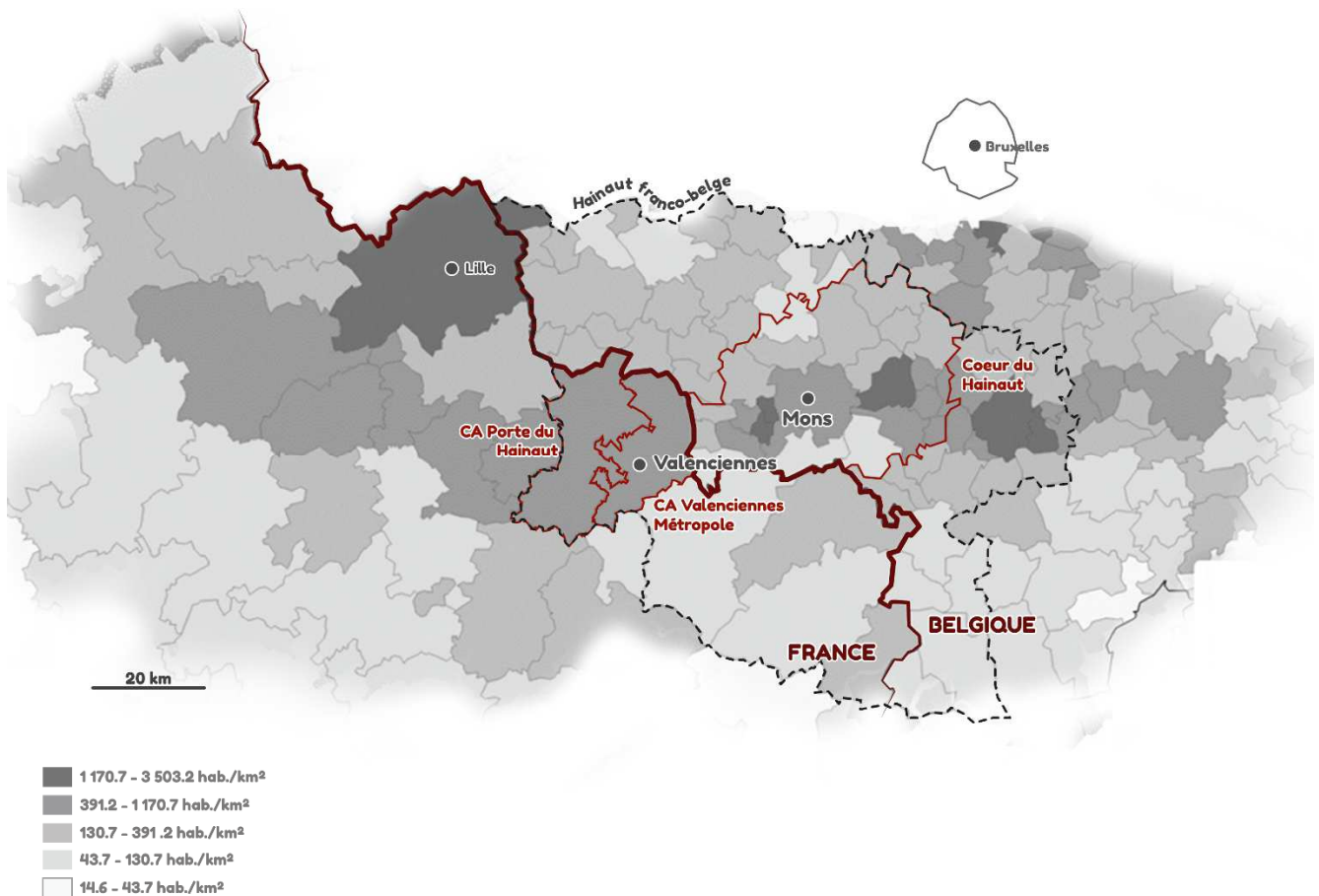
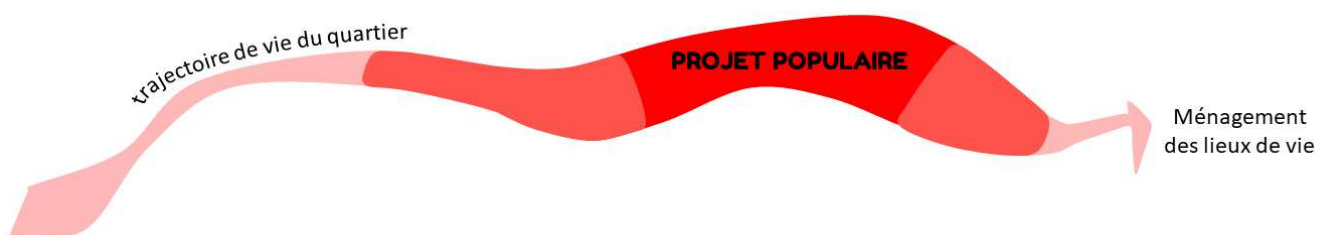


Figure 5. Situation du Hainaut franco-belge (contour tireté noir) et des communautés de communes (contour rouge) où sont situés les terrains de recherche. On observe, d'est en ouest, la continuité d'un territoire densément peuplé qui suit la faille houillère exploitée à partir du XVIIe siècle. ©Infocentre de santé ; indicateurs socio-sanitaires de la population frontalière franco-belge. Projet Interreg GeDiDoT-BeVeGG, traitement et cartographie : Larissa Romariz Peixoto, Laura Michiels

Nommer *quartiers populaires* les lieux de vie et de travail que j'ai observés me permet de nuancer les connotations négatives associées aux espaces populaires comprises dans les expressions quartiers « défavorisés », « pauvres », « sensibles », « en difficulté » (Avenel 2016, paragr. 5). Il permet également de déjouer la connotation administrative de quartier *sensible*, émergeant à la politique française de la ville. Si le *quartier populaire* peut recevoir un traitement médiatique et politique stigmatisant (Lang 2020), il peut aussi comporter le sens ambigu mais pas forcément négatif de quartier *vivant*, *animé* ou *mixte*. La locution *quartier populaire* reste vague mais offre la possibilité de connotations subtiles et diversifiées.

Utiliser cette appellation, c'est risquer d'homogénéiser la diversité sociale, territoriale et ethnique de ces lieux et des populations qui y habitent. Nombreux sont d'ailleurs les travaux qui soulignent, en ce qui les concerne, « la grande diversité des populations et la multiplicité des situations, de telle sorte que la difficulté de l'analyse sociologique réside précisément dans cette mosaïque sociale et culturelle et dans la capacité à produire une perspective d'ensemble » (Avenel 2016, paragr. 35).

Il est en effet très difficile de ne pas unifier des réalités différentes derrière l'exercice de conceptualisation et de généralisation propre à la thèse. De la même manière, il semble compliqué de ne pas unifier derrière la catégorie « habitants », des profils variés en termes d'âge, situation socio-professionnelle et genre. Des réalités complexes et des histoires personnelles diverses se cachent derrière cette dénomination. Situer chaque parole dans un cadre spécifique permet, je l'espère, de contourner cette dérive.





QUESTION DE RECHERCHE ET SCHÉMA D'ÉCRITURE

C'est du questionnement du rapport qu'entretiennent les habitants des quartiers populaires du Hainaut avec leur lieu de vie que naît cette recherche. Quelle est la valeur des lieux de quartier ? Comment interpréter le décalage entre les espaces conçus et la vie telle qu'elle s'y déroule ? Entre le regard professionnel de l'urbaniste et celui de l'habitant ? Entre des formes architecturales et urbanistiques figées et des structures sociales dynamiques ?

Des réponses renvoyées par le terrain, une autre question apparaît : Comment décoder les paradoxes et tensions socio-spatiales qui semblent caractériser ces quartiers ?

Des investigations qu'elle implique, jaillissent d'autres interrogations :

En quoi ces quartiers, qui ont traversé les brutales transitions sociales, économiques et environnementales des deux derniers siècles, questionnent-ils le projet urbanistique et, plus largement, la ville et ses enjeux contemporains ? Comment définir un projet populaire qui ménagerait ces lieux de vie et de travail ? Quelles sont les conditions de son émergence ?

Le cheminement intellectuel résumé ci-avant l'illustre : les questions de recherche autour du projet populaire, devenues centrales pour la présente thèse, ne sont pas apparues dès le départ, loin de là. De fait, elles ne se sont stabilisées qu'en toute fin de parcours, le questionnement ayant continuellement muté au fil des rencontres sur le terrain et ailleurs, des lectures et découvertes scientifiques. En effet, lors des échanges avec les habitants des quartiers, je n'ai jamais questionné directement le projet urbanistique ou les processus de transformation de leur quartier. Les débats menés avec eux dans le cadre du projet européen dans lequel je m'étais engagée et justifiant ma présence sur le terrain, portaient davantage sur la mémoire collective du quartier et sur les lieux identitaires à valoriser. Mais le poids symbolique, social et psychologique des travaux de transformation des lieux est tel, que le sujet s'avérait omniprésent lors de chaque atelier, interview ou rencontre. Impossible d'y échapper. C'est après l'avoir contourné à plusieurs reprises que j'ai compris que la thèse sur un projet populaire s'imposait à moi.

Afin de donner à voir le processus réel de recherche tel qu'il s'est déroulé, le **schéma d'écriture** proposé dans ce document respecte les différentes phases des travaux, c'est à dire : d'abord l'immersion sur le terrain (partie 1), ensuite, l'analyse critique des multiples questions renvoyées par celui-ci et leur confrontation avec la littérature scientifique (partie 2) et enfin, la stabilisation de la thèse défendue (partie 3). Ces phases sont illustrées dans la Figure 6 ci-après.

Cette structure, inhabituelle pour une thèse en urbanisme, est expliquée par la **méthodologie de recherche inductive-abductive adoptée**, basée essentiellement sur la *Grounded Theory* décrite par Glaser et Strauss (1967) et adaptée par Luckerhoff et Guillemette (2012). Selon cette méthode empruntée à la sociologie, les analyses de terrain font émerger des questions sans hypothèse préalable. Dans un processus non linéaire d'allers-retours, celles-ci sont progressivement confrontées à un cadre conceptuel scientifique et donnent lieu à des développements théoriques originaux. Le choix méthodologique et les spécificités de son adaptation à l'urbanisme sont expliqués au chapitre 1.3.

La **première partie** commence par une clarification de ma posture, qui a évolué au fil de la recherche. Imprégnée par la pratique et chargée de la coordination du projet opérationnel européen Réseau Hainaut Solidaire sur des quartiers de logements sociaux, c'est d'abord la posture d'auteur de projet qui a primé. J'ai donc développé des méthodes et techniques d'approche du terrain qui sont expliquées et commentées au chapitre 1. Deux-cent-quatre rencontres² impliquant une soixantaine de travailleurs sociaux et comptant un total de 1.531 participations d'habitants ont été organisées dans le cadre de ce projet. Ateliers, marches urbaines, entretiens, cartes mentales, jeux de photo-langage, autant de moments d'échange et d'observation qui ont enrichi ma réflexion et conditionné l'évolution des questions, hypothèses et concepts scientifiques mobilisés dans ces travaux. La posture de chercheure s'est construite sur cette base.

Mais la partie 1 de la thèse est surtout dédiée à la description des six quartiers observés. Situés dans l'ancien sillon industriel nord-européen, ces quartiers naviguent entre, d'une part, un lourd héritage social et économique et, d'autre part, l'empreinte des transformations physiques et démographiques ayant cours au gré des doctrines urbanistiques et sociales des époques traversées.

La plongée sensible au cœur de ce terrain proposée au chapitre 3 laisse **percevoir six paradoxes socio-spatiaux** intimement liés aux conditions de la précarité, aux formes urbanistiques et aux structures sociales présentes. Ils sont le fruit d'une histoire constamment en mutation.

Cette première partie permet de révéler les premières caractéristiques du **projet populaire** tel qu'envisagé dans ces travaux. Il ne s'agit pas d'un moment arrêté dans le temps mais d'un **processus continu constitué de paradoxes, adossé à la parole habitante, comprise dans une démarche qui dépasse les disciplines.**

² Les différentes activités et leurs produits sont expliqués dans les chapitres 1 et 4 du présent document.

La **deuxième partie** de la thèse propose d'investiguer les six paradoxes observés via la confrontation de données ethnographiques et urbanistiques issues du terrain aux théories d'auteurs ayant étudié le lien entre les formes urbanistiques et les comportements humains, entre les lieux et les gens. Pour ce faire, les principaux concepts mobilisés sont d'abord exposés au travers de travaux d'auteurs comme les urbanistes Jan Gehl, Christopher Alexander, Kevin Lynch et Margaret Crawford. Les méthodes de projets urbains développées par ces auteurs sont discutées au départ de l'analyse des quartiers effectuée selon une clé spatiale : leurs échelles, réseaux de communication et limites.

La parole des habitants vient questionner les théories des auteurs en révélant l'importance des **multiples frontières physiques et psycho-sociales qui influencent la vie de quartier**, mais aussi en rendant visibles les **pratiques vertueuses qui défient les règles urbanistiques**.

À la fin de la partie 2, nous serons en mesure de comprendre que le **projet populaire**, ce processus continu fait de paradoxes, ne peut émerger que sous **certaines conditions**, développées dans la troisième partie de la thèse.

La **troisième partie** en est donc le cœur puisqu'elle présente la théorie qui ressort du terrain en exposant deux conditions pour la mise en place du projet populaire tel que préfiguré.

La première condition est la **compréhension par les acteurs de la ville de trois tensions qui expliquent les paradoxes observés** : celle entre l'objet spatial et l'objet social, celle entre le quartier cage et le quartier cocon, celle entre le stigmaté et l'identité. Pour explorer ces tensions, d'autres disciplines que l'architecture et l'urbanisme sont nécessaires. Afin de croiser, une nouvelle fois, analyse territoriale et parole habitante, cette partie fait appel à la sociologie et à l'anthropologie, particulièrement aux concepts développés par Erving Goffman, Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant.

Les tensions révèlent des difficultés intrinsèques aux quartiers mais aussi des ressources émergentes, matériaux indispensables à la fabrication de la ville qui inclut et apaise. **L'identification, puis la valorisation de ces ressources est la deuxième condition** pour la mise en place du projet populaire.

La thèse n'est pas une réflexion définitive et immuable, loin de là. Tel le projet populaire qu'elle définit, la recherche ici présentée est un processus continu. De nombreuses perspectives de développement sont envisagées en fin de parcours.

Parmi celles-ci, la piste particulièrement féconde du quartier populaire en tant que source de reterritorialisation de la société en vue d'une transition plus juste est annoncée.

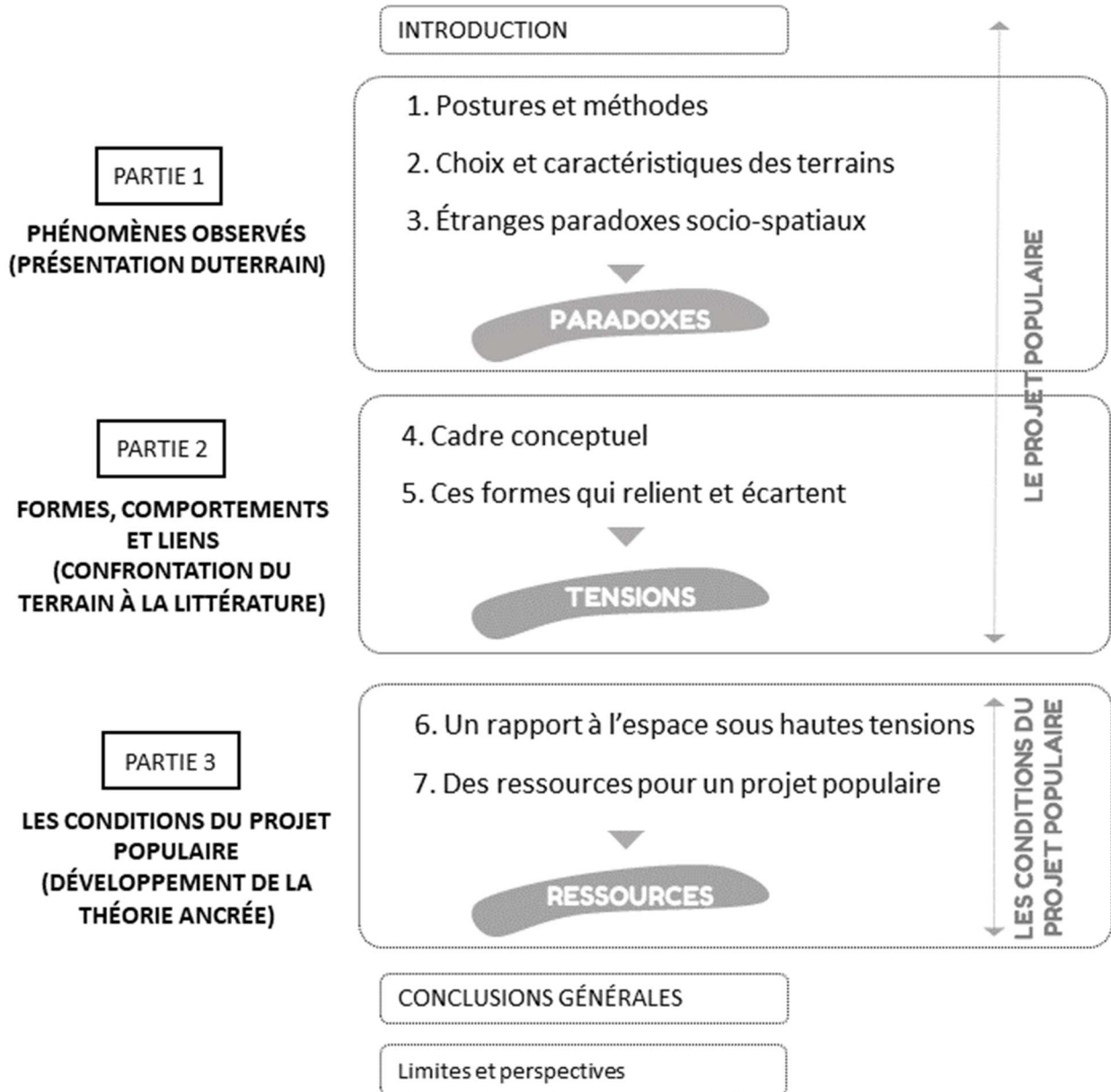


Figure 6. Schéma de synthèse du déroulement de la recherche et de la table de matières du présent document : 7 chapitres organisés en 3 parties. @Larissa Romariz Peixoto

PARTIE 1.
PHÉNOMÈNES
OBSERVÉS

AVANT- PROPOS PARTIE 1

La première partie du document de thèse (entourée en rouge dans le schéma ci-dessous) est consacrée à la fois à l'explication de la méthodologie globale de recherche et à la présentation du territoire d'étude.

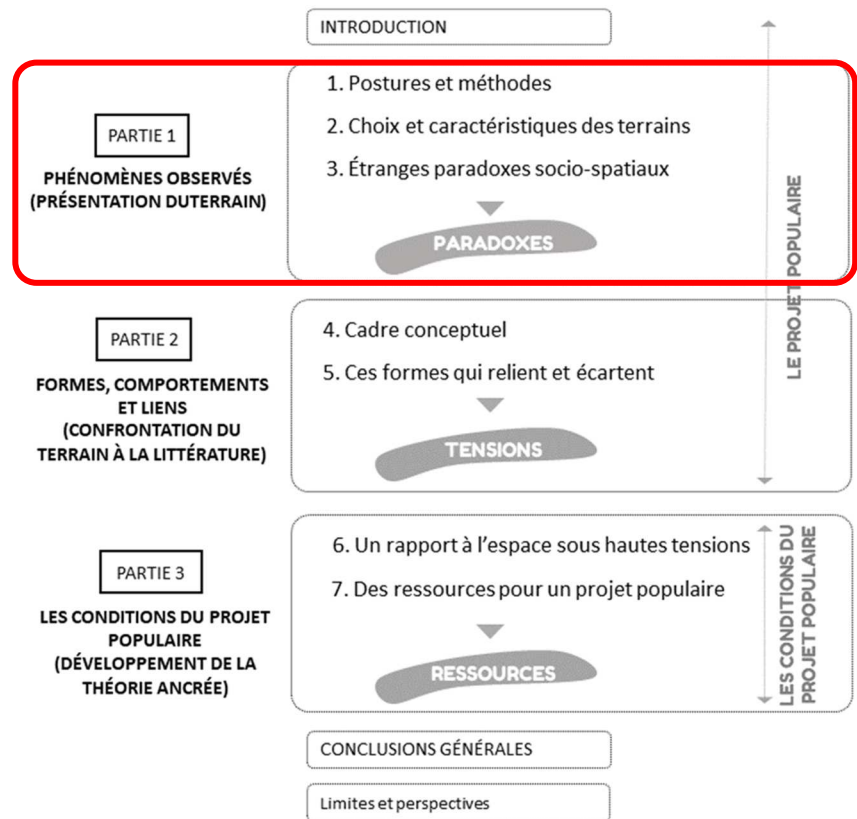


Figure 7. Schéma de synthèse du déroulement de la recherche et de la table de matières du présent document. Partie 1. @Larissa Romariz Peixoto

Plus précisément, après une mise en contexte, le premier chapitre fournit les clés pour comprendre la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE), fil conducteur méthodologique des présents travaux (point 1.3). Il propose ensuite une revue du large éventail de méthodes et techniques employées pour la récolte de données qu'elles soient statistiques, ethnographiques ou cartographiques.

Au chapitre 2, le lecteur prend connaissance des six quartiers français et belges qui seront analysés tout au long de ce document. Le choix du terrain d'étude est objectivé et des analyses plutôt factuelles sont proposées, appuyées sur des indicateurs socio-économiques et sur une compréhension de l'évolution du logement public sur le territoire du Hainaut franco-belge.

Le chapitre 3 propose une lecture différente des quartiers observés. Il s'agit d'une description empirique du terrain, réalisée sur base des notes prises lors des nombreuses activités organisées entre 2018 et 2021.

À la fin de la partie une, les paradoxes socio-spatiaux observés dans les quartiers, point de départ de la présente recherche, sont énoncés.

Chacun des chapitres apportera des éléments complémentaires à la définition du projet populaire tel qu'il ressort des travaux de recherche.

Chapitre 1.
Postures et
méthodes

INTRODUCTION

Comment, au départ de pratiques urbanistiques, réaliser une thèse répondant à des objectifs scientifiques ? Ce premier chapitre de la thèse expose notre manière de répondre à cette question. Nous expliquons ainsi la façon dont les logiques et pratiques de terrain ont guidé la réflexion et fourni des armes – outils et techniques, regard affuté – pour la récolte et l'analyse de données spatiales et sociales valorisables dans un travail scientifique.

Après la description du cadre professionnel dans lequel la thèse a pu émerger (chapitres 1.1 et 1.2), la méthode globale de son élaboration est expliquée et critiquée (chapitre 1.3).

Plusieurs types de données sont utilisées dans les présents travaux : statistiques d'abord, appelées les données froides ; ethnographiques ensuite, récoltées sur le terrain auprès d'usagers et habitants des quartiers étudiés ; urbanistiques enfin, issues de cartographies historiques ou d'analyses des espaces bâtis et non bâtis du territoire. Les méthodologies de récolte de chacun de ces ensembles de données, avec leurs avantages et limites, sont explicitées.

Comme tout chapitre méthodologique, celui-ci peut paraître complexe, tant il rassemble des précisions importantes mais disparates au premier regard. Son contenu ne prendra sens qu'à la lecture de la suite de la thèse, où les résultats de la mise en œuvre des méthodes expliquées ici prendront corps, grâce à la richesse des récits des habitants et des espaces observés.

1.1. CONTEXTE DE RECHERCHE – LE PROJET RHS

Les travaux de thèse étant élaborés en parallèle à ma participation en tant qu'urbaniste praticienne, chercheuse et coordinatrice du volet territorial du projet RHS, une mise en contexte s'impose.

RHS, ou Réseau Hainaut Solidaire est un projet transfrontalier, cofinancé par l'Union européenne via le programme Interreg VI. Il s'est déroulé de janvier 2018 à juin 2022 et a réuni sept partenaires :

- La Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'UMONS en Belgique, service Architecture et Société, responsable du volet territorial du projet et chef de file ;
- La Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation de l'UMONS, en Belgique, service Sciences de la Famille, responsable du volet coéducation ;
- Le Laboratoire DeVisu de l'Université Polytechnique de Hauts-de-France ;
- L'Association des Centres Sociaux et socioculturels de l'Agglomération de Valenciennes, en France, coordinateur des structures d'accompagnement social dans les quartiers français participant au projet ;
- Le Centre Public d'Action Sociale de Mons, en Belgique, gestionnaire des maisons de quartier sur le territoire belge concerné ;
- L'asbl Espace Environnement, en Belgique, facilitateur de la participation citoyenne ;
- L'association Pop School, en France, responsable du volet numérique.

Transdisciplinaire, le projet entend observer les conditions d'isolement social et urbain de quartiers de logement social d'un territoire transfrontalier franco-belge pour, ensuite, proposer des actions d'inclusion sociale témoignant d'une double originalité : d'une part, des outils sont imaginés, appliqués et diffusés par les habitants eux-mêmes, soutenus dans ce processus par les professionnels ; d'autre part, les actions s'appuient sur l'appartenance territoriale pour consolider les liens sociaux et une certaine résilience urbaine³.

Les nombreuses activités organisées dans ce cadre associent habitants, travailleurs sociaux et chercheurs et poursuivent l'objectif opérationnel de cocréation d'outils de valorisation de l'histoire vécue, de l'identité et des liens sociaux de quatorze quartiers situés autour de Mons, en Belgique, et dans l'agglomération de Valenciennes, en France⁴(Figure 8).

³ Le projet RHS est expliqué sur le site y dédié : <https://projetrhs.eu/>. Les outils territoriaux et en coéducation créés dans ce cadre sont disponibles sur <https://ricochets.eu/>.

⁴ Les territoires couverts par le projet regroupent une population de 95.299 habitants, pour Mons et de 351.624 habitants pour l'agglomération valenciennoise (chiffres de 2018).

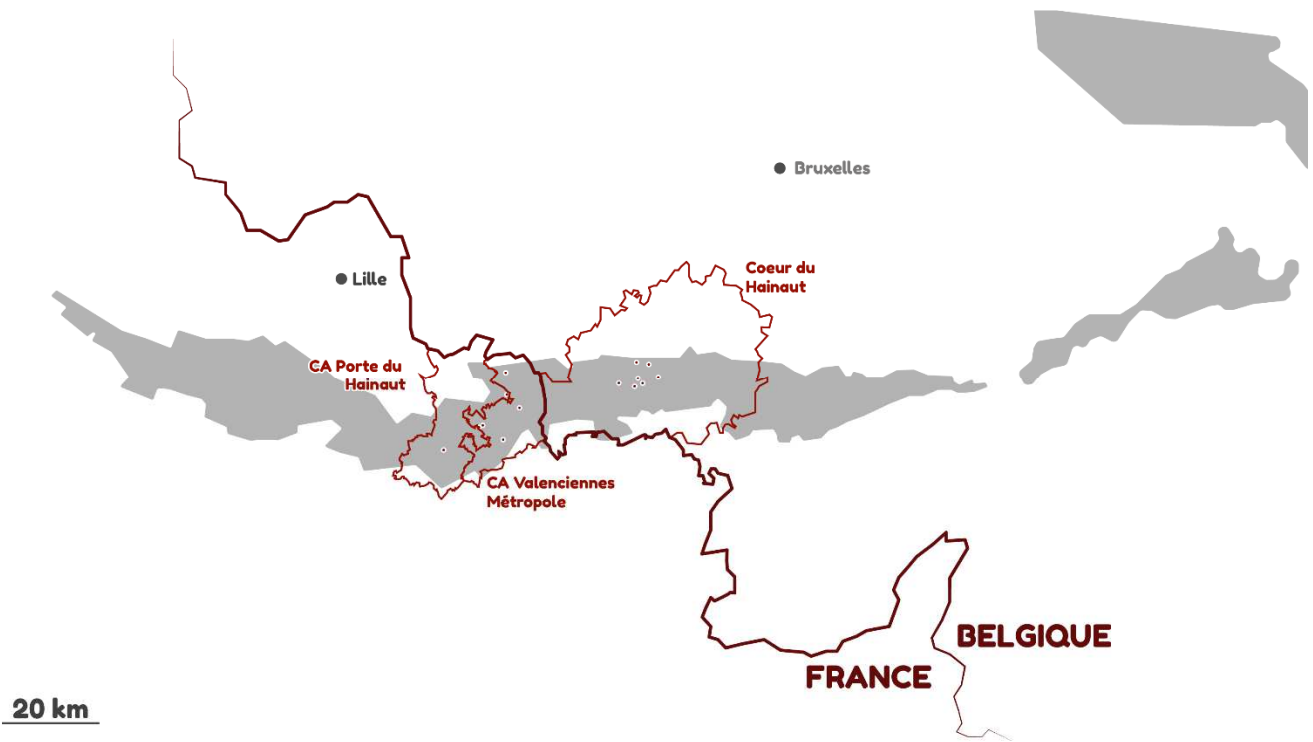


Figure 8. Sillon houiller nord-européen (gris) et quartiers participant au projet RHS (points noirs). ©OSM, @Larissa Romariz Peixoto, ⬆️ Laura Michiels

La Figure 9 ci-après résume les activités territoriales menées dans ce cadre, les outils créés, ainsi que les chiffres de participation des habitants, assez conséquents pour un projet de recherche.

Le présent travail de thèse se nourrit non seulement des riches échanges avec habitants et travailleurs sociaux, mais également de la pluridisciplinarité du projet et des recherches menées concomitamment dans d'autres disciplines⁵.

⁵ Au-delà du présent travail de thèse, d'autres travaux de recherche sont également menés en parallèle au projet RHS et ce, dans les domaines de la communication et de la coéducation.

Projet Réseau Hainaut Solidaire

Volet territorial (données au 30.06.2021)

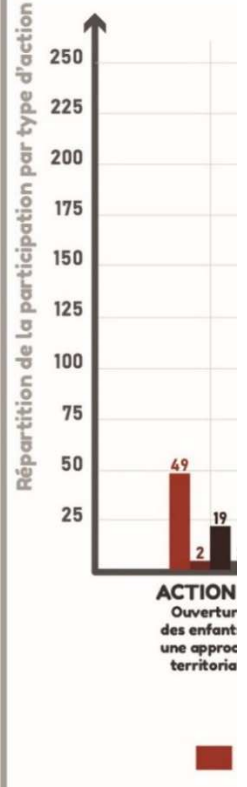
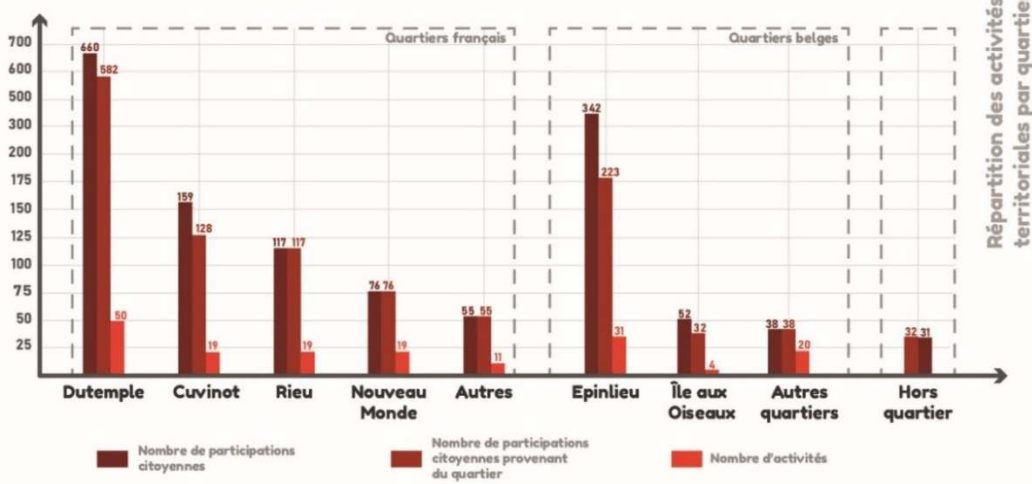
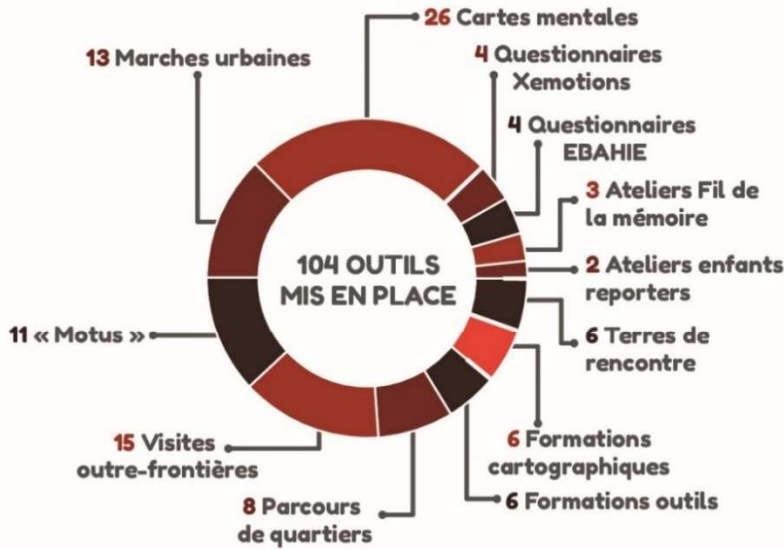
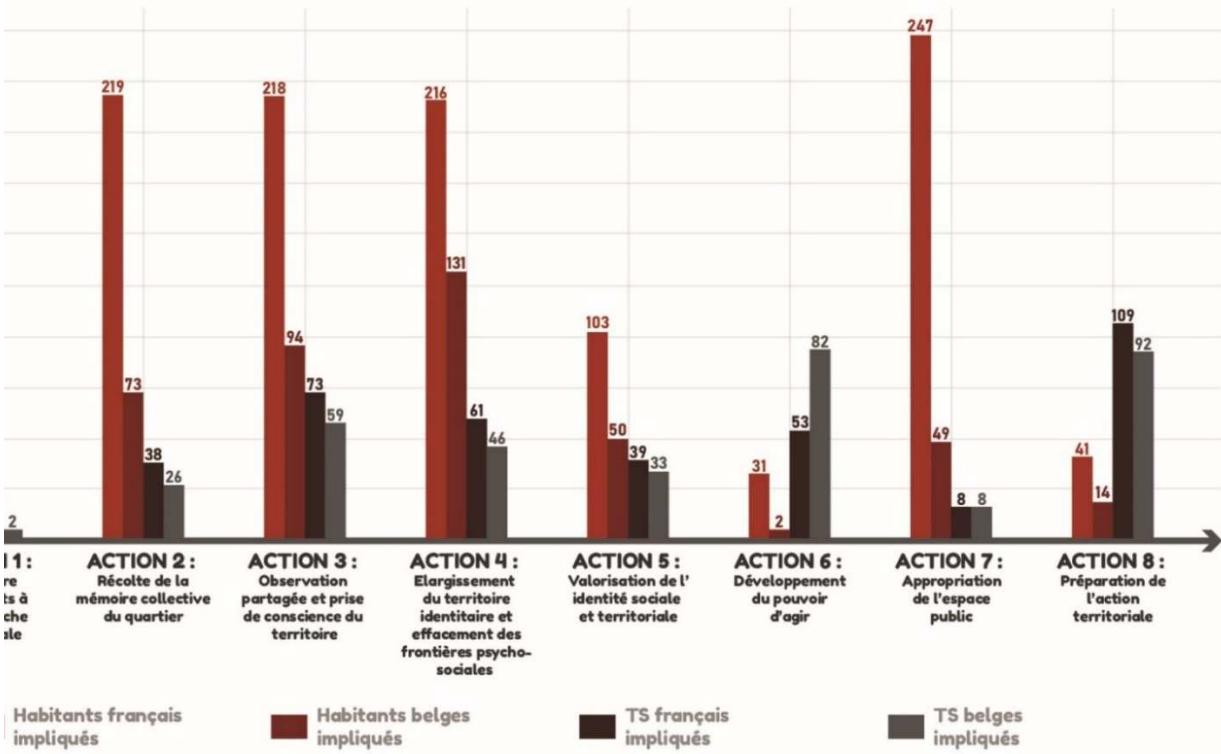
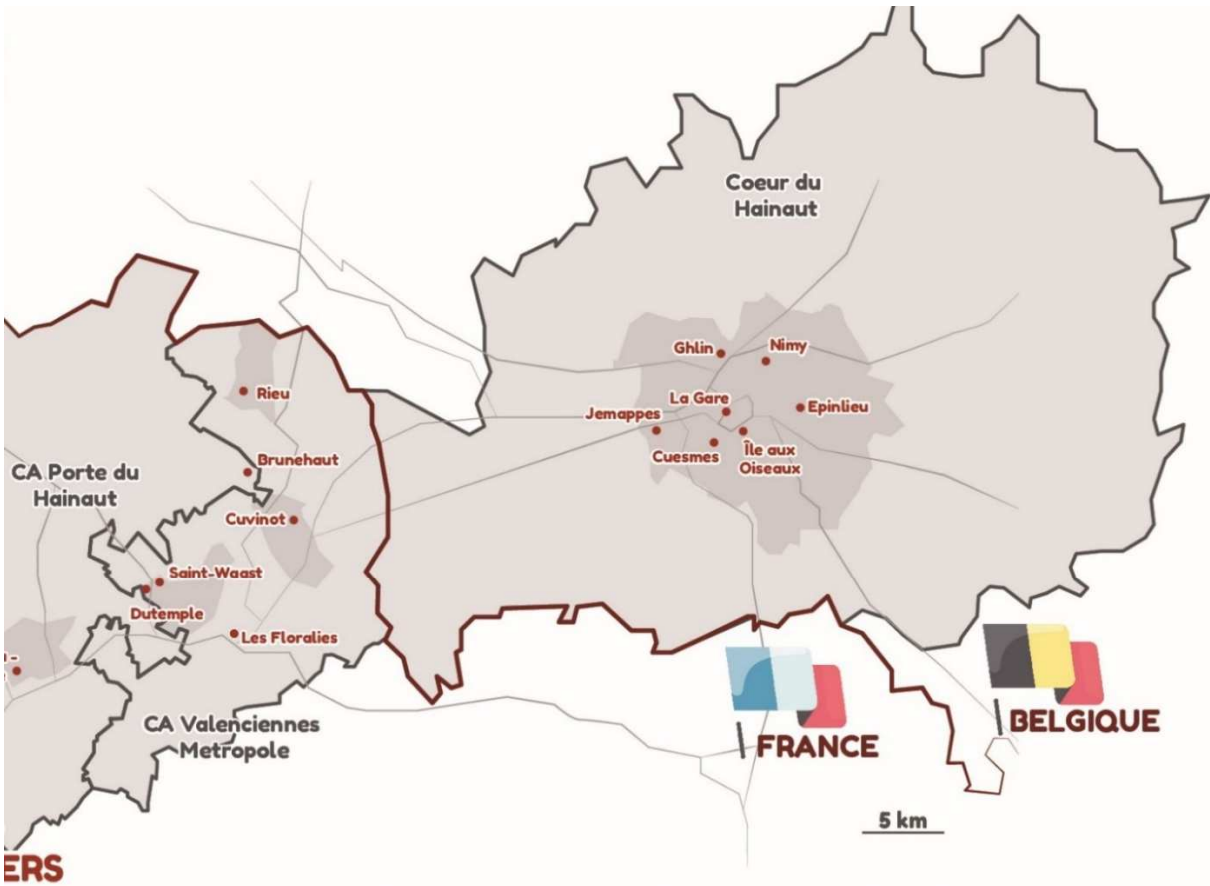


Figure 9. Synthèse des actions territoriales du projet Réseau Interreg Hainaut Solidaire. Source : rapport d'activité juin 2021. @Larissa Romariz Peixoto et Laura Michiels





TOUS
ENSEMBLE
POUR
LE
PHARE

1.2. LOGIQUES ET PRATIQUES DE TERRAIN

Notre rôle dans le projet

Les illustrations de la Figure 9 ci-avant le montrent. Un nombre très important d'activités a été mené entre avril 2018 et juin 2021 au sein des quatorze quartiers concernés par RHS : **204 activités** à caractère territorial, regroupant **1531 participations** citoyennes. Soixante travailleurs sociaux (TS) y ont été associés. La Figure 10 ci-dessous illustre la répartition des activités et des participations d'habitants par quartier et par pays.

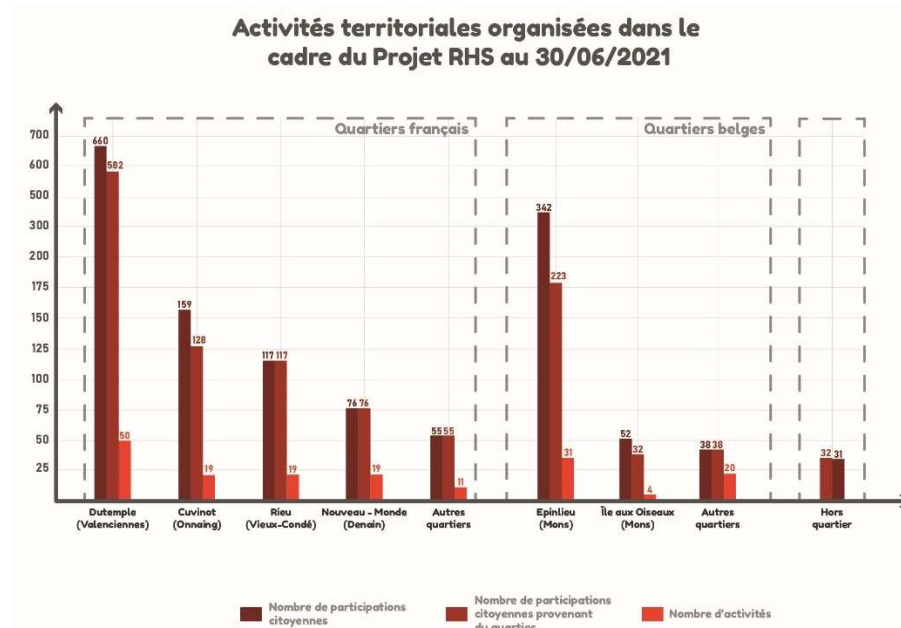


Image ci-contre : @projetRHS

Figure 10. Répartition des activités réalisées avec habitants et travailleurs sociaux par quartier. @Larissa Romariz Peixoto sur base du rapport d'activités 7 de RHS, ⤴ Laura Michiels

Ces différentes activités ont été l'occasion d'observer diverses situations socio-spatiales et de récolter des données utiles à la fois pour le projet et pour la thèse en cours d'élaboration. La Figure 11 ci-après propose un aperçu global des investigations menées.

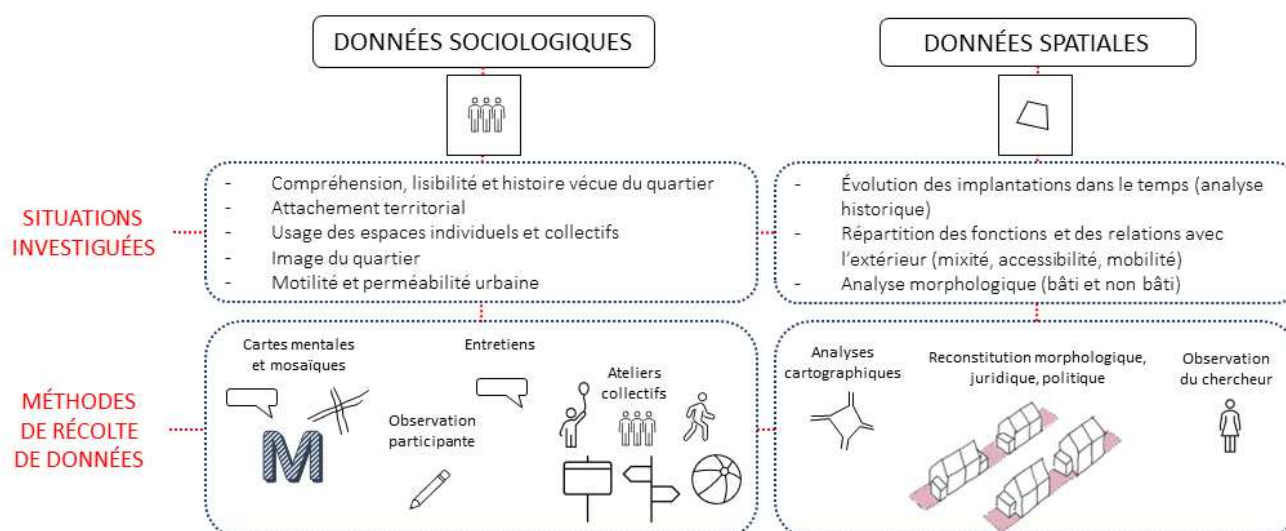


Figure 11. Situations investiguées et méthodes utilisées dans la récolte de données de thèse. @Larissa Romariz Peixoto

En tant que coordinatrice du volet territorial du projet RHS, notre rôle a été :

- d'impulser les méthodologies, les tester, les adapter, dans un travail rapproché avec les partenaires du projet, les habitants et travailleurs sociaux des quartiers,
- de coordonner l'action des différentes parties prenantes.

C'est donc logiquement une posture à la fois d'urbaniste praticienne et de chercheuse qui a été adoptée.

Il semble important de préciser que les données utilisées dans les présents travaux relèvent parfois d'une production personnelle : outre la conception des méthodes, nous avons animé un certain nombre d'ateliers participatifs sur le terrain, ce qui a permis de faire émerger de nouvelles méthodes, d'en adapter d'autres. Mais elles relèvent parfois d'une production collective des partenaires du projet RHS : certains ateliers et interviews ont été menés par d'autres partenaires et ont fait l'objet de comptes-rendus. Pour la clarté des propos, les sources sont à chaque fois précisées en ce sens.

Parmi les activités de terrain, certaines étaient plus à même de fournir un matériel exploitable pour la thèse. Elles ont fait l'objet d'analyses plus précises, voire d'une participation plus intense de notre part sur le terrain.

De multiples techniques et outils ont été utilisés pour la récolte de données socio-spatiales. La variété de techniques est expliquée non seulement par la nature du projet européen, mais aussi par le caractère transdisciplinaire de la démarche. Toutes les techniques utilisées ne sont pas détaillées dans les présents travaux, certaines d'entre elles étant plus pertinentes que d'autres pour la présente recherche⁶. Elles sont expliquées dans les chapitres 1.5 et 1.6.

⁶ Le site <https://ricochets.eu/> reprend d'autres techniques utilisées dans le cadre du projet mais non exploitées dans le cadre de la présente thèse.

1.3. LOGIQUES ET MÉTHODES POUR L'ÉLABORATION DE LA THÈSE

La méthodologie de la théorisation enracinée - MTE

En phase avec le contexte de recherche, la méthodologie choisie pour la thèse est inductive-abductive et s'appuie, en grande partie, sur la *Grounded Theory*, peu utilisée en urbanisme dans le monde francophone. Cette méthode décrite par Glaser et Strauss(1967), expliquée par Laperrière (1982) et adaptée par Luckerhoff et Guillemette(2012) est appelée Méthodologie de la Théorisation Enracinée, ou MTE. Elle propose un déroulement non linéaire d'itération entre le terrain et le cadre théorique, démarrant toujours par une immersion du chercheur sur le terrain, sans hypothèse de travail préalable, mais nourri par son vécu et un cadre d'observation préétabli (concepts sensibilisateurs).

La Figure 12 ci-dessous illustre l'adaptation de la MTE au contexte présent, en partant de l'immersion dans les quartiers sociaux pour progressivement cheminer vers la détermination de la thèse présentée dans la partie 3 de ce document.

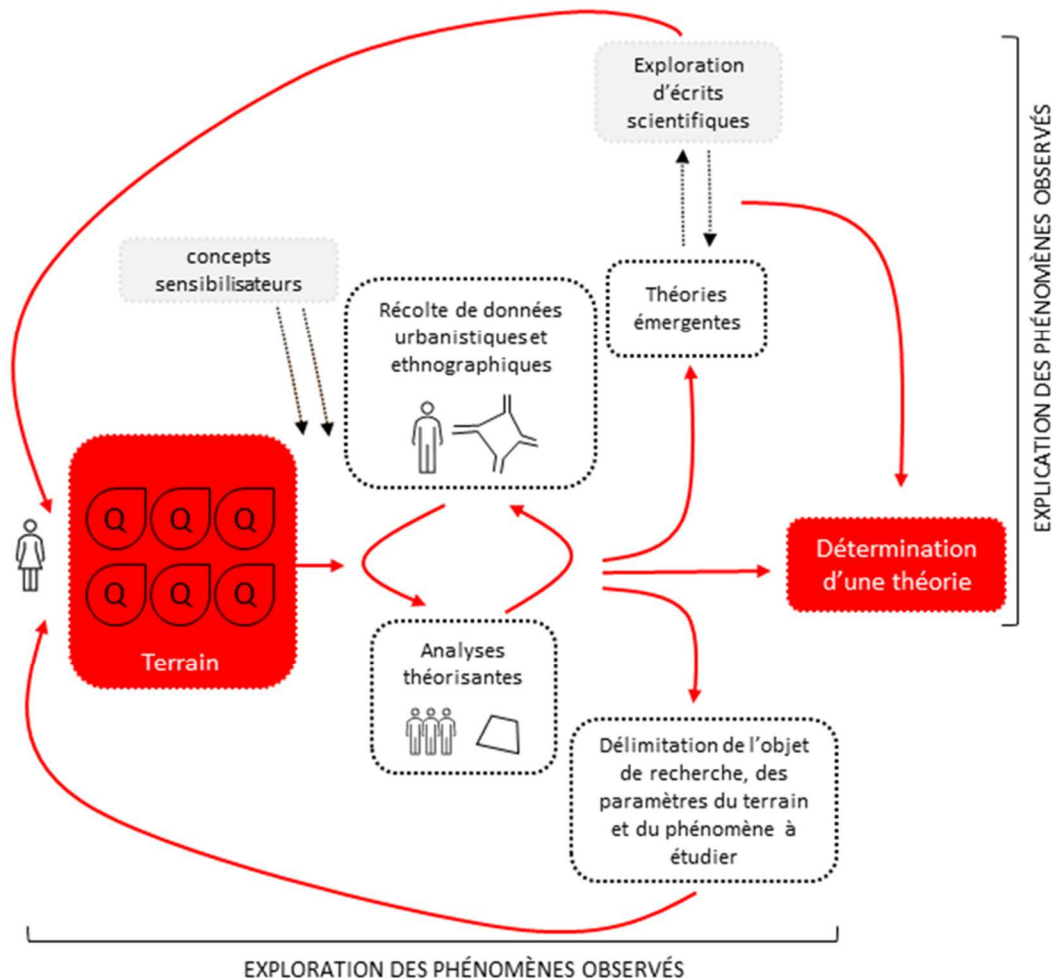


Figure 12. MTE appliquée aux présents travaux de thèse. @Larissa Romariz Peixoto

Selon cette méthode, les données récoltées font l'objet d'analyses (milieu de la Figure 12) qui permettent à la fois de délimiter davantage l'objet de la recherche et le retour sur le terrain pour de nouvelles observations. Dans un mouvement circulaire, le terrain est réinterrogé plusieurs fois et à chaque retour de celui-ci, des questionnements et théories émergent (en haut à droite de la Figure 12), jusqu'à la stabilisation d'une nouvelle théorie ancrée qui explique, au moins en partie, les phénomènes observés (à droite de la Figure 12).

Dans la présente thèse, cette méthode empruntée à la sociologie reste le fil conducteur, même si d'autres processus méthodologiques viennent la compléter en vue de contourner certaines de ses limites et de l'adapter à la discipline urbanistique.

Il est important de préciser que les étapes d'élaboration de la théorie ancrée telles que décrites dans la MTE et illustrées ci-dessus ne sont pas forcément chronologiques, linéaires et encore moins étanches, même si, pour une meilleure compréhension, elles sont expliquées de manière séquencée.

Pertinence et limites de la MTE

Les éléments développés ci-après permettent d'expliquer le choix particulier de la MTE comme méthode centrale d'élaboration de la thèse :

1. Tout d'abord, le cadre de travail au moment de l'élaboration de la thèse. La démarche opérationnelle choisie pour RHS part d'une observation du terrain via l'immersion des partenaires sans a priori et avec une attention particulière à ne pas influencer les données qui pourraient en émerger. Cette démarche est tout à fait similaire à celle préconisée par les auteurs de la MTE. A l'occasion de l'immersion, les phénomènes observés pour des fins de thèse sont **les relations entre les populations des quartiers populaires et le territoire qu'elles occupent.**

2. Le projet urbanistique est, dans sa pratique, essentiellement inductif-abductif. Il découle souvent d'un aller-retour entre observation de sites et d'usages, spatialisation de données, élaboration de scénarios programmatiques et spatiaux, évaluation et concrétisation de projets. Établissant un parallèle entre la MTE et la conception spatiale en architecture, Pouleur et Vanzande précisent que le processus de composition architecturale est « souvent le fruit d'une lente maturation basée sur une analyse de paramètres très variés menant à une synthèse exprimée sous forme de plans. » (2017). Il en va de même pour l'urbanisme.

3. La MTE a l'avantage de laisser au terrain le soin de remonter les problématiques sans que les chercheurs s'adonnent à vérifier une hypothèse définie à priori. Les questionnements, vastes au départ, se précisent tout au long des étapes successives d'immersion et de confrontation des observations à des écrits scientifiques. Ainsi, le large objet que constituait l'étude des relations entre les populations et le territoire dans les quartiers populaires du Hainaut s'est progressivement orienté vers une analyse plus précise des **paradoxes et tensions qui impactent le rapport à l'espace dans ces quartiers, en explorant les liens entre leur forme spatiale, l'usage et le sens y accordé par les habitants et extérieurs** (Figure 13).

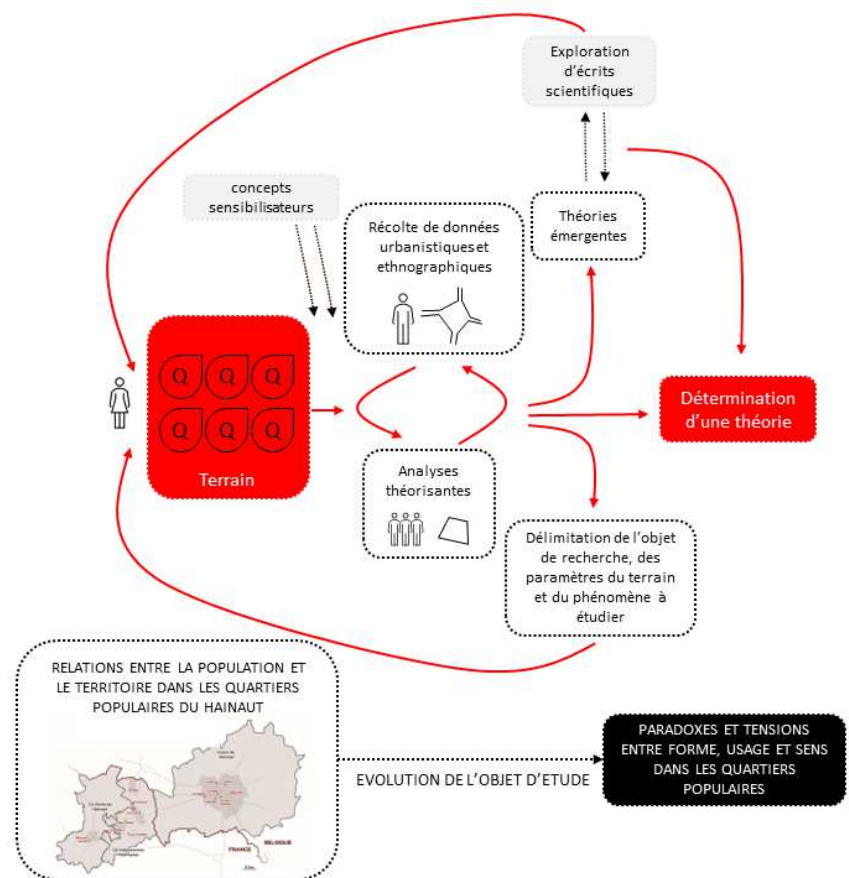


Figure 13. Évolution de l'objet d'étude dans les présents travaux de thèse selon la MTE. @Larissa Romariz Peixoto

3. Bien qu'il s'agisse d'une thèse en architecture et urbanisme, le questionnement sociologique irrigue la réflexion et la MTE fournit « un cadre pour l'étude de problèmes sociaux et comportementaux » (Juliet Corbin dans Luckerhoff, Guillemette 2012, p. IX). Le travail d'exploration inhérent à la MTE « ne constitue pas tant un ensemble de découvertes ou la reconnaissance d'une « vérité », mais plutôt l'élaboration d'une interprétation théorique qui permette de mieux saisir et de mieux comprendre les phénomènes humains quotidiens » (Juliet Corbin dans Luckerhoff, Guillemette 2012, p. IX). Dans le cas présent, l'association des analyses des comportements humains et des formes urbanistiques,

de leurs usages et sens, admettent une interprétation des **relations paradoxales entre les populations et les quartiers populaires influençant tout processus d'insertion urbaine et sociale.**

Mais cette méthode comporte des limites qu'il convient de relever. L'association d'autres processus permet d'en contourner certaines comme expliqué ci-après.

Une approche pas tout à fait « athéorique » du terrain – un état de l'art progressif

Si la MTE implique une mise entre parenthèses des théories au démarrage afin d'observer le terrain avec un esprit relativement vierge et une ouverture totale, ce positionnement n'est jamais complètement athéorique.

Des « concepts sensibilisateurs » sont mobilisés tout au long du processus de recherche. Ils servent, comme pour Luckerhoff et Guillemette(2012), de « lunettes pour observer, analyser et réfléchir ». Dans le cas présent, des concepts tels que l'appropriation territoriale ou l'identité ont été mobilisés dès le démarrage de la recherche. D'autres ont été mobilisés au fur et à mesure de l'évolution des travaux.

L'état de l'art se construit donc progressivement par confrontations successives avec le terrain. C'est également de cette manière qu'il est présenté dans ce texte. Néanmoins, le chapitre *Cadre conceptuel* présente les principales références théoriques stabilisées, constituées essentiellement par la littérature architecturale et urbanistique exploitant le lien entre comportement humain et forme spatiale, enrichie par les écrits sociologiques et anthropologiques autour des phénomènes de ghettoïsation.

Cette « absence voilée » du cadre théorique reste fragile et difficile à gérer dans le processus de thèse et demande une bonne dose de rigueur et de recul. Le risque de dispersion et de manque de précision est accru jusqu'à la dernière phase d'élaboration de la recherche et la stabilisation de la littérature de référence.

De plus, nous avons appréhendé les phénomènes observés sur le terrain avec une sensibilité et un bagage de connaissance théorique et opérationnelle forgé par une vingtaine d'années d'expérience en projets urbains. L'abordage n'est, par conséquent, pas complètement neutre et le processus, pas totalement inductif. Cet écart par rapport à une méthode totalement inductive approche davantage la démarche de l'abduction telle que définie par Peirce (Catellin 2004), où une part de déduction jalonne le processus inductif.

Afin de contourner la confusion que pourrait impliquer cette approche, nous nous attachons, dans l'élaboration de la thèse, à rendre visible ce qui relève de notre intuition, basée sur nos acquis personnels et professionnels d'une part, et ce qui relève des données du terrain d'autre part.

La posture du chercheur-acteur

La thèse étant réalisée de manière concomitante avec notre travail dans un projet opérationnel, la théorisation était accompagnée, à chaque étape, d'actions menées dans les quartiers en collaboration avec les travailleurs sociaux et les habitants (en bas à droite de la Figure 14). Les actions de valorisation territoriale qui en ressortent sont présentées sur la plateforme d'outils éducatifs et collaboratifs Ricochets y dédiée (<https://ricochets.eu/>).

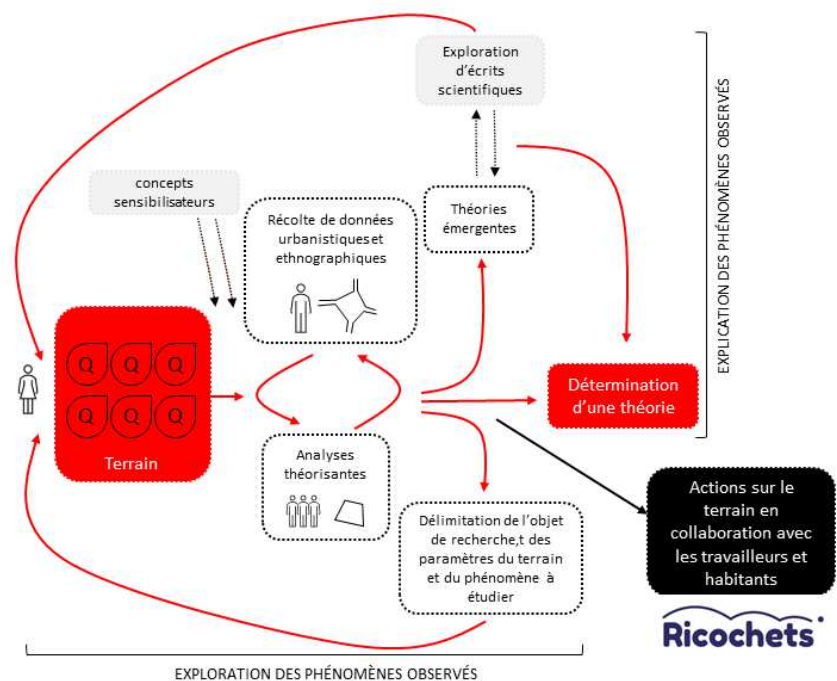


Figure 14. Processus MTE et RHS. @Larissa Romariz Peixoto

Cette posture d'engagement dans l'action est assumée. Elle mérite néanmoins clarification et rigueur dans le traitement des données ethnographiques⁷.

Le long de l'élaboration de la thèse, la posture de chercheuse-actrice a été traversée par 3 paradigmes concomitants décrits par Brasseur : celui d'une posture extérieure, pour les positivistes, d'une posture distanciée et non influente, pour les interprétativistes, et de l'interaction réciproque « *transformative* », pour les constructivistes (Brasseur 2012)

⁷ Le travail ethnographique étant fondamental pour le développement de la thèse, nous nous positionnons ici dans la lignée de l'ethnologue Jeanne Favret-Saada, dans son ouvrage de référence pour la discipline (Favret-Saada 1985), pour qui il est impossible pour un ethnologue de ne pas s'engager. Ceci implique une conscience du rôle joué sur le terrain par celui-ci et une clarification de ce positionnement.

Pour des fins de thèse, et en vue d'éviter les écueils dénoncés par l'auteur remettant en cause la validité des résultats de recherche trop influencés par les actions sur le terrain, la posture « transformative » adoptée inconsciemment en début de thèse, s'est progressivement transformée en posture extérieure, avec notre éloignement du terrain lors de la dernière année, en vue de favoriser le recul et la réflexion critique.

Dispersion des données

Le présent travail a également révélé que la MTE comporte spécialement un risque accru de dispersion et de « noyade » du chercheur dans les données obtenues, engendré par une récolte étendue peu cadrée par une problématique, d'ailleurs inexistante au démarrage du processus. Afin de contourner cette limite, deux resserrements consécutifs ont eu lieu : d'abord, celui du nombre de terrains étudiés. Sur les 14 quartiers participant à RHS, seulement 6 ont fait l'objet d'analyses orientées vers la thèse. Le choix de ces quartiers est expliqué dans le chapitre 2.1. Ensuite, le resserrement de l'objet de l'étude ou des phénomènes étudiés, comme expliqué dans la Figure 13 et exploré à partir du chapitre 3. **Ces deux resserrements ont permis de trier et de hiérarchiser les données récoltées lors des rencontres organisées au sein des quartiers autour des relations entre la population et le territoire.**

1.4. DONNÉES FROIDES

La manipulation des données statistiques

Dans le chapitre 2.1, des indicateurs et autres données statistiques sont utilisés pour situer les quartiers étudiés dans un cadre socio-économique global. Largement insuffisantes pour comprendre les réalités vécues par les habitants, ces données permettent néanmoins une première approche comparative entre les quartiers des deux côtés de la frontière franco-belge. C'est, par conséquent, cet objectif de contextualisation et de comparaison qui a guidé le choix des indicateurs utilisés parmi ceux (peu nombreux) disponibles.

Ainsi, les données disponibles via la plateforme Gedidot⁸ permettent une première compréhension du contexte démographique et socio-économique du territoire transfrontalier. D'autres sources sont nécessaires pour compléter ces données. Les instituts de recherche statistique français et wallon (respectivement INSEE et IWEPS) sont, bien entendu, des sources privilégiées. Néanmoins, une série de difficultés de traitement des données disponibles sont observées, notamment :

- Les données statistiques infracommunales sont peu disponibles voire inutilisables dans certains cas, spécialement du côté belge, en raison du décalage entre le découpage des secteurs statistiques et la réalité de terrain. L'exemple le plus frappant est celui du quartier d'Épinlieu, où le secteur statistique (en pointillé blanc sur la Figure 15) recouvre non seulement le quartier social (en rose sur la Figure 15) mais également le quartier bourgeois voisin rendant inutilisables les données de revenu, de formation ou encore de mobilité⁹.
- En Belgique, les données telles que le taux de risque d'exclusion sociale¹⁰ ou l'indicateur synthétique d'accès aux droits fondamentaux¹¹ proposées par l'IWEPS¹² sont extrêmement pertinentes pour la thématique traitée dans les présents travaux. Leur utilisation est néanmoins mise en difficulté, d'une part, parce qu'elles ne sont pas disponibles à l'échelle infracommunale et, d'autre part, parce qu'elles n'existent pas en tant que telles du côté français.



⁸ Projet européen présenté sur le site <https://gedidot.eu/>. L'échelle des données disponibles est régionale, intercommunale ou communale. L'échelle « quartier » n'y est pas une référence et les données sur la précarité y sont peu présentes.

⁹ Précisons qu'un nouveau découpage des secteurs d'étude statistique plus en phase avec la réalité actuelle du terrain est en cours d'élaboration en Wallonie.

¹⁰ <https://www.iweps.be/indicateur-statistique/taux-de-risque-de-pauvrete/>

¹¹ <https://isadf.iweps.be/isadf.php>

¹² Institut wallon de l'évaluation, de la prospective et de la statistique.



Figure 15. Périmètre du secteur statistique d'Épinlieu (en blanc) incluant le quartier social (en rose) mais aussi le quartier voisin de villas. @RHS(Larissa Romariz Peixoto), diagnostic territorial 2018, ©SPW, TWSIG

- En France, le SIG de la politique de la ville¹³ met à disposition une quantité considérable d'indicateurs pour les quartiers prioritaires. Le découpage territorial des séries de données a néanmoins varié entre 2012 et 2018 et le périmètre plus récent englobe plusieurs quartiers dans un seul ensemble de données. Par conséquent, les données de 2012 sont parfois plus pertinentes que celles de 2018 pour la présente étude, à l'image du quartier de Dutemple, dont le nouveau découpage statistique comprend également les quartiers voisins de Chasse Royale et Saint-Waast (voir Figure 16 ci-après).
- Le choix de la comparaison transfrontalière et de l'échelle d'étude (échelle quartier) réduit considérablement le nombre d'indicateurs disponibles utilisables et implique la construction de données sur base de sources hybrides. Ce choix explique également l'abandon éventuel d'une donnée plus récente au bénéfice d'une plus ancienne, mais dont la comparaison transfrontalière et la correspondance avec la réalité de terrain sont plus justes.

¹³ <https://sig.ville.gouv.fr/>

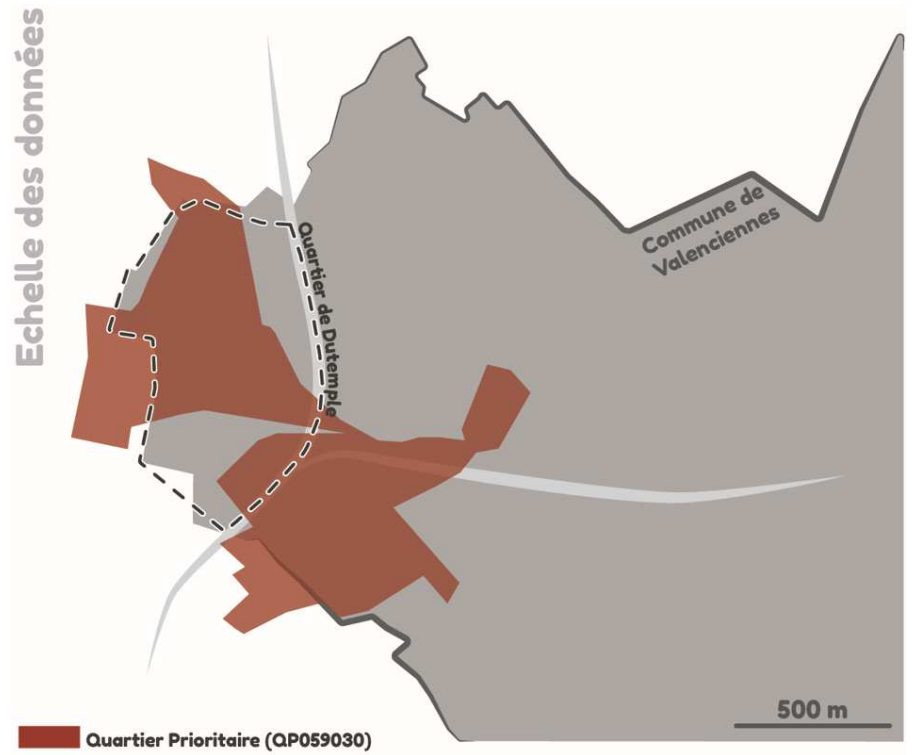


Figure 16. Étendue du découpage statistique des données INSEE de 2018 (en rouge) par rapport au périmètre du quartier de Dutemple, en France (en pointillé). Les données de 2012 correspondent davantage au périmètre pointillé. @Larissa Romariz Peixoto 🏠 Laura Michiels ©SIGVille. INSEE

1.5 RÉCOLTE ET ANALYSE DES DONNÉES ETHNO- GRAPHIQUES

Notre rôle actif dans le projet opérationnel tantôt en tant qu'animatrice d'ateliers, tantôt en tant qu'organisatrice d'activités de co-production avec acteurs de terrain et citoyens, nous a contraint de diversifier les techniques de récolte de données ethnographiques valorisables dans le cadre de la thèse : difficile de prendre note dans un carnet de terrain lors que nous sommes en pleine animation d'un atelier citoyen de production cartographique. Cette contrainte s'est finalement avérée porteuse d'une grande richesse vu l'étendue des points de vue, récits et observations récoltés via les différents instruments expliqués ci-après.

Le carnet d'observation (ou de terrain) et l'observation participante

Le carnet d'observation a été l'instrument le plus constant durant tout le processus de thèse. La prise de notes sur le champ ou au retour d'un atelier (exemples dans la Figure 17) a été fondamentale pour l'organisation des idées et l'émergence des analyse selon la méthode appelée observation participante.

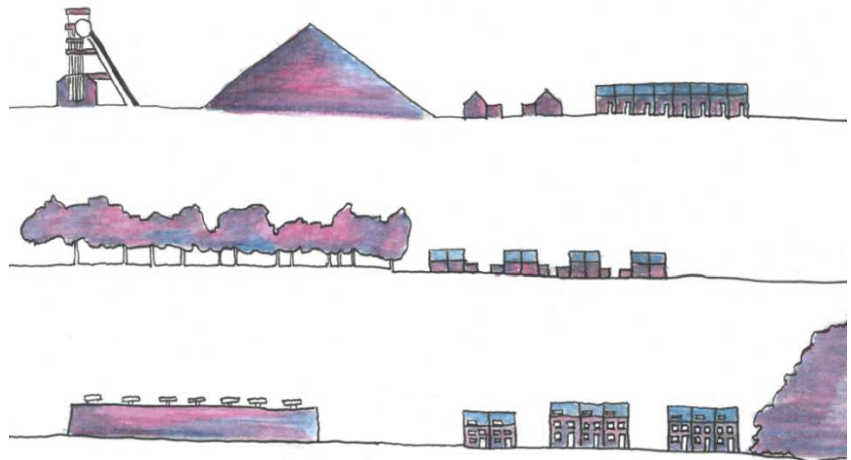


Figure 17. Croquis extraits du carnet d'observation. @Larissa Romariz Peixoto

Dans cette méthode de recueil de données largement utilisée en sciences humaines et sociales, le chercheur va jouer un rôle variable selon le contexte et sa personnalité : investissement pour une cause, médiateur, observateur. Dans le cas présent, notre rôle a été celui de porteuse de projet et d'animatrice d'ateliers collaboratifs.

Ce positionnement a impliqué un double décentrement. D'abord par rapport à notre culture en vue de comprendre le sens donné aux espaces et situations par les habitants des quartiers :

« On doit désapprendre notre regard pour apprendre le nouveau regard »¹⁴.

Ensuite par rapport au rôle d'animatrice, engagée avec une mission et des objectifs de production de résultats. Il a impliqué aussi une conscience que notre présence sur le terrain l'influence au même titre que nous sommes influencés par lui.

A l'image de la MTE, l'observation participante est souvent caractérisée par l'absence d'hypothèse de départ, avec simplement une thématique et une série de questions de curiosité. L'enjeu de la méthode est de transformer l'observation en fait scientifique¹⁵. C'est précisément l'objet de la deuxième partie de la thèse.

Le carnet de terrain comprend non seulement des éléments factuels (untel a dit ceci lors d'un atelier collectif), mais aussi des impressions par rapport à une situation particulière qui devrait être investiguée par la suite :

« Le contact est facile avec les habitants de Dutemple. Les mamans venant déposer les enfants à l'école ne connaissent pas forcément le centre social, mais ne sont pas réfractaires à approcher le salon de la mémoire installé par celui-ci dans l'espace public. Sa configuration spatiale et son positionnement sur le parvis de l'école facilite les échanges »¹⁶.

De plus, la fragilité de certaines situations vécues dans les quartiers a imposé une certaine discrétion de notre part : certains témoignages se déroulaient de façon informelle, une fois la confiance établie. Si ces récits ont été précieux pour la conduite des travaux de thèse, une grande partie d'entre eux n'ont pas pu faire l'objet d'enregistrement ou de retranscription pour des questions évidentes de mise en confiance et liberté de parole. Ils ont, en revanche, fait l'objet de notes prises à posteriori dans le carnet de terrain.

Dans ce cahier, des idées de théorisation sont notées, tout comme des observations empiriques du fonctionnement du quartier :

« J'observe une vive frilosité des travailleurs sociaux quant à l'organisation éventuelle d'un événement pour les habitants ne fréquentant pas la maison de quartier d'Épinlieu. Suraffiliation ? Travail hors cadre ? »¹⁷

¹⁴ Chloé Salembier et Damien Vannest, Formation en méthodes de recueil de données en sciences humaines, USERS & SPACES, 05/07/2019

¹⁵ Chloé Salembier et Damien Vannest, Formation en méthodes de recueil de données en sciences humaines, USERS & SPACES, 05/07/2019

¹⁶ Extrait du carnet de terrain, juillet 2018.

¹⁷ Extrait du carnet de terrain, juillet 2018



Figure 18. Mosaique produite par les habitants d'un quartier avec le support du jeu Motus. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)



Figure 19. Marche urbaine dans le quartier de l'île aux Oiseaux, à Mons, en Belgique. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)



Figure 20. Stand participatif dans le quartier du Nouveau Monde à Denain, en France. @projet RHS

Le carnet prend donc une place importante dans l'émergence des questionnements de la recherche et, par conséquent, de la théorie, à l'image des *mémos* de la MTE, décrits par Guillemette et Lapointe (Luckerhoff, Guillemette 2012, p. 21).

Les outils et techniques participatives

Parallèlement au carnet d'observation, plutôt individuel, des outils participatifs ont été employés pour la récolte de données ethnographiques, dont les principaux sont les suivants :

- **le jeu d'images « MOTUS »**¹⁸, manipulé lors d'ateliers collectifs autour de l'image du quartier ou lors de la tenue de stands participatifs sur les espaces publics des quartiers (Figure 18),
- **des cartes mentales collectives**, réalisées lors d'ateliers citoyens dans les maisons de quartier/centre sociaux,
- **des cartes mentales individuelles**, réalisées lors d'**entretiens individuels qualitatifs semi-directifs**,
- **des marches urbaines transfrontalières** de présentation d'un quartier par ses habitants aux habitants d'un autre quartier (Figure 19),
- **la ligne du temps des quartiers** tracée au départ de photos apportées par les habitants lors d'ateliers collectifs « fil de la mémoire »,
- des entretiens informels lors d'**occupations temporaires d'espaces publics** (Figure 20) et autres ateliers collectifs,
- **des cartes parcours** reliant les quartiers aux alentours, réalisées par les habitants lors d'ateliers collectifs en vue de s'affranchir des frontières quartier-ville et de valoriser l'expertise du vécu (Figure 21).

Chacun de ces outils poursuit des objectifs différents, certains facilitant la spatialisation des récits d'usages et pratiques de quartier (carte mentale), d'autres la compréhension de la perception socio-spatiale et des règles de vie en vigueur (jeu Motus), d'autres encore, l'identification du patrimoine vécu et le développement d'un discours cohérent sur le quartier (marche transfrontalière) ou encore l'observation de la construction d'un projet collectif entre habitants (carte parcours).

Sont particulièrement exploités dans les présents travaux de thèse les instruments suivants illustrés dans la Figure 22 :

- plus de 50 rencontres informelles,
- 13 entretiens individuels qualitatifs semi-directifs,

¹⁸ ©Motus est un jeu éducatif d'aide à l'expression créé par l'asbl Le Grain (<http://www.legrainasbl.org/>). Il a été adapté pour les fins de la présente recherche. Voir annexe 2.1



Figure 21. Carte parcours "Des lieux et des gens" à Épinlieu. @projet RHS

- 11 cartes mentales individuelles des quartiers,
- 16 ateliers collectifs (marche urbaine, occupation d'espaces publics, fil de la mémoire, parcours de quartier),
- 18 mosaïques collectives,
- 3 cartes mentales collectives des quartiers,
- 12 ateliers pour la fabrication de 4 cartes parcours de quartier.

Les sources ethnographiques¹⁹ peuvent ainsi comprendre :

- des comptes-rendus d'ateliers collectifs, de réunions de travail et de co-construction ou de rencontres transfrontalières entre habitants, travailleurs sociaux et chercheurs,
- des transcriptions d'entretiens individuels,
- des iconographies (mosaïques et cartes mentales),
- des notes prises dans le carnet de terrain à la suite d'une animation d'atelier, d'une action dans l'espace public ou d'une marche urbaine.

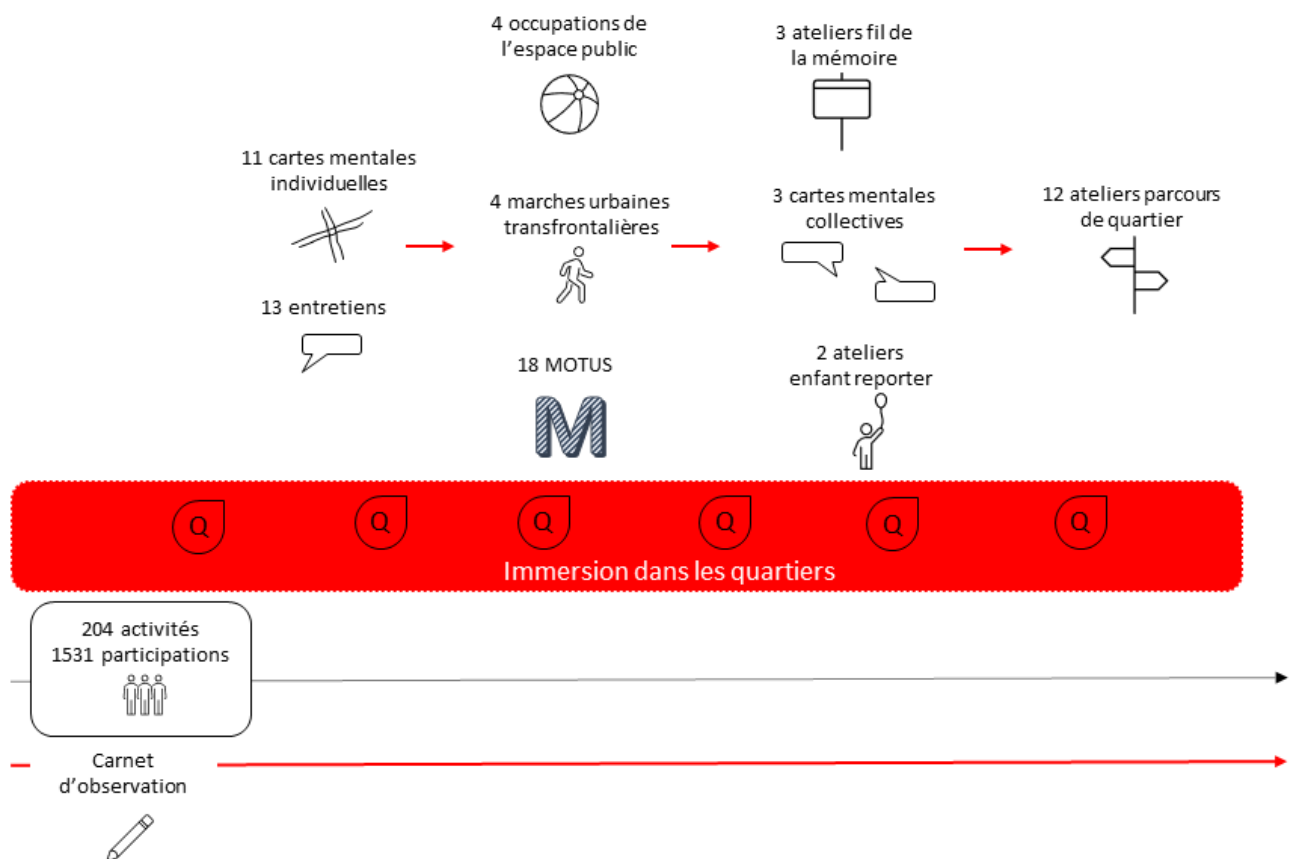


Figure 22. Outils et techniques de récolte de données ethnographiques dans le cadre des travaux de thèse. @Larissa Romariz Peixoto

¹⁹ Le matériel ethnographique n'est pas repris dans son entièreté afin de respecter la confidentialité des propos recueillis auprès des habitants.



Figure 23. Atelier collectif de réalisation d'un parcours de quartier à Vieux-Condé, en France. @projet RHS

Les différentes techniques utilisées ont servi à connaître en profondeur le type de compréhension du territoire par les habitants, leur attachement au quartier, les usages et pratiques, la mémoire collective y liée et, sur cette base, à produire deux outputs : dans le cadre du projet RHS, la réalisation d'outils de valorisation territoriale et effacement des frontières ; dans le cadre de la thèse, l'établissement de liens entre les espaces, les comportements et liens sociaux.

Des techniques supplémentaires moins exploitées dans la thèse ont complété l'arsenal déployé. Des fiches explicatives des outils sont présentées en annexe 2 (fiches Ricochets)²⁰.

Des plus-values significatives et peu attendues

Notons particulièrement les nuances méthodologiques suivantes qui ont apporté une plus-value considérable dans le cadre de la présente recherche :

- Certaines rencontres et ateliers ont été réalisées en transfrontalier, soit, avec des habitants provenant de quartiers belges et français (Figure 24). Des techniques adaptées d'animation ont permis un dialogue extrêmement riche entre les habitants notamment autour de l'image véhiculée par les quartiers mais aussi autour d'initiatives citoyennes d'amélioration de leur cadre de vie (la mise en couleurs des bornes en béton pour Épinlieu, par exemple, ou encore la création de la ferme urbaine pour Dutemple), expliquées dans le chapitre 6. La vision des uns sur les espaces et usages du quartier tranche avec celle des autres et engendre une réévaluation des pratiques.

La reconnaissance mutuelle des difficultés communes partagées a sans doute joué un rôle dans la libération de la parole et a permis, dans le cadre des travaux de thèse, de compléter valablement les discours développés individuellement ou en intra-quartier. « Ils sont comme nous ! ils ne font pas de chichi ! On apprend beaucoup sur leurs quartiers et sur nous-mêmes en discutant avec eux »²¹

²⁰ Les fiches-outils présentées en annexe 2 sont accompagnées de vidéos pédagogiques disponibles sur <https://ricochets.eu/>.

²¹ Habitante du quartier français de Dutemple après la journée transfrontalière et la visite des habitants du quartier belge d'Épinlieu le 27.06.2019.



Figure 24. Atelier "Image du quartier" à Cuvinot, Onnaing, France, animé par une habitante du quartier belge d'Épinlieu. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

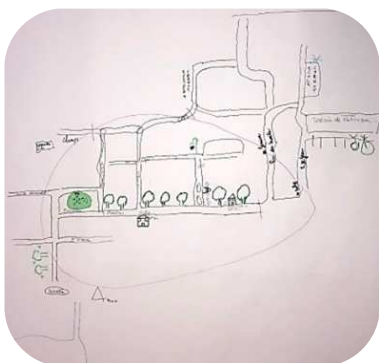


Figure 25. Carte mentale collective du quartier français de Rieu explorant la morphologie des rues, la présence végétale, les lieux représentatifs de la vie de quartier (rencontre intergénérationnelle en vert) et ceux auxquels les habitants sont attachés (étoile). @projet RHS

- Lors d'une phase avancée du projet, les ateliers organisés dans un quartier ont été animés par des habitants venant d'un autre quartier, avec le soutien des chercheurs²². Cette « délégation » a, elle aussi, permis de libérer la parole, les habitants se sentant plus confortables avec leurs « pairs » qu'avec les chercheurs, malgré la confiance établie après des mois de travail commun (Figure 24). Cette action appelée « pair-aidance territoriale » a également fait l'objet d'une fiche-outil (voir annexe 2.9).
- Les techniques utilisées ne sont pas hermétiques ou monodisciplinaires. Elles permettent, au contraire, la récolte de données sociologies et urbanistiques. Ainsi, l'atelier de construction d'une carte mentale collective permet non seulement l'identification du patrimoine vécu des habitants (lieux qui plaisent ou auxquels ils sont attachés) mais aussi la compréhension du fonctionnement des espaces et des structures sociales en place.
- Le choix des techniques a été influencé par leur pertinence pour obtenir des récits riches en toute confiance mais aussi par l'enthousiasme ou la réticence provoquée chez les interrogés. Ainsi, le jeu Motus, particulièrement ludique et facile d'utilisation, a été plébiscité par les habitants, qui ont d'ailleurs manifesté le souhait de l'utiliser pour d'autres situations dans le quartier (résolution de conflits, construction d'un projet, etc.). Cet outil offre l'avantage de stimuler le débat de manière très imagée, sans pour autant induire les discours. La fiche-outil et la vidéo réalisées²³ expliquent cela et répondent à cette demande citoyenne (voir annexe 2.1). À son tour, la carte mentale a particulièrement intéressé les travailleurs sociaux et a également fait l'objet d'une fiche-outil et d'une vidéo d'explication²⁴ (voir annexe 2.2).

²² L'atelier « Motus » autour de l'image du quartier de Cuvinot organisé au centre social « Le phare » à Onnaing en France et animé par une habitante du quartier belge d'Épinlieu a été révélateur à ce titre. Toute une phase « brise-glace » a été justement by-passée par l'animatrice, vu l'intimité avec laquelle elle traitait les délicats sujets des stigmates abordés par les habitants et ce, grâce à son vécu similaire. L'atelier a eu lieu le 28.11.2019.

²³ Réalisées par le partenaire RHS Espace Environnement – vidéo : <https://ricochets.eu/jeu-educatif-motus/>

²⁴ Réalisées par notre équipe de recherche (FAU UMONS) <https://ricochets.eu/carte-mentale-d-un-quartier/>



Figure 26. Rencontre transfrontalière entre les habitants de Dutemple et Épinlieu en novembre 2018. @Larissa Romariz Peixoto. Rapport diagnostique territorial et sociologique des quartiers pilotes RHS (en annexe 1).

L'échantillonnage et les limites de la méthode de récolte de données ethnographiques

La récolte de données ethnographiques implique le choix d'un échantillon parmi la population.

- Dans l'échantillonnage statistique, « les sujets sont sélectionnés à partir du critère de la représentativité et de la saturation statistique » et ce, parce que son objectif est « la généralisation des résultats à l'ensemble de la population à l'étude » (Luckerhoff, Guillemette 2012, p. 54). Dans la présente recherche, il s'agit plutôt d'un **échantillonnage théorique** qui vise donc la théorisation. Selon les théoriciens de la MTE, « cette différence implique que les échantillons, dans les recherches en MTE, ne sont pas des échantillons de population ou de sujets, mais plutôt de situations » (Luckerhoff, Guillemette 2012, p. 54). Nous avons donc collecté des situations impliquant des récits d'habitants et de travailleurs sociaux autour des usages, des pratiques, des liens sociaux et des espaces de quartiers populaires.
- L'**échantillon** construit pour la présente recherche n'était pas déterminé à l'avance. Il s'est constitué au fil des mois au gré des travaux opérationnels menés dans les quartiers et des rencontres avec les habitants. Le nombre de participants aux ateliers organisés et leurs caractéristiques n'étaient pas connus à l'avance.

Ainsi, plutôt que la collecte de plusieurs données auprès d'un groupe défini, la recherche a impliqué le recueil de nouvelles informations auprès de groupes différents dans les quartiers.

Bien que les échantillons soient conséquents et largement supérieurs à ceux utilisés par des auteurs en sociologie urbaine tels que Lynch ou Ledrut, nous n'avons pas cherché la représentativité. L'essentiel était d'obtenir des témoignages assez diversifiés de personnes habitant dans les différents quartiers et de pouvoir en extraire les tendances générales des phénomènes observés. La connaissance des témoignages des personnes n'a pas de valeur en soi mais relativement aux hypothèses générales que l'on peut tenter de formuler au départ de celles-ci (Ledrut 1968, p. 18). **Ainsi, les verbatims utilisés tout au long de la thèse sont saturés soit lors de l'atelier collectif dont ils sont issus, soit dans le regroupement analytique des différents récits.**

- Lors du démarrage en 2018 de l'action dans les quartiers de Dutemple, en France, et d'Épinlieu, en Belgique, l'échantillon de personnes interviewées a été choisi en vue, notamment, de reconstituer la mémoire du quartier. L'objectif était de rentrer en douceur dans le quartier. L'approche était donc individuelle via des entretiens et cartes mentales. C'est la première série de la Figure 27. Les personnes interviewées habitaient donc depuis un certain nombre d'années dans le quartier, en moyenne 15 ans.

Il s'agissait néanmoins, pour la plupart, d'habitants habitués des centres sociaux ou maisons de quartier, étant donné que notre porte d'entrée initiale était la structure d'accompagnement social présente. Ceci engendrait un possible biais de représentativité du profil de la population du quartier. Afin de contourner cette limite, dans la suite du processus, plusieurs techniques seront utilisées, notamment l'organisation d'événements sur les espaces publics du quartier en vue de récolter la parole de personnes non associées aux centres sociaux (marches urbaines, occupations éphémères de l'espace public). Il s'agit de la deuxième série d'outils illustrée dans la Figure 27. Toujours avec l'objectif d'élargir le spectre de la participation, lors d'organisation d'ateliers collectifs, les participants étaient invités à jouer le rôle de porte-paroles de la démarche, en invitant d'autres habitants (amis, connaissances, familles, voisins) à y participer.

Les objectifs scientifiques des outils de la deuxième série étaient non seulement l'élargissement du profil des personnes touchées mais aussi des échanges in situ, sur les espaces publics du quartier, entre habitants du quartier visité et ceux venant d'ailleurs. Ces rencontres transfrontalières ont mis en évidence, entre autres, la valeur identitaire des espaces vécus et les opportunités qu'ils représentaient.

Lors de la mise en place de la troisième série d'outils, deux objectifs étaient poursuivis : l'approfondissement des questions spatiales via l'élaboration de cartes mentales collectives et l'ouverture vers un public plus jeune, via les ateliers d'enfants reporters.

Enfin, lors de mise en œuvre de la dernière série d'outils, les habitants étaient dans une posture de production de projet collectif et de développement du pouvoir d'agir en dehors du quartier, tel qu'expliqué dans le chapitre 5.3 de la thèse.

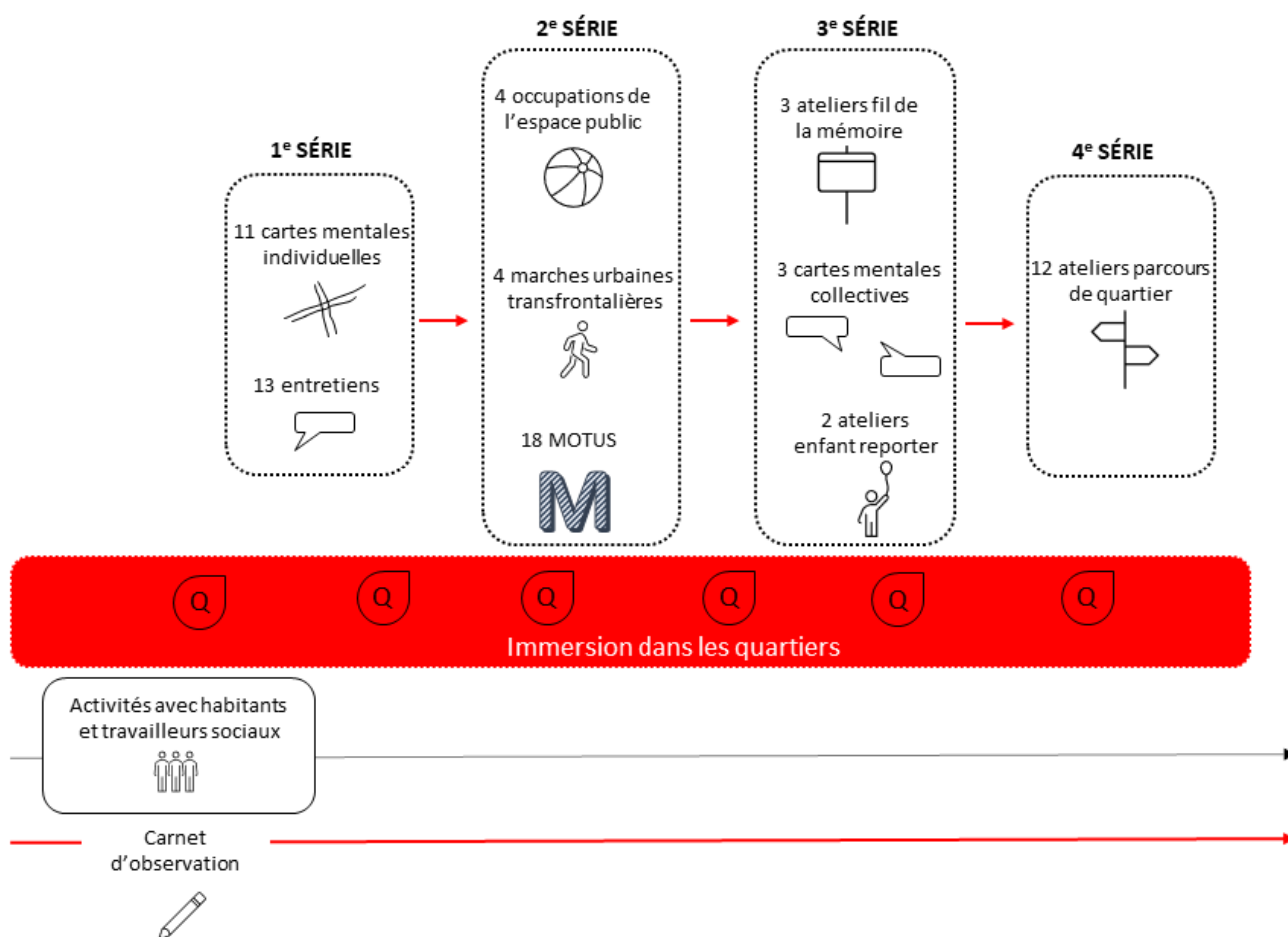


Figure 27. Échantillonnage, outils et techniques de récolte de données ethnographiques dans le cadre des travaux de thèse. @Larissa Romariz Peixoto

- En cours de processus, un possible biais des informations relatives à la vie sociale du quartier se dessinait et ce, dû à une possible surreprésentation de certaines tranches de la population (notamment les retraités et sans emploi). Les situations d'isolement

et les relations avec les espaces de quartiers n'étaient possiblement pas révélatrices des autres habitants des lieux. Les démarches d'ouverture vers les non habitués des structures sociales expliquées ci-dessus ont visé un plus large panel, notamment en termes d'âge des participants. Cette démarche d'ouverture a provoqué une double réaction au sein des centres sociaux : un enthousiasme chez certains, soucieux de toucher des personnes isolées, une forte réticence chez d'autres, pour qui l'équilibre de fonctionnement du centre social était menacé par cette ouverture. Cette situation a révélé des frontières insoupçonnées entre « les habitués » et « les autres », analysées dans la partie 3, chapitre 7.3 de ce document.

1.6. RÉCOLTE, PRODUCTION ET ANALYSE DE DONNÉES CARTOGRA- PHIQUES

Tout comme pour les données statistiques, l'utilisation transfrontalière de données cartographiques existantes ne va pas de soi et demande une multiplication de sources en fonction du pays, des régions ou des thématiques traitées. De même, la transdisciplinarité de la recherche a engendré la constitution d'un matériel cartographique spécifique au travers des activités scientifiques suivantes :

- la recherche sur les bases de données régionales/nationales tels les Géoportails de Wallonie²⁵ et de France²⁶, sources bien fournies en données **historiques** (voir carte d'état-major de 1866 en France en Figure 30), **fonctionnelles**, **morphologiques**, **cadastrales** ainsi qu'en **photos aériennes** (voir orthophoto de 1955 en France en Figure 28) ;

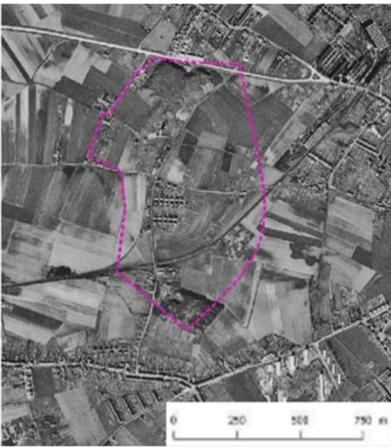


Figure 28. Orthophoto de 1955 du quartier de Dutemple, en France. ©<http://www.geo-nord.fr> . Version du 15/02/2019. @Larissa Romariz Peixoto et Thomas Waroux

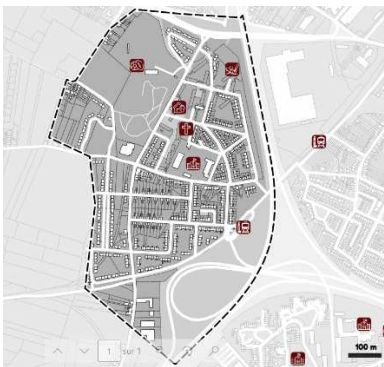


Figure 29. Production originale. Carte de localisation des fonctions autres que le logement à Dutemple, en France. ©OSM. Version du 13/05/2022. @Larissa Romariz Peixoto ⤴ Laura Michiels

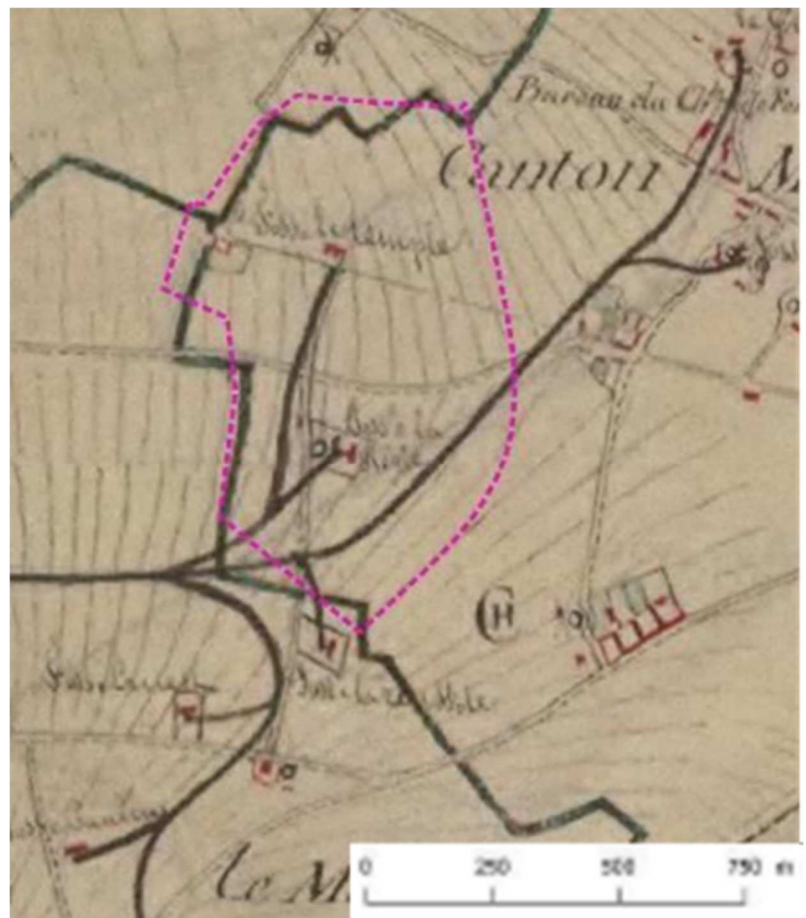


Figure 30. Carte d'état-major de 1866 du quartier de Dutemple en France. ©PPIG 2014. Version du 15/02/2019. @Larissa Romariz Peixoto et Thomas Waroux

- la recherche de données en libre accès ou sur les plateformes collaboratives telles Openstreetmap²⁷ ou Openrouteservice²⁸ ;

²⁵ <https://geoportail.wallonie.be/home.html>

²⁶ <https://www.geoportail.gouv.fr/>

²⁷ <https://www.openstreetmap.org/>

²⁸ <https://openrouteservice.org/>

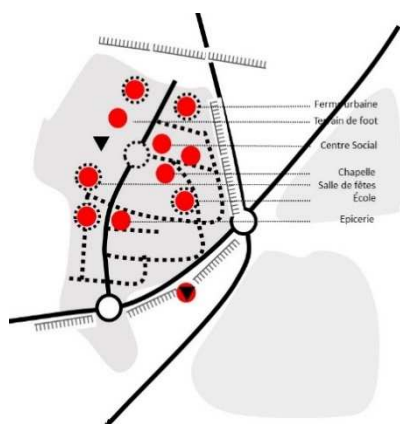


Figure 31. Cartographie originale d'interprétation de la vision des habitants du quartier de Dutemple d'après les récits récoltés. Novembre 2020. @Larissa Romariz Peixoto, article publié dans Sociologies (annexe 5.2)

- la production originale de cartes²⁹ sur base de l'observation du terrain complétant de façon analytique les fonds de plan disponibles³⁰ : catégorisation des espaces non bâtis (Figure 34), localisation des fonctions autres que le logement (Figure 29), typomorphologie des logements, lieux de rencontre potentiels³¹.

La discipline de recherche se plaçant plutôt dans la sociologie urbaine, des cartes d'un autre ordre ont été produites :

- des cartes mentales des quartiers réalisées par les habitants et travailleurs sociaux, déjà cités au point précédent (Figure 32) ;
- des cartes originales d'analyse et illustration des usages, de la mémoire collective ou de l'attachement des habitants aux quartiers, à l'image de la carte d'interprétation de la vision des habitants de leur quartier (Figure 31).

Les différentes productions cartographiques ont servi à la fois à spatialiser les récits des habitants et travailleurs sociaux mais aussi à interroger l'impact spatial des structures sociales perçues.

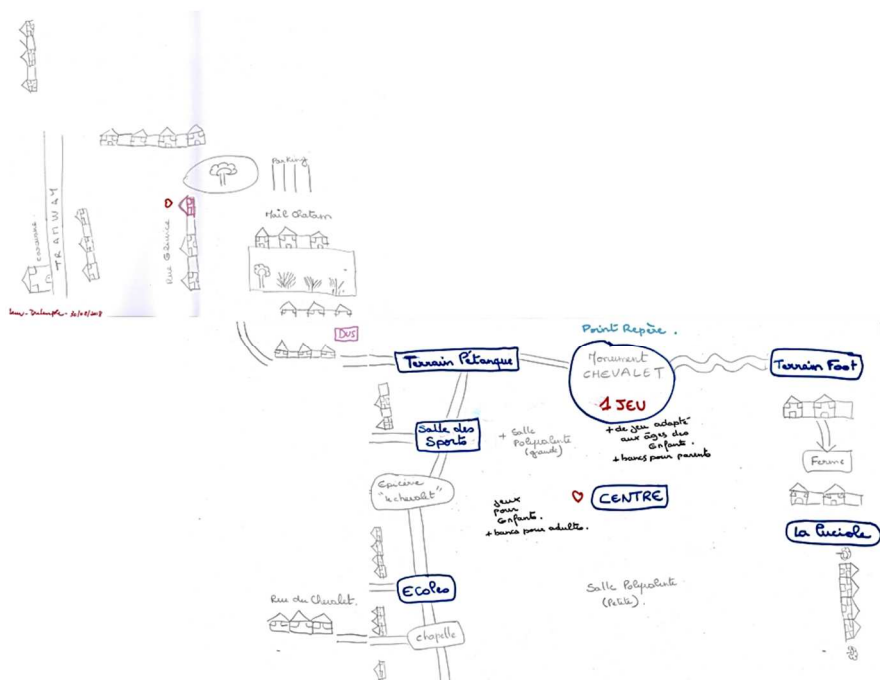


Figure 32. Carte mentale du quartier de Dutemple réalisée par une habitante. Septembre 2018. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

²⁹ Le logiciel utilisé pour la gestion des données est QGIS.org, 2022. QGIS Geographic Information System. QGIS Association : <http://www.qgis.org/>. Des logiciels de production graphique de la suite Adobe ont été ensuite utilisés pour la finalisation des cartes.

³⁰ PICC SPW OSM, IGN, TWSIG, PPIGE 2014, Urban Atlas EEA, Corine Land Cover, www.maps.openrouteservice.org, www.cartesius.be, www.geo-nord.fr

³¹ Il est à noter que les premières analyses et manipulations de la cartographie transfrontalière ont été facilitées par la préexistence, au sein de la FAU UMONS, d'un SIG élaboré par Thomas Waroux dans le cadre de ses travaux de thèse (Waroux 2018).



Figure 33. Atelier carte mentale du quartier de Cuvinot à Onnaing, France le 09/03/2020.



Figure 34. Production originale. Carte des espaces non-bâti de Dutemple, en France. ©PPIG 2014. Version du 15/02/2019. @Larissa Romariz Peixoto et Thomas Waroux

Des cartes mentales et des mosaïques pour faire parler le quartier

Si plus d'une dizaine de types de sources cartographiques et ethnographiques ont été mobilisées pour la compréhension des phénomènes observés dans ces quartiers, deux supports se sont révélés particulièrement pertinents : les cartes mentales des quartiers et les mosaïques d'images réalisées par les habitants lors d'ateliers de travail collectif (Figure 33). Au-delà de leur bonne acceptation par les habitants et leur utilisation ludique facilitant le partage d'expériences, ces supports ont permis la construction de discours descriptifs et qualitatifs à propos des quartiers concernés. Au travers des dessins réalisés librement sur une feuille blanche sous les conseils de l'animatrice (Figure 33), les lieux de repère, de rencontre, de contrôle social, ceux qui sont évités ou craints ont été identifiés et débattus entre habitants.

Ainsi, si l'analyse des critères objectifs tels que la vitesse de circulation des voitures dans le quartier et la présence d'espaces publics permettent de donner des indications quant à la faculté du quartier à favoriser la rencontre (Figure 35), la carte mentale (Figure 36) permet de comprendre où sont situés les lieux où la rencontre est effective et ainsi interroger l'effectivité des aménagements physiques publics.

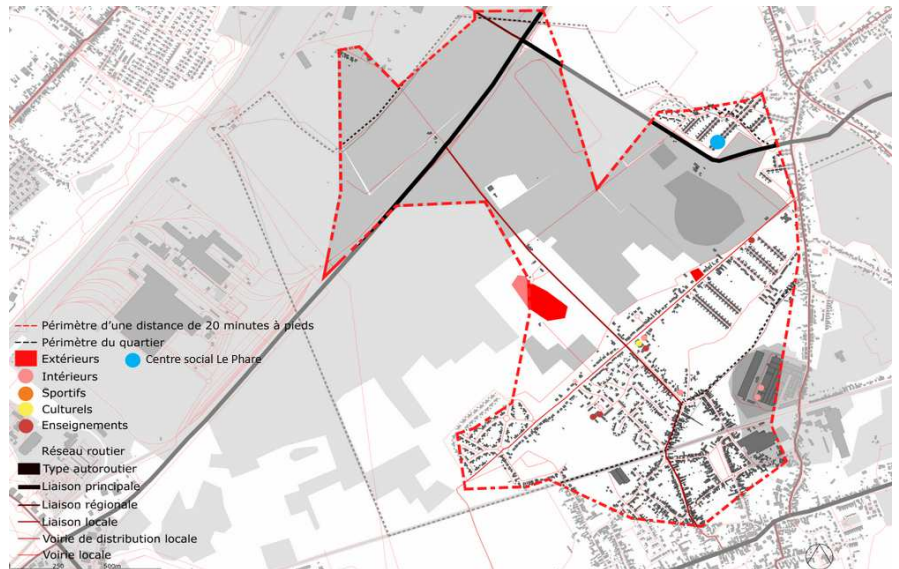


Figure 35. Lieux potentiels de rencontre (lieux extérieurs en rouge et lieux intérieurs dans d'autres couleurs) situés à 20 minutes à pied du centre du quartier de Cuvinot à Onnaing, France. @Larissa Romariz Peixoto © OSM

Le dessin du quartier de Cuvinot a, en outre, permis aux habitants de situer l'ancien terroir, remodelé et pratiquement disparu du paysage, comme un des lieux d'identité du quartier, lançant ainsi le débat sur sa destination : que faire de cet espace remodelé ? Pouvons-nous le récupérer en tant qu'espace de promenade pour le quartier ?

Y-a-t-il un intérêt pour les personnes extérieures à s'y promener ?

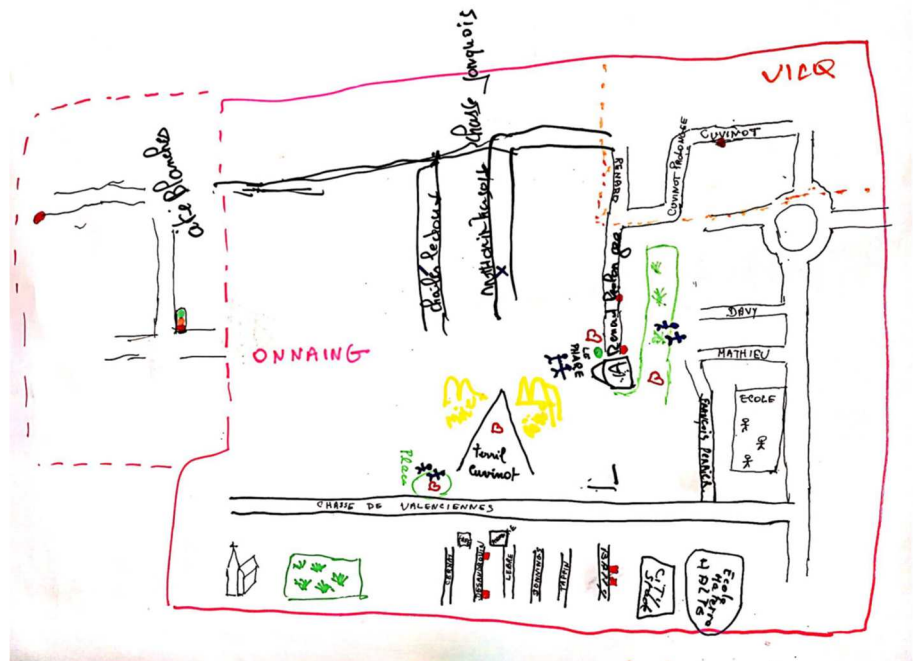


Figure 36. Carte mentale réalisée collectivement par des habitants de Cuvinot à Onnaing, France, atelier collectif du 09/03/2020.

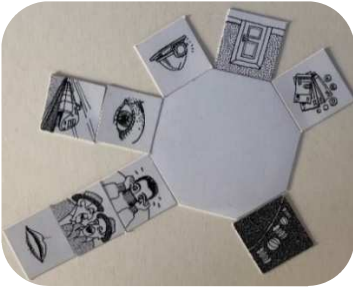


Figure 37. « Mon quartier, vu de l'extérieur, c'est ... », mosaïque construite par les habitants de Cuvinot à Onnaing, France, atelier collectif du 28/11/2019, jeu ©Motus

Au travers des mosaïques construites à partir d'images pré-dessinées³², ce sont les représentations mentales des quartiers par les habitants et les extérieurs à ceux-ci qui ont été débattues. Les notions de qualité de l'espace, de vie de quartier, de valeurs et de mémoire qui supportent le vivre ensemble et les notions d'intégration dans la ville ont alors émergé, à l'image de la mosaïque représentant l'image du quartier de Cuvinot (Figure 37). Les habitants ont exprimé au travers de la mosaïque tout le poids du regard négatif des extérieurs sur leur lieu de vie, vu comme insécure, pauvre, ghettoïsé.

Ces deux éléments iconographiques sensibles donnent du relief à l'analyse cartographique et permettent la compréhension de l'espace tel qu'il est vécu par les habitants.

³² Jeu Motus, @ Le Grain asbl

CONCLUSION

Bien que fonctionnant comme une mise en garde méthodologique garantissant reproductibilité et vérification scientifique, ce premier chapitre de la thèse ouvre une plus large réflexion.

En effet, tout un arsenal d'outils de récolte de données ethnographiques et spatiales a été mobilisé et adapté à la présente recherche. D'autres ont été créés sur place avec le précieux concours d'habitants et travailleurs sociaux. Tout comme la recherche ici menée, les outils utilisés dépassent les frontières entre les disciplines urbanistiques et sociologiques. Les cartes mentales collectives et les mosaïques Motus, si appréciées des habitants, en sont l'illustration (point 1.6).

Les nombreux moments de rencontre autour des outils participatifs ont été déterminants pour le travail de thèse. Ces outils ont d'ailleurs été, pour la plupart, accompagnés d'une production pédagogique³³ permettant leur utilisation au-delà des présents travaux, par des publics variés : des chercheurs, des habitants, des travailleurs sociaux.

Leur production et leur utilisation sur un temps long d'immersion ont favorisé l'observation de phénomènes inattendus, peu questionnés au départ. Cette sérendipité, associée aux allers-retours terrain-théorie propres à la démarche inductive-abductive et à la MTE (point 1.3) nous a conduits à des réorientations successives et parfois radicales de la recherche. Ainsi, les rencontres axées initialement vers la compréhension de la mémoire collective du quartier et l'identification de lieux valorisables aux yeux des habitants, nous ont progressivement conduits vers le questionnement de la production spatiale et de son impact sur la vie de quartier. Comment ignorer les multiples violences révélées par la parole habitante et probablement provoquées en partie par notre propre métier dans les quartiers que nous observons ?

Ce premier chapitre permet d'entrée de jeu, d'affirmer que **seule la parole habitante peut conduire à l'élaboration d'un projet « qui a cours dans le peuple, lui est propre »** (Rey 2017). Cette parole est comprise par une démarche qui dépasse les disciplines.

³³ Ce matériel a intégré la plateforme Ricochets, créée dans le cadre du projet RHS(<https://ricochets.eu/>)

Chapitre 2.
Choix et
caractéristiques
des terrains

INTRODUCTION

Quel est précisément le territoire étudié ? Quelle population y habite ? Quelles logiques derrière le choix des quartiers investigués dans les présents travaux ? En quoi sont-ils populaires ?

Ce chapitre propose des balises pour répondre à ces questions tout en formulant une première vision des quartiers. Quatre analyses sont ainsi développées :

- celle des indicateurs socio-économiques disponibles et qui ont influencé le choix du périmètre d'étude élargi (le territoire du projet RHS) ;
- celle de l'évolution du logement social sur Mons et sur le Valenciennois³⁴, laquelle permet de comprendre les formes urbanistiques présentes et le choix plus précis des quartiers investigués ;
- celle des premiers éléments urbanistiques récoltés, formalisés via des cartes fonctionnelles et typologiques des espaces bâtis et non bâtis des quartiers ;
- celle de la formation démographique des quartiers, laquelle ouvre la voie à une première compréhension des structures sociales en place.

³⁴ Les données utilisées ont été essentiellement obtenues auprès d'institutions publiques françaises et belges de gestion du parc de logements social



2.1. LE CHOIX DES QUARTIERS

Une découpe territoriale par la précarité

Unies dès le IX^{ème} siècle par les comtes de Hainaut, Mons (Belgique) et Valenciennes (France) partagent non seulement un passé politique et administratif commun jusqu'au XVIII^e, mais également les conséquences encore visibles de l'avènement industriel qui y a succédé. Les traces sociales et économiques de la crise houillère et sidérurgique des XIX^e et XX^e siècles marquent encore et toujours ces territoires qui peinent à se redresser. Les tentatives de réindustrialisation survenues à partir des années 1970 via notamment le secteur de la pétrochimie en Cœur du Hainaut belge (Destatte 2015) et de l'automobile dans le Valenciennois français (Froger, Ghekière, Houillon 2010) n'ont pas réussi à inverser les chiffres qui restent préoccupants et très marqués territorialement, à l'image du taux d'emploi des personnes en âge de travailler (Figure 38 et Figure 39), très en deçà des moyennes nationales et régionales et davantage en écart par rapport à l'objectif de 75 % fixé par la Commission européenne dans sa stratégie UE2020.

Image ci-contre : @rapport du Centre Social Le Phare du 10 décembre 2018

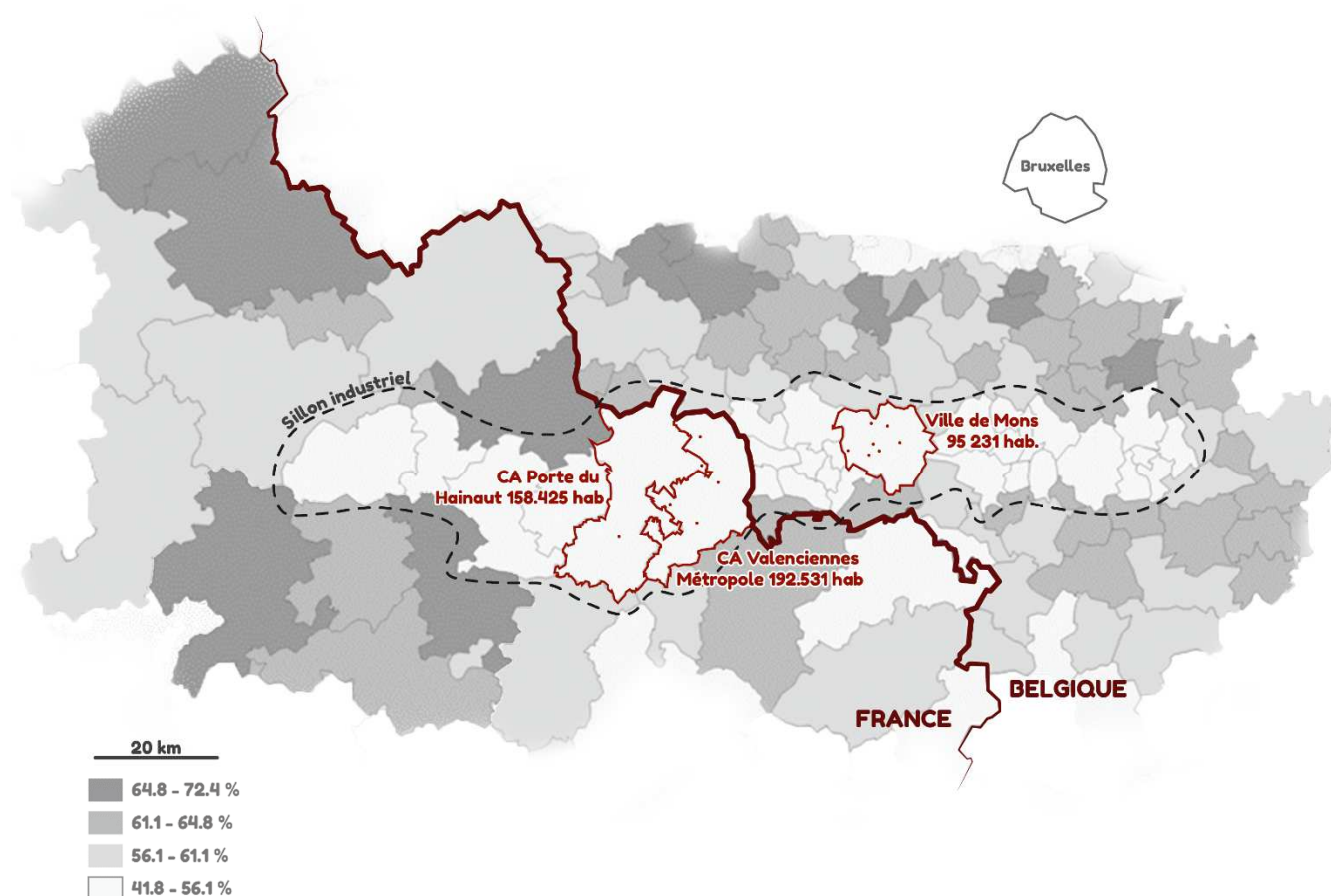


Figure 38. Taux d'emploi des 15-64 ans sur le territoire transfrontalier franco-belge. Le sillon industriel (contour tireté noir) se démarque par les plus faibles taux sur un ensemble continu. Les points rouges situent les quartiers RHS dans ce sillon. Copyright : Infocentre de santé ; indicateurs socio-sanitaires de la population frontalière franco-belge. Projet Interreg GeDiDoT-BeVeGG. Chiffres de population de 2015. BE : Registre National (situation au 1er janvier) – Statbel ; FR : Insee - Recensement de la population. @Infocentre de santé ; indicateurs socio-sanitaires de la population frontalière franco-belge. Projet Interreg GeDiDoT-BeVeGG. Cartographie : Larissa Romariz Peixoto, Laura Michiels

Ces indicateurs économiques cachent des situations de précarité prononcées que partagent également Mons, Valenciennes et leur *hinterland*, mobilisant tout un arsenal d'aide sociale via notamment des revenus de remplacement et la mise en place de services et de mesures d'accompagnement avec plus ou moins de succès. Force est de constater que, quelques décennies après l'avènement des politiques d'aide sociale ciblée, les indicateurs de précarité³⁵ de ces territoires restent alarmants. Le taux de foyers allocataires du RSA³⁶ est, respectivement, de 12,9 % en Communauté d'Agglomération de Valenciennes Métropole et de 12,1 % pour la Communauté d'Agglomération de la Porte du Hainaut, alors qu'il n'est que de 5,9% en moyenne en France (à gauche de la Figure 40). Du côté belge, 4,8 % des habitants de la ville de Mons bénéficient d'un RIS³⁷, alors que la moyenne wallonne est de 2,9 % (à droite de la Figure 40). Selon le baromètre de l'intégration sociale en Belgique (**Service public fédéral belge de programmation - intégration sociale 2022**), Mons se trouve dans la catégorie des communes belges avec les plus faibles revenus médians et avec une part importante de la population bénéficiant d'un revenu d'intégration sociale (Figure 41).

Incontestablement, les défis de l'inclusion sociale, urbaine et économique de ces parties des territoires belges et français demeurent sensiblement les mêmes et ce, malgré des trajectoires récentes assez divergentes. En effet, Mons et Valenciennes ont évolué au long des deux derniers siècles dans de contextes institutionnels et administratifs distincts, impliquant des découpages politiques et administratifs assez différents de part et d'autre de la frontière et des politiques publiques assez éloignées l'une de l'autre en matière de logement, mobilité, structuration territoriale et insertion sociale.

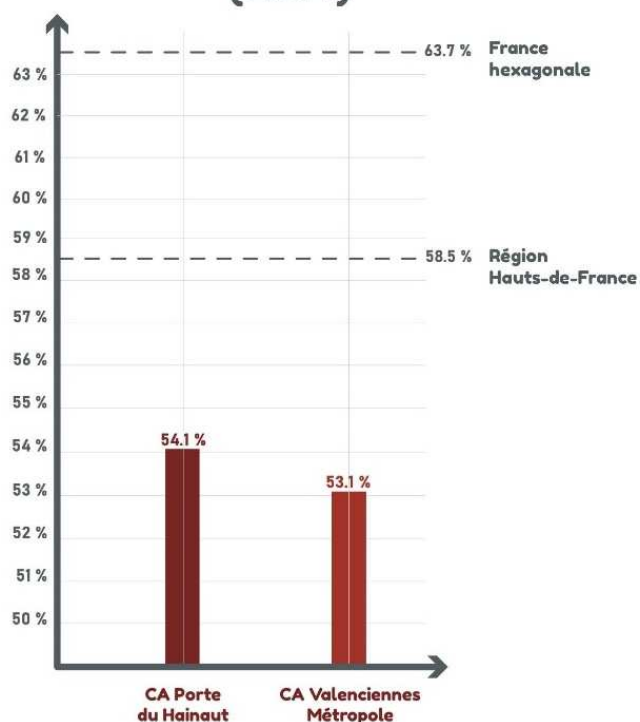
Ce sont précisément les défis communs dans de contextes d'action différents qui ont justifié la mise en place du **projet européen transfrontalier Réseau Hainaut Solidaire à l'origine des travaux de thèse. La recherche ici présentée met en évidence des fragilités et ressources socio-spatiales difficilement explicables par le seul passé industriel commun, comme nous verrons dans la partie 2 de ce document.**

³⁵ Nous reprenons comme indicateurs de précarité, ceux qui permettent une comparaison franco-belge et/ou ceux disponibles à une échelle communale et/ou infracommunale. Les indices synthétiques tels l'indice de situation sociale développé par l'IWEPS en Belgique sont plus complets et pertinents mais difficilement comparables ou transposables à l'autre côté de la frontière.

³⁶ Revenu de solidarité active, l'équivalent français du RIS octroyé par les CPAS en Belgique

³⁷ Revenu d'intégration sociale, l'une des aides sociales octroyées par la Belgique et ce, via les CPAS.

Taux d'emploi des 15-64 ans en France (2014)



Taux d'emploi des 15-64 ans en Belgique (2012-2016)

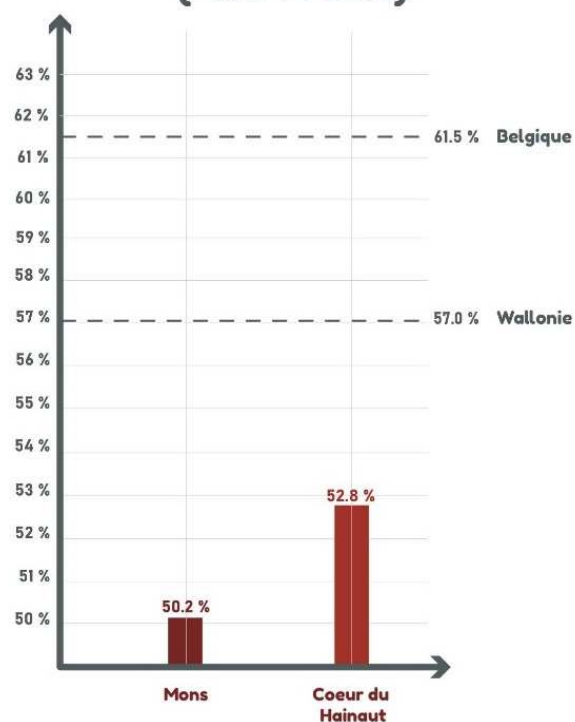
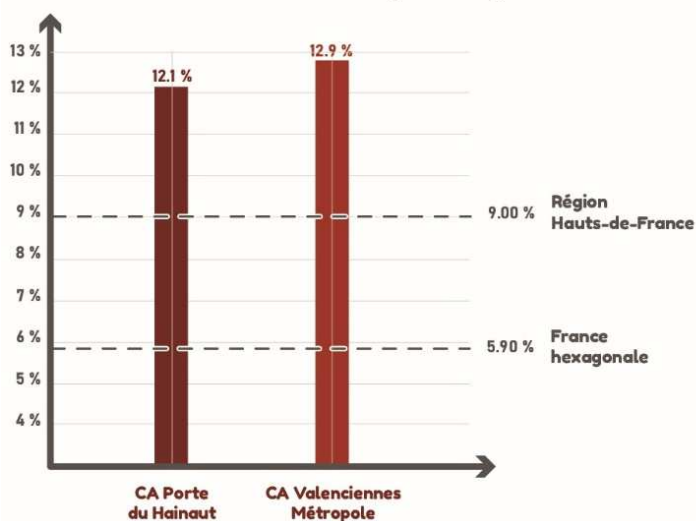


Figure 39. Données BE : Période 2012-2016 ; FR : 2014. @Infocentre de santé. Projet Interreg GeDiDoT-BeVeG (BE : Comptes de l'emploi (Steunpunt Werk) – Calculs IWEPS); FR : INSEE – Recensement de la population – Exploitation GeDiDoT). Traitement : Larissa Romariz Peixoto, Laura Michiels

Foyers allocataires du RSA en France (2017)



Bénéficiaires du RIS en Belgique (2016)

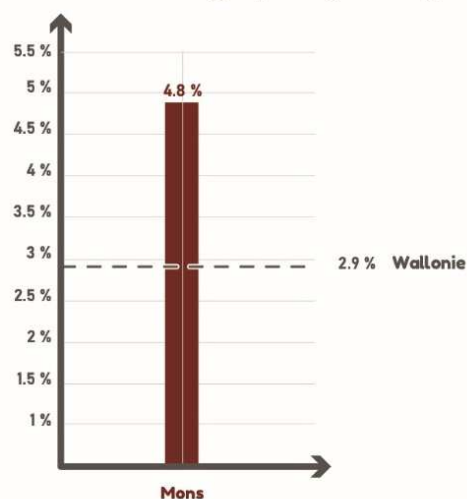


Figure 40. Données FR : 2017 - CCMSA, Cnaf, Insee - Recensement de la population. BE : 2016 - SPP IS et Statbel (registre national) - Calculs IWEPS – Walstat. @Infocentre de santé ; indicateurs socio-sanitaires de la population frontalière franco-belge. Projet Interreg GeDiDoT-BeVeGG. Traitement : Larissa Romariz Peixoto, Laura Michiels

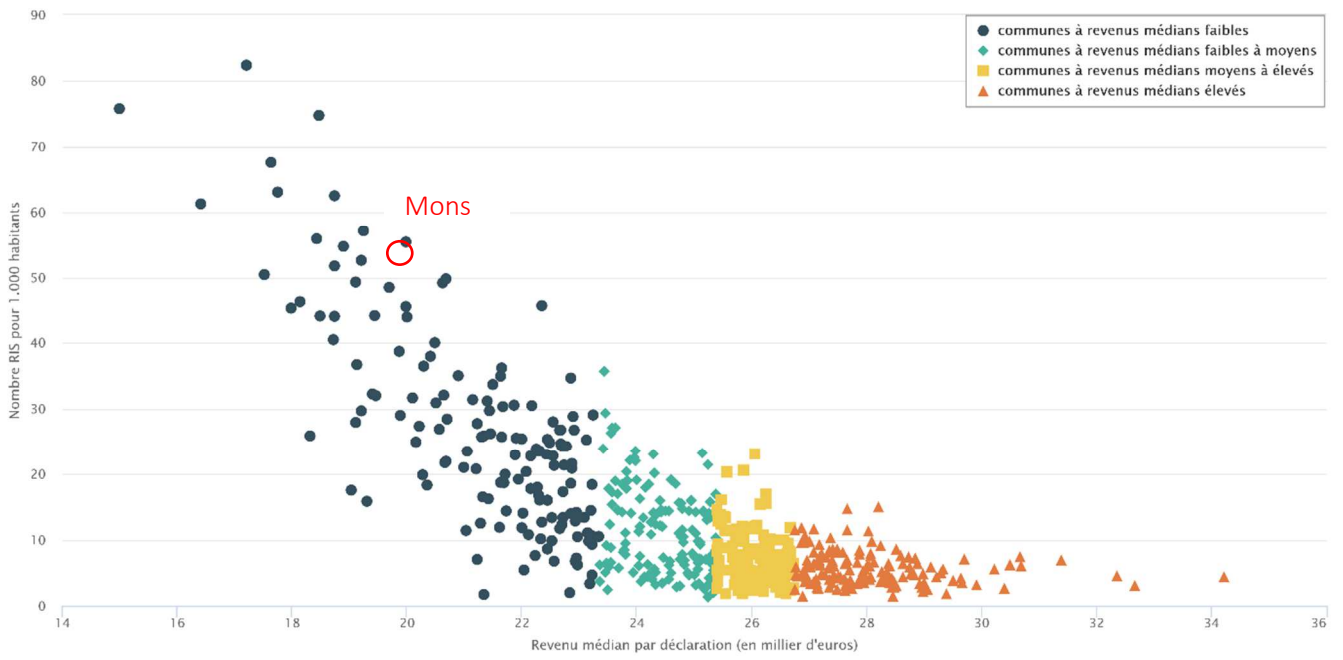


Figure 41. Positionnement défavorable de Mons dans le classement des communes belges selon leur indice de précarité en 2021. @2022 SPP Intégration sociale. Baromètre de la Précarité, IWEPS.

Un schéma reproduit à l'échelle infracommunale

Les inégalités marquées territorialement à l'échelle macro se reproduisent à une échelle infracommunale. Ainsi, les quartiers populaires des communes présentant elles-mêmes des indicateurs plus défavorables que les moyennes nationales ou même régionales, s'affichent comme des étendards de cette précarité.

Les images reprises dans les Figure 43, Figure 44 et Figure 45 ci-après illustrent une série d'indicateurs socio-économiques pour les quartiers du Nouveau Monde à Denain, Cuvinot à Onnaing, Dutemple à Valenciennes et Rieu à Vieux-Condé. Les chiffres quartier sont plus défavorables que ceux de l'agglomération qui, à leur tour, sont plus défavorables que ceux de la France. C'est le cas, par exemple du taux de chômage du quartier de Dutemple, qui s'élevait en 2012 (données INSEE³⁸) à 49 %, alors que, pour l'unité urbaine de Valenciennes, il était de 21 % et, pour la France, de 13 %.

Du côté belge, les données statistiques à un niveau infracommunal sont peu utilisables voire inadaptées. En cause, un découpage administratif des secteurs statistiques obsolète et complètement déconnecté de l'actuelle réalité des quartiers³⁹. Néanmoins, nombreuses sont les études signalant la concentration de pauvreté dans certaines parties du territoire belge. Le rapport de 2015 du *Service public fédéral Intégration sociale*, situe d'ailleurs Épinlieu et l'Île aux Oiseaux parmi les quartiers belges dits en difficulté. (Vandermotten et al. 2015, p. 45-47).

Bien que difficilement comparables aux données régionales ou nationales, celles de l'Immobilière sociale Toit et Moi, bailleur actif à Mons, donnent un aperçu de la concentration territoriale de la pauvreté. Les quartiers d'Épinlieu, de la gare, du Festinoy, de l'Île aux Oiseaux, le Nouveau Quartier de Cuesmes, le Coq ou encore Les Wartons concentrent géographiquement des populations dont la part de bénéficiaires d'un revenu de remplacement et celle de personnes n'ayant aucun revenu est d'environ 70 % (voir Figure 46).

³⁸ Les données statistiques françaises employées dans ces travaux sont les plus récentes disponibles. Néanmoins, bien qu'assez anciennes, les données 2012 de l'INSEE restent une référence dans la mesure où le découpage spatial pour la production de la donnée correspond davantage à ce que les habitants considèrent comme un quartier. En effet, un regroupement de quartiers pour la production de données a eu lieu en France depuis cette date, rendant indisponibles les chiffres récents à l'échelle des quartiers étudiés.

³⁹ Alors qu'Épinlieu est un quartier composé presque exclusivement de logements sociaux, concentrant une des populations les plus pauvres du territoire montois, le revenu moyen par déclaration indiqué pour son secteur statistique en 2019 est, selon Statbel, de 34 104 €, soit supérieur à la moyenne montoise qui est de 29 771 € ! En effet, le secteur statistique d'Épinlieu comprend en son sein le quartier voisin dit « du Chemin à Baraques », concentrant une population parmi les plus aisées de la ville voir précisions méthodologiques au chapitre 1.4).

A Épinlieu, par exemple, 27 % des locataires de l'immobilière sociale bénéficient d'un revenu de remplacement et 39 % n'ont aucun revenu. Les 14 quartiers participant au projet RHS situés dans le schéma dans la Figure 42 ont été choisis en début de projet par les structures d'accompagnement social (Service Prévention et Sécurité de la Ville de Mons, en Belgique, et Association des Centres Sociaux et socioculturels de la Région de Valenciennes, en France) qui, dans leurs pratiques professionnelles, y ont détecté des situations préoccupantes de pauvreté, de précarité et d'isolement social.

Au-delà du constat empirique des travailleurs sociaux actifs sur le terrain, ce choix s'appuie sur les indicateurs socio-économiques supra cités, qui justifient leur insertion dans des programmes d'action sociale ou, plus précisément, dans les Plans de Cohésion Sociale en Belgique, et de Politique de la Ville en France.

La présence massive de logements publics est un dénominateur commun à tous les quartiers.

Le schéma de ségrégation observé, dont les causes sont multiples mais intimement liée aux politiques sociales et à l'histoire des territoires, risquent de perdurer, voire de s'accroître, comme nous verrons dans les chapitres suivants.

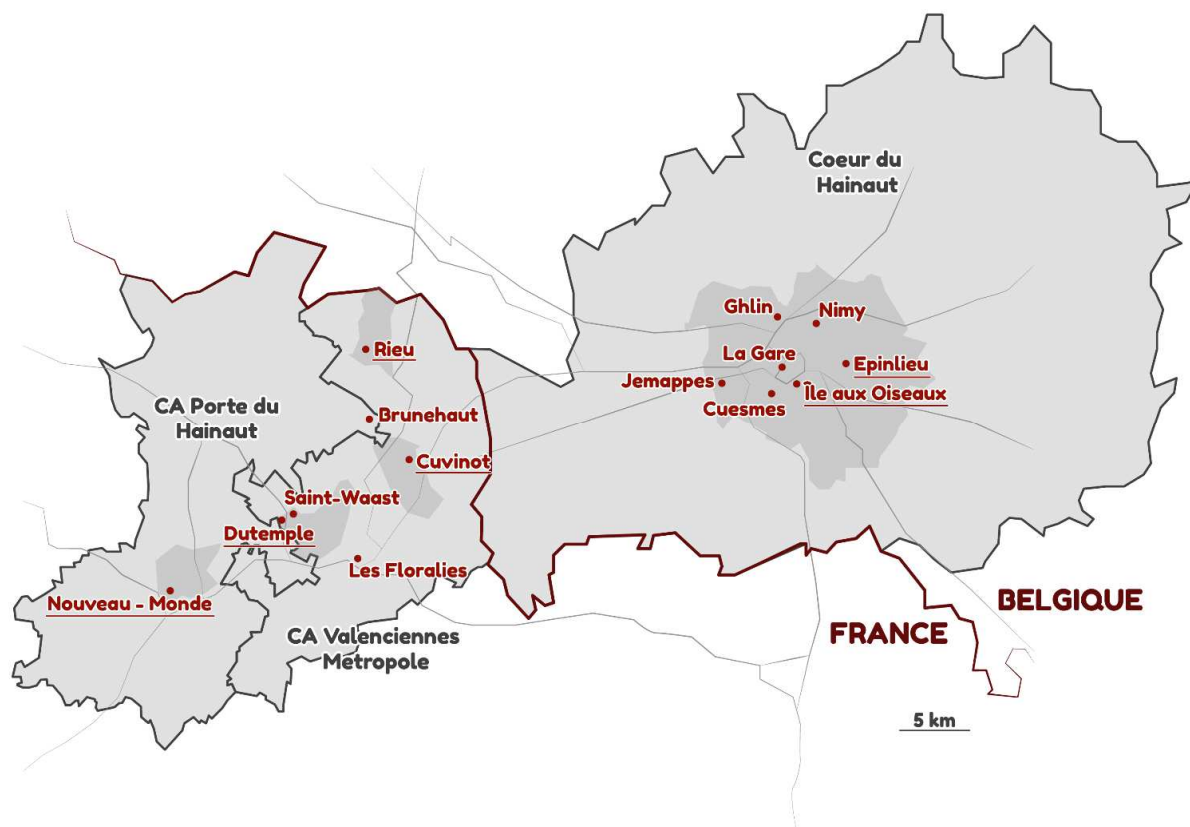


Figure 42. Localisation des quartiers belges et français participant au projet européen Interreg Réseau Hainaut Solidaire et mise en exergue des quartiers analysés dans la présente thèse (soulignés). @Larissa Romariz Peixoto, ↑ Laura Michiels.

Revenu fiscal médian (2010)

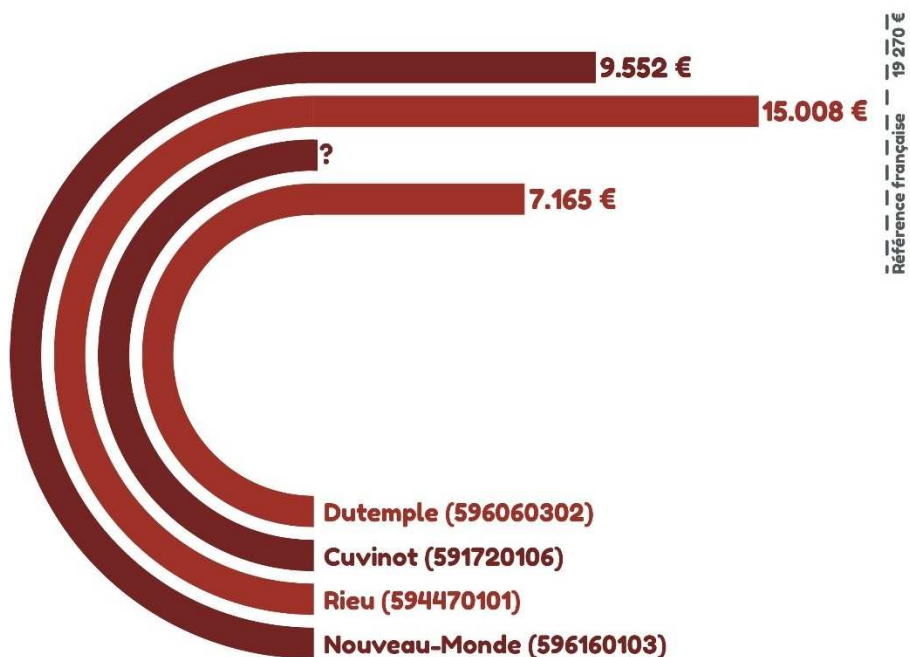


Figure 43. Revenu fiscal médian pour les quartiers français étudiés. @Direction générale des services fiscaux - INSEE 2010, ↑Laura Michiels

Taux de couverture de la population par les CAF (2013)

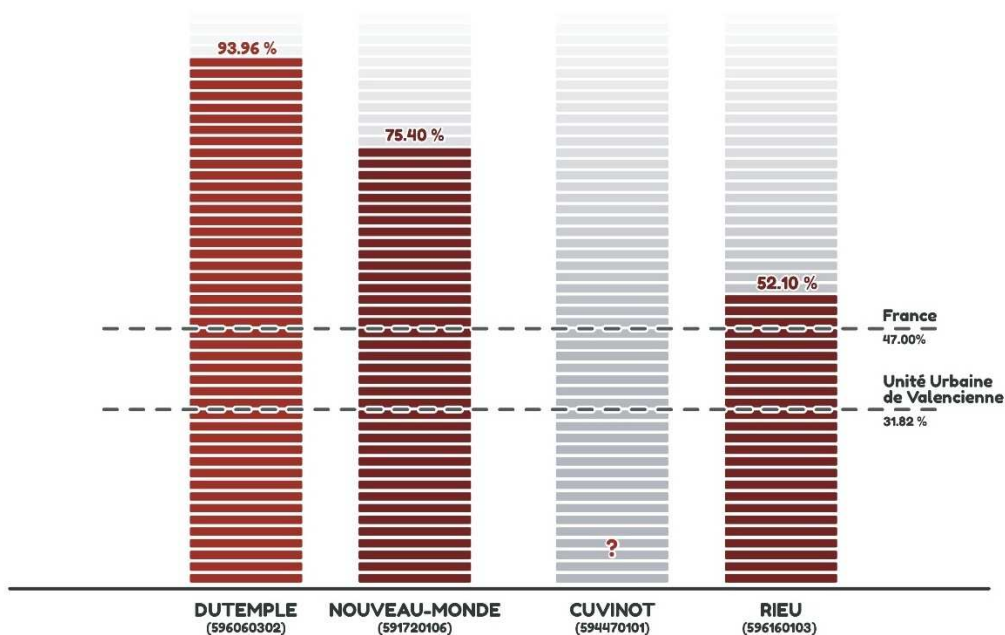


Figure 44. Taux de couverture de la population des quartiers français étudiés par les CAF. @Caisse nationale d'allocations familiales 2013 - IRIS, RP - INSEE 2012, ↑Laura Michiels

Taux d'activité des 15-64 ans et taux de chômage (2012)

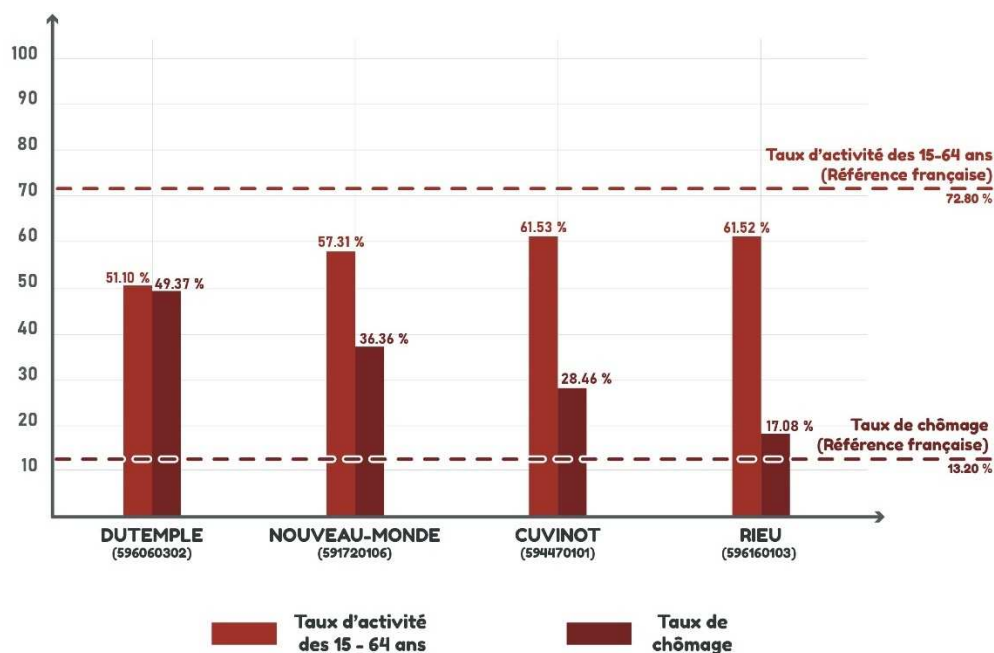


Figure 45. Taux d'activité des 15-64 ans et taux de chômage des quartiers français étudiés. @INSEE 2012 – IRIS, Laura Michiels

Indicateurs de revenus pour le parc de logements sociaux dans les quartiers RHS de Mons

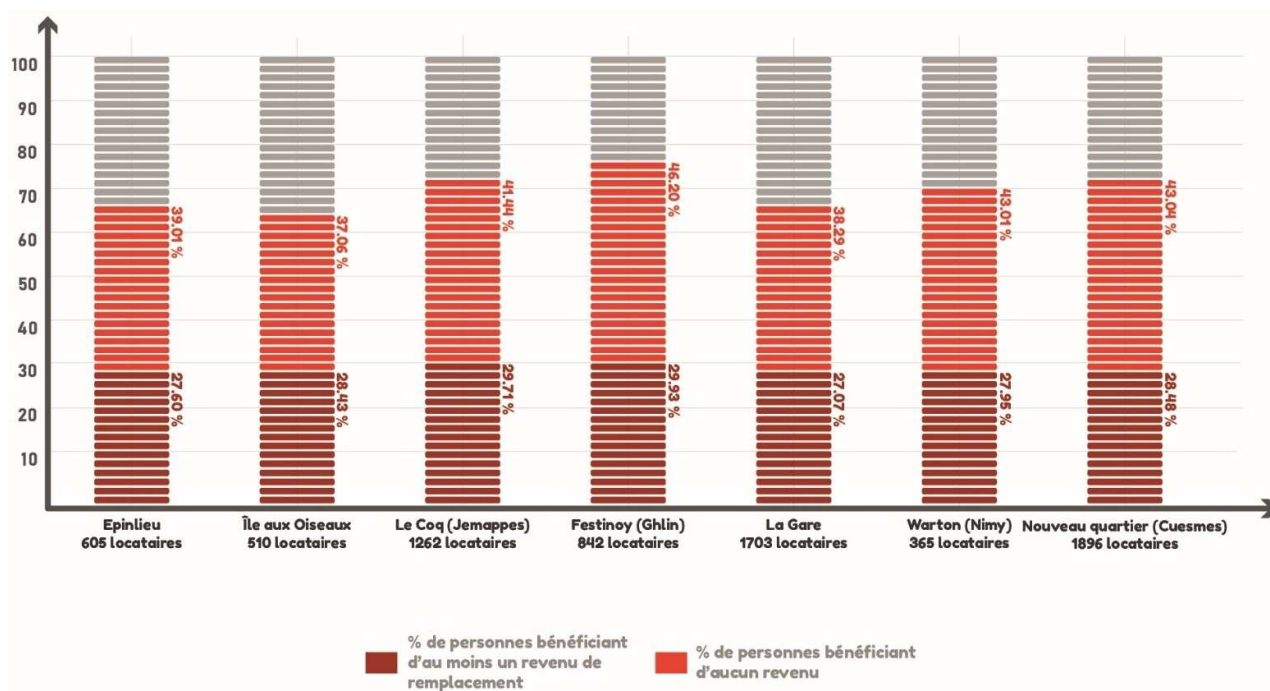
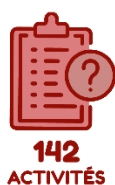


Figure 46. Indicateurs de revenus des quartiers belges, septembre 2021. @Toit et Moi, Laura Michiels

Le choix des six quartiers

Deux quartiers belges et quatre français (mis en évidence dans les Figure 42 et Figure 48) sont particulièrement mobilisés dans les présents travaux de thèse. Leur choix ne s'est pas imposé dès le départ, mais au fil de l'avancement des travaux de recherche-action dans l'ensemble des 14 quartiers, ce qui relève d'une démarche plutôt fidèle à la méthodologie inductive-abductive choisie.

Tout d'abord, l'implication des habitants et travailleurs sociaux de ces 6 quartiers a permis l'organisation d'un nombre considérable de moments de rencontre habitants-travailleurs sociaux-chercheurs, plus élevé que dans d'autres quartiers. Parmi les 204 activités RHS, ce sont, au total, **142 rencontres regroupant 1 406 participations d'habitants** qui y ont eu lieu permettant la constitution d'une base solide de données ethnographiques tel qu'expliqué dans le chapitre 1.5. Les 6 quartiers comptabilisent à eux seuls plus de 90 % des participations citoyennes enregistrées, 70 % des activités menées dans les quartiers (voir Figure 49). Enfin, ils regroupent au total une population de près de 12 000 habitants concernés (Figure 48).



142
ACTIVITÉS



1406
PARTICIPATIONS
HABITANTS

Ensuite, la variété des formes urbaines présentes est particulièrement représentative des quartiers sociaux de ce territoire, comme en atteste la chronologie développée au chapitre suivant. Palimpseste des politiques urbaines et des doctrines urbanistiques dominantes dans le logement public, ces quartiers représentent environ 200 ans d'évolution urbaine de quartiers sociaux du territoire étudié. Du quartier minier du XVIII^e siècle qui a très peu évolué, comme celui du Nouveau Monde à Denain, au quartier moderniste construit dans les années 1960 et ayant bénéficié d'une lourde transformation des logements et espaces publics dans les années 2010, comme celui de l'Île aux Oiseaux à Mons, les modèles varient. La grande diversité de formes architecturales, de compositions urbanistiques et de qualité d'insertion dans le tissu urbain, explorées tout au long de ces travaux, a permis une observation de situations socio-spatiales diverses et d'établir des liens entre formes et comportements humains, si centraux pour les travaux de thèse.

L'abondance et la qualité des données ethnographiques et sociologiques ainsi que la variété urbanistique des quartier choisis participent à la réduction des risques de biais dans l'extrapolation des concepts scientifiques, justifiant ainsi leur choix pour le présent travail.





Figure 47. Variété des situations urbaines des quartiers. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

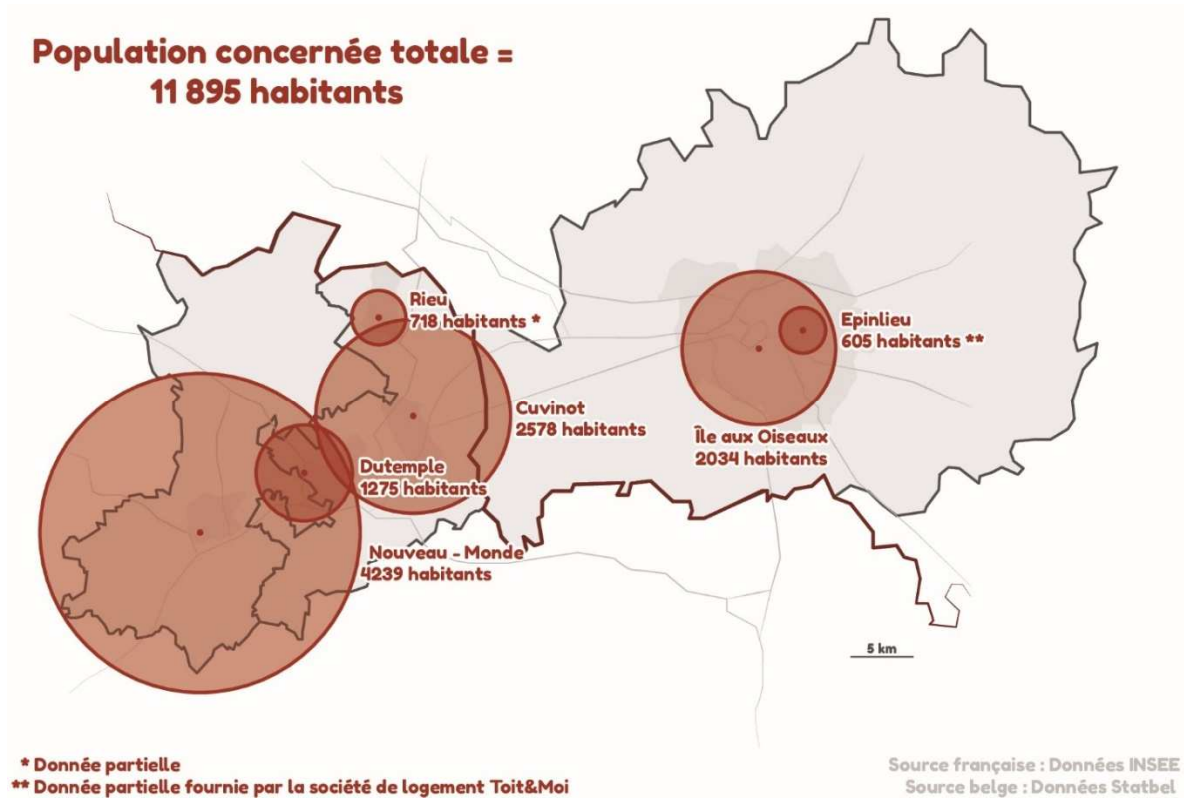


Figure 48. Population des quartiers étudiés. @Larissa Romariz Peixoto et Laura Michiels

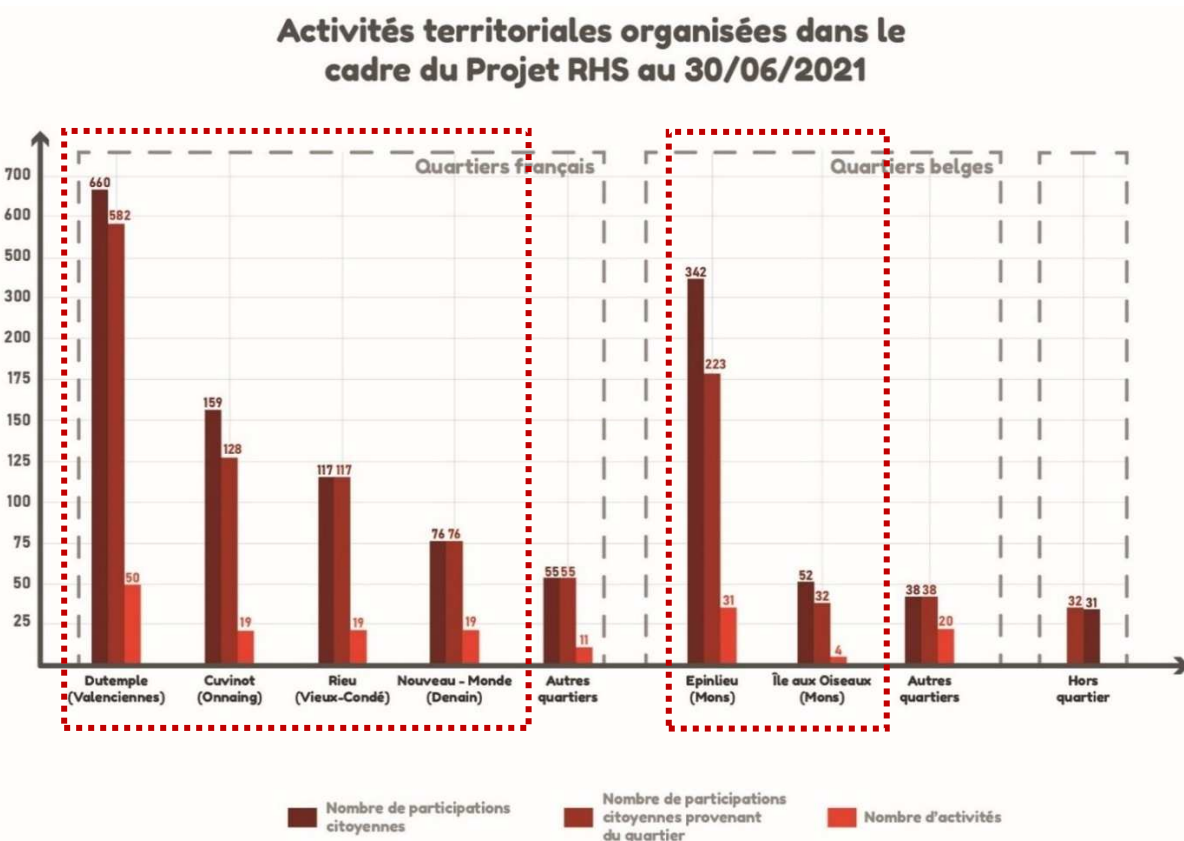


Figure 49. Indicateurs de participation au projet RHS d'avril 2018 à juin 2021. Les quartiers sur lesquels porte la thèse sont entourés d'un pointillé rouge. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto), traitement par l'auteure, ⚡ Laura Michiels

2.2. LES SIX QUARTIERS EN QUELQUES CHIFFRES

Les infographies qui suivent présentent brièvement les données socio-économiques du quartier de Dutemple (Figure 50, Figure 51), en France. Nous pouvons y observer que les indicateurs du périmètre IRIS Dutemple (îlots regroupés pour information statistique, dont le découpage est illustré en bas à droite de la Figure 51)⁴⁰, montrent une situation dans le quartier systématiquement plus défavorable que la référence française. Ceci est valable tant pour les taux de chômage, de couverture de la population par les CAF⁴¹, d'activité des 15-64 ans ou encore de revenu fiscal médian (illustrations en bas de la Figure 51).

Les données démographiques reprises dans la Figure 50 montrent que, dans le périmètre du quartier prioritaire politique de la ville (dont le découpage est illustré en bas à droite de la figure)⁴², la population est relativement plus jeune que dans celle de l'agglomération ou de l'EPCI (établissement public de coopération internationale)⁴³. La population jeune de Dutemple est néanmoins moins scolarisée que dans l'agglomération.

Les analyses des chapitres 2.3 et 2.4 qui suivent offrent des clés pour interpréter ces chiffres.

Les documents similaires présentant les 5 autres quartiers étudiés sont proposés en annexe 3.

⁴⁰ Il s'agit de l'unité de base pour l'analyse statistique, l'équivalent du secteur statistique en Belgique

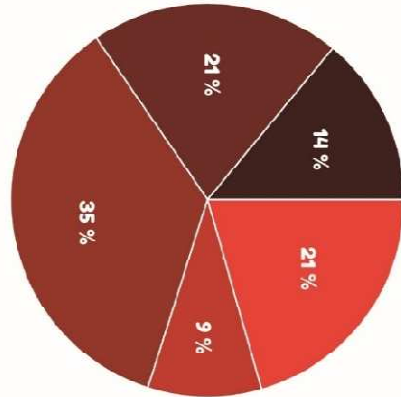
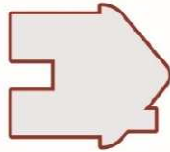
⁴¹ Caisses d'allocations familiales

⁴² À côté de l'IRIS, il s'agit d'un autre découpage statistique de référence utilisé par la politique gouvernementale française de rénovation des quartiers populaires.

⁴³ L'EPCI est la structure supracommunale de gouvernance en France. Celle qui comprend le quartier de Dutemple est la communauté d'agglomération de Valenciennes Métropole.

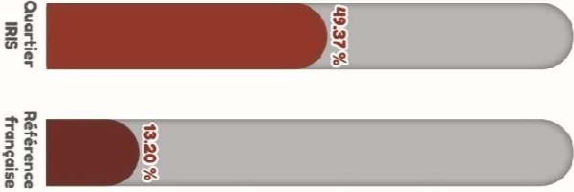
DUTEMPLE, Valenciennes, France

Données socio-économiques



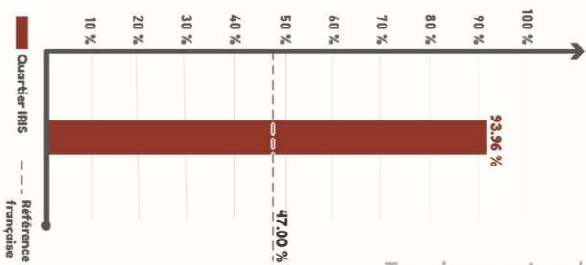
Participations aux activités RSH par tranche d'âge

Taux de chômage

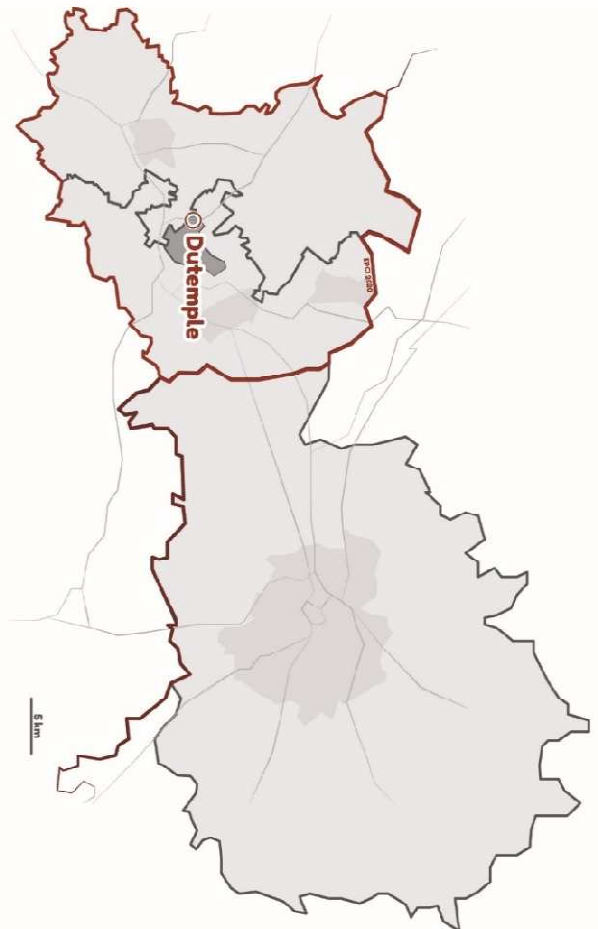


INSEE 2012 - Commune, INSEE 2013 - Unités urbaines

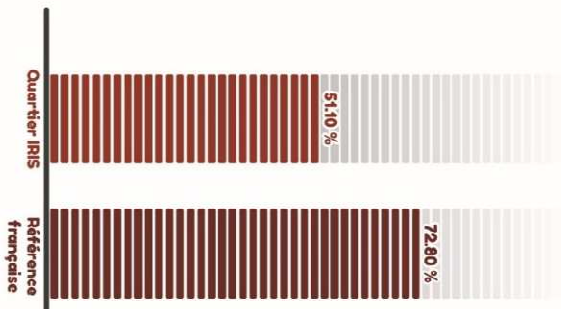
Taux de couverture de la population par les CAF



Catégorie Nationale d'Allocation Familiales 2013

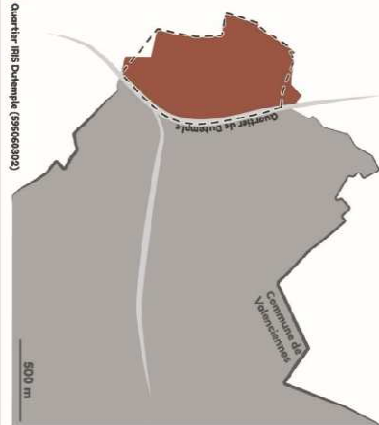


Taux d'activité des 15 - 64 ans

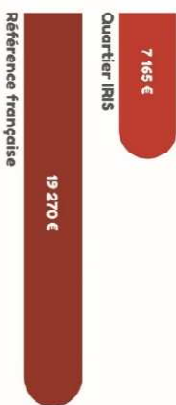


INSEE 2012 - Commune, INSEE 2012 - Unités urbaines

Echelle des données



Revenu fiscal médian par unité de consommation



Direction générale des services Fiscaux - INSEE 2010

Figure 50. Synthèse des données socio-économiques pour le quartier de Dutemple, Valenciennes, France. Sources diverses. @Larissa Romariz Peixoto et Laura Michiels

DUTEMPLE, Valenciennes, France

Données démographiques

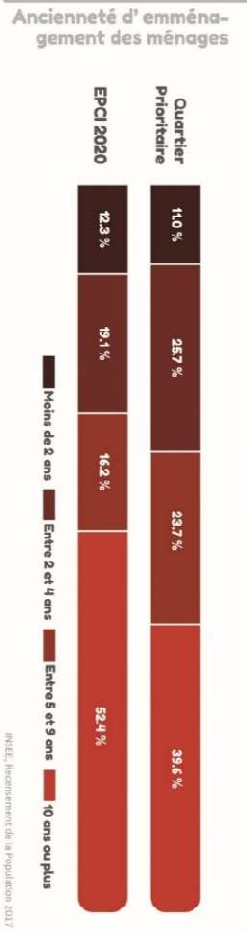
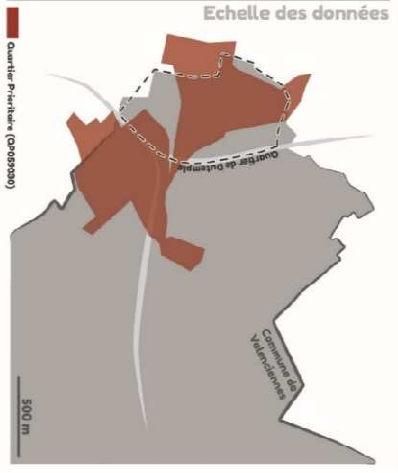
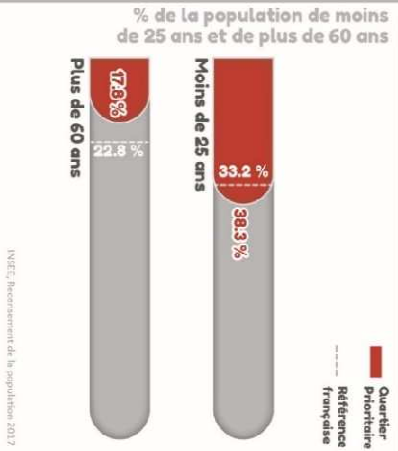
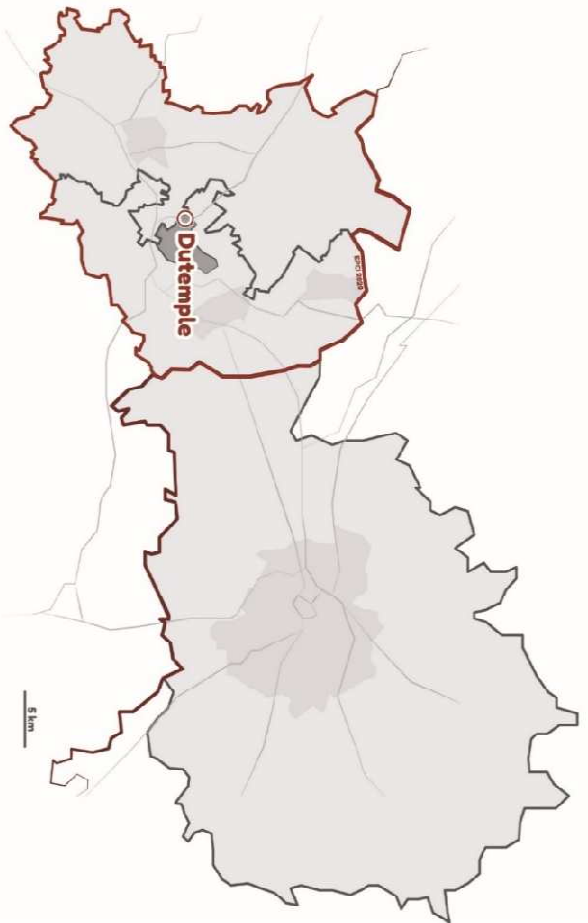
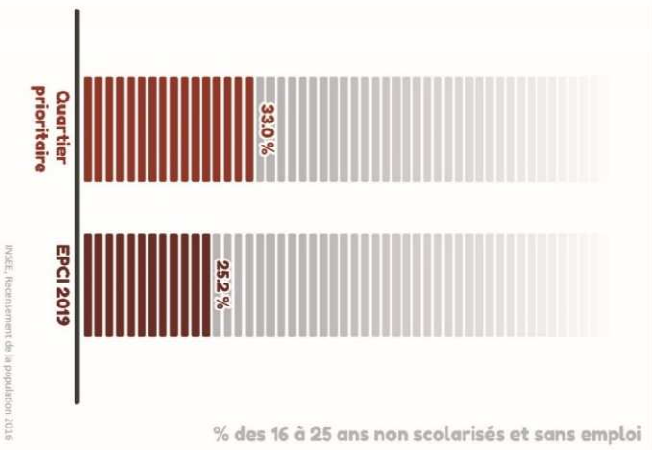
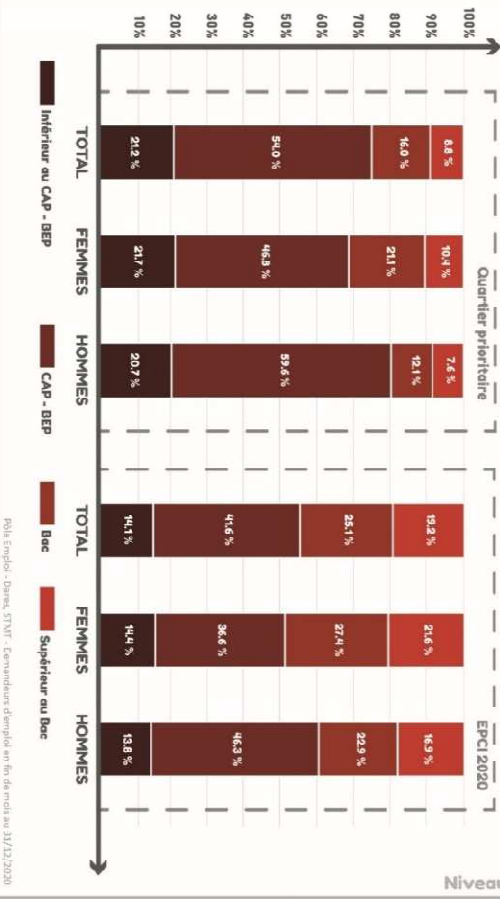


Figure 51. Synthèse des données démographiques pour le quartier de Dutemple, Valenciennes, France. Sources diverses. @Larissa Romariz Peixoto et Laura Michiels

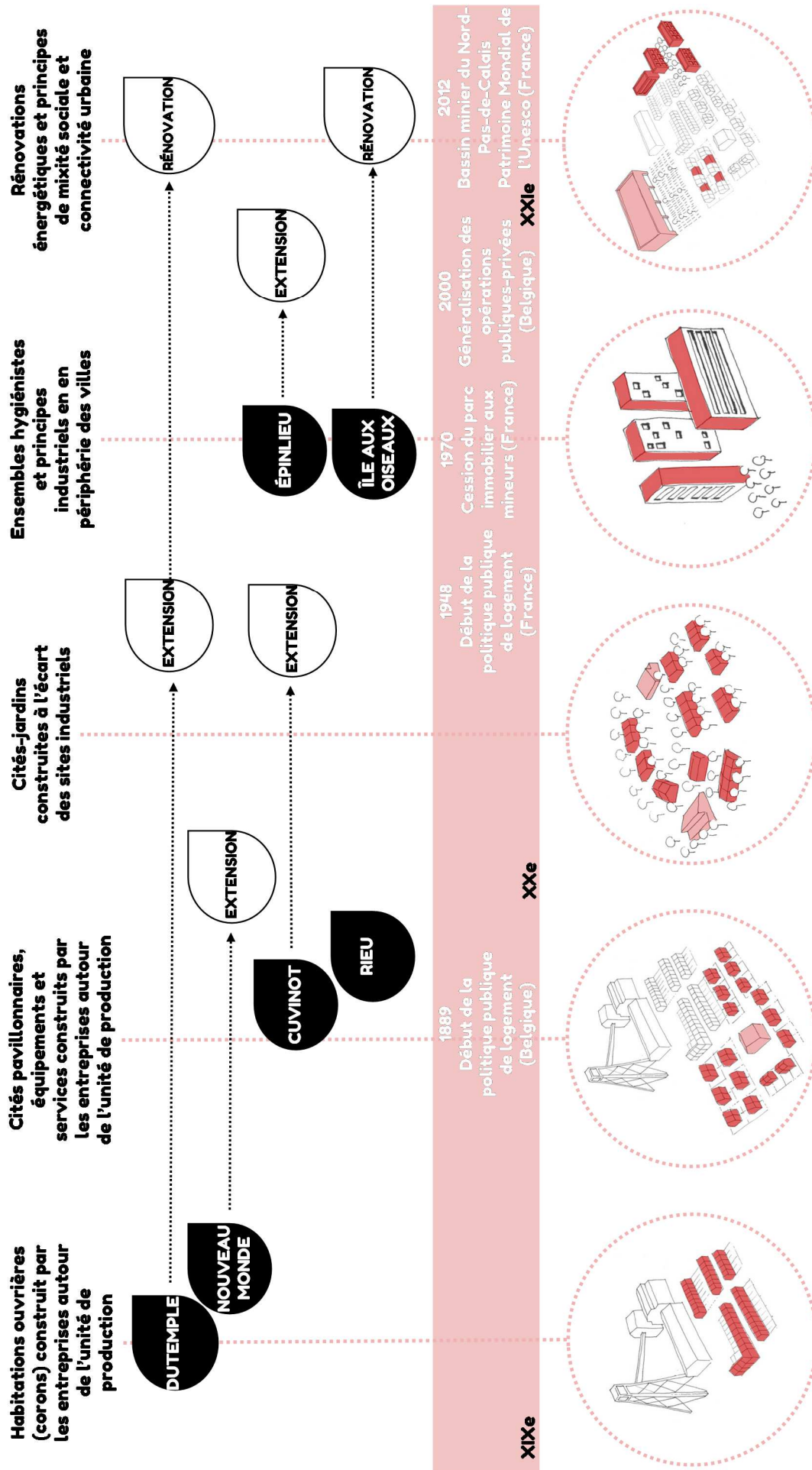


Figure 52. Évolution schématique du logement social au sein du territoire d'étude. Principales dates. @Larissa Romariz Peixoto

2.3. QUELLES SONT CES FORMES URBANISTIQUES ?

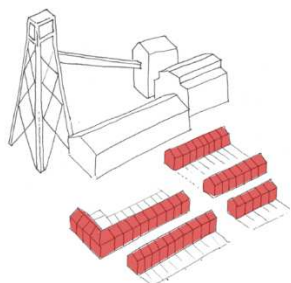


Figure 53. Schéma de corons ouvriers autour de l'unité de production @Larissa Romariz Peixoto

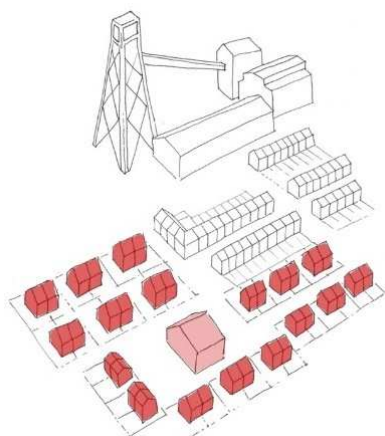


Figure 54. Schéma d'un habitat ouvrier pavillonnaire autour de l'unité de production @Larissa Romariz Peixoto

Une chronologie qui accompagne les grands moments de l'urbanisme

La construction du logement public ou assimilé dans le Hainaut transfrontalier belgo-français a connu différentes phases distinctes et assez reconnaissables au travers des formes urbaines qu'elles ont produites.

Initialement hérité des constructions ouvrières de la fin du XVIII^e siècle, le parc de logement public a connu un développement dans les années 1950 à 1970 avant une succession de phases de rénovation, dont la dernière, principalement énergétique, est toujours en cours. La Figure 52 ci-contre positionne de manière schématique les quartiers étudiés dans cette chronologie qui fait apparaître les périodes clés, expliquées par la suite.

De l'habitat ouvrier autour de l'unité de production – l'apparition des quartiers de Dutemple et du Nouveau Monde

En Wallonie, avant 1889 et l'inauguration de l'action publique sur le plan du logement, c'étaient les grandes entreprises de l'ère industrielle (sidérurgie, métallurgie, mines, verreries) qui produisaient un habitat ouvrier globalement à une pièce, mitoyen, organisé autour du lieu de production (Puissant 2008; Société Wallonne du Logement [sans date]). Ces ensembles, assez hiérarchisés dans l'expression architecturale mais essentiellement constitués de maisons de plain-pied ou à un étage, représentent une partie importante du patrimoine résidentiel présent dans le sillon houiller belge. Dans le bassin minier du Nord Pas de Calais, à partir de 1820, plusieurs cités sont construites autour des sites miniers sous la forme de corons (Figure 53) ou d'ensembles conséquents de maisons jumelées alignées (Figure 54) (Puissant 2008; Société Wallonne du Logement [sans date]). En France, comme en Belgique, c'est de ce logement ouvrier du XIX^e que naîtra le logement social (premières et deuxième lignes de la Figure 52). Ces quartiers sont souvent polyfonctionnels, accueillant au minimum une salle des fêtes, souvent une école et des infrastructures sportives.

Les 4 quartiers français étudiés sont des exemples évocateurs du XIX^e siècle. Bien que transformés par la suite, ces quartiers accueillent toujours, du moins en partie, les logements ouvriers d'origine, entretemps cédés en gestion aux sociétés de logements sociaux ou aux occupants ayant droit à la gratuité des logements miniers :

- Les premiers logements de Dutemple datant de la moitié du XIXe (repérables sur la carte de 1950 en Figure 57) et construits à proximité de la fosse du même nom, sont toujours présents (Figure 55) et ce, malgré la profonde rénovation du site ;
- Au Nouveau Monde, les maisons visibles sur la carte de l'état-major de 1820-1866 (Figure 61) n'existent plus, mais d'autres phases de construction ont démarré dès 1847. La cité Bessemer (Figure 59), toujours présente, est caractéristique des cités pavillonnaires de la fin du XIXe (Figure 54) ;
- A Cuvinot, ce sont plusieurs dizaines de logements construits lors de la dernière décennie du XIXe qui ont survécu (Figure 56 et Figure 58) ;
- A Rieu, les premières maisons visibles sur la carte de 1950 (Figure 62) sont toujours présentes dans le quartier (Figure 60).

La configuration spatiale déterminée par les contraintes et nécessités économiques de l'industrie est déterminante pour la construction sociale du quartier, composé à l'origine de profils monolithiques de populations aux tranches d'âge et catégories socio-professionnelles identiques. Si ce constat est abondamment documenté dans la littérature, les conséquences visibles encore aujourd'hui dans les quartiers étudiés le sont moins, comme nous le verrons plus tard.



Figure 55. Maisons des mines à Dutemple en 2018. @Larissa Romariz Peixoto

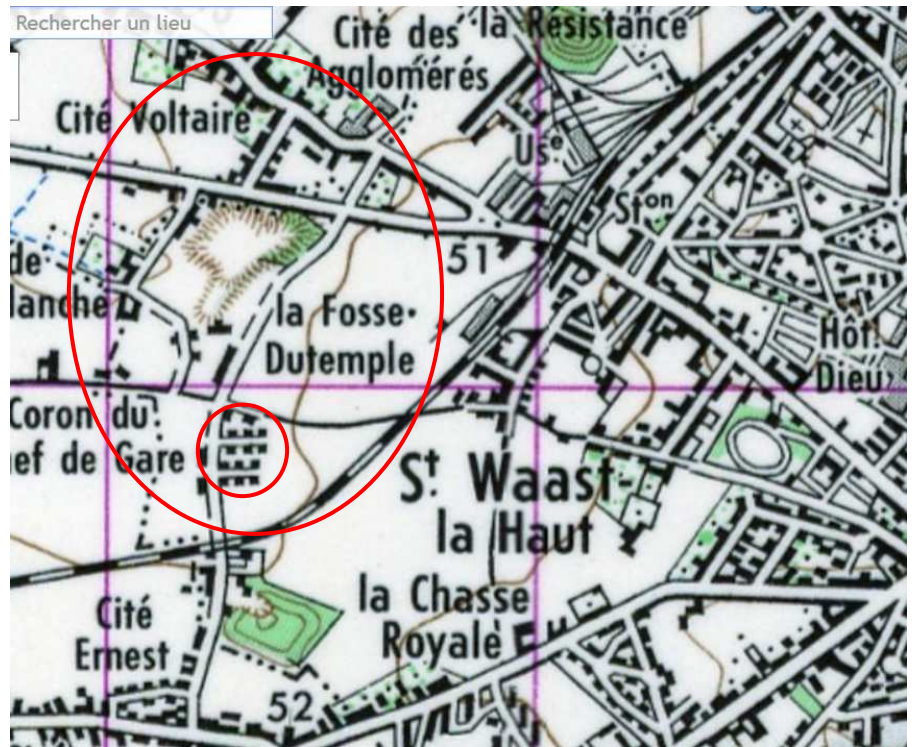


Figure 57. Première implantation des maisons de mineurs, toujours existantes, construites à proximité de la Fosse de Dutemple, quartier du même nom. @Géoportail, Carte IGN 1950



Figure 56. Premières maisons de mineurs à Cuvinot, toujours présentes en 2018. @Googlestreetmap

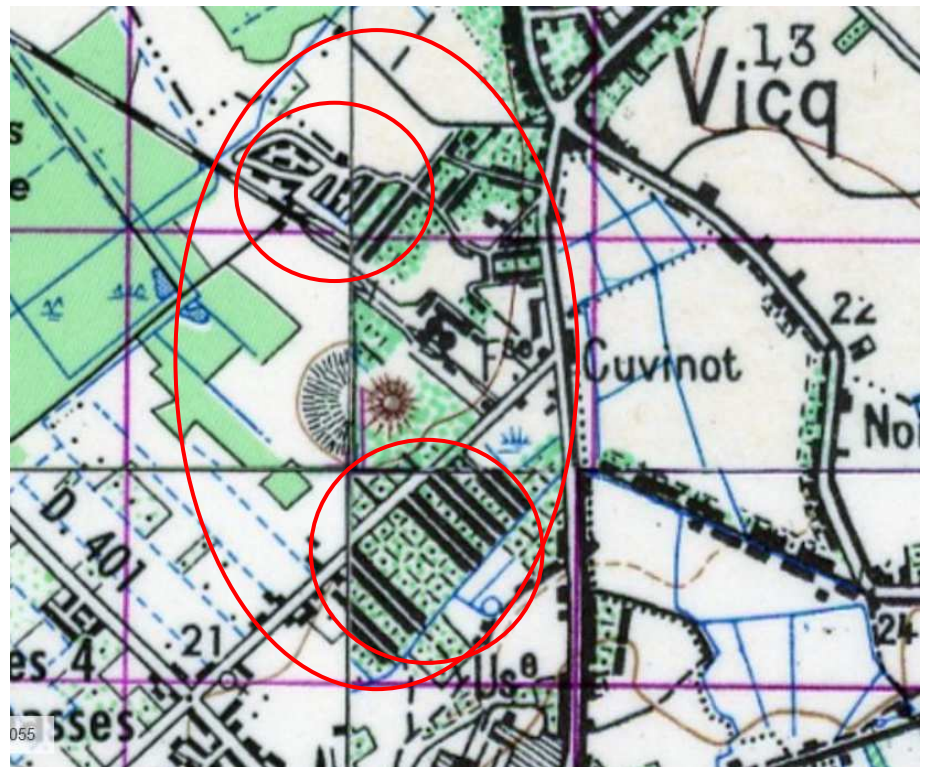


Figure 58. Maisons toujours existantes, construites originellement à proximité de la Fosse Cuvinot à Onnaing. @Géoportail, Carte IGN 1950



Figure 59. Cité de Bessemer au Nouveau Monde, en 2018. @Googlestreetmap

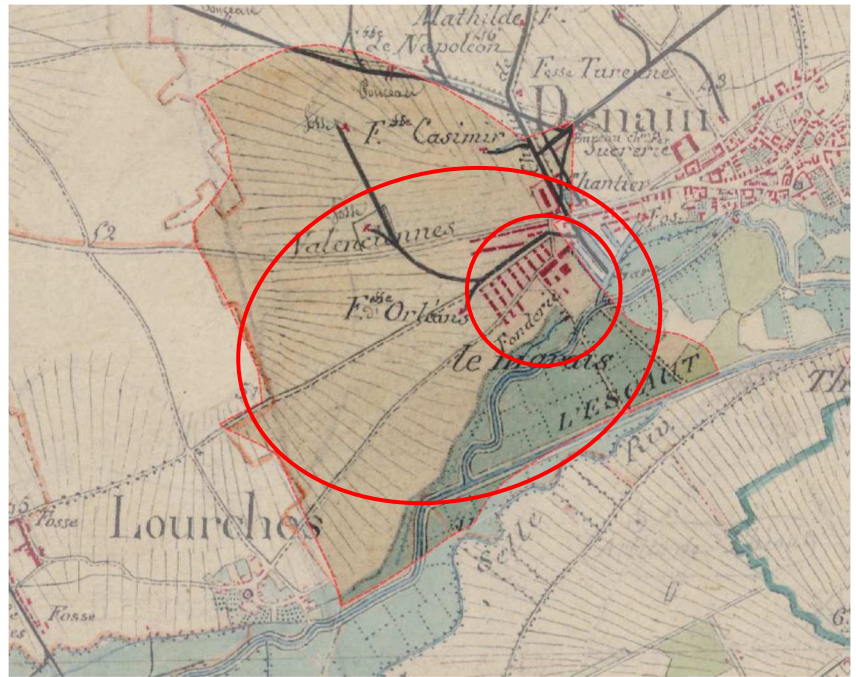


Figure 61. Première implantation des logements des mineurs à proximité de la Fosse Orléans, disparus depuis lors, quartier du Nouveau Monde à Denain. ©Géoportail, carte de l'état-major 1820-1866



Figure 60. Premières maisons à Rieu, en 2019. @Larissa Romariz Peixoto

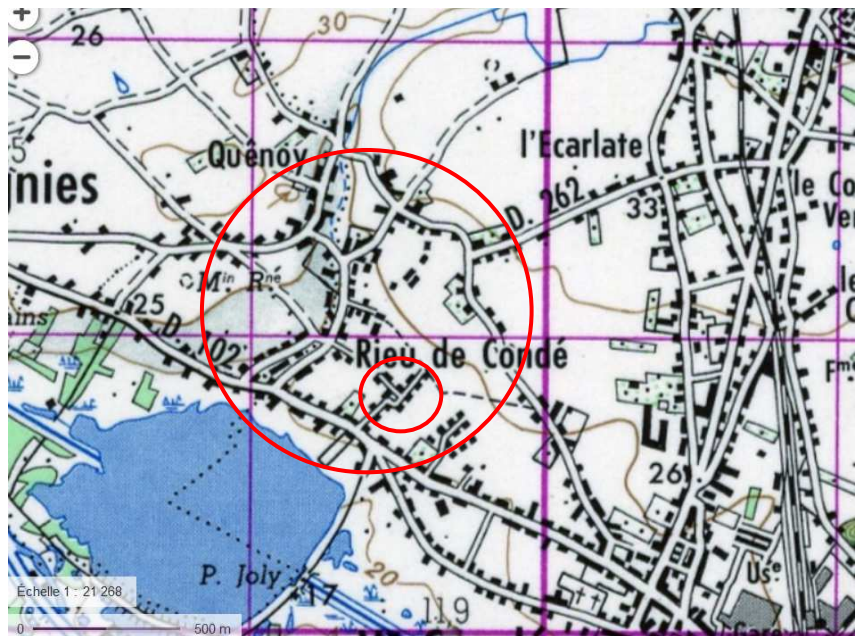


Figure 62. Quartier de Rieu et maisons d'origine toujours présentes. ©Géoportail, carte IGN 1950

By-passer la cité-jardin, mais inspirer le dessin d'Épinlieu

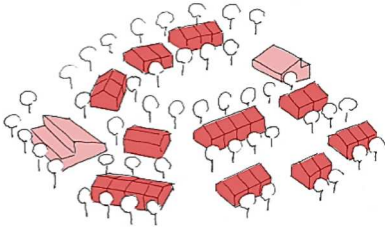


Figure 63. Schéma d'une cité-jardin polyfonctionnelle, en huis clos. @Larissa Romariz Peixoto

Parallèlement aux cités minières, les années 1920 ont vu surgir en Wallonie, tout comme en France, le modèle de la cité pavillonnaire (troisième ligne de la Figure 52), composée de groupes de 2 à 4 logements dans une même bâtisse (Froger, Ghekière, Houillon 2010). Parmi ces cités, certaines sont inspirées de la cité-jardin anglaise, privilégiant un cadre de vie aéré, mais implanté à l'écart des lieux de travail.

Pourtant, hormis des cas isolés comme le parc du Bois de Mons (Figure 64), cité mixte exemplaire du fait de son architecture, de son inscription paysagère et de son lien avec le cadre environnant, le modèle s'est peu répandu sur le territoire étudié. Ce système, dont l'ambition première était l'éloignement des externalités négatives des industries extrêmement polluantes, bruyantes et peu agréables de l'ère industrielle, n'a pas pour autant été sans influence sur le développement des cités sociales du territoire étudié. Des extensions de Cuvinot et Dutemple ont eu lieu à cette période, mais l'influence du modèle sur les quartiers étudiés se ressentira plus tard, lors de la construction d'Épinlieu, en 1969 (voir point ci-après). Cette cité pavillonnaire tente de se rapprocher du modèle de la cité-jardin par la part laissée aux espaces jardinés et aux tailles conséquentes des parcelles, mais elle fait fi de concepts fondateurs du modèle, tels que la qualité des espaces collectifs. L'absence de développement de ce type d'habitat sur le territoire étudié marque un hiatus dans l'évolution du logement sur le territoire car, comme le souligne la Société wallonne du Logement, « La plupart de ces cités-jardins subsisteront dans l'histoire de l'urbanisme et de l'architecture, car elles sont les rares exemples où l'habitat social s'est distingué en n'étant pas une réduction type de l'habitat bourgeois. La qualité de vie dans ces cités est toujours évidente aujourd'hui. »⁴⁴



Figure 64. Cité du Parc du Bois de Mons, construite entre 1956 et 1958 par René Panis. @Googlestreetmap

⁴⁴ Site de la Société Wallonne du Logement. Consulté le 05/04/2020 <https://www.swl.be/index.php/component/content/article?id=481:l-histoire>

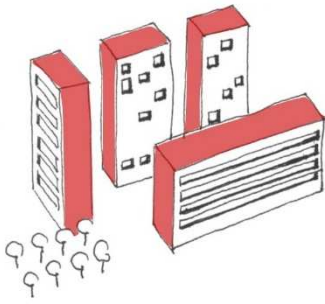


Figure 65. Schéma d'un ensemble de logements selon le modèle hygiéniste @Larissa Romariz Peixoto

Les ensembles hygiénistes et la construction de l'Île aux Oiseaux et d'Épinlieu

Après les périodes de grands conflits mondiaux, s'en sont suivies les années marquées par un changement de cap dans la construction des logements publics en Hainaut transfrontalier. L'après-guerre est marqué par l'industrialisation de la construction civile et la création d'ensembles hygiénistes (quatrième ligne de la Figure 52) (Puissant 2008; Société Wallonne du Logement [sans date]). Afin de répondre aux besoins criants de logement, de grandes opérations de construction sont menées sur des terrains peu coûteux en périphérie des villes, avec des techniques de construction qui se révéleront rapides mais peu qualitatives. Sur le plan urbain, ces ensembles sont monofonctionnels, détachés des noyaux de vie, présentant très peu de connexions avec les équipements urbains et concentrant un nombre souvent très élevé de logements (Figure 65). Ce sont des quartiers entiers, souvent monofonctionnels, qui seront construits sans connexion directe entre eux ni avec les centres-villes. Malgré des variations formelles (tantôt des maisons individuelles, tantôt des immeubles à appartements) cette tendance de construction se poursuit jusqu'à la fin des années 1970.

Les deux quartiers belges étudiés datent de cette période et représentent, par les modes constructifs industriels et la configuration des réseaux de distribution, les modèles en vigueur de l'époque. Ainsi, à l'Île aux Oiseaux, cité construite dans les années 1970, les 5 tours de logements (Figure 66) desservies par une seule voirie sans issue « tournaient le dos » à la ville, jusqu'à leur récente rénovation. Sur la photo aérienne de 1971, on aperçoit les deux premières tours déjà bâties et l'emplacement des constructions à venir (Figure 68) autour de l'axe central.

C'est à peu près à la même époque qu'apparaît la cité d'Épinlieu. Même modèle constructif industriel, même configuration urbaine introvertie, desservie par un seul axe principal et assez isolée de l'environnement immédiat (Figure 69). La forme et les gabarits y sont pourtant différents, avec majoritairement des maisons et des immeubles de logements à gabarits plus réduits (Figure 67).



Figure 66. Les tours de logement de l'île aux Oiseaux dans les années 2000, avant rénovation. @Toit et Moi

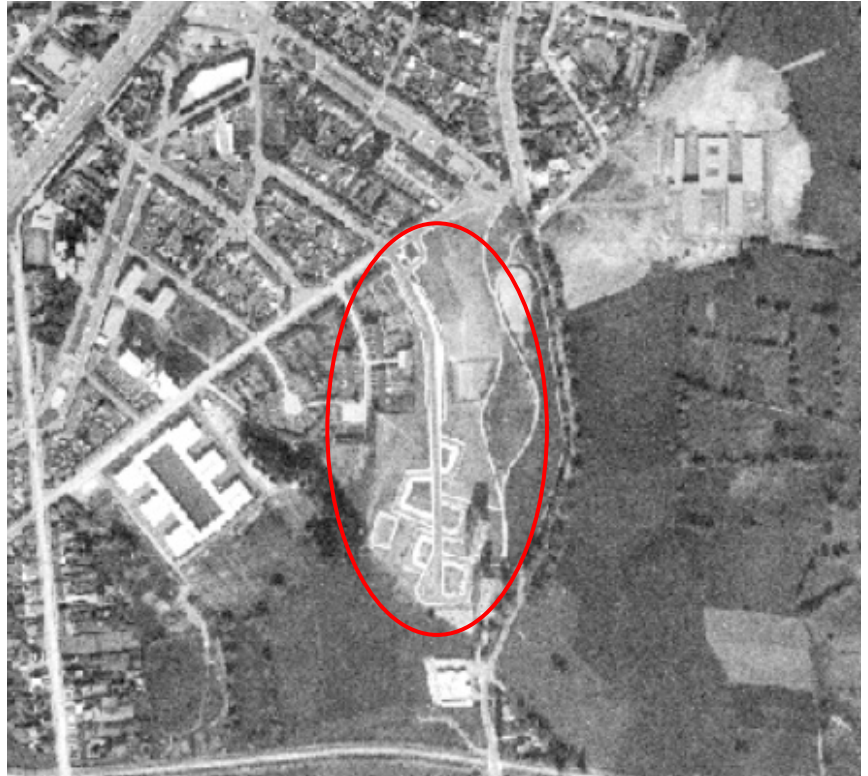


Figure 68. Implantation du quartier de l'île aux Oiseaux à Mons en 1971. Réseau de voirie en cul-de-sac. ©WalOnMap, Ortophoto 1971



Figure 67. Blocs d'appartements à gabarit réduit à Épinlieu, bâtiments démolis depuis. @googlestreetview



Figure 69. Implantation du quartier d'Épinlieu en 1971. Première phase de construction. Réseau de voirie avec un axe principal reliant le quartier à la ville. ©WalOnMap, Ortophoto 1971

Les rénovations et la redécouverte de l'habitat ouvrier

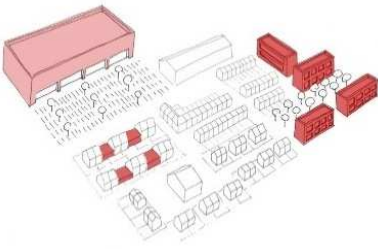


Figure 70. Schéma de rénovation d'un quartier social. @Larissa Romariz Peixoto

Après une décennie de désinvestissement, les années 1990, mais surtout les années 2000, marquent un nouveau changement de cap en Belgique : la rénovation du parc immobilier vieillissant est à l'ordre du jour, avec comme mot d'ordre la mixité sociale et la reconnexion des quartiers à la ville (Société wallonne du logement [sans date]). Cette tendance est également repérable dans le Hainaut français où des opérations d'ampleur dans le cadre de la politique de la ville démarrent. Le parc minier du Valenciennois resté dans le giron public [une partie coûteuse et délabrée a été cédée aux mineurs ou démolie (Froger, Ghekière, Houillon 2010)] fait l'objet d'une attention particulière

La recherche d'alternatives au financement public va conduire à des opérations public-privé qui tenteront à la fois d'introduire dans les quartiers existants des logements destinés à la vente, de reconnecter les quartiers aux noyaux urbains via l'extension des réseaux de voiries et de transports publics et l'insertion de nouveaux équipements sportifs et culturels dans les quartiers.

Deux opérations sont emblématiques de cette période : la rénovation de l'Île aux Oiseaux, en Belgique et celle de Dutemple, en France.

Entre 2006 et 2012, l'Île aux Oiseaux connaît une profonde transformation faisant suite à l'incendie de la tour des Mésanges en 2003. Au total, 3 des 5 tours sont démolies et des maisons individuelles et des petits immeubles à appartements sont construits. Une petite centaine de logements destinés à la vente complètent le parc immobilier. Les voiries sont prolongées pour le relier à la ville et une nouvelle crèche s'y installe (Figure 72 et Figure 74).

Entre 2009 et 2013, le quartier de Dutemple a fait l'objet d'une grande opération de rénovation urbaine lors de laquelle la requalification des logements a été accompagnée d'une remise à neuf des espaces publics. Un arrêt du tram de Valenciennes a permis de le situer à 20 minutes du centre-ville (fréquence d'un tram toutes les 20 minutes). Le quartier bénéficie, en outre, en son sein, de deux écoles, d'un centre sportif, d'une crèche, d'une salle de fêtes, d'une chapelle, d'un centre social, d'un stade de foot, d'une ferme urbaine et d'une supérette. En 2014, avec comme objectif une meilleure mixité sociale, une quarantaine de logements en accession à la propriété sont construits (Figure 73).

La transformation physique de ces 2 quartiers est concomitante à une transformation sociale en cours, positive à première vue, mais en réalité porteuse d'un écart davantage important entre les quartiers et leur environnement, comme expliqué ci-après.



Figure 71. Logements et espaces publics rénovés à Dutemple. @projet RHS



Figure 73. Pratiquement tous les logements de Dutemple ont été rénovés. @IPTC



Figure 72. Quartier de l'Allée des oiseaux pendant les travaux de rénovation. A droite, une des tours datant des années 1970 et qui sera démolie ; à gauche les deux immeubles de la même époque rénovés, au premier plan, les maisons en construction. 2009, @ Vincent Piron



Figure 74. Projet de rénovation urbaine de l'Île aux Oiseaux. @ www.docum1.wallonie.be



2.4. QUI SONT CES PERSONNES ?

Enfants, adolescents, jeunes adultes, personnes âgées. Grâce aux structures d'accompagnement social présentes au sein des quartiers, l'échantillon de la population locale touchée par les activités de recherche a été assez varié en âge, comme en atteste la Figure 75. Dans ces quartiers aux populations relativement jeunes, l'échantillon assez large a permis d'observer divers usages et liens avec le territoire.

Mais ces données factuelles ne semblaient pas représentatives des situations vécues sur place, où nous avons un sentiment d'omniprésence d'un public de femmes seules avec enfant(s) ou d'hommes retraités lors de nos activités.

Est-ce la réalité des quartiers ? Y-a-t-il des explications à cela ?

Parmi les interviewés en territoire français, nombreux sont ceux dont l'histoire est liée à la mine. En effet, la population installée depuis plus longtemps dans ces quartiers est principalement celle de la deuxième, voire troisième génération de mineurs, soit enfants ou petits-enfants mineurs. A ce titre, le quartier du Nouveau Monde est particulier. Les mines alentours ont été largement supplantées par l'activité sidérurgique d'Usinor, qui n'a définitivement cessé qu'en 1980. De nombreux anciens travailleurs de l'usine n'ont jamais quitté la zone, d'où leur connaissance approfondie du quartier, leur attachement et crainte que les projets de rénovation en cours ne viennent effacer une mémoire pourtant bien ancrée.

Les interviewés du côté belge révèlent des histoires familiales plus variées, étant donné que les quartiers sont des purs produits résidentiels des années 1960, 1970, sans connexion directe avec une source d'emploi en particulier.

Mais qui sont réellement les habitants de ces quartiers ? Quelle histoire de vie partagent-ils ? Comment celle-ci influence-t-elle leur rapport au territoire qu'ils occupent ?

Trois éléments majeurs sont à retenir pour comprendre la structure sociologique des quartiers étudiés : le premier est la situation « post-vieillesse » des anciens quartiers miniers du Valenciennois, telle que décrite par Vincent Froger de la Mission Bassin Minier et par l'Unité de géographie et aménagement de l'Université de Lille (**Froger, Ghekière, Houillon 2010**). Le deuxième est l'effet contre-productif des politiques du logement qui engendrent, à contre-courant des objectifs fixés, une amplification des situations de ségrégation. Le troisième est la place prise par les groupes surreprésentés sur l'espace public.

Participations aux activités RHS par tranche d'âge

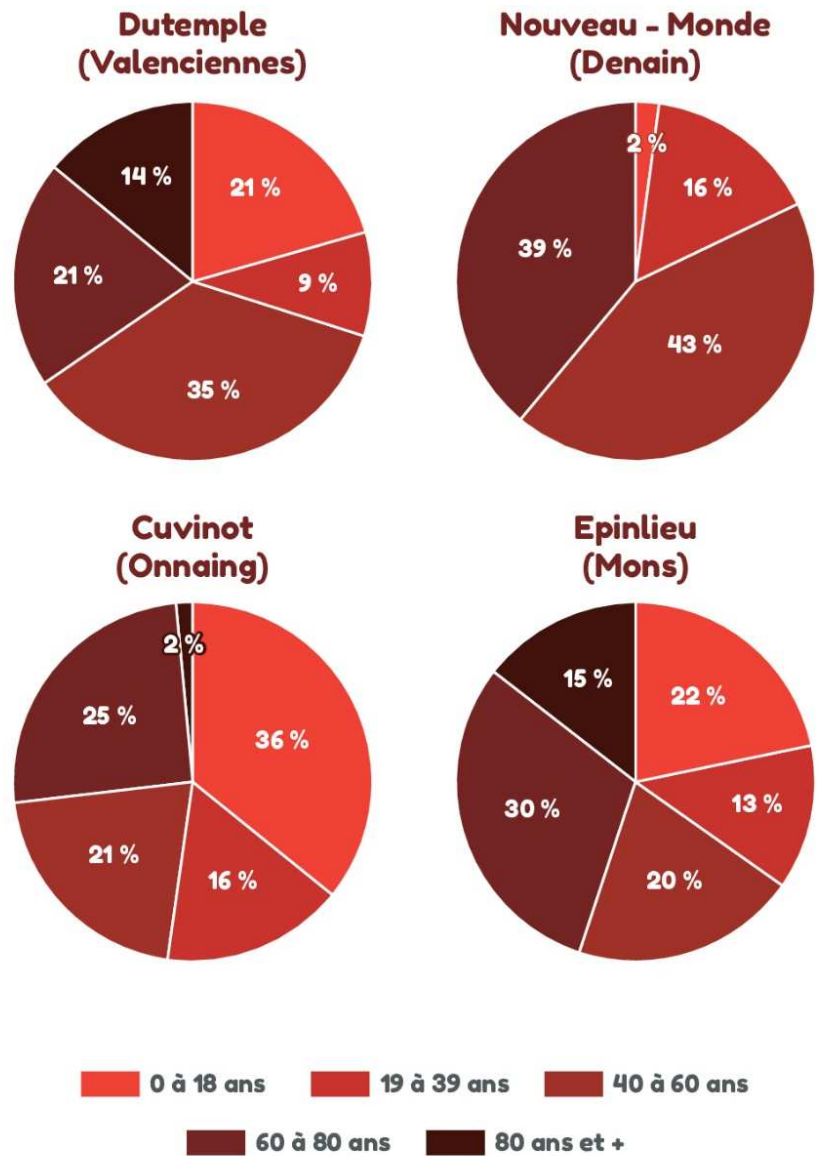


Figure 75. Répartition par tranche d'âge des participations aux activités RHS pour 4 des 6 quartiers étudiés. Les données ne sont pas disponibles pour Rieu et Île aux Oiseaux. @Indicateurs du Projet Interreg RHS au 30 juin 2021, traitement Larissa Romariz Peixoto

Le « post-vieillessement » des quartiers miniers français - deux dynamiques démographiques

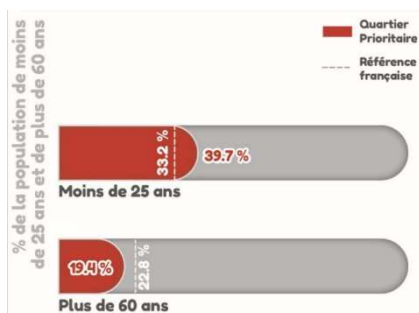


Figure 76. Proportion des jeunes dans le quartier du Nouveau Monde, Denain, France. Source. INSEE, recensement de la population 2017, @Larissa Romariz Peixoto et Laura Michiels

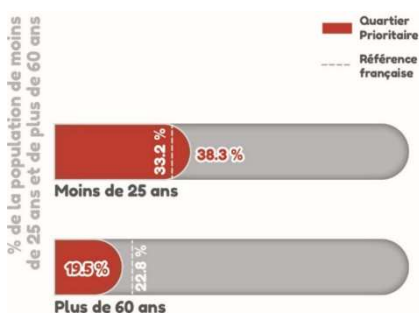


Figure 77. Proportion des jeunes dans le quartier du Cuvinot, Onnaing, France. Source. INSEE, recensement de la population 2017, @Larissa Romariz Peixoto et Laura Michiels

L'apport massif de main d'œuvre aux mines et usines à l'origine de la création des quartiers français de Dutemple, Nouveau Monde, Rieu et Cuvinot, a engendré un profil assez monolithique de la population résidente, composée de familles ouvrières en âge de travailler. A la suite des fermetures successives de ces industries, aucun projet économique majeur n'a réussi le pari de créer de nouveaux emplois capables d'attirer, voire de garder de jeunes travailleurs dans la région et ce, malgré le sursaut lié à l'industrie automobile dans les années 1990-2000 (Froger, Ghekière, Houillon 2010). Cinquante, voire septante ans après la fermeture des usines⁴⁵, les décès et départs de la population vieillissante restée sur place s'accroissent. Comme pour l'ensemble du bassin minier, la libération des logements, dont ceux des mineurs et veuves de mineurs ayant droit à un logement gratuit, a ouvert la voie au renouvellement et à la diversification démographique des quartiers. On observe concrètement dans les quartiers étudiés, une proportion de jeunes supérieure aux moyennes nationales et régionales, à l'image des quartiers de Nouveau Monde et Cuvinot, dont le pourcentage de jeunes de moins de 25 ans avoisine les 40 % (voir Figure 76 et Figure 77).

L'effet corollaire à ce rajeunissement passif est, paradoxalement, un accroissement de la précarité, tel que constaté par la Mission Bassin Minier déjà en 2010. En effet, même si les logements libérés sont globalement plus spacieux que ceux présents dans le parc locatif plus récent (ils pourraient accueillir des familles), le marché du logement et les stratégies des bailleurs⁴⁶ et des acteurs sociaux finissent par orienter vers ces quartiers, les populations les plus fragiles (mères seules avec enfants, personnes isolées), pouvant difficilement assumer un loyer ailleurs que là-bas.

Les prix plus bas se justifient non seulement par l'état peu qualitatif des logements (ce qui vaut pour Cuvinot, Rieu et Nouveau Monde, moins pour Dutemple depuis la rénovation), mais aussi par le manque d'attractivité de ces portions territoriales, lié à une image peu valorisée

⁴⁵ L'arrêt de l'activité minière à Dutemple a eu lieu en 1960 ; la fosse Cuvinot dans le quartier du même nom a fermé en 1968 ; la fosse Renard dans le quartier du Nouveau Monde en 1948 et la fosse Saint Martin à Rieu en 1969.

⁴⁶ Afin de diversifier l'offre existante souvent composée de logements pour familles avec enfant, et d'absorber une demande pour des petits logements, les nouveaux logements sociaux construits présentent des formats plus réduits. Les grands logements étant peu attractifs, ils finissent par accueillir un public similaire.

et à une situation souvent enclavée et déconnectée des services et commerces. Ce phénomène socio-spatial peut expliquer l'importante concentration de familles monoparentales, de personnes isolées et d'autres disposant de peu ou pas de revenu et bénéficiant alors des loyers les plus bas du parc immobilier social.

Quartiers populaires belges : une structure sociale fruit d'une politique sociale et urbaine déficitaire

Si les deux quartiers belges étudiés portent moins l'empreinte de l'histoire minière, leur structure sociologique est tout aussi marquée par les effets secondaires du système d'attribution de logements sociaux que leurs voisins français.

Voici une analyse synthétique.

Nombreux sont les arguments fournis pour expliquer la crise chronique du logement public wallon : parc vieillissant et coûts élevés des rénovations profondes nécessaires, augmentation de la précarité en Belgique et en Europe, inadaptation d'un parc de logements largement dominé par des logements 3 chambres⁴⁷ ni attractifs, ni rénovés, en dépit de la connaissance d'une demande majoritaire pour des petits formats⁴⁸, difficultés de création de logements publics dans les centres-villes (où l'accès aux biens et services serait facilité), modes de financement des sociétés de logement basés sur les loyers (ce qui engendre leur surendettement). Les situations complexes énumérées ci-avant aboutissent à un déficit chronique de logements publics qualitatifs et adaptés à la demande⁴⁹.

En parallèle, et assez logiquement, les critères de priorité pour l'accès au logement favorisent, en premier lieu, les personnes en situation de grande pauvreté, dont les revenus sont extrêmement faibles, voire inexistant⁵⁰. Ces critères favorisent également l'octroi de logements aux personnes en situation de fragilité familiale, comme les victimes de violences intrafamiliales. Il en résulte que les familles bénéficiant d'un revenu à la fois trop faible pour accéder au parc de logement privé et

⁴⁷ En 2017, selon le Centre d'Étude en habitat durable de Wallonie (Majcher, Kryvobokov 2019, p. 161)

⁴⁸ Environ 40% des demandeur ont besoin d'un logement à une chambre selon l'IWEPS (Van Coppenolle, Mainguet 2020, p. 30)

⁴⁹ Et ce, malgré la sensible augmentation de la part de logements à format réduit observé dans le Hainaut, par exemple, entre 2007 et 2017, selon le Centre d'Étude en habitat durable de Wallonie (Majcher, Kryvobokov 2019, p. 161),

⁵⁰ Selon la SWL, les seuils de la précarité ouvrant droit à un logement sont, pour une personne isolée sans enfant à charge sont de 13.700 € (en état de précarité), de 27.400€ (revenus modestes), 42.400€ (revenus moyens) (Rosenoer [sans date]).

juste un peu trop élevé pour accéder à l'offre de logement social, restent très souvent sur le carreau. Elles ne sont pourtant pas moins fragiles que les autres. L'offre étant réduite, seules les deux premières catégories finissent par obtenir des logements, ce qui induit une sur-paupérisation des quartiers de logements sociaux.

Ceci expliquerait ce que l'anthropologue Pascale Jamouille qualifie d'emprise d'un public féminin monoparental, manifestement surreprésenté, sur le mode de fonctionnement des quartiers de logement sociaux (Jamouille 2003, paragr. 6; 2008), engendrant à la fois un effacement de la figure masculine, et des comportements d'affirmation de sa présence par les groupes de jeunes.

Plus qu'en France, ces quartiers d'habitat social sont des poches de non-emploi d'un public qui n'a pas choisi d'y habiter, modifiant complètement la notion d'attachement territorial tel que développée plus loin.

Ces mamans et ces retraités qui occupent la parole et l'espace public

Les populations des quartiers bénéficient d'un accompagnement social via des structures publiques actives dans les quartiers : la Ville de Mons et son CPAS disposent d'une maison de quartier à Épinlieu et d'une autre à l'Île aux Oiseaux ; les quartiers de Dutemple et de Cuvinot bénéficient d'un centre social au sein du quartier, ceux de Rieu et du Nouveau Monde bénéficient des services de centres sociaux proches.

Bien que structurellement différents⁵¹ tant dans l'approche de la citoyenneté que dans l'organisation administrative, ces espaces fonctionnent comme lieux d'animation de la vie sociale avec des activités autour de la santé, de l'insertion sociale, de la parentalité, la prévention et l'animation collective⁵². Ces structures fonctionnent souvent comme des intermédiaires entre les institutions et les habitants. Dans le cadre des présents travaux, ils ont également pris le rôle de porte d'entrée dans les quartiers pour les chercheurs, ce qui a induit un possible biais de représentativité expliqué dans le chapitre 1.5.

Si les chiffres de participation de la population aux activités de recherche illustrent une répartition relativement égale entre les tranches d'âge

⁵¹ Le mode de fonctionnement des maisons de quartier ou centres sociaux sont à la fois influencés par les cultures locales et influencent à leur tour les dynamiques de quartier. Ces influences dans le cadre de projets urbanistiques et architecturaux sont analysées dans notre récent article publié dans la revue Architecture (Romariz Peixoto, Rectem, Pouleur 2022). <https://www.mdpi.com/2673-8945/2/1/7> (annexe 5.1)

⁵² <https://www.mons.be/vivre-a-mons/social/cpas/services/cohesion-sociale/maisons-de-quartier-1> et <http://www.acsrv.org/>

(Figure 75), les femmes jeunes avec enfants et les retraités ont constitué une part importante des personnes rencontrées. En effet, il s'agit des catégories les plus actives en tant que bénévoles ou bénéficiaires directs au sein des centres sociaux ou des maisons de quartier. Ce sont également des catégories qui occupent, dans la durée, l'espace de parole du quartier et aussi l'espace public. Dans la partie 2 de ce document nous verrons en quoi cette particularité influence la vie de quartier.

2.5. LES SIX QUARTIERS EN QUELQUES CARTES

Les cartes et schémas qui suivent donnent un aperçu actuel des quartiers sur les plans architectural et urbanistique. Chaque quartier est représenté via 3 cartes : la première illustre le réseau de voiries et la typologie des logements présents (maisons ou appartements). La deuxième localise les fonctions autres que le logement présentes dans le quartier et dans son environnement immédiat. Enfin, une troisième carte catégorise les espaces verts existants en : espaces ou jardins privés, espaces verts collectifs et espaces collectifs comprenant des fonctions publiques. Les données ici présentées synthétiquement sont mobilisées et analysées au fil des chapitres suivants et ce, en fonction des sujets traités. Elles sont présentées en plus grand format en annexe 3.

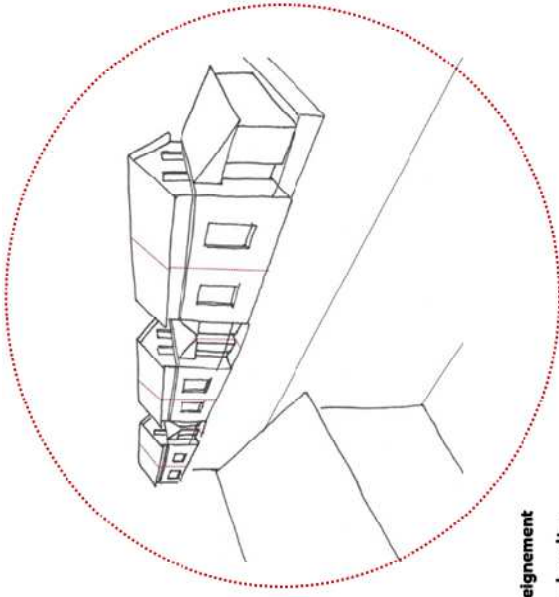
CUVINOT

Ancien quartier minier en
attente de rénovation

Maisons unifamiliales
semi-mitoyennes en
enfilade

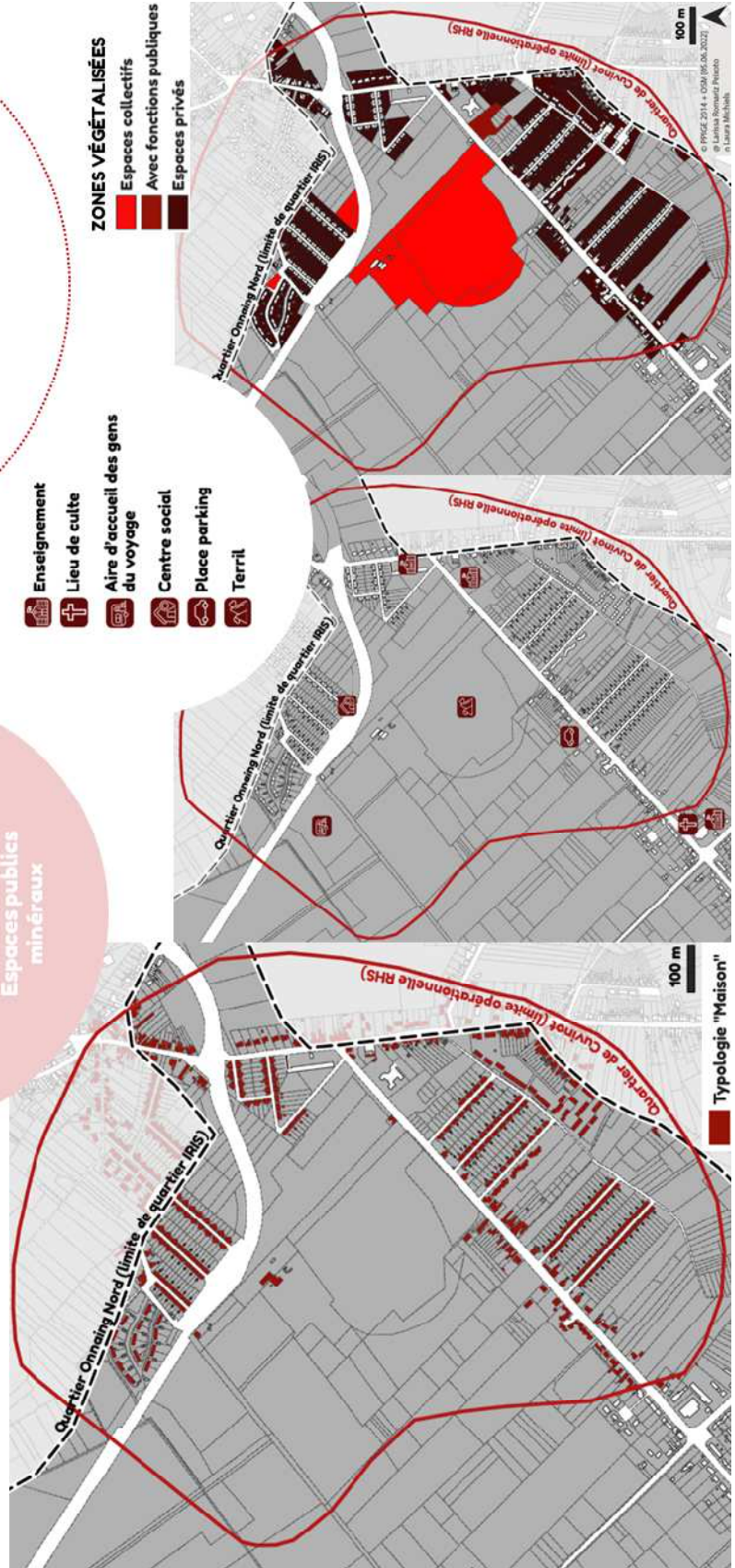
Cours latérales

Espaces publics
minéraux

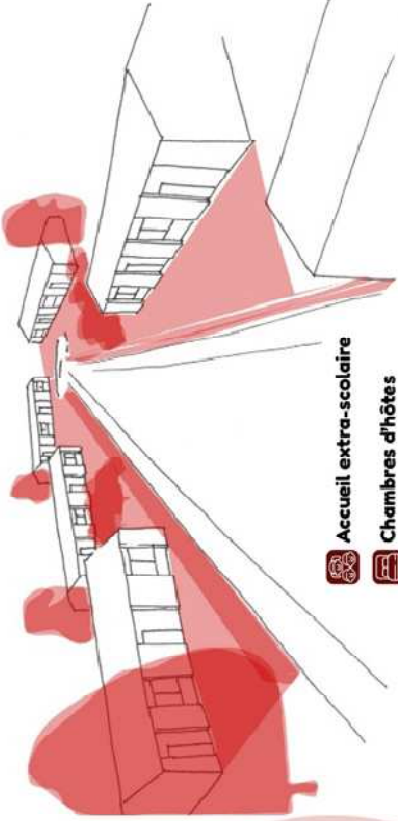


- Enseignement
- Lieu de culte
- Aire d'accueil des gens du voyage
- Centre social
- Place parking
- Terril

- ZONES VÉGÉTALISÉES**
- Espaces collectifs
 - Avec fonctions publiques
 - Espaces privés



EPINLIEU



Quartier des années 1960 en attente de rénovation

Typologie mixte de maisons unifamiliales semi-mitoyennes avec jardins organisés en grappe

Espaces publics végétalisés

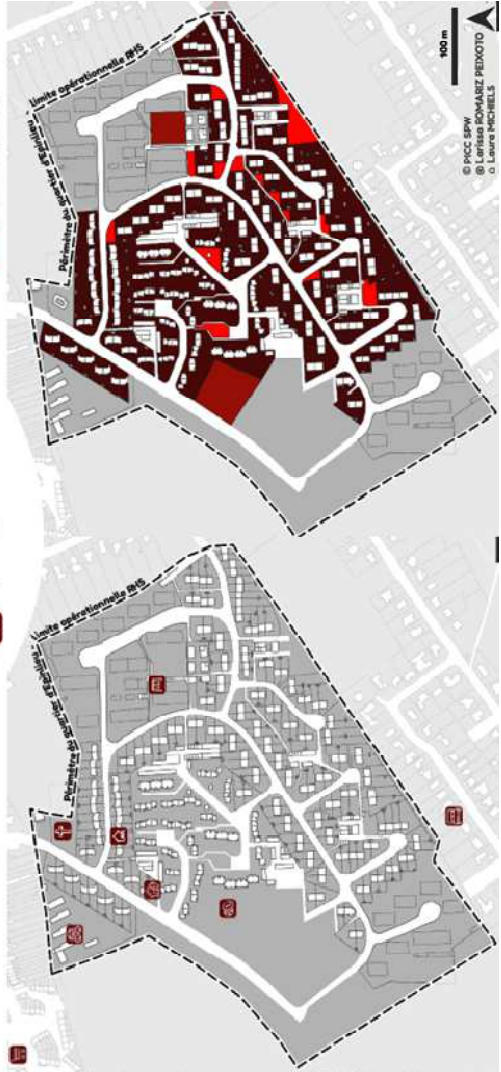
Jardins de devant de porte

- Accueil extra-scolaire
- Chambres d'hôtes
- Lieu de culte
- Maison de quartier
- Commerce
- HoReCa
- Plaine de jeux
- Bois d'Havré
- Régie de quartier
- Agora Space

- Typologie "Appartement"
- Typologie "Maison"



- ZONES VÉGÉTALISÉES**
- Espaces collectifs
 - Avec fonctions publiques
 - Espaces privés

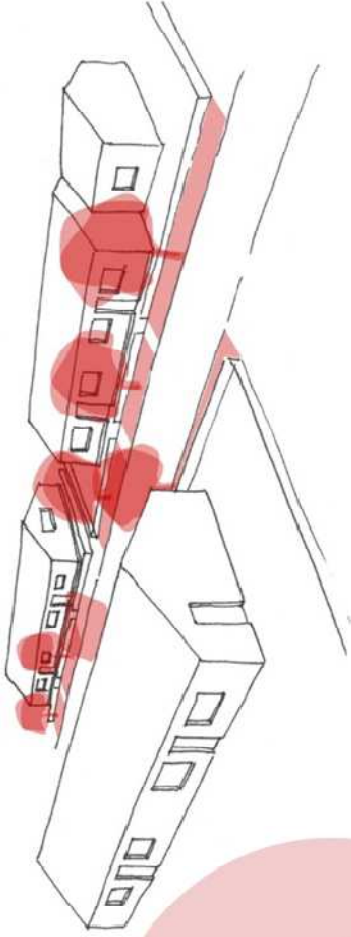


RIEU

Ancien quartier minier en attente de rénovation

Maisons unifamiliales semi-mitoyennes avec jardin

Espaces publics rénovés végétalisés



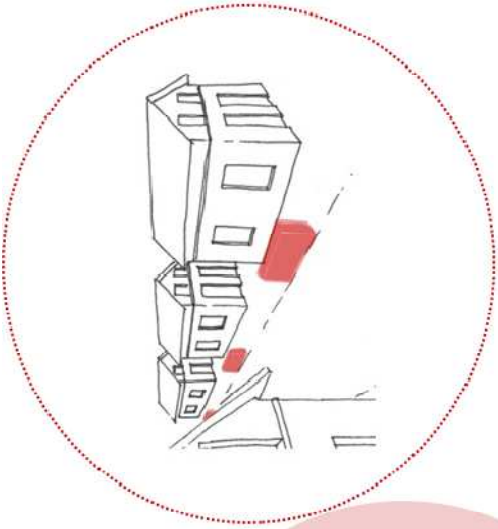
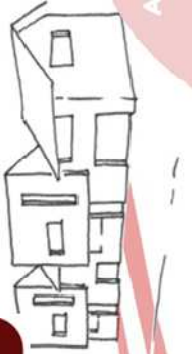
- Enseignement
- Terrain de pétanque
- Etang Amaury



- ZONES VÉGÉTALISÉES**
- Espaces collectifs
 - Avec fonctions publiques
 - Espaces privés



DUTEMPLE



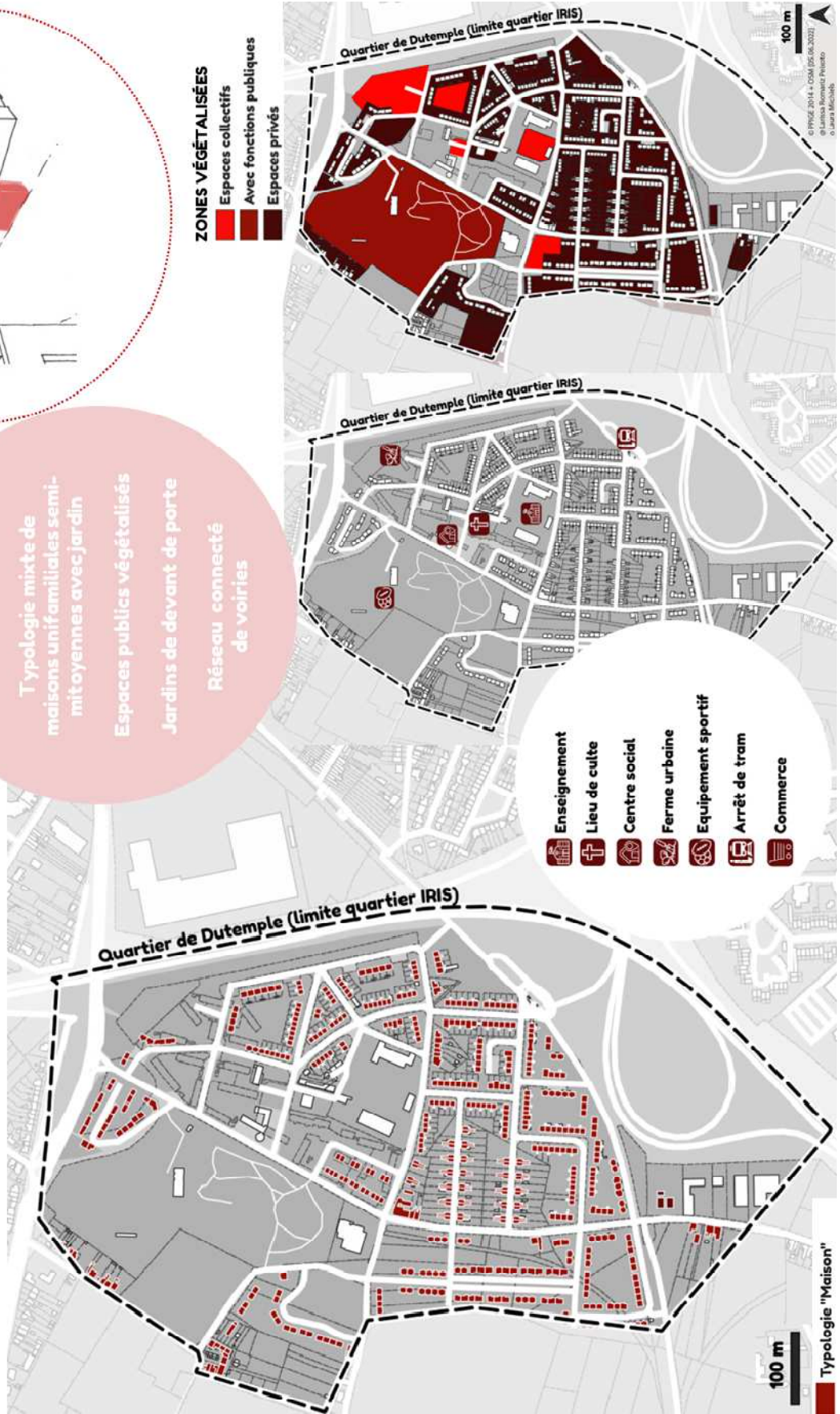
Ancien quartier minier rénové

Typologie mixte de maisons unifamiliales semi-mitoyennes avec jardin

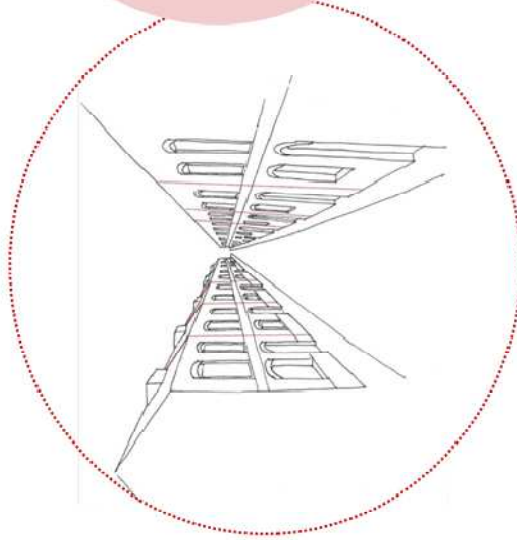
Espaces publics végétalisés

Jardins de devant de porte

Réseau connecté de voiries



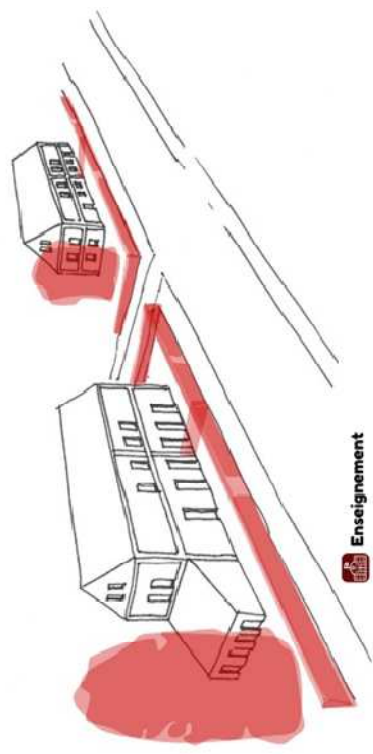
NOUVEAU - MONDE



Ancien quartier minier en attente de rénovation

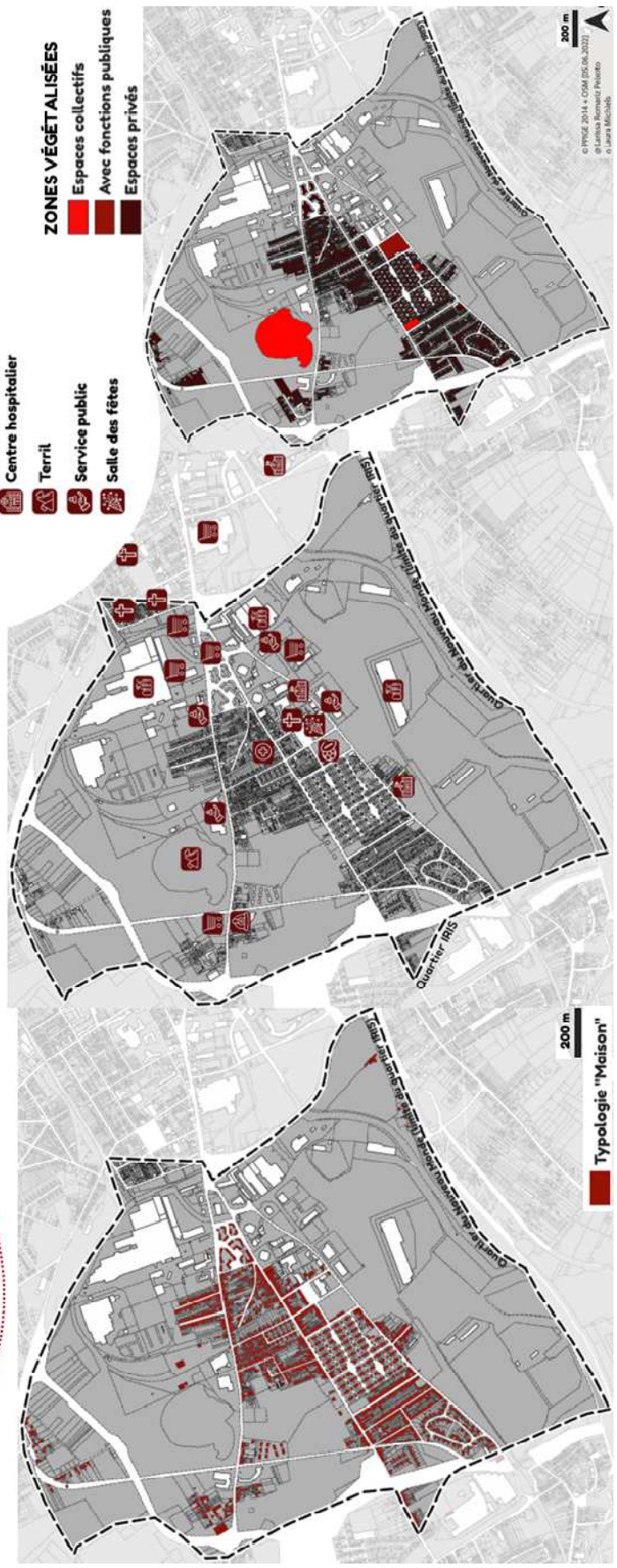
Maisons unifamiliales en enfilade de type coran et de type pavillon semi-mitoyen avec jardin

Espaces publics minéraux



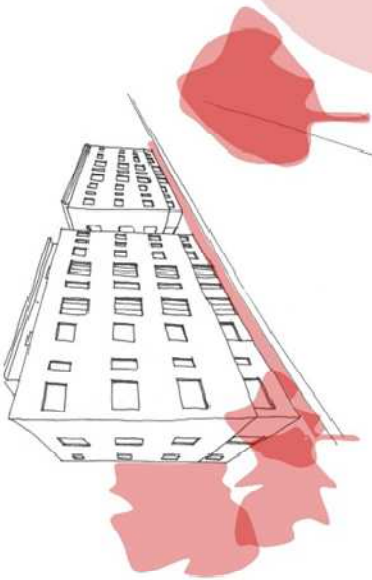
- Enseignement
- Lieu de culte
- Usine
- Centre d'incendie et de secours
- Pharmacie
- Commerce
- Equipeement sportif
- Centre hospitalier
- Terril
- Service public
- Salle des fêtes

- ZONES VÉGÉTALISÉES**
- Espaces collectifs
 - Avec fonctions publiques
 - Espaces privés



© PPS 2014 - OSM (25.06.2023)
 @ Lucie Renault Piretto
 @ Lara Michels

ÎLE AUX OISEAUX

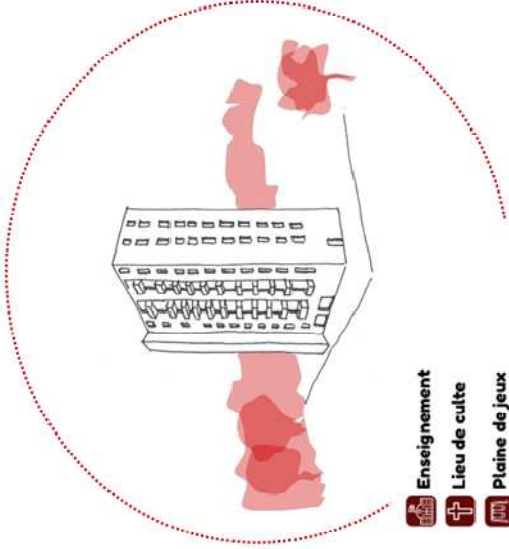


Quartier des années 1960 rénové

Immeubles à appartements de typologies variées et maisons unifamiliales mitoyennes

Parc

Réseau connecté de voiries



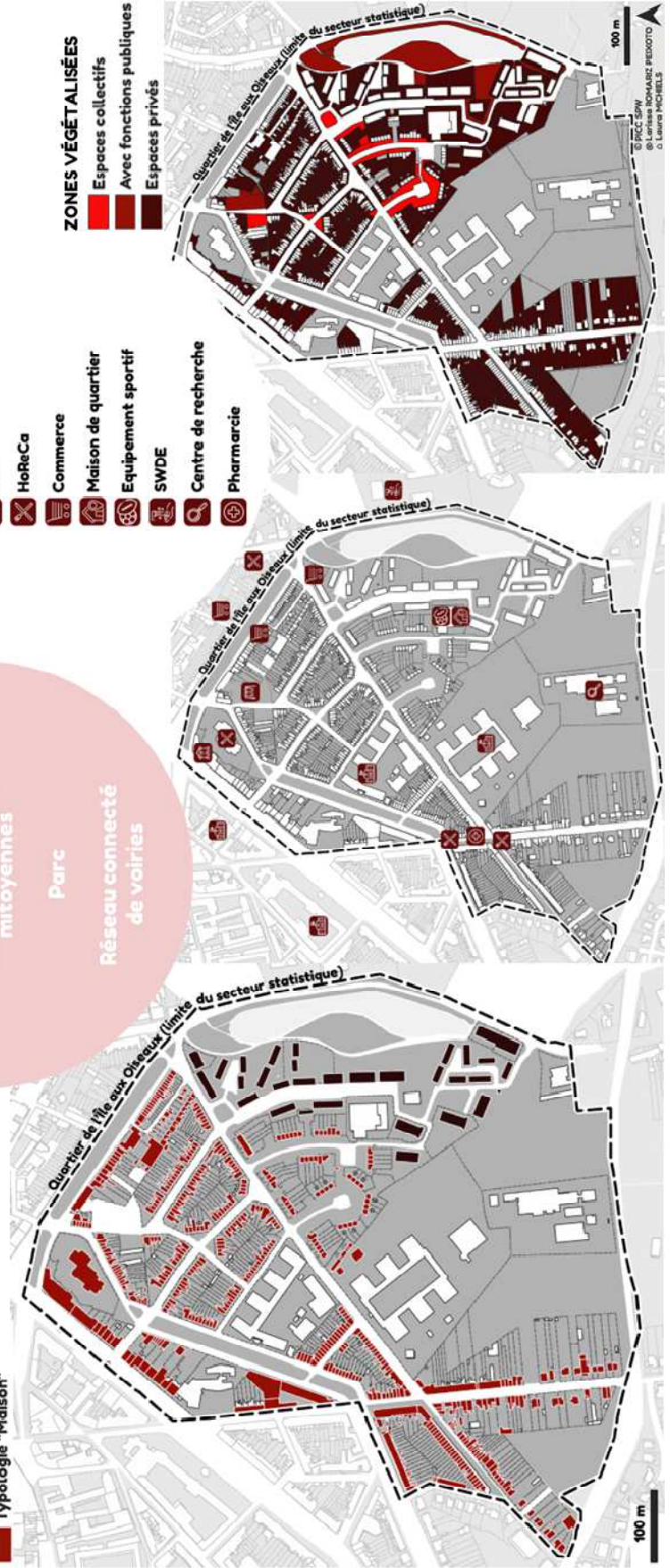
Typologie "Appartement"

Typologie "Maison"

- Enseignement
- Lieu de culte
- Plaine de jeux
- Musée
- HoReCa
- Commerce
- Maison de quartier
- Équipement sportif
- SWDE
- Centre de recherche
- Pharmacie

ZONES VÉGÉTALISÉES

- Espaces collectifs
- Avec fonctions publiques
- Espaces privés



CONCLUSION

Si le schéma de fragilité sociale et territoriale décrit dans le chapitre 2.1 est présent dans tout le sillon houiller franco-belge, il se manifeste avec plus d'acuité dans certaines portions de ce territoire. Ainsi, les quartiers populaires constitués majoritairement de logements publics cumulent des indicateurs socio-économiques défavorables et une série de précarités qui les accompagnent : précarité sociale, culturelle, symbolique, éducationnelle, économique.

Les terrains d'étude sont donc ces portions de ville, choisies au départ par les professionnels des structures d'accompagnement social pour la réalisation d'un projet de valorisation des identités des quartiers populaires, le projet Interreg RHS. Six quartiers, parmi les 14 identifiés au départ, sont l'objet des présents travaux de thèse. Du quartier minier en attente de transformation comme celui de Cuvinot, à l'ensemble hygiéniste récemment rénové comme celui de l'Île aux Oiseaux, les typologies urbaines de ces lieux varient. C'est cette diversité illustrée dans les chapitres 2.3 et 2.5 et les particularités d'une population active mais invisible décrite dans le chapitre 2.4 qui justifient leur choix et nourrissent le travail scientifique qui suit.

La description quelque peu aride et légèrement détachée qui précède, laisse malgré tout percevoir que la réalité de ces quartiers telle que vécue par leurs habitants est le fruit d'une histoire longue de doctrines urbanistiques, de tentatives de politiques sociales, de déplacements démographiques et de ségrégations diverses. Ménager ces lieux via un projet populaire impliquerait obligatoirement de s'inscrire dans cette trajectoire, dans les formes urbanistiques et structures sociales qui en résultent. **Un projet populaire serait, par conséquent, un processus continu qui respecte l'évolution marquée par les différentes formes de précarité ayant façonné les quartiers populaires.**

Chapitre 3.
Étranges
paradoxes
socio-spatiaux

INTRODUCTION

Le contexte étant placé, plongeons-nous dans les six quartiers !

Ce chapitre les décrit comme une expérience sensible, exactement telle que nous l'avons vécue : au travers du sillonnage du territoire et de la parole de ses habitants. A ce stade, pas de confrontation à la littérature scientifique, seulement la perception des terrains et les interrogations qu'ils suscitent à l'urbaniste praticienne que nous sommes.

Découvrir le terrain

Six quartiers sociaux. Un paysage de périphérie urbaine tout à fait courant, si ce n'est la présence ici et là de traces parsemées d'une industrie minière disparue. Des logements majoritairement publics. Des communes en déprise économique. Des services sociaux présents et visibles.

Voilà le contexte factuel de notre arrivée sur le terrain. Depuis lors, quatre années de travail se sont écoulées, dont deux années d'ateliers participatifs, marches urbaines, interviews, visites croisées des quartiers avec les habitants, échanges divers, rencontres.

Et lors de ces moments sur place, une étrange sensation de bien-être dans des portions de la ville aussi différentes du reste du tissu urbain que similaires entre elles, un sentiment de confort inexplicable dans certains espaces de rencontre pourtant de prime abord peu attractifs, une aisance à déambuler dans ces lieux et à les comprendre. Parallèlement, un accueil sans retenue de la part des habitants, une solidarité frisant parfois un contrôle invasif de la vie privée, une fierté avérée de leur mode de vie et une volonté de montrer « ce qui va bien ». Sans pour autant s'aveugler sur les manquements criants infrastructurels et serviciels. Telles étaient nos premières impressions.

Comment les habitants perçoivent-ils ces espaces pourtant marqués par l'exclusion ? Y trouvent-ils une forme de confort, tel que nous le percevons ? Quel rapport entretiennent-ils avec leur quartier ? Existe-t-il un lien entre les caractéristiques spatiales observées et les qualités sociales qui sautent aux yeux ?

Malgré ce confort inexplicable, l'œil de l'urbaniste ne peut s'empêcher de voir, lorsque l'un ou l'autre espace échappe à cette description plutôt positive, les voiries trop larges et impersonnelles, les espaces dédiés prioritairement aux voitures avant de laisser une place minimale aux piétons, les terrains de sport situés soit dans des plaines exposées aux vents, soit dans des coins cachés, à l'arrière de tout, difficilement accessibles.



Figure 78. Paysage typique du sillon houiller hainuyer dont les terrils sont les premiers témoins de la présence de l'activité minière. Schéma partiel situant les principales villes concernées par le projet Interreg RHS. @Schéma de l'auteure sur photo "Chemin des terrils"

Mais notre regard extérieur, même aguerri, ne peut remplacer celui de l'habitant. Sa parole vient donc ajouter de la complexité aux propos formulés ci-avant. Il est alors question de tensions spatiales et sociales, de projets menés par les pouvoirs publics et d'espaces inventés par la population, de traumatismes et de savoir-faire collectif, de paradoxes éclatants entre une réalité vécue de l'intérieur et une autre vue de l'extérieur.

Ces constats remettent en cause certaines thèses dominantes sur les quartiers populaires, comme nous le verrons dans les chapitres 5, 6 et 7.



Figure 79. L'usage de l'espace public dans les corons de Cuvinot. @rapport du Centre Social Le Phare du 10 décembre 2018

3.1. TROIS QUARTIERS ET LES PREMIERS CONSTATS

La curieuse sensation de bien-être – une question d'échelle ?

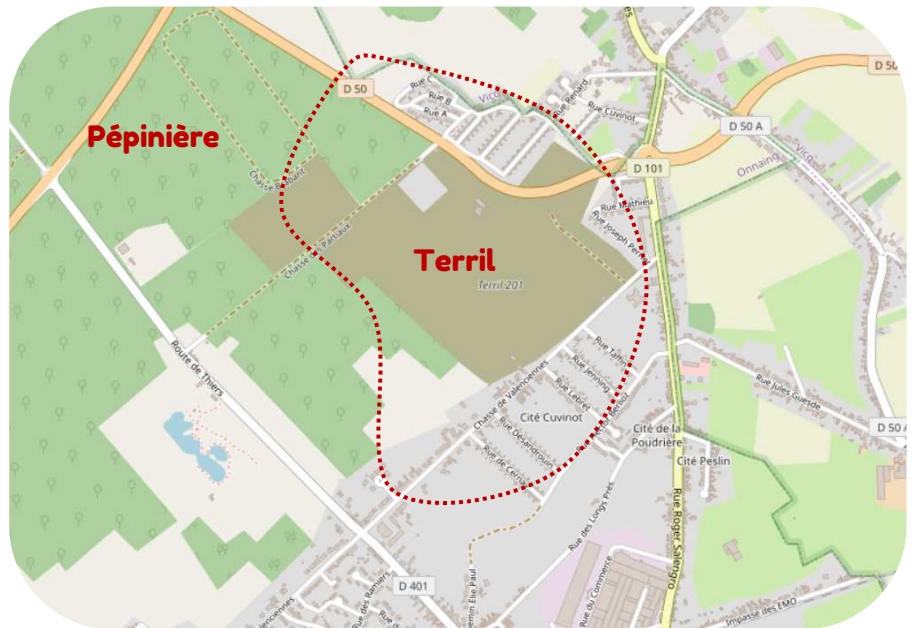


Figure 81. Quartier de Cuvinot à Onnaing. ©Openstreetmap

Cuvinot, ancien quartier minier d'Onnaing, commune située au nord-est de Valenciennes. Deux ensembles construits totalisant 1 000 logements, mais séparés par des barrières qui nous semblent infranchissables : une route nationale et un terril en reconversion (Figure 81). « **Mais c'est un seul quartier** », insistent les habitants.

Dans sa partie nord, un peu moins de 200 logements publics avec jardin sur une surface d'environ 7 ha. Les maisons sont semi-mitoyennes, R + comble, séparées les unes des autres par des cours, occupées ou non par des petits volumes secondaires.

Les dimensions modestes des logements et leur manque d'équipements ont été visiblement compensés par des extensions occupant partiellement les cours latérales (Figure 80). L'étroitesse des rues rend davantage visibles les voitures garées sur les devants de porte, à cheval entre le minime trottoir et la zone carrossable (Figure 79).

Le paysage proche est marqué par l'ancien terril en travaux et par des étendues d'horticulture, activité d'une grande pépinière implantée entre la Belgique et la France. Cette présence végétale atténue l'absence de végétation en espace public.



Figure 80. Cour à front de voirie à Cuvinot. ©Google Street View



Figure 82. Quartier de Cuvinot. @rapport du Centre Social Le Phare du 10 décembre 2018

Les conditions de vie interrogent et justifient sans doute la rénovation prévue prochainement par les bailleurs sociaux. Elles justifient sans doute aussi les revendications des acteurs sociaux en place : rénovation de logements, désencombrement des voiries, aménagement des espaces en friche⁵³. Elles contribuent à une image extérieure peu enviable de « quartier de cas sociaux » ou de « cassos »⁵⁴.

Pourtant, ce qui se dégage en parcourant le terrain, c'est la facilité d'embrasser du regard l'espace, de le maîtriser et de toucher du bout des doigts la vie qui s'y déroule. Les possibilités de rencontres sont visibles, favorisées par une largeur de voiries rendant impossible la vitesse excessive (à peine 7 m de façade à façade), par un espace semi-privé visuellement accessible (les cours), par une échelle du bâti maîtrisable (hauteur du bâti de 4 m).

Les qualités spatiales ont-elles une influence sur la vie de quartier ? Celle-ci se passe-t-elle réellement tel que le laisse penser la lecture spatiale ?

⁵³ Sollicitation du groupe d'habitants encadré par le centre social dans le cadre de la rénovation future du quartier. Rapport du centre social Le Phare du 10 décembre 2018

⁵⁴ Témoignage lors de l'atelier *Image du quartier*. 28.11.2019

Déambuler partout, jouer là où on peut



Figure 84. Quartier d'Épinlieu à Mons. ©Openstreetmap

Épinlieu, Mons, un ensemble résidentiel originellement imaginé pour accueillir une communauté de militaires dans les années 1970. Deux cent nonante logements sur 21 ha, une majorité de maisons R ou R + 1 semi-mitoyennes avec jardin (Figure 83), 42 appartements. La densité extrêmement faible est expliquée par les grands terrains laissés en friche à la suite d'une démolition d'immeubles à appartements jugés problématiques (Figure 84). Le nombre d'habitants peut difficilement (économiquement) justifier la présence d'équipements autres que la crèche, la halte-garderie et le terrain de sport présents. D'autant plus que le quartier est situé à 1 km d'écoles et de supermarchés et à 4 km à vol d'oiseau du centre-ville. Pourtant, l'accessibilité à l'enseignement, aux soins de santé, aux aménités de la ville sont parmi les principales difficultés liées par les services sociaux implantés sur le territoire.

Lors d'une réunion à la maison de quartier, une travailleuse sociale nous rappelle cette réalité. « Désolée, mais je dois clôturer la réunion parce que je vais conduire une habitante à un rendez-vous médical »⁵⁵. Cela avec sa voiture personnelle et impliquant la fermeture pendant ses deux heures d'absence, du seul service social présent dans l'environnement immédiat.



Figure 83. Une typologie de logement et de voirie à Épinlieu. ©GoogleStreetView

Cet épisode ouvre immédiatement le questionnement autour du rôle des services sociaux, de la débrouillardise en remplacement des solutions publiques collectives, des réseaux d'entraide, mais aussi celui de la mobilité et du maillage infrastructurel.

⁵⁵ Projet RHS – réunion de travail juillet 2018

La structure viaire du quartier est celle d'une boucle prolongée par des voiries sans issue au bout desquelles des grappes de logements sont organisées autour d'un espace central, dédié aux seules manœuvres automobiles (Figure 85). Seuls deux accès mènent vers l'extérieur : le premier reliant le quartier à la ville via une route secondaire, le deuxième accès, au bois voisin.

L'échelle démesurée des voiries, 25 m de façade à façade, interpelle dans un quartier au trafic très limité, mais aux vitesses excessives.

En revanche, près de 1 500 m de sentiers (Figure 86) reliant les arrières des maisons, contournant les jardins et prolongeant les voiries, apportent une intimité rendue impossible ailleurs, en raison des écarts trop importants entre les bâtiments.

L'intimité se lit aussi à l'intérieur des grappes de logements et ce, malgré l'omniprésence des voitures, principales destinataires des aménagements publics. En effet, autour des têtes de rebroussement, les devants de porte organisent la relation entre espace public et espace privé, créant un lieu privilégié de rencontre. Les haies, assez basses, favorisent le contact visuel, ensuite l'échange, entre les voisins.

C'est dans les sentiers bordés de haies, labyrinthe devenu terrain de jeu pour les enfants, et les petits espaces interstitiels générés presque par hasard, que l'imaginaire est activé et que le plaisir à déambuler dans l'espace public apparaît. Le déplacement s'y fait facilement à pied ou à vélo et ce, là où les voitures ne peuvent plus passer. Les enfants s'y cachent, les adultes prennent des raccourcis ou se baladent les soirs d'été.



Figure 85. Grappe de logements autour d'une voirie sans issue à Épinlieu. ©GoogleStreetView



Figure 86. Réseau de sentiers d'Épinlieu. @Larissa Romariz Peixoto

« J'adore faire ma petite balade du soir avec une copine »⁵⁶

« Ici (dans le sentier), c'est le chemin des mouches, comme disent les enfants. Ils passent à toute vitesse à vélo ».⁵⁷

La déficience du lien physique entre le quartier et la ville (deux seuls accès, voiries sans issue) engendrerait-elle une vie spécifique de quartier ?

Épinlieu n'a pas fini de révéler ses contradictions. C'est ainsi que, malgré le réseau étendu de sentiers, quand interrogés sur leurs lieux préférés, les enfants et adolescents du quartier pointent un rond-point désaffecté devenu lieu de rencontre, les adultes indiquent un terrain visuellement sans intérêt, mais qui accueille le chapiteau de la fête du quartier.

⁵⁶ Habitante de 55 ans, quartier d'Épinlieu, Belgique, 2018

⁵⁷ Habitante de 36 ans, quartier d'Épinlieu, Belgique, 2019

Tout cela à l'insu des utilisateurs du Bois d'Havré voisin (situé à moins de 70m du quartier), espace verdurisé privilégié de la ville de Mons accueillant nombre de joggeurs et promeneurs. Ces derniers, au mieux, ignorent l'existence d'Épinlieu, au pire, ont une tout autre image de celui-ci.

De la colère, des liens, du contrôle social et des solidarités multiples

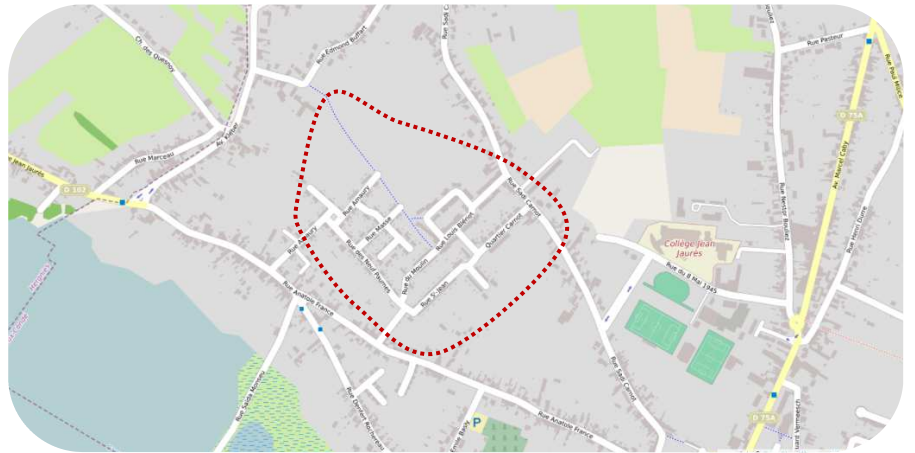


Figure 89. Quartier du Rieu à Vieux-Condé. ©Openstreetmap



Figure 87. Logements dans le quartier du Rieu à Vieux Condé. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 88. Aménagement paysager de l'espace public. @Larissa Romariz Peixoto

Quartier du Rieu, Vieux-Condé, au nord de Valenciennes. Ancien quartier minier d'environ 300 logements pour à peine 5 hectares.

Les habitations plus anciennes sont très petites (33 m²) et visiblement délabrées, certaines fermées provisoirement par des panneaux en bois. Les espaces publics sont, en revanche, soignés, entretenus. Les voiries sont aménagées avec des chicanes plantées, des parterres denses, riches, aux essences variées. La biodiversité était visiblement l'un des objectifs des aménagements.

Le quartier a une surface réduite et la marche urbaine organisée par la dizaine d'habitants en vue de le présenter au centre social proche souhaitant y développer des activités est mise en place rapidement. Les riverains qui n'y participent pas regardent passer les promeneurs tout en s'installant à leur fenêtre ou sur leur devant de porte.

Un travailleur social s'adresse gaiement à eux, explique notre présence et pose des questions sur le quartier. Les marcheurs sont très rapidement sollicités par un groupe d'habitants, méfiant et vindicatif : **« Moi, je ne veux pas entendre d'éloges sur le quartier, pas ça ! Ils (la mairie) savaient que vous veniez, pourquoi pensez-vous qu'il fait propre ? Ils sont venus nettoyer ! Je vais vous dire : ce quartier, c'est dégueu ! Les gens ici, ils sont dégueu ! »**

« Ça, la mairie ne vous le dit pas, hein ? »⁵⁸. D'autres habitants relativisent la colère : « C'est vrai qu'on est oublié ici, mais on veut aller de l'avant. »

Le coup d'éclat permet néanmoins de délier les langues et, petit à petit, les discours lissés des premières rencontres se complexifient.

Les nouvelles de la présence du groupe de chercheurs et travailleurs sociaux dans le quartier circulent très vite et les organisateurs de la marche sont conscients que, si l'initiative échoue, ils seront pointés du doigt.

Si l'on souhaite vraiment tout savoir sur le quartier, c'est sur la placette centrale qu'il faut se rendre en fin d'après-midi, moment où le lieu, occupé majoritairement par les personnes âgées, devient intergénérationnel⁵⁹. C'est là que nous apprenons la mobilisation collective pour telle ou telle famille en difficulté, la fin des troubles de voisinage depuis que telle bande du quartier a été arrêtée par la police, l'organisation d'un ramassage scolaire pour accompagner, via un sentier mal éclairé, les enfants à l'école.

Les habitants mobilisés pour la marche ou plutôt, les habitantes (ce sont majoritairement des femmes), sont celles qui, bénévoles au centre social où elles vont chercher du soutien pour leurs soucis administratifs ou d'éducation des enfants, organisent des actions à l'attention de ceux « qui n'en peuvent plus » dans le quartier. Les solidarités multiples varient en fonction des besoins, souvent en remplacement de l'État, peu présent, mais aussi au gré des fluctuants cercles d'appartenance. Il n'en reste pas moins que vivre dans un quartier où l'on prend soin les uns des autres est sans conteste source de fierté.

« Hier je suis allée visiter une petite dame pour un projet avec le centre. La dame, tellement elle était seule (...) je suis restée très longtemps, 3h, parce que je ne savais plus partir... (...) Elle avait besoin de parler et était fière d'elle, de son travail. Quand une personne te tient comme ça, c'est qu'elle a besoin de parole. »⁶⁰



Figure 90. Sentier vers l'école maternelle du quartier de Rieu. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 91. Atelier avec les habitants bénévoles de Rieu dans le centre social proche. 7.02.2020. @projet RHS



Figure 92. Placette centrale du quartier de Rieu. @Larissa Romariz Peixoto

⁵⁸ Habitante entre 30 et 40 ans, interpellant les passants lors de la marche urbaine, carnet d'observation, 30.09.2019.

⁵⁹ Propos recueillis lors de l'atelier carte mentale, 20.09.2019

⁶⁰ Habitante entre 30 et 40 ans, bénévole au centre social. Atelier carte mentale, 20.09.2019

3.2. TROIS NOUVEAUX QUARTIERS ET DES RAISONS POUR INVESTIGUER DAVANTAGE

Des quartiers rénovés mais des barrières persistantes entre les quartiers et la ville



Figure 93. Logements rénovés à Dutemple.
@projet RHS



Figure 94. Tram en site protégé à Dutemple.
@googleStreetView

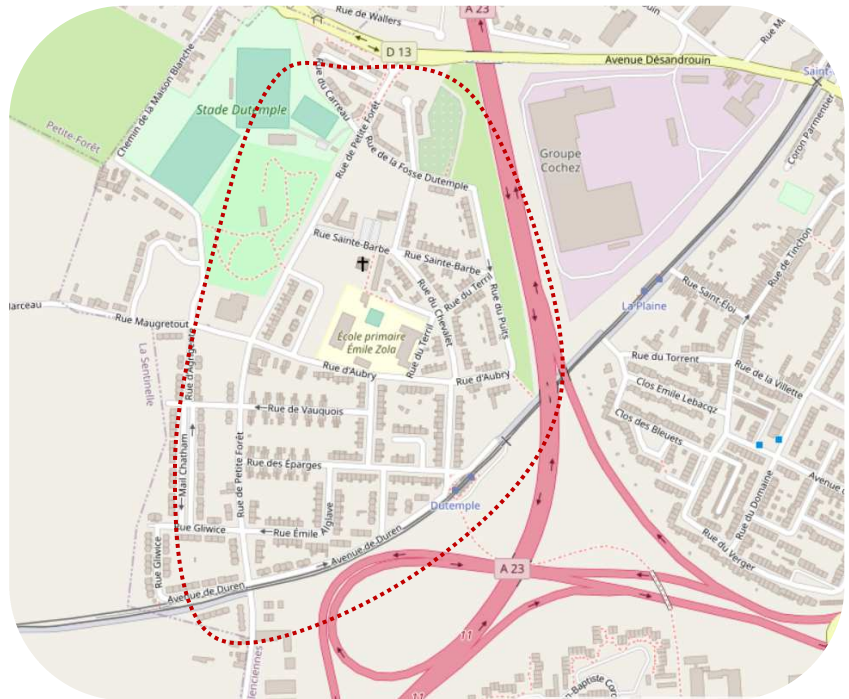


Figure 95. Quartier de Dutemple, Valenciennes. ©Openstreetmap

Quartier de Dutemple à Valenciennes. 447 logements sur 30 ha. A l'origine, un quartier minier. Depuis la fermeture des mines, des phases successives de construction de logements sociaux et surtout une récente rénovation d'ampleur du parc résidentiel et des espaces publics l'ont marqué. A la clé : une grande variété typo-morphologique de logements (plus de 20 types), une architecture plutôt conforme aux standards des quartiers résidentiels privés de la région, la mise en place d'un tram reliant le quartier au centre-ville et l'arrivée d'une population de propriétaires. En somme, l'assimilation sociale par l'architecture, le désenclavement urbain et la mixité sociale comme guides courants des opérations de ce type depuis 30 ans.

La connexion semble effective avec le centre-ville qui n'est désormais plus qu'à 20 minutes en tram de Dutemple à concurrence d'un tram toutes les 20 minutes.

Mais l'aménagement des rames est sécurisé par des grilles empêchant la traversée des voies (Figure 94). Chasse Royale, quartier situé de l'autre côté du tram, n'est donc pas facilement accessible. À l'autoroute proche d'empêcher également toute continuité avec Saint-Waast, un autre quartier voisin (Figure 96).

Dépasser les limites du quartier semble toujours difficile.



Figure 96. Quartier de Dutemple séparé de la ville par un tronçon d'autoroute. ©GoogleStreetView



Figure 97. Accès au tunnel vers Saint-Waast. ©GoogleStreetView



Figure 98. Rencontre entre les habitants de Dutemple, France et Épinlieu, Belgique, juillet 2019. @projet RHS



Figure 99. Maisons récentes d'occupants propriétaires à Dutemple. @projet RHS

Mais si les contraintes physiques peuvent être contournées par les plus téméraires qui traversent le tunnel peu engageant permettant un accès à l'école du quartier voisin de Saint-Waast (Figure 97), franchir les barrières psychologiques demande plus de temps. Le tram est là depuis plus de 10 ans, facilitant la recherche d'un travail en centre-ville tout comme les balades, les courses ou encore l'accès aux activités culturelles. Pourtant, convaincre certains habitants de franchir les murs du quartier reste un défi, nous disent les travailleurs sociaux, « **Le décalage est trop important.** ». « **Ils (les habitants des autres quartiers et les usagers de la ville, ndla) ne sont pas comme nous !** », enchérissent les habitants.

A Dutemple, 35,5 % des habitants perçoivent le RSA⁶¹ socle ; ils sont 47,7 % dont le revenu dépend, pour au moins 50 %, des prestations CAF⁶². Les proportions sont respectivement de 22,4 % et de 32,9 % pour Valenciennes, située elle-même parmi les territoires les plus défavorisés de France⁶³.

Paradoxalement, passer la frontière franco-belge pour rencontrer les habitants d'un quartier social en Belgique effraie moins. « **On les a rencontrés, ils sont comme nous, pas de chichi !** »⁶⁴ (Figure 98).

Les politiques visant à rompre ces barrières socio-économiques et culturelles sont nombreuses. L'une d'entre elles vise un apport de logement en accession à la propriété au sein des quartiers sociaux, favorisant une mixité sociale vertueuse. C'est ainsi qu'une quinzaine de logements destinés à la vente ont été construits à Dutemple (Figure 99) et que d'autres y sont en cours de construction.

« Allons voir les propriétaires des nouvelles maisons et les inviter à participer à notre activité », proposons-nous donc aux habitants. « **Bonne chance** », nous disent-ils. « **Ils ne sont jamais là, rentrent très tard du boulot, leurs enfants ne vont pas à l'école du quartier et ne fréquentent pas le centre social** ». ⁶⁵

Dans ce quartier rénové, le défi de la mixité reste entier. La barrière entre les populations de dedans et de dehors ne s'est manifestement pas effacée, mais déplacée.

Le stigmatisme encore et toujours

Nouveau Monde, quartier intimement lié à l'industrie minière et sidérurgique de Denain, sud-ouest de Valenciennes. Mille huit cents

⁶¹ Revenu de solidarité active, l'équivalent du Revenu d'Intégration Sociale du CPAS belge

⁶² Caisse d'Allocation Familiale, l'équivalent des Allocations familiale en Belgique

⁶³ Données INSEE. Pour d'autres données socio-économiques sur le quartier, voir point 2.1.

⁶⁴ Habitante de Dutemple de 53 ans, sans emploi, participant activement aux activités de recherche. Propos recueillis lors de l'atelier transfrontalier Image, juin 2019

⁶⁵ Préparation aux activités d'échange avec les quartiers belges. Juin 2019

logements. Une véritable petite ville qui fonctionnait avec les mines, et ensuite avec Usinor, l'usine sidérurgique pourvoyeuse d'emplois, services, écoles, et qui a disparu définitivement en 1988.

L'empreinte d'Usinor est visible dans l'espace et dans les esprits de toutes les générations⁶⁶. Facilement compréhensible quand on apprend que l'usine est passée de 10 000 employés en 1966 à 200 en 1988 lors de sa fermeture.

Le quartier est étendu (environ 100 ha) et éventré par l'énorme friche (environ 50 ha) laissée par Usinor et qui fait l'objet de projets d'implantations économiques diverses, principalement commerciales. Dans les rues résidentielles, les maisons sont mitoyennes ou semi-mitoyennes, toutes avec jardin, organisées en coronas (Figure 100) ou en blocs de 2 logements (Figure 101).

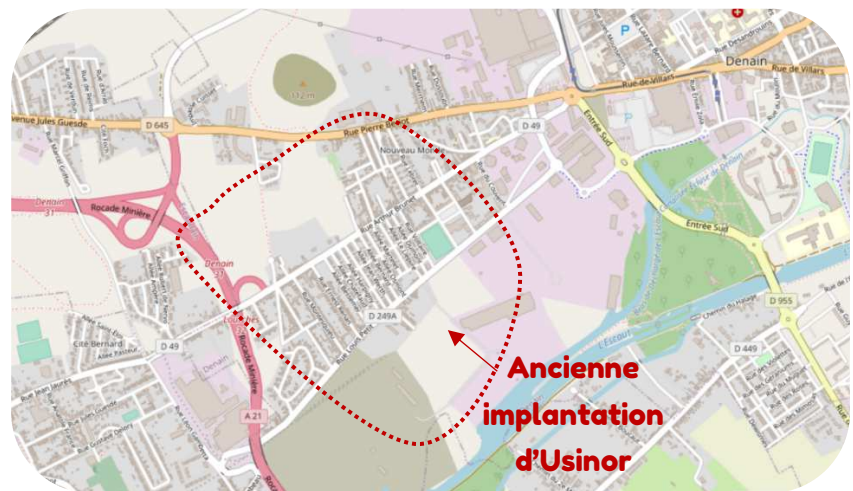


Figure 102. Quartier du Nouveau Monde, Denain. ©Openstreetmap



Figure 100. Rue résidentielle et vue sur l'ancien terril Renard. Source : GoogleStreetView



Figure 101. Cité Wertz, une partie du quartier du Nouveau Monde. Source : GoogleStreetView



Figure 103. Quartier du Nouveau Monde avec, au fond, l'ancien site Usinor. Source : Les racines de la colère. Vincent Jarousseau, 2019

⁶⁶ Marche urbaine, 27.02.2020.

Lors d'une rencontre avec les habitants, nous discutons de l'image du quartier. Il ne faut pas longtemps pour que la discussion s'emballe. Une habitante tient à expliquer par un exemple vécu l'image véhiculée par son quartier à l'extérieur de celui-ci :



Figure 104. Marche urbaine. 27.02.2020. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 105. Atelier carte mentale du quartier du Nouveau Monde. 27.02.2020. @projet RHS

« Il y a quelques années, je travaillais encore, je rentre du travail... une trentaine de médias arrivent, les caméras, les journalistes avec les grandes perches. - "Oui, voilà, bonjour, vous habitez dans le quartier ?" - "Oui oui, j'habite dans le quartier" - "On cherche des chômeurs." « Bien, moi je travaille ».

Mon fils se lève avec les cheveux hérissés, il regarde ce qui se passe... (il travaille la nuit donc la journée, il dort) (...) « Non, je ne suis pas en chômage », dit-il. Mes voisins arrivent (ils travaillaient, l'homme et la femme) : « Non, nous on travaille... ». A Denain, il y a des gens qui travaillent. Il y a des chômeurs et il y a aussi des gens qui travaillent. Il y a des gens aisés, il y a de tout !... Les journalistes disent : « Ah, bien non, ça ne nous intéresse pas »⁶⁷.

Au-delà de l'image négative, c'est le rôle de renforcement des stéréotypes par les médias qui est dénoncé.

Les autres habitants ne sont pas choqués par l'anecdote, habitués, disent-ils, aux reportages exposant la misère de la ville pointée comme la plus pauvre de France.⁶⁸

Les chiffres officiels de chômage sont en effet alarmants, avec un taux d'emploi pour les femmes de 29,3% et, pour les hommes, de 46,3% alors que, pour la France métropolitaine, il est de respectivement 60% et 67%.⁶⁹

Une grande majorité des femmes et des hommes participant à l'atelier rentrent clairement dans cette catégorie. Sont-ils pour autant inactifs ? Rien n'est moins sûr, vu l'implication des uns en tant que bénévoles dans les centres sociaux, le travail informel au noir des autres et l'acharnement de certaines femmes dans l'éducation de leurs enfants.

Pour se débrouiller ailleurs que dans le quartier, certains cachent leur origine, trop connotée chômage, « zone de glandeurs », misère. Les astuces pour échapper au stigmate sont partagées entre les habitants lors de l'atelier, énervant ceux qui ne comprennent pas pourquoi on doit avoir honte et rassurant ceux qui s'en servent pour pouvoir en sortir.⁷⁰

⁶⁷ Marche urbaine, 27.02.2020

⁶⁸ 68% des logements de Denain sont repris en géographie prioritaire pour la politique de la ville en France. Rapport *Stratégie de Renouvellement Urbain et Social sur les quartiers en géographie prioritaire de l'agglomération*, CA Portes du Hainaut, 2015.

⁶⁹ Données INSEE analysées dans le rapport *Stratégie de Renouvellement Urbain et Social sur les quartiers en géographie prioritaire de l'agglomération*, CA Portes du Hainaut, 2015.

⁷⁰ Atelier carte mentale, 27.02.2020

« Je suis née là, j’y vis, j’y resterai et j’y mourrai ... Il n’est pas pourri mon quartier ». ⁷¹

Questionnés sur les symboles du quartier, les habitants citent la place Baudin, l’église et la cité Wertz⁷². Sont évités, pudiquement ou inconsciemment, le terril de la fosse Renard et les derniers hangars d’Usinor, repères spatiaux pourtant très présents. S’agit-il du reflet du stigmate social au niveau spatial ? Ou tout simplement d’une question d’usage contemporain de l’espace qui s’éloigne petit à petit de l’histoire ancienne ?

La ville, les autres, je vous aime moi non plus



Figure 106. Typologies différentes des logements de l’Île aux Oiseaux. @projet RHS



Figure 107. Quartier Île aux Oiseaux. @projet RHS



Figure 108. Balade à l’Île aux Oiseaux le long du par cet de l’étang. novembre 2019. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 109. Quartier de l’Île aux Oiseaux, Mons, Belgique. @Openstreetmap

L’Île aux Oiseaux, périphérie immédiate du centre-ville de Mons. Quartier construit dans les années 1960 et ayant subi une rénovation récente de ses logements et espaces publics. L’opération de restructuration a été enclenchée à la suite d’un dramatique incendie survenu en 2003 mettant en lumière l’état peu enviable des bâtiments.

Dans la partie sud du quartier, environ 500 logements dont 260 publics : 4 immeubles de 4 à 13 étages et des maisons mitoyennes ou semi mitoyennes (Figure 106). Pour équipements, une crèche, la maison de quartier et un club de boxe. Également un parc et un étang qui marquent le paysage et relient le quartier au centre-ville (Figure 107Figure 108).

Les travaux entrepris ont profondément modifié le quartier : remaillage de voiries originellement sans issue, construction de logements privés, démolition de 2 des 5 tours préexistantes, rénovation des logements

⁷¹ Habitante de 65 ans, dont la famille a travaillé à Usinor, Atelier image, 27.02.2020

⁷² Atelier carte mentale, 27.02.2020,

restants. Ces changements ont durablement et positivement impacté l'image du quartier, en témoignent les habitants : « Avant 2003, je disais aux gens que j'habite à l'allée des Oiseaux⁷³, et ils réagissaient : "non, je ne viens pas dans ce quartier ! Les voitures cassées, les voitures en feu !".(...) » « Maintenant quand je dis "j'habite à l'allée des Oiseaux", ils disent "Ah, c'est un quartier calme". Ça a changé, franchement, ça incroyablement changé par rapport à avant »⁷⁴

Mais la transformation spatiale n'a pas été sans conséquences sur la vie sociale du quartier, à l'image de l'implantation contestée de la nouvelle crèche.

« Après la crèche, les gens se sont séparés (...) parce qu'avant, à la place de la crèche, c'était comme si on disait la place de Mons. Et ça, ça a fait du mal à beaucoup de gens. Parce qu'on avait nos bancs, (...) les enfants allaient jouer au ballon là et nous autres, on était assis sur des bancs. Il y avait 4 bancs à chaque fois. »⁷⁵

Le parc avec le grand étang, censé remplacer l'ancienne petite place désormais traversé par des personnes extérieures au quartier, peine à devenir un lieu de rencontre pour les habitants. Sans doute que sa situation de frontière entre le quartier et la ville y est pour quelque chose.

Si ce quartier anciennement cul-de-sac a retrouvé sa place dans le maillage viaire de la ville, c'est désormais l'intimité qui fait défaut. Pourquoi n'y-a-t-il de bancs dans le parc ? « Les gens extérieurs pourraient s'y installer ! », nous répondent les habitants. Le vandalisme souffert par les timides bancs il y a quelques années était-il l'expression de ce sentiment ?

Les lieux de liens se développent ailleurs, dans les parties de quartier plus intimes, qui n'ont pas fait l'objet de transformations :

« Notre rue, j'habite dans une impasse, (...) le soir, nous, on a une petite place, je ne sais plus il y a 12 maisons, beh, les 12 maisons, le soir, il y a un petit banc, on sort tous et on papote (...). Tous les voisins ! Mais pas la rue d'en face. La rue d'en face ne vient pas dans notre rue. La rue d'en face, ils font ça avec leur rue. Et ainsi de suite (...). Là on fait des clans. »⁷⁶



Figure 110. Crèche de l'Île aux Oiseaux. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 111. Parc, étang et piste cyclable comme frontière entre le quartier et la ville. @Larissa Romariz Peixoto

⁷³ Ancienne appellation du quartier, organisée à l'origine autour d'une voirie principale, l'allée des Oiseaux.

⁷⁴ Habitante de 67 ans, retraitée de l'enseignement, atelier image, 12.02.2020

⁷⁵ Habitante de 56 ans, sans emploi, atelier image, 12.02.2020

⁷⁶ Habitante de 63 ans, en incapacité de travail, marche transfrontalière, 12.02.2020

Les liens se construisent à petite échelle, dans des lieux protégés de la ville devenue plus proche qu'avant, tant à pied qu'à vélo.

Le fantasme urbanistique du maillage entre les quartiers trouverait-il ici une limite ?

CONCLUSION

Les quartiers populaires, tout un paradoxe

Paradoxe : antinomie, complexité contradictoire inhérente à la réalité de quelque chose ou, plus rare, de quelqu'un ;

proposition qui, contradictoirement, mettant la lumière sur un point de vue pré-logique ou irrationnel, prend le contrepied des certitudes logiques, de la vraisemblance.

(CNRTL s.d.)

Faire un bout de chemin dans ce territoire qui peine à se redresser ne laisse personne indemne. Chargé d'une histoire socio-économique prégnante marquée par les *success stories* entrepreneuriales du XIXe et les plongées abyssales dans le chômage au XXe, le sillon hainuyer franco-belge interpelle. Davantage qu'ailleurs, ses quartiers populaires reflètent de manière aigüe les effets de cette histoire, mais aussi de celle des doctrines dominantes en urbanisme avec leurs réussites et leurs échecs.

Palimpseste de politiques publiques des dernières décennies, les quartiers populaires continuent, malgré celles-ci, de révéler des situations critiques sur les plans social et urbain. Les données explicitées dans les chapitres 2 et 3 ont montré que les mécanismes d'insertion, performants dans certains cas, le sont moins dans d'autres et que, dans tous les cas, les situations sociales posent des questions spatiales.

Le cas du quartier français du Nouveau Monde décrit dans le chapitre 3.2 est à ce titre emblématique. La démission de l'État face à la complexité des problèmes à gérer saute aux yeux : friche polluée d'une très grande superficie coupant le quartier de la ville, chômage massif et sous-qualification de la population, déficit en équipement collectif depuis la fermeture d'Usinor, dégradation des logements. Aux années d'actions publiques mollement menées succède le remplacement de l'usine pourvoyeuse d'emploi par des zones d'activité économique ou commerciales, substituant classiquement l'activité de production par celle de consommation ; l'entrepreneur identifiable par des entreprises commerciales désincarnées. La valeur ajoutée urbanistique et sociale de ces choix économiques est questionnable, tant les emplois créés sont volatiles et la vie de quartier impactée.

Dans un autre contexte, en Belgique, la récente transformation du quartier social de l'Île aux Oiseaux, expliquée dans le chapitre 3.2, a fait tomber quelques barrières, en connectant le réseau interne des voiries

au centre-ville de Mons, tout proche. Des logements ont été rénovés et les tours, symboles de la catastrophe humaine qu'a représenté l'incendie de 2003, ont été démolies. Mais l'effort de rénovation n'a pas empêché la création de nouvelles frontières insoupçonnées.

Dans les deux cas, comme pour les autres quartiers étudiés, le renouvellement de la population est en cours, modifiant sensiblement la structure sociale en place. Cette évolution est due, tantôt à la pléthore de décès lors de la dernière décennie des générations de mineurs (Froger, Ghekière, Houillon 2010), tantôt à la construction récente ou projetée de logements destinés à la vente. Cet habitat nouveau tranche avec un parc ancien, essentiellement locatif. Mais ce qui peut paraître une dynamique positive de mixité sociale et de renouvellement générationnel impacte plus largement et de manière moins attendue les phénomènes de ségrégation préexistants.

Il n'en reste pas moins, toujours dans un cas comme dans l'autre, que la structure des populations en place et les configurations spatiales des quartiers sont indiscutablement le fruit de ces politiques. Si les situations administratives impactant ces derniers sont différentes (statut du mineur et mauvais état du logement d'un côté, déficit numéraire de logements et critères d'attribution perfectibles de l'autre, tels que décrits dans le chapitre 2.4), leur effet sur le terrain est très similaire : elles créent encore et toujours, des poches d'une très grande précarité en ville.

Cerise sur le gâteau, dans ces quartiers dont le fonctionnement est impacté par une forte présence féminine, les structures d'accompagnement social créées pour soutenir les populations en place, s'investissent d'une mission de pont avec l'extérieur qui, étonnamment, contribue dans certains cas, à renforcer les barrières entre le dedans et le dehors.

Et pourtant, les projets urbanistiques successifs de rénovation des logements et espaces publics comme celui de Dutemple ou de l'île aux Oiseaux, n'ont pas toujours été des échecs retentissants et ont produit, dans certains cas, des lieux qualitatifs appréciés des habitants. Et pourtant, les usages et pratiques ont transformé certains espaces publics ou privés et engendré des attaches fortes entre habitants et quartier. Et pourtant, des liens sociaux solides supportent une territorialisation particulière tant recherchée dans d'autres portions de la ville.

La plongée sensible dans les quartiers décrite dans ce chapitre a mis en évidence des visions antinomiques qui confrontent des réalités contradictoires :

Si le regard extérieur de l'urbaniste s'attendait à un rejet de la part des habitants d'espaces publics mal conçus et inhospitaliers comme ceux d'Épinlieu, c'est l'attachement des habitants qui le frappe ;

Si la dégradation des logements de Cuvinot devait logiquement provoquer un sentiment d'inconfort pour un visitant extérieur, la promenade dans ses rues est plutôt agréable ;

Si la rupture spatiale et sociale du quartier de Rieu avec le reste de la ville était de nature à engendrer de la marginalisation, ce sont des liens solides et prévenants entre habitants qui émergent ;

Bien que Dutemple ait connu une rénovation d'ampleur ambitionnant l'inclusion sociale et le rapprochement avec la ville de Valenciennes, l'éloignement de ses habitants persiste ;

Si l'histoire sociale et économique du quartier du Nouveau Monde est d'une puissance inégalée, celle-ci engendre stigmatisme et mise au ban ;

Bien qu'historiquement, les habitants de l'Île aux Oiseaux militaient pour plus d'inclusion urbaine, des réactions inattendues de repli font surface.

Ces paradoxes s'inscrivent dans des trajectoires complexes, tant sociales que spatiales, collectives et individuelles, où un point de vue irrationnel peut vite prendre le contrepied d'une logique rationnelle.

Par un effet d'écriture, chaque paradoxe est associé à un quartier en particulier. Ils n'en sont pas moins le reflet d'une situation commune, constatée de manière plus ou moins forte dans les différents lieux, l'intensité de leur expression variant selon l'histoire, la configuration spatiale et le tissu social local.

Conséquence ou non de tels paradoxes, un rapport singulier à l'espace, teinté de privations, mais aussi d'intelligence collective, émerge de ces lieux.

Comment caractériser ces situations socio-spatiales ? Comment décoder les paradoxes qui tissent la vie de quartier tout en en reliant ou écartant les formes, les usages et les sens ? Que nous apprennent ces quartiers par leur histoire, leur manière particulière de traverser les bouleversements sociaux, économiques et environnementaux du passé ? Ont-ils construit des défenses, des formes de résilience ? Comment sont-ils capables d'affronter les enjeux propres à notre époque ?

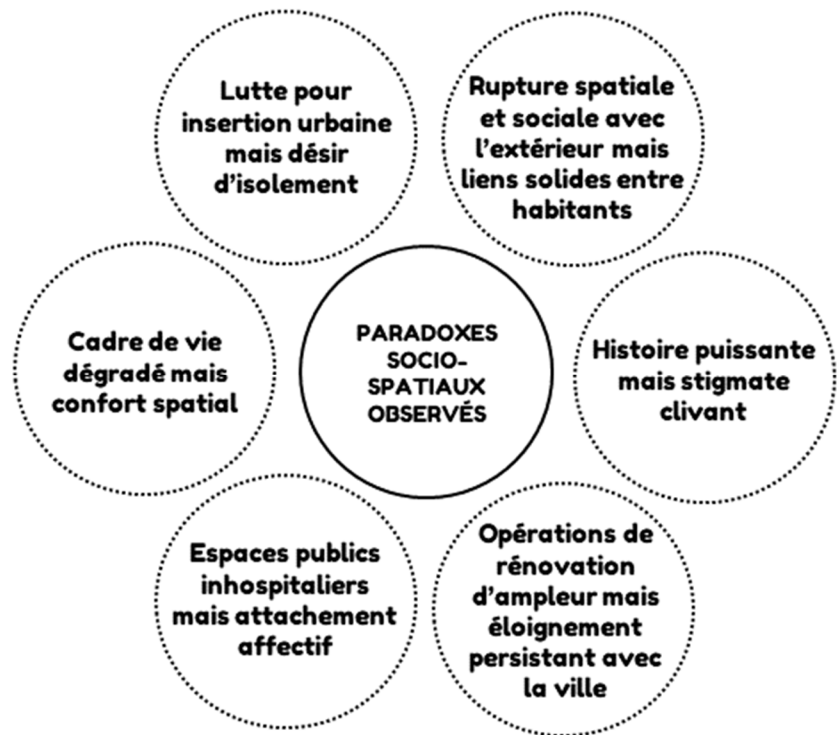


Figure 112. Phénomènes observés dans les quartiers populaires. @Larissa Romariz Peixoto

Ces questions, explorées dans la partie 2 de la thèse, convoquent immédiatement un débat transdisciplinaire entre architecture, urbanisme, sociologie, psychologie et anthropologie. C'est dans la compréhension des liens entre forme et comportement humain, investie par Jan Gehl, dans l'investigation des usages liés aux formes produites par le temps, si chères à Christopher Alexander, mais aussi dans l'appropriation inattendue d'espaces peu commodes explorée par Margaret Crawford, que se situe le débat. Il est alimenté par la pensée sociologique ou anthropologique d'auteurs comme Didier Lapeyronnie et Loïc Wacquant autour du tiraillement psychologique inhérent au stigmaté, permettant ainsi d'interpréter les questions soulevées par les habitants.

La question finale reste : pouvons-nous transformer tout ce puissant vocabulaire en matière alimentant le projet populaire ?

PARTIE 2.
FORMES,
COMPORTEMENTS
ET LIENS

AVANT- PROPOS PARTIE 2

La première partie de la thèse a permis de situer et présenter les 6 quartiers étudiés tout en identifiant les paradoxes qui émergent de leur observation.

Sa deuxième partie (entourée en rouge dans la Figure 113) propose tout d'abord une compréhension du cadre théorique ou conceptuel qui sera interrogé en vue de décoder ces paradoxes (chapitre 4). Il est suivi d'une première confrontation des textes théoriques d'auteurs s'intéressant au lien entre la forme et le comportement humain aux réalités des quartiers populaires (chapitre 5). Si pour cette confrontation, la clé d'entrée proposée est spatiale, l'analyse se fera via la riche parole des habitants, récoltée lors de nombreux moments d'échange, de diagnostic et de construction d'outils (dont les méthodes ont été expliquées au chapitre 1).

L'analyse proposée dans le chapitre 5 permet à la fois de préciser la définition du projet populaire tel qu'il émerge du terrain et d'identifier 2 conditions pour sa mise en place. A la fin de cette partie, tous les éléments seront en place pour le développement de la nouvelle théorie ancrée, objet de la troisième et dernière partie du document de thèse.

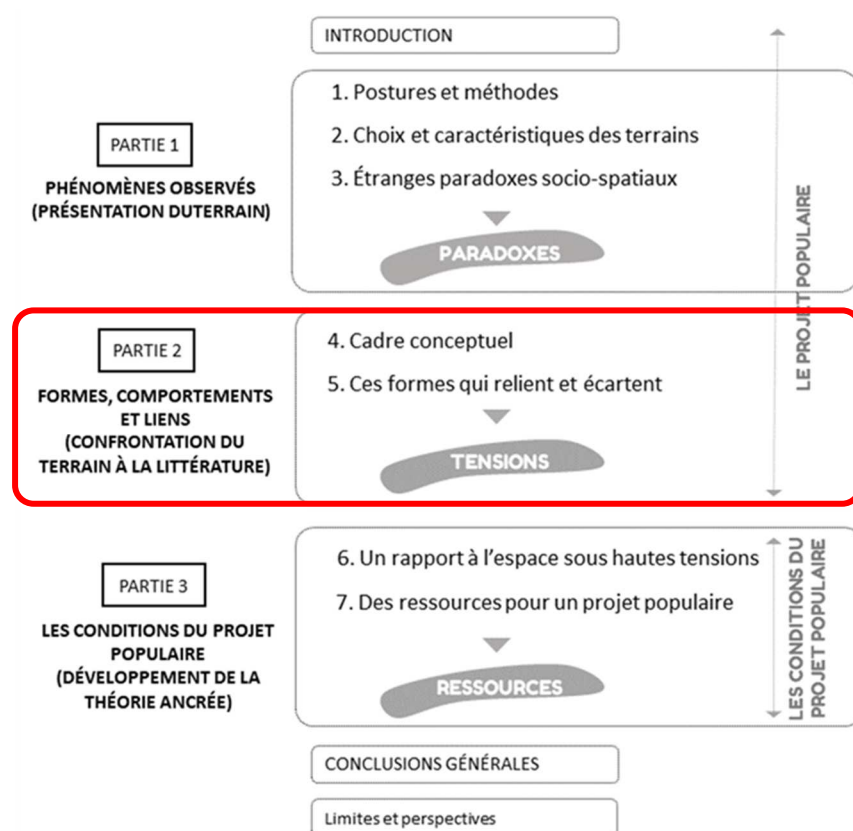


Figure 113. Schéma de synthèse du déroulement de la recherche et de la table de matières du présent document. Partie 2. @Larissa Romariz Peixoto

Chapitre 4.
Cadre
conceptuel

INTRODUCTION

Identité, sécurité, attachement, précarité, exclusion : les études couvrant ces thématiques foisonnent dans les champs de la sociologie urbaine. Habitat ouvrier, morphologie des cités, rénovations urbaines : la discipline architecturale s'en empare depuis le début du XXe siècle, tout comme la géographie s'est emparée de la recherche sur le quartier depuis les années 1980⁷⁷. Ce constat étant fait, la question posée à la clôture de la première partie de la recherche était : dans la diversité des concepts théoriques liés à ces thématiques, quel cadre conceptuel permettrait-il de comprendre les paradoxes socio-spatiaux décrits précédemment ?

Deux constats centraux qui émergent des analyses de terrain vont orienter le choix des champs théoriques d'analyse, illustrés dans la Figure 114 à la page suivante.

Premièrement, au cœur de tous les paradoxes observés, il y a la capacité des structures spatiales à faire ou défaire les liens sociaux, autrement dit, le lien entre forme et usage. Cette question, interrogée depuis la création de la discipline architecturale (voir chapitre 4.1), s'est présentée avec acuité à partir des années 1960 en réaction à l'influence étendue du mouvement moderniste, qui a soumis l'usage à la forme selon des règles esthétiques devenues mondiales. À cette période, plusieurs auteurs vont s'intéresser au lien entre forme et comportement humain pendant que d'autres disciplines que l'architecture vont s'intéresser aux faits urbains. La valeur d'usage est alors mise sur le devant de la scène par des architectes urbanistes qui, inspirés des travaux d'Henri Lefebvre, Guy Debord et Jane Jacobs, vont fleurir avec la sociologie, la psychologie environnementale et l'anthropologie. Le premier cadre théorique mobilisé s'inscrit dans ce courant qui va tenter de remettre l'humain au centre des préoccupations dans la conception de la ville.

Parmi les nombreux acteurs de ce mouvement, ceux qui ont développé des méthodes de conception urbaine reconnaissant le rôle de l'habitant dans la construction d'espaces supports de liens sociaux sont explorés. La question qui sous-tend ce choix est : **comment la production spatiale, par conséquent, la fabrique de la ville, peut-elle intégrer l'expression sociale et spatiale des habitants des quartiers populaires ?** Les travaux de quatre architectes théoriciens émergent dans ce contexte : ceux de Kevin Lynch, Christopher Alexander, Jan Gehl et Margaret Crawford. Ils sont expliqués dans les chapitres 4.4 à 4.7. Le point commun entre ces auteurs, et qui justifie l'analyse de leurs ouvrages pionniers, est leur tentative de décoder le lien entre forme et comportement humain, tout

⁷⁷ L'historique de ces approches est valablement décrit dans *Le quartier comme objet en géographie* (Humain-Lamoure 2007)

en exprimant le souhait de rendre démocratique le processus de conception de la ville.

Deuxièmement, nos investigations de terrain ont montré que l'intervention d'un habitant dans son quartier est fortement impactée par la situation de pauvreté, de précarité et de ségrégation dans laquelle il se trouve. **Cette réalité nous conduit à compléter les champs théoriques investigués par celui qui explore le rapport entre les habitants d'espaces stigmatisés et la ville**, présenté dans le chapitre 4.2. Ce sujet est le cœur d'une littérature sociologique influencée par l'école de Chicago et Erving Goffman qui, dans les années 1960, décrira le concept social du stigmaté, et par Pierre Bourdieu qui, en 1993, établira un lien entre ségrégation sociale et spatiale.

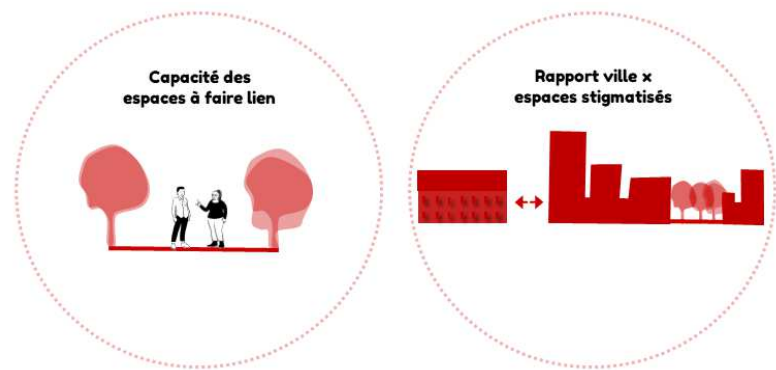


Figure 114. De l'analyse de terrain émerge la nécessité d'investiguer 2 champs conceptuels.
@Larissa Romariz Peixoto

Si le cadre conceptuel de référence est approché dans ce chapitre, une précision s'impose ! Tout d'abord, il n'est pas exhaustif. Il s'agit d'une base de référence autour de laquelle d'autres notions et théories s'articuleront. Ensuite, ce cadre n'a pas été défini comme un tout, ni simultanément. Au contraire, il s'est constitué au fur et à mesure des aller-retour terrain-analyse théorisante. C'est la raison pour laquelle l'exploration des écrits scientifiques supra cités, mais aussi d'autres supports théoriques, apparaissent au fil du développement de la thèse. L'état de l'art se constitue donc tout au long des prochains chapitres, les ouvrages et auteurs étant convoqués en fonction de la pertinence des questionnements en cours. Le présent chapitre ne constitue qu'une entrée en matière annonçant les développements qui suivent.

4.1. LA RECONQUÊTE DE LA VALEUR D'USAGE

L'intérêt pour l'humain dans l'urbain

« La discipline architecturale est construite sur la trilogie vitruvienne. Celle-ci s'appuie sur l'usage (lié à la pratique sociale), la solidité (l'art de construire de manière pérenne) et la beauté. Alberti, dans son ouvrage fondateur de la discipline (Alberti 1485), écrira que ces trois termes sont consécutifs (dans l'ordre présenté ci-avant) et solidaires. Cela signifie donc que l'organisation spatiale est avant tout liée à l'usage. (...) »

L'ouvrage coupole que constitue *L'Art d'édifier* (Alberti, 1485) sera utilisé en en réduisant fortement l'ambition, comme le souligne Françoise Choay (2004, p. 31-34). La postérité en retiendra généralement la revendication d'une discipline intellectuelle artistique et mathématique sans en garder une dimension essentielle : l'anthropologique »⁷⁸ (Romariz Peixoto et al. 2021). Cet oubli symbolique marquera pourtant la conception architecturale pendant des décennies et atteindra son paroxysme dans la figure du mouvement moderniste qui réduira l'objet social à un homme universel : le Modulor de Le Corbusier.⁷⁹

Bien que datant de l'entre-deux guerres et inspirés des « pré-urbanistes progressistes » du XIXe, selon le classement de Françoise Choay (1965), le modèle moderniste ou progressiste moderniste a été largement répandu dans l'après-guerre, comme étant une réponse universelle au déficit accru de logements qui a caractérisé la période.

S'il a répondu à l'urgence du logement par la systématisation, les processus industrialisés de conception et de fabrication, ce modèle a aussi fait fi, tantôt des spécificités topographiques et géographiques, tantôt des ancrages culturels des populations, de la diversité des modes de vie, du rythme vivant de la ville, de la petite échelle et de l'intime, caractéristiques qui favorisent les rencontres.

C'est dans la réaction aux préceptes de l'urbanisme fonctionnaliste moderne, au travers de l'intérêt grandissant d'autres disciplines aux fait urbains que, dans les années 1960 et 1970, les enjeux sociaux reprendront une place centrale dans la question urbaine. Le croisement des disciplines de l'époque peut être illustré par les travaux de l'architecte français Philippe Boudon (1969) qui associera méthodes sociologiques et architecturales pour montrer comment les habitants des logements de la cité Frugès, conçus par Le Corbusier, rejettent le langage formaliste de celui-ci en en détournant l'usage.

⁷⁸ L'article que nous avons copublié dans la revue SociologieS en 2021 retrace le lien entre les disciplines architecturales, sociologiques et anthropologiques au travers de l'usage de la représentation spatiale et de l'interprétation des quartiers populaires de la recherche Réseau Hainaut Solidaire. <https://journals.openedition.org/sociologies/17459> (annexe 5.2)

⁷⁹ <https://journals.openedition.org/sociologies/17459>

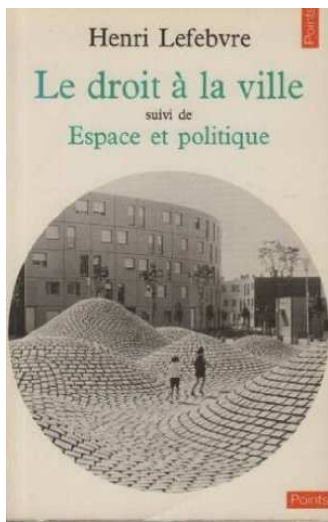


Figure 115. La restauration du sens anthropologique de l'habiter via l'ouvrage phare d'Henri Lefebvre.

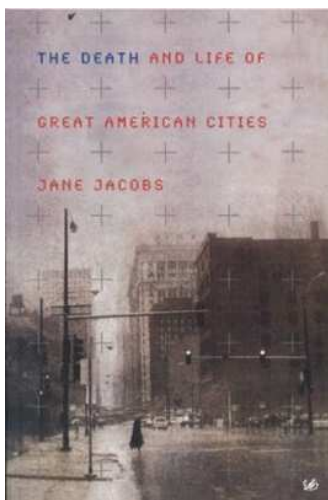


Figure 116. Déclin et survie des grandes villes américaines, 1961, publié en français en 1991

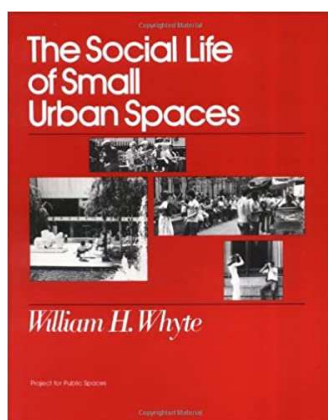


Figure 117. Ouvrage accompagné d'un documentaire réalisé par l'auteur

Mais c'est autour de l'œuvre d'Henri Lefebvre, célèbre philosophe français, que les discours sociaux sur la ville vont se structurer. Il rétablira le sens anthropologique de l'habiter en expliquant que, jusqu'à l'industrialisation capitaliste, « 'habiter', c'était participer à une vie sociale, à une communauté, village ou ville », ce qui a disparu avec la ville moderne. Celle-ci aurait nié les propriétés de l'habiter, telles « la plasticité de l'espace, le modelage de cet espace, l'appropriation par les groupes et individus de leurs conditions d'existence » (Lefebvre 1967, chap. 12). L'œuvre de Lefebvre reste une référence pour de nombreux mouvements contemporains d'appropriation citoyenne (Figure 115).

Le mouvement de réaction au modernisme a regroupé, sans pour autant constituer un groupe homogène, des figures de proue de l'urbanisme comme Lewis Mumford⁸⁰ (Mumford 1950), l'un des premiers à faire valoir la valeur d'usage, ou Kevin Lynch (Lynch 1960), qui remettra la perception de l'usager au centre de la conception urbaine. Des professionnels d'autres disciplines tels que psychiatres, sociologues, anthropologues ou économistes, s'inscrivent dans cette mouvance. Françoise Choay les classera, selon la nature de leurs critiques du modernisme, en deux catégories : la technotopie ou l'anthropopolis. Cette dernière catégorie se caractérise par une critique humaniste de l'urbanisme.

Jane Jacobs (*Déclin et survie des grandes villes américaines*, 1961) (Figure 116) et William H. Whyte (*The Social Life of Small Urban Spaces*, 1980) (Figure 117), tous deux journalistes, puis Jan Gehl (*Life Between Buildings*, 1971⁸¹) (Figure 118) et Christopher Alexander (*A Pattern Language*, 1977⁸²) (Figure 119), architectes, font partie de ceux, en Amérique ou en Europe, qui réclament plus de place pour l'humain et pour la vie en général dans les projets urbains. La question posée est celle de la survie des villes dans ce qu'elles ont de plus vivant et plurifonctionnel face au développement déraisonné de quartiers monofonctionnels pensés à l'échelle et à la vitesse des voitures.

Pour Jacobs, la division de la ville en zones résidentielles, récréatives et commerciales telle que proposée par le modernisme, détruit la vie sociale et la force de cohésion des villes. Elle dénoncera avec conviction l'influence négative des espaces devenus trop grands, de l'indifférenciation des architectures et du zonage de la ville sur le

⁸⁰ Technique et civilisation, publié pour la première fois aux Etats-Unis en 1934.

⁸¹ Mais aussi : *New City Spaces*, 2000, *Public Spaces*, *Public Life*, 2004, *New City Life*, 2006, *Cities for People*, 2010, *How to Study Public Life*, 2013

⁸² Mais aussi : *Notes on the Synthesis of Form*, 1964, *The Timeless Way of Building*, 1979, *The Nature of Order*, 2002

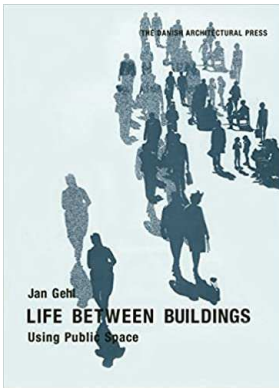


Figure 118. Première publication de Jan Gehl, 1971

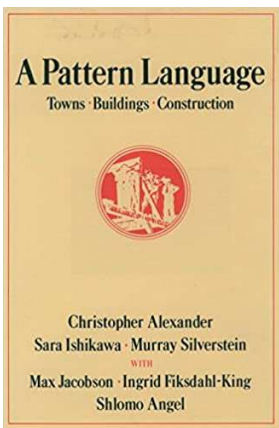


Figure 119. Publication majeure de Christopher Alexander, 1977



Figure 120. Construction des logements à bas coût à Mexicali au Mexique par étudiants et habitants en appliquant les principes de *A Pattern Language*. Photo : ©livingneighborhoods.org dans <https://www.re-thinkingthefuture.com/>

comportement humain en appliquant des paramètres sociaux, économiques, esthétiques et fonctionnels. Pour ce faire, elle partira de l'observation des transformations subies par son quartier new-yorkais, Greenwich Village.

Le modèle de développement auto-intitulé moderne, disent les auteurs supra cités, engendrerait des espaces publics aérés mais tout aussi démesurés que sans vie. Il correspondrait à la figure de l'architecte artiste concevant des objets esthétiques et techniques et à l'urbaniste technicien gérant des flux de circulation et concevant les villes depuis une vue aérienne.

Plus tard, la progression de la psychologie de l'environnement aux États-Unis et en Europe contribuera à attirer l'attention des architectes sur l'importance des espaces (leurs qualités et défauts) sur le développement des hommes et des femmes qui les habitent. L'ouvrage *House as a Mirror of self. Exploring the deeper meaning of home* de Clare Cooper-Marcus (Cooper-Marcus 1995) sera un marqueur de ce mouvement.

Le rôle et la position des concepteurs de la ville sont alors clairement remis en question.

Des théories et méthodes pour une ville à hauteur du regard - descendre dans la rue, observer, faire

Dans *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Jane Jacobs provoquera les urbanistes en les invitant à descendre dans la rue et à observer la vie des habitants avant de concevoir (Jacobs 1961). Elle estime que, cantonnés à leurs bureaux, les urbanistes se sont déconnectés de la rue et de ce qui fait sens pour les habitants. Elle exige par ses propos un positionnement plus humain des acteurs agissant sur le cadre urbain, des promoteurs aux politiques en passant par les urbanistes.

Bien qu'extrêmement controversé et critiqué par un milieu professionnel pointé du doigt (politique, économique, architectural et urbanistique), l'ouvrage de Jane Jacobs aura un impact sans précédent sur le débat scientifique et, dans une moindre mesure, public autour des grandes opérations de rénovation urbaine aux États-Unis et ensuite en Europe. Elle estimera plus tard que sa force de frappe est notamment expliquée par le fait que les personnes savaient déjà ce qu'elle écrivait au travers de leurs expériences de la vie et que son livre leur a donné confiance en

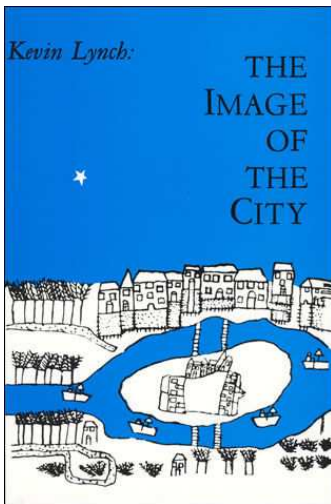


Figure 121. La perception de l'utilisateur au centre de la conception urbaine via l'ouvrage de Kevin Lynch

elles-mêmes pour se battre contre des projets avec lesquels elles n'étaient pas d'accord.

Notons que la diffusion de ses travaux dans le monde francophone a eu lieu avec 30 ans de retard et que Jacobs ressurgit aujourd'hui comme une référence de taille pour les mouvements contestataires liés à l'urbanisme citoyen expliqué ci-après.

C'est en prenant le contre-pied du positionnement distant dénoncé par Jacobs que les architectes urbanistes Christopher Alexander (aussi anthropologue et mathématicien) et Jan Gehl vont développer des méthodes visant une approximation des usagers de l'acte de concevoir. Chacun à sa manière, ils vont s'attacher à décomposer le lien entre forme et comportement humain. Gehl et Alexander s'inscrivent à bien des égards dans le sillon creusé par Jacobs. Tous deux revendiquent le regard à hauteur humaine et la proximité avec les usagers de la ville pour comprendre et concevoir les espaces. Tous deux appliquent le principe de descendre dans la rue, observer et faire, (Figure 120).

Là où Gehl s'adresse aux décideurs et développe des techniques avec une visée claire de garder l'animation de la ville, préoccupation partagée par Jacobs, Alexander, lui, recherche le confort et l'appropriation des usagers. Le positionnement de ce dernier n'est pas celui d'un concepteur, mais celui d'un médiateur proposant aux usagers de la ville les codes pour leur permettre de dépasser le rôle d'expert du vécu et assumer pleinement celui de fabricant de la ville. **Nous verrons que les techniques et concepts de l'un et de l'autre, bien que lacunaires, gardent leur pertinence à un moment où le débat urbain est imprégné par la nécessité du collectif : le coconcevoir, le coconstruire, le cogérer.**

Un troisième architecte, le nord-américain Kevin Lynch, va, lui aussi, développer une méthode qui révolutionnera la conception urbaine. Contrairement aux deux autres, il ne produira pas des recettes formelles architecturées, mais évoquera plutôt la notion de performance des aménagements urbains (Figure 121).

Une des contributions particulières de Kevin Lynch, rappelée par l'architecte et théoricien français Daniel Pinson, est le fait que, « sur un sujet qui est habituellement affaire de spécialistes, il en appelle aux habitants, non seulement pour qu'ils parlent de leurs perceptions et de leurs représentations de la ville (III.1), mais pour qu'ils deviennent en quelque sorte des acteurs de cette composition et pas seulement les consommateurs de l'image de la ville (Pinson 2013).

La vision de Pinson sur le travail de Lynch est assez controversée dans la mesure où les méthodes de ce dernier ne sont finalement que consultatives : il recueille la perception des usagers pour ensuite concevoir la ville sans pour autant les y associer.

Les techniques de Lynch, qui cherchent, au départ de cartes mentales produites par les habitants, à identifier des éléments de conception de la forme urbaine, restent une référence et ce, bien que des méthodes récentes tentent d'incorporer à la réflexion urbaine une valeur peu traitée par cet auteur : le sens culturel des éléments formels.

Lors des décennies qui vont suivre, les urbanistes tenteront sans cesse de capter la vie urbaine et de programmer la simultanéité des usages, si vitale pour la survie des villes. Ils utiliseront pour cela des processus et méthodes d'abstraction, utilisant métaphores et analogies pour la fabrication de règles et politiques urbaines (Kaliski 2008, p. 104). Mais, souvent appelé à jouer le rôle de négociateur entre les forces politiques, sociales, économiques et esthétiques, l'urbaniste s'est à nouveau distancé de la complexité et de la *confusion* de la ville. Le professionnel de l'urbain manipule des plans, modélise les dynamiques sociales, environnementales, économiques, de transports et lois, mais les combine difficilement avec les surprises complexes de la ville. (Kaliski 2008, p. 96).

Certains auteurs évoquent alors un double tiraillement de la discipline urbanistique lors des dernières décennies (Kaliski 2008; Kelbaugh 2000; Riou 2021; Paquot 2021a), tel qu'illustré dans la Figure 123.

D'abord, celui qui oppose la recherche d'une forme « néo-ancienne », soi-disant plus humaine, mais aspirant à reproduire les formes du passé (le *new-urbanism*⁸³), et celle d'une forme plutôt imaginative, internationale, orientée futur (le *post urbanism*⁸⁴). Ce dernier serait plutôt fasciné par les grandes formes et programmes (aéroports, centres commerciaux, hôtels, parcs à thème). Le deuxième tiraillement serait celui entre un urbanisme d'expert et un urbanisme participatif.

⁸³ Quartiers souvent mixtes, situés en périphérie des villes et imaginés à partir du contexte avec une élaboration négociée et l'emploi de technologies environnementales, développant une architecture largement inspirée des codes des siècles précédents. Souvent considérés comme passésistes, ils laissent peu de place à la spontanéité.

⁸⁴ Dont la figure de proue serait l'architecte hollandais Rem Koolhaas

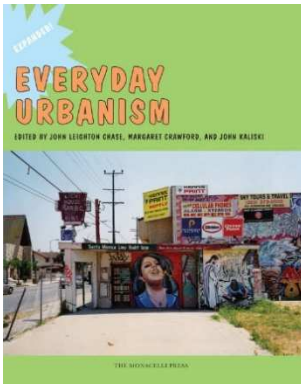


Figure 122. La valorisation de l'usage banal de la ville par Margaret Crawford.

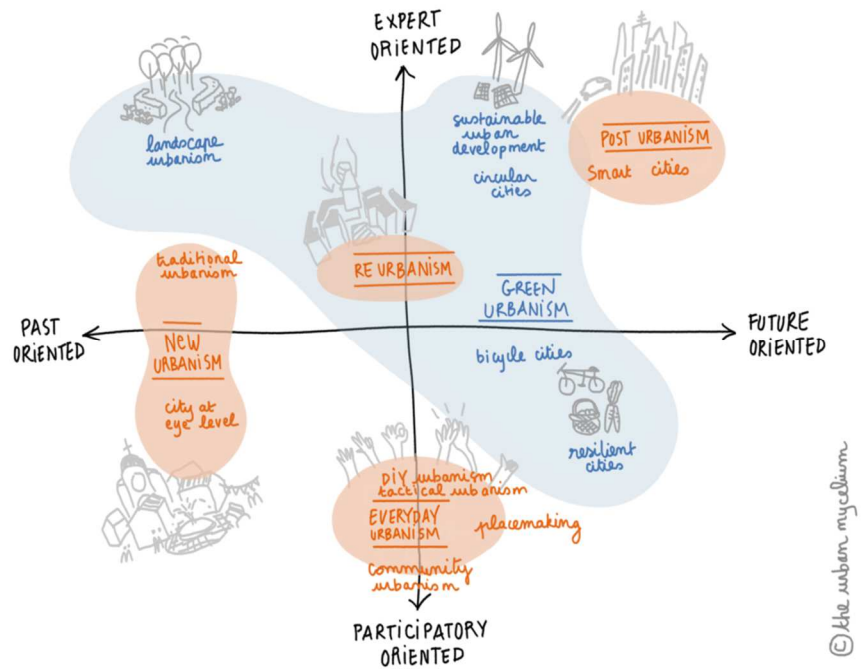


Figure 123. Les catégories de l'urbanisme selon Haas and Olsson (2013), schématisé par Mathilde Riou. (Riou 2021)

Dans ce contexte, Jan Gehl et ses collègues continueront de rappeler, notamment par l'apparition de leur ouvrage *Pour des villes à échelle humaine* (Gehl, Gemzoe 2000; 2004; Gehl 2012), la nécessité d'un regard à échelle humaine dans les méthodes de conception urbaine⁸⁵.

Un nouveau rappel à l'ordre, incitant les urbanistes à « quitter leur position de supériorité » pour regarder la vie quotidienne avec attention, viendra de l'architecte étatsunienne Margaret Crawford et ses collègues au travers de la publication en 1999 et 2008 de l'ouvrage *Everyday Urbanism* (Chase, Crawford, Kaliski 2008).

Tout comme Jan Gehl, mais aussi comme la paysagiste et l'architecte belges Simone et Lucien Kroll (Kroll 2000), Crawford invitera les urbanistes à descendre dans la rue pour intégrer « les éléments qui restent insaisissables : l'éphémère, la cacophonie, la multiplicité et la simultanéité » (Kelbaugh 2000). Néanmoins, contrairement à Lynch, Gehl et Alexander, elle ne proposera pas de méthode spécifique, si ce n'est une observation de pratiques existantes. Via l'urbanisme du quotidien, Crawford proposera aux urbanistes de relayer et révéler le pouvoir de la créativité et de l'imagination déjà présentes dans la vie de tous les jours et ainsi, de transformer l'expérience de la ville (Chase, Crawford, Kaliski 2008).

⁸⁵ Ce livre circulera avec aisance dans certains milieux politiques européens et nordaméricains.

Urbanisme citoyen

Les méthodes de Lynch et Gehl s'adressent aux décideurs ; celle d'Alexander a pour but d'offrir à tout un chacun les outils pour fabriquer la ville. Cet intérêt pour le citoyen acteur est partagé par d'autres contemporains tels que John Turner (Turner 1976) ou Yoan Friedman qui développera le concept d'architecture sans architecte ou de l'architecte en tant qu'accompagnateur technique (Friedman 1958; 1978). Contrairement à Alexander, qui partira des formes traditionnelles de l'architecture qui résistent au temps parce que correspondant à des besoins⁸⁶, Friedman proposera des mégastructures avec des plans libres, facilement modifiables et adaptables par les habitants. Les concepts développés par ces architectes sont absolument opposés, mais tant Friedman qu'Alexander considèrent les citoyens comme des acteurs de la construction des espaces habités. Cette reconnaissance inspirera les nombreux courants de ce qui est appelé génériquement *l'urbanisme citoyen*, parmi lesquels le *DIY* ou *do-it-yourself urbanism*, l'urbanisme tactique ou encore le *everyday urbanism* (Figure 125 à la page suivante).

Les ouvrages d'Alexander et de Friedman sont fondateurs, mais c'est incontestablement le livre *L'invention du quotidien* du philosophe théologien et historien français Michel de Certeau, paru en 1980, qui va éveiller l'intérêt des professionnels de l'urbain pour les tactiques citoyennes qui changent la ville.

Margaret Crawford considère de Certeau, à côté d'Henri Lefebvre, comme « les pionniers de l'investigation de sphères complètement ignorées de l'existence quotidienne », ceux qui ont montré que l'espace du quotidien est « une arène cruciale des cultures et sociétés modernes ». (Chase, Crawford, Kaliski 2008, p. 7).

Pour de Certeau, en effet, l'homme ordinaire se soustrait en silence à l'assignation du rôle de soumis aux règles de la ville en détournant les codes et objets, en transformant les espaces via des tactiques de résistance inventives. Il oppose les stratégies, instruments de ceux qui ont le pouvoir, aux tactiques, instruments puissants des citoyens, pour adapter les règles aux usages et cultures (de Certeau 1980).

Non sans lien avec le concept de de Certeau, l'architecte français Daniel Pinson affirmera que s'approprier, c'est détourner les usages initiaux d'un lieu (Pinson 1993). Ses propos se rapportent à des situations observées dans des quartiers pauvres en France.

⁸⁶ Alexander inspirera, à son tour, les *new urbanists*, qui cherchent dans les formes traditionnelles une certaine harmonie idéalisée de la ville.



Figure 124. Vente de production artistique à l'arrêt de bus (Chase, Crawford, Kaliski 2008, p. 75)

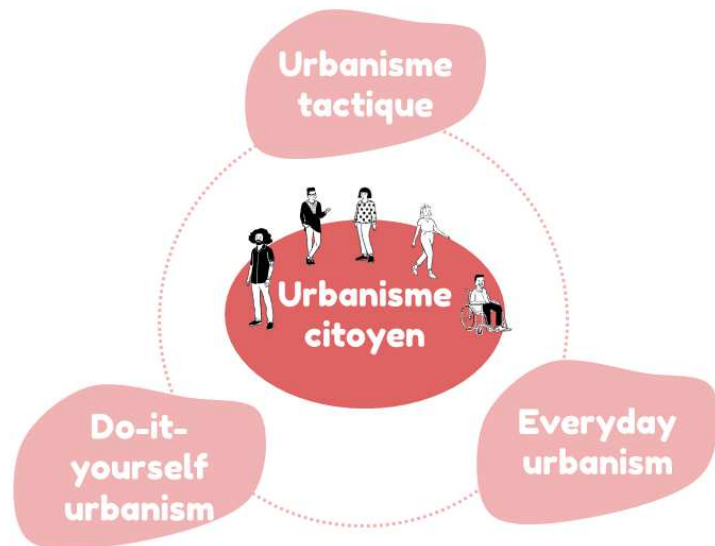


Figure 125. Trois courants de l'urbanisme citoyen. @Larissa Romariz Peixoto

Les définitions des mouvements de *l'urbanisme citoyen* et les discussions autour de leurs similitudes et différences abondent, mais nous pouvons considérer que, tant le *DIY* que l'urbanisme tactique ou encore le *everyday urbanism*, s'appuient sur la créativité et l'engagement dont les citoyens font preuve dans l'aménagement d'espaces collectifs.

Nous considérerons ici le *DIY* comme une intervention créative, collective et engagée, à bas coût et à petite échelle, plutôt que comme une initiative citoyenne et à caractère contestataire⁸⁷.

L'urbanisme tactique serait plutôt la version institutionnalisée de ces actions citoyennes sur l'espace public où un cadre est posé par les autorités en vue d'interventions « légères et fréquemment réversibles, éloignées des modes d'intervention lourds des pratiques traditionnelles de l'urbanisme » (Douay, Prévot 2016)⁸⁸.

Le dernier courant, le *everyday urbanism* s'éloigne des deux premiers dans la mesure où il célèbre le design urbain par défaut plutôt que par intention (Kelbaugh 2000). En ce sens, il nous semble plus pertinent pour la compréhension de nos terrains. Pour Margaret Crawford, qui a théorisé le concept, le *everyday urbanism* rendrait plus visible les histoires ordinaires de la vie de tous les jours, plutôt que de concevoir le statique (infrastructures, équipements et bâtiments). Il s'agirait, in fine, de considérer avec respect et attention la ville du présent (Kaliski 2008),

⁸⁷ Les occupations spontanées des ZAD (zones à défendre) rentreraient dans cette définition, tout comme les désormais célèbres *Park(ing) Days*. Ces derniers sont des occupations temporaires de zones asphaltées, typiquement des emplacements de stationnement par du mobilier (chaises, tables, jeux pour enfants) et interventions artistiques ou de végétalisation. Il s'agit désormais d'un mouvement international pratiqué dans de nombreuses villes à travers le monde (<https://www.myparkingday.org/>).

⁸⁸ Les appels à occupation temporaire de friches urbaines qui se sont multipliés en France et en Belgique depuis les années 2000 rentreraient dans cette catégorie.

à l'image des aménagements temporaires de vente informelle sur le parking d'un centre commercial de Los Angeles ou de points nomades de vente de productions artistiques (Figure 124).

Parce que les théories et méthodes d'auteurs comme Lynch, Alexander, Gehl et Crawford interpellent la production institutionnelle ou spontanée des portions de ville étudiées dans nos travaux, celles-ci seront convoquées et critiquées tout au long de la thèse.

Mais les systèmes proposés par ces architectes ne suffisent pas à décoder les paradoxes identifiés au chapitre 3 et, plus largement, les situations vécues dans les quartiers. **Comment comprendre le fort attachement des habitants du Nouveau Monde à leur quartier, alors que celui-ci leur renvoie une image de déclassement culturel et symbolique, tel qu'évoqué au chapitre 3.2 ?** Un deuxième champ conceptuel est alors convoqué : celui du rapport entre l'habitant et son quartier ségrégué.

4.2. L'HABITANT DU QUARTIER POPULAIRE ET LA VILLE – UNE HISTOIRE DE SÉGRÉGATION



Figure 126. La définition du concept social du stigmate par Erving Goffman

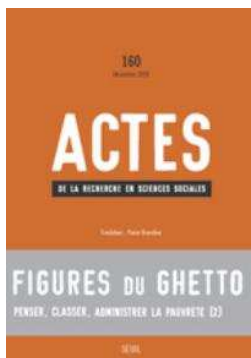


Figure 127. Les rapports ambigus au quartier par Loïc Wacquant

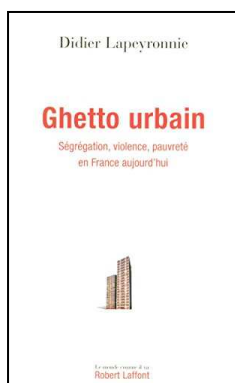


Figure 128. Le ghetto en France par Didier Lapeyronnie

Comment la valeur d'usage peut-elle se manifester dans un quartier ségrégué ? Comment tenir compte de cette manifestation dans les pratiques de l'urbanisme ?

Le terrain où les travaux de thèse ont trouvé leur origine est fortement marqué par la précarité, le stigmate et la ségrégation socio-spatiale. En vue de comprendre cette dimension essentielle mais peu abordée dans la littérature décrite précédemment, une incursion dans d'autres disciplines, et particulièrement dans la sociologie, s'impose.

Depuis la définition du concept social du stigmate par le sociologue canadien Erving Goffman en 1963 (Goffman 1963) (Figure 126), la sociologie a, au fil de certains textes, établi un lien avec sa dimension spatiale.

Le sociologue français Pierre Bourdieu sera sans doute celui qui décrira le plus finement les liens entre ségrégations spatiale et sociale au travers, notamment, de l'identification de *l'effet lieu* (Bourdieu 1993). Il expliquera que les différents types de capital (culturel, symbolique, économique, social) offrent à ceux qui les détiennent un pouvoir sur l'espace et sur le temps. Les répartitions sociales dans l'espace de la ville et la relégation aux périphéries peu accessibles des personnes ayant peu accès à ces capitaux en seraient l'exemple type. Plus récemment, l'anthropologue belge Pascale Jamouille évoquera la notion proche de *système d'emprise* qui se déploie sur l'avenir des habitants de quartiers populaires telle une toile d'araignée (Jamouille 2021). Cette emprise est intimement liée aux différentes formes de honte qui les accompagne. Le sociologue français Vincent de Gaulejac (de Gaulejac 1996) nous permet de décoder celle décrite par les habitants rencontrés.

Influencé par l'œuvre de Bourdieu, le sociologue et anthropologue français travaillant aux États-Unis Loïc Wacquant décrira le ghetto noir étatsunien comme une « institution à double face » en ce sens où il remplit des fonctions opposées de confinement pour la catégorie dominante et de protection pour la catégorie dominée (Wacquant 2005) (Figure 127). Bien que développant des discours assez opposés, Didier Lapeyronnie, également sociologue français, et Wacquant vont analyser, sous le prisme des mécanismes de ségrégation socio-spatiale en cours aux États-Unis, les phénomènes similaires à l'œuvre en périphérie des grandes et moyennes villes françaises (Lapeyronnie, Courtois 2008) (Figure 128). Cette littérature nous éclairera sur les rapports ambigus habitant-quartier observés. Mais la configuration historico-socio-urbanistique des quartiers analysés par ces deux sociologues n'est pas celle du sillon minier franco-belge observé dans nos travaux. À ce titre, les travaux du collectif de sociologues et géographe Rosa Bonheur sont



Figure 129. La semi-autonomie des quartiers populaires par Rosa Bonheur

assez éclairants en ce qu'ils s'emploient à une analyse sociologique de quartiers populaires à Roubaix, territoire proche de celui que nous analysons. Parmi les contributions de ce collectif, nous retenons la déconstruction de l'idée assez répandue mais réductrice de la « solidarité populaire vertueuse » (Collectif Rosa Bonheur 2019).

Enfin, la question majeure en urbanisme reste la contextualisation territoriale des enjeux sociologiques révélés par le terrain et expliqués en partie par la littérature qui précède. **Comment mettre en perspective les phénomènes observés sur le terrain ? Les paradoxes décrits précédemment détiennent-ils des ressources résiduelles à valoriser ?**

4.3. L'HABITANT DU QUARTIER SÉGRÉGUE, LE LIEU, LE TERRITOIRE

Tout au long de la recherche, il a été question de lieux qui, dans l'acception du philosophe français Thierry Paquot, « contribuent indéniablement à faire de nous ce que nous sommes » (Paquot 2020).

C'est ce rapport aux lieux, si particulier dans les quartiers populaires, qui nous a conduits, en fin de parcours intellectuel, à placer les quartiers dans une perspective plus large. L'enjeu est bien de positionner ces espaces dans le débat sur l'avenir planétaire et donc, d'élargir la réflexion autour des *lieux*, tels que vécus dans les quartiers, aux *territoires*. La question sous-jacente est comment ce rapport aux lieux et le vocabulaire socio-spatial y relatif, constitutifs du projet populaire peuvent-ils se transformer en matière à projet territorial ?

La présente thèse ouvre la voie pour des recherches ultérieures qui exploreraient cette question dans le sillon du travail des territorialistes italiens chapeautés par l'architecte urbaniste Alberto Magnaghi. En effet, ce groupe de scientifiques investit depuis les années 1990 le « couple territoire-lieu » (Banos 2009). Il propose de prendre soin et de valoriser les lieux en vue de reconstituer des conditions d'une vie de partage avec les autres espèces, en accord avec les ressources naturelles. La valorisation des lieux serait l'une des composantes de la bio-région urbaine, un concept de projet territorial résilient, local et solidaire, en somme, « le retour aux équilibres des lieux du monde ». (Magnaghi 2014)

4.4. FOCUS SUR LA VITALITÉ URBAINE RECHERCHÉE PAR JAN GEHL

Une soirée dans le quartier de l'Île aux Oiseaux : la rue Anto Carte, bordée de maisons individuelles ressemble à une fête. Les voisins discutent et les enfants jouent. Invitée à m'y rendre par l'une des mamans fréquentant la maison de quartier, je traverse la rue sous les regards inquisiteurs des habitants. A côté, dans l'allée des Oiseaux, au pied des immeubles à appartements, seul un couple traverse rapidement l'espace public. Que se cache-t-il derrière des ambiances si contrastées ? Quelles sont les conditions de vie dans l'espace public de ce quartier ?⁸⁹ C'est la réponse à des questions similaires aux nôtres telles que reprises dans l'extrait du carnet de terrain ci-dessus, qu'a cherché à trouver Jan Gehl dans ses ouvrages.

Largement influencé par Jane Jacobs, l'architecte urbaniste danois se positionne depuis 1966, date du démarrage de ses recherches sur la forme et l'usage des espaces publics, comme un défenseur acharné de la vie dans l'espace public. C'est dans la confrontation de sa pensée avec celle de son épouse Ingrid Gehl, psychologue, qu'il observera le décalage important entre les espaces produits par la pensée moderniste et les attentes de femmes, hommes et enfants en tant qu'utilisateurs des espaces publics. L'influence des travaux sur la psychologie de l'espace d'Ingrid Gehl sur ceux de l'architecte est considérable, l'analyse du lien entre comportements humains et formes étant au cœur de toute son œuvre.

Pour Gehl, l'idéologie moderniste a privilégié les grandes distances, la ville fonctionnaliste et la résidence hygiéniste bien éclairée, en rejetant la ville traditionnelle. « Tandis que, jadis, on construisait les villes en bordant l'espace public de bâtiments, les zones urbaines d'aujourd'hui ne sont souvent plus que des ensembles bigarrés d'immeubles spectaculaires, isolés de leur environnement et séparés les uns des autres par de larges avenues et de vastes parcs de stationnement » (Gehl 2012, p. 68).

Ce modèle a produit plusieurs exemples de bâtiments extraordinaires vus d'hélicoptère ou de *skylines* esthétiques à couper le souffle. Néanmoins, vus à échelle du piéton, ils suscitent moins l'enchantement ; l'échelle humaine n'étant pas la priorité, la rencontre est pratiquement impossible.

« En général, l'urbanisme moderniste ne s'intéresse pas aux interconnexions, c'est-à-dire à l'espace entre les immeubles. La spécialisation à outrance [des métiers d'architecte, de paysagiste, d'ingénieur... ndla] isole le lieu et ce qu'on y construit de la vie et de la

⁸⁹ Notes du carnet d'observation – juillet 2019



Figure 130. Principes d'intervention urbaine à Rosengård, Malmö, 2009. @www.gehlpeople.com

compréhension intuitive de l'espace, qu'on s'empresse de marginaliser. » (Gehl, Svarre 2019, p. 59)

Contrairement à Jane Jacobs, qui reste au stade de la critique (elle est journaliste), Jan Gehl va s'attacher à développer une méthodologie urbanistique qui place la vie dans l'espace public au centre des préoccupations de tout urbaniste. Ce dernier deviendrait, selon cette méthode, avant tout un fin observateur de la vie des espaces, son rôle étant d'abord de la préserver ou de la provoquer dans une logique où l'on s'inquièterait d'abord de la vie (1), puis de l'espace (2), et enfin des immeubles (3), indiscutablement dans cet ordre (Figure 131).

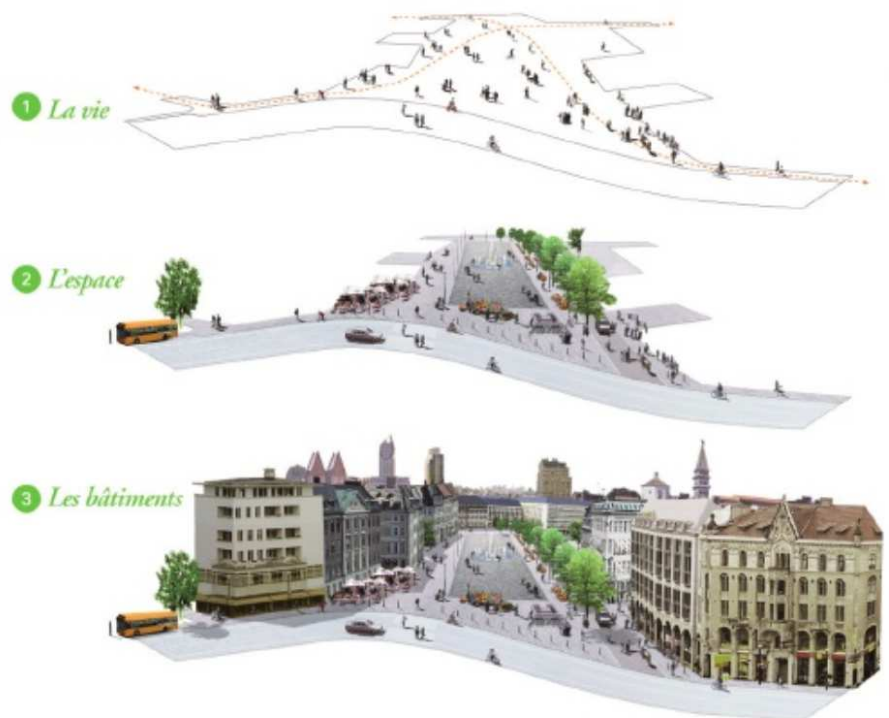


Figure 131. L'ordre selon laquelle la conception urbaine devrait se réaliser, selon Jan Gehl : la vie, l'espace, les bâtiments, dans cet ordre. @www.gehlpeople.com

Il milite pour « une ville à échelle humaine » et en décode 5 principes fondamentaux à respecter pour y arriver, à savoir :

- une grande proximité des différentes fonctions urbaines afin d'assurer une masse critique de personnes et événements ;
- une grande diversité de fonctions par quartier afin d'assurer une durabilité sociale et un sentiment de sécurité ;
- des espaces accueillants pour piétons et cyclistes ;
- l'ouverture des façades pour favoriser une grande interaction entre intérieur et extérieur ;
- des aménagements incitant les personnes à passer le plus de temps possible dans l'espace public

Cette méthode sera appliquée dans ses nombreux projets menés à Copenhague, New York ou Melbourne. La force de son travail naît sans doute de cet ancrage réel de la théorie, évoluant au gré de ses expériences en tant qu'urbaniste praticien.

Fin communicant, il garantit par son langage extrêmement accessible et ses ouvrages abondamment illustrés (Figure 132) une large diffusion de son message auprès de professionnels de l'urbain et de décideurs⁹⁰.

C'est précisément la capacité de ses concepts à expliquer les situations observées sur nos terrains que les présents travaux de thèse interrogent.

Si l'efficacité de son message percole relativement bien auprès du grand public, ses modèles semblent généralistes et s'appliquent souvent aux métropoles, aux grandes villes, aux densités importantes. Qu'en est-il des plus petites villes et des quartiers ?

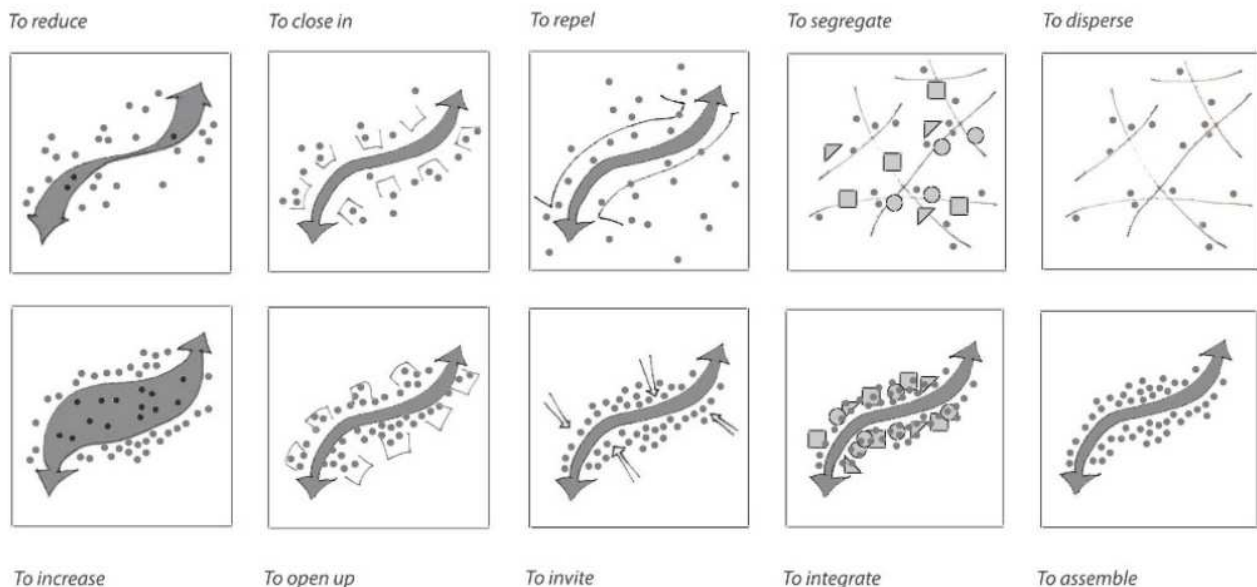


Figure 132. Propriétés des espaces selon Gehl (Gehl 1971; 2012)

L'échelle du quartier pour Gehl

Jan Gehl va décortiquer les éléments participant à l'animation de l'espace public (Figure 133). Ce faisant, son analyse portera prioritairement sur les zones centrales et polyfonctionnelles des grandes et moyennes villes. Ce n'est pas pour autant qu'il négligera le questionnement de la vie dans les rues et quartiers résidentiels. Waterloo et Kitchener au Canada, mais

⁹⁰ Dans notre pratique professionnelle en tant que conseillère de 23 communes belges, Jan Gehl compte parmi les peu nombreux noms de l'architecture et de l'urbanisme que les décideurs politiques et administrations communales citent en exemple. Ce n'est, en revanche, pas pour autant que les projets urbains menés par ces derniers intègrent les principes développés dans les ouvrages de l'architecte.

aussi des quartiers de Melbourne ou, plus récemment, Rosengard (Figure 130) à Malmö en Suède, feront l'objet d'une série d'observations. Ses analyses porteront sur les éléments architecturaux et urbanistiques favorisant la rencontre et les conditions pour une présence de courte ou longue durée dans l'espace public tels que les devants de porte, la qualité des façades, leurs baies et ouvertures ainsi que la taille des espaces publics. Il s'intéressera aux interstices, à la rue, à la petite échelle et aux proportions raisonnées facilitant un usage « heureux » de l'espace public.

Pour Gehl, « la bataille pour la qualité des villes se joue **sur la petite échelle** ». « La qualité des logements et de l'espace urbain à hauteur du regard est déterminante pour celle de la vie quotidienne, même si d'autres aspects de la planification urbaine laissent à désirer. » Une ville doit permettre aux gens de « marcher, de se tenir debout, de s'asseoir, d'observer, d'écouter et de parler dans de bonnes conditions » (Gehl 2012, p. 131) (Figure 133).

Gehl n'est pas le premier à chercher la « juste échelle » en urbanisme. Cette question, mais surtout celle de l'impact de l'échelle des espaces ou bâtiments sur les comportements humains, bien qu'ancienne, prend une dimension centrale à partir de travaux d'auteurs comme Lewis Mumford, historien américain et critique des premiers urbanistes progressistes du début du XXe siècle dont il est contemporain.

Dans ses travaux centrés notamment sur la continuité urbanistique et l'enracinement socio-temporel des établissements humains, Lewis Mumford⁹¹ évoque l'importance de la petite échelle comme condition pour le développement de rapports sociaux. Il affirme que la limitation en gabarit, densité et surface sont absolument nécessaires pour les rapports sociaux réels (Mumford cité par Choay 1965, p. 64). Si le débat est ancien, Jan Gehl va appliquer ses théories à des terrains d'étude et rendre ainsi ses concepts opérationnels.

Les concepts de Gehl, sont-ils pour autant universels ? Ses terrains de recherche et application, bien que répartis sur plusieurs continents, concernent des contextes sociologiques relativement homogènes, des populations de classe moyenne ou supérieure. Fonctionnent-ils dans d'autres contextes ? Dans le prochain chapitre, nous verrons de quelle

⁹¹ Dans son traité sur les courants urbanistiques, Françoise Choay considère que les travaux de Mumford font émerger un apport nouveau « sous le signe de la continuité historique, sociale, psychologique, géographique ». Elle met en parallèle les recherches de Mumford et celles du psychiatre L. Duhl, qui en 1963, disait déjà : « aussi complexe et avancé que soit notre monde, la relation de proximité continue à jouer un rôle important dans le développement des valeurs, des carrières et des modes de comportement » (Duhl cité par Choay 1965).

manière le vocabulaire développé par cet architecte permet ou pas de comprendre Dutemple, Rieu, Cuvinot et Nouveau Monde.













Protection	<p>PROTECTION CONTRE LA CIRCULATION ET LES ACCIDENTS</p> <ul style="list-style-type: none"> • Protection des piétons • Élimination de la crainte de la circulation automobile 	<p>PROTECTION CONTRE LA VIOLENCE ET LA CRIMINALITÉ</p> <ul style="list-style-type: none"> • Espace public animé • « Yeux en action » • Chevauchement des fonctions diurnes et nocturnes • Éclairage adéquat 	<p>PROTECTION CONTRE LES PERCEPTIONS SENSORIELLES DÉSAGRÉABLES</p> <ul style="list-style-type: none"> • Vent • Pluie et neige • Froid et chaleur intenses • Pollution • Poussière, bruit et lumière éblouissante 
Confort	<p>POSSIBILITÉ DE MARCHER</p> <ul style="list-style-type: none"> • Espace suffisant • Absence d'obstacles • Surfaces adéquates • Accessibilité pour tous • Façades intéressantes 	<p>POSSIBILITÉ DE SE TENIR DEBOUT</p> <ul style="list-style-type: none"> • Effet de bordure et zones où se tenir debout • Présence d'appuis 	<p>POSSIBILITÉ DE S'ASSEOIR</p> <ul style="list-style-type: none"> • Zones où s'asseoir • Mettre à profit les avantages des lieux : vues, soleil, gens • Endroits agréables où s'asseoir • Bancs publics où se reposer 
	<p>POSSIBILITÉ D'OBSERVER</p> <ul style="list-style-type: none"> • Distances d'observation raisonnables • Champs de vision dégagés • Vues intéressantes • Éclairage nocturne 	<p>POSSIBILITÉ DE PARLER ET D'ÉCOUTER</p> <ul style="list-style-type: none"> • Faibles niveaux de bruit • Mobilier urbain offrant des espaces de conversation 	<p>POSSIBILITÉ DE JOUER ET DE FAIRE DE L'EXERCICE</p> <ul style="list-style-type: none"> • Cadre propice à la créativité, à l'activité physique, à l'exercice et aux jeux • Conditions réunies à toute heure du jour et de la nuit • Conditions réunies en toutes saisons 
Attrait	<p>ÉCHELLE</p> <ul style="list-style-type: none"> • Immeubles et espaces urbains à échelle humaine 	<p>POSSIBILITÉ DE PROFITER DES BONS CÔTÉS DU CLIMAT RÉGIONAL</p> <ul style="list-style-type: none"> • Soleil et ombre • Chaleur et fraîcheur • Brise 	<p>EXPÉRIENCES SENSORIELLES POSITIVES</p> <ul style="list-style-type: none"> • Qualité du design et des détails • Qualité des matériaux • Vues agréables • Arbres, plantes, eau 

Figure 133. Les douze critères pour garantir la qualité de l'espace public selon Jan Gehl (2006 et 2012). Pour des villes à échelle humaine, 2012, p. 251

4.5. FOCUS SUR LA FOLLE ENTREPRISE D'ALEXANDER

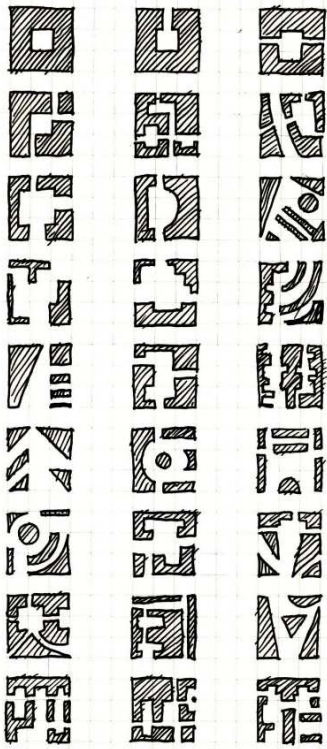


Figure 134 : Les espaces positifs. A Pattern Language (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977)

Dans les mouvements scientifiques de contestation du modernisme de la deuxième moitié du XXe siècle, une tendance majeure marquera la pensée scientifique : l'émergence d'une plus grande perméabilité entre les disciplines de l'urbanisme et celles de la sociologie, de l'anthropologie et de la psychologie. Une place plus importante est accordée à l'expérience sociale et psychologique des espaces.

Christopher Alexander est l'un des pionniers des études scientifiques du comportement des personnes dans l'espace public. Il liera ses trois formations (architecture, anthropologie et mathématique) pour développer, tout au long de sa carrière, différentes thèses aussi minutieuses que complexes qui tenteront de comprendre, d'expliquer et de reproduire ce qu'il appellera la beauté intemporelle des espaces et bâtiments. Selon lui, cette beauté, tout comme la vie et l'harmonie des espaces trouvent leur origine dans la complexité de la vie urbaine. Il reproche aux urbanistes fonctionnalistes leur incapacité à la comprendre, ce qui donnerait lieu à une conception abstraite et rationaliste d'espaces et bâtiments et ferait fi d'usage et besoins humains.

Trois théories majeures, complexes, ambitieuses et polémiques, ressortent de ses travaux⁹² :

- Selon l'auteur, les bâtiments traditionnels (ceux qui ont résisté au temps) sont le produit d'un système de valeurs partagé et d'une adaptation par essai-erreur conduisant les éléments de design à un équilibre harmonieux. Cette théorie, développée essentiellement dans *De la synthèse de la forme* (1971) **exploite la justification de la forme comme un produit des usages**, s'opposant à la forme moderniste qui résulte, selon lui, de l'imposition de règles formelles et de concepts abstraits à un seul épisode de conception, créant un résultat où les « forces » sont déséquilibrées. En remettant l'usage au centre du processus de conception, Alexander valorise l'expertise de l'utilisateur, préoccupation centrale des présents travaux de thèse.
- Il existe, selon Alexander, une **qualité centrale** qui est « le critère fondamental de la vie et de l'esprit chez un homme, une ville, un bâtiment ou un désert. Cette qualité ou beauté est objective et précise, mais elle ne peut pas être nommée » (1979, p. 54). La beauté intemporelle associée à une relation intime entre l'environnement et ses habitants constituera le cœur de son ouvrage *The Timeless Way of Building* (1979), mais sera aussi centrale dans ses écrits à visées plus opérationnelles que sont

⁹² Classement proposé par Dawes et Ostwald, architectes et chercheurs canadiens explorant les limites entre l'architecture et les mathématiques. (Dawes, Ostwald 2017)

The Oregon Experiment et *A Pattern Language* (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977) (Figure 134). Dans ce dernier, l'auteur décompose les formes architecturales et urbaines en 253 motifs élémentaires ou *patterns* complémentaires qui traduisent le confort et le bien-être pour un être humain. Son essai sur la forme urbaine positive en fait partie (Figure 134).

- Dans sa plus récente quadrilogie, *The Nature of Order* (Alexander 2002; 2004a; 2005; 2004b), probablement l'ouvrage le plus conséquent et le plus abstrait, Alexander transcende la notion des *patterns* issus des usages liant architecture et comportement social, pour explorer davantage la beauté, ou plus précisément, **ce qui définit la « vie » dans un environnement bâti ou non.**

Il détermine, au départ de l'observation de centaines d'espaces, paysages et bâtiments, ce qu'est la « structure vivante », à la fois objective, structurelle, géométrique, formelle et personnelle, liée au sentiment qu'elle provoque, ou à la manière dont elle peut toucher les hommes.

Il prétend réunir deux domaines restés, selon lui, trop longtemps (pendant 4 siècles) éloignés l'un de l'autre : celui des formes géométriques et celui du sentiment qu'elles créent. Quinze propriétés formelles et sensorielles des structures vivantes sont alors identifiées (Figure 135).

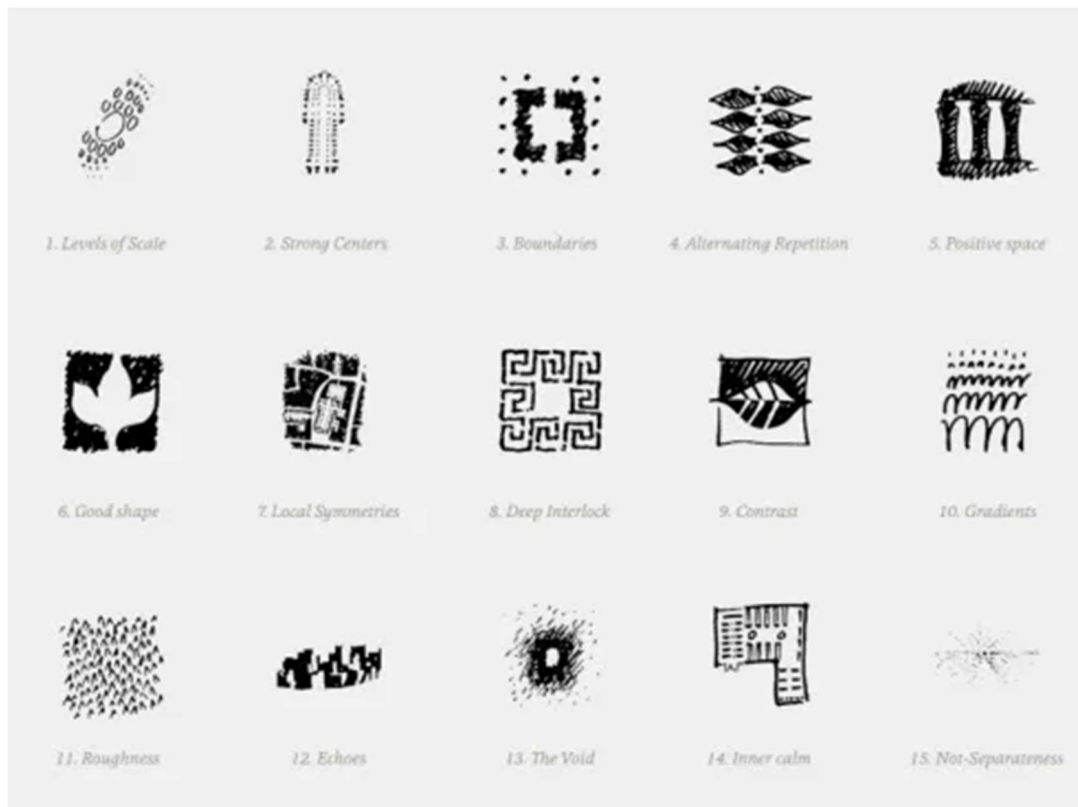


Figure 135. 15 propriétés des « structures vivantes ». *The Nature of Order* (Alexander 2002)



Figure 136. Plus les activités accroîtront autour des espaces, plus ils seront vivants, *Pattern 124, Activity pockets, A Pattern Language* (Alexander et al. 1977, p. 599-602)

Par son œuvre, Alexander dépasse la critique de l'urbanisme et de l'architecture fonctionnalistes. Il se lance dans une entreprise de taille : saisir ce qu'il y a d'insaisissable dans la beauté et la vie des espaces bâtis et non bâtis. Il avance la thèse selon laquelle cette beauté résulterait des processus de conception et des séquences de décisions qui ont engendré ces espaces. Il relie processus scientifique, esthétique et sens commun. Contrairement à Gehl, qui opérationnalise facilement ses théories, l'abstraction extrême des recherches d'Alexander, notamment les plus récentes⁹³, les rend inaccessibles pour une grande partie de praticiens urbanistes⁹⁴, sans doute la raison principale de sa faible diffusion auprès de ces derniers et dans les écoles francophones. Pourtant, le souhait de l'auteur, affiché dans ses interviews et ouvrages, est que toute personne puisse objectiver la beauté. Pour être acteur de l'espace, elle bénéficierait d'outils, lui permettant de composer, construire et agencer logements, espaces publics ou équipements.

C'est ouvertement un des objectifs de *A Pattern Language* (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977), ouvrage majeur et nettement plus accessible, d'une équipe de chercheurs du *Center for Environmental Structure* de Berkeley, en Californie, pilotée par Christopher Alexander. Par cette approche, fondée sur la théorie de la forme, l'auteur va tenter de rendre solidaires formes architecturales ou urbanistiques et usages sociaux en décomposant l'ensemble des formes, de la poignée de porte à la pièce de la maison et, plus largement, à la distribution des villes en 253 motifs élémentaires ou *patterns* se complétant les uns les autres. Ils sont organisés selon 3 échelles : villes, bâtiments et constructions. Ensemble, ils forment un langage destiné à être communiqué et utilisé par des professionnels ou non professionnels qui souhaitent concevoir un logement, améliorer un quartier ou aménager un espace de bureaux.

Alexander va décomposer davantage que Gehl les espaces et les usages. Ses minutieux *patterns* peuvent concerner la dimension des places, leur fréquence dans le tissu urbain, leur forme, leurs limites (Figure 136), la largeur et les matériaux des chemins, le positionnement des fontaines ou statues, mais aussi les conditions favorisant la danse dans la ville, l'accueil des personnes âgées ou encore des enfants.

Comment la beauté intemporelle des formes et usages, la bonne forme qui résiste au temps et les principes de conception annoncés par Alexander, s'appliquent-ils à l'échelle du quartier ? Dans quelle mesure permettent-ils de le comprendre ? Ses *patterns* pourraient-ils constituer, en retour, un outil

⁹³ *The Nature of Order* est un ensemble de 4 volumes comptabilisant 2158 pages au total, écrits dans un style prolixe et abstrait.

⁹⁴ Outre le fait que ses ouvrages ne sont pas traduits en français.



Figure 137: De la ville hétérogène à la mosaïque de sous-cultures. A *Pattern Language*, pattern 8, p. 42-50.

pour la participation des habitants à la fabrique de la ville ? Pour répondre à ces questions, intéressons-nous à la vision du quartier que propose Alexander.

L'échelle du quartier pour Alexander

Les quartiers sont pour Alexander des structures d'organisation de la ville qui méritent d'être soignées puisqu'elles participent à l'épanouissement personnel des habitants dans leur diversité.

Bien que les quartiers ne représentent le cœur de sa recherche, au moins 4 de ses *patterns* en définissent le rôle, la localisation dans la ville au regard des centres d'activités, des places et des routes principales, l'importance de leurs limites et de leur expression culturelle différenciée⁹⁵. D'autres *patterns* précisent les modes d'organisation spatiale favorisant la vie en société particulièrement dans les quartiers⁹⁶.

En préalable, l'auteur explique que la ville mérite d'être répartie en une vaste mosaïque de différentes sous-cultures, chacune avec son propre territoire et la capacité de créer son propre style de vie distinct des autres. Selon lui, la ville hétérogène, d'apparence plus riche puisque toutes les cultures y sont mélangées, est, en réalité, plus pauvre, le mélange conduisant à la banalisation et à la perte de finesse ou de richesse culturelle. Sans pour autant évoquer explicitement le quartier, l'auteur précise que les personnes ont un besoin d'appartenance à une unité spatiale identifiable et que celle-ci doit être assez petite pour que chaque personne puisse avoir facilement accès à une grande variété de styles de vie dans son environnement immédiat (Figure 137). C'est, en soi, la condition pour éviter la création de ghettos hermétiques.

La couleur anthropologique et sociologique des propos d'Alexander est explicite et l'auteur n'hésite pas à faire appel à des enquêtes menées dans les années 1950 auprès d'habitants de quartiers des États-Unis pour avancer des chiffres tels que la taille idéale des quartiers (en-dessous de 1500 habitants, idéalement 500), théories, par ailleurs, aujourd'hui facilement contestables. Ses enquêtes montrent que c'est en-dessous de ce seuil que les habitants arrivent à s'identifier à une unité spatiale. Se basant sur les enquêtes, il lance des injonctions telles que la nécessité absolue d'éviter les routes majeures traversant les quartiers ou les nuisances liées au trafic lourd.

⁹⁵ Patterns 8 – Mosaic of subcultures, 13 – Subculture boundary, 14 – Identifiable neighborhood, 15 – Neighborhood boundary 35 – Household mix.

⁹⁶ Patterns 37 – House cluster, 38 – Row houses 36 – Degrees of publicness, 67 – Common land, 68 – Connected play, 69 – Public outdoor room.

En approfondissant les détails, Alexander va suggérer, sur base de ses observations, le positionnement des maisons par rapport aux espaces publics de quartier, l'agencement des façades et autres éléments de devant de porte capables d'appuyer la vie sociale tels que les murets de séparation entre espaces publics et privés (Figure 138), toute une série de caractéristiques drôlement en résonance avec celles de Jan Gehl⁹⁷.



Figure 138. Séparation entre espace public et privé. *Sitting walls, pattern 243, A Pattern Language* (Alexander et al. 1977, p. 1124-1127)

L'ensemble des *patterns* correspondent à des éléments ayant traversé le temps et fait leurs preuves en matière d'usage. Dans la définition de Akos Salingaros, collègue d'Alexander, ils sont « simplement une solution récurrente (ici pour un problème d'architecture ou de conception urbaine, mais généralement pour tout problème technique ou social) » (Salingaros 2003).

L'ambition de rendre la conception spatiale démocratique au travers de l'élaboration d'un vocabulaire universel compréhensible par tous, aussi louable soit-elle, peut-elle se concrétiser dans des contextes de privation des droits fondamentaux ? Les patterns d'Alexander sont-ils une clé pour l'interprétation et la conception des espaces des quartiers populaires ? C'est notamment ce que nous explorerons dans le chapitre 6.

⁹⁷ Les deux auteurs se connaissent par ailleurs.

4.6. FOCUS SUR L'APPRÉCIATION DE LA VILLE PAR LYNCH

Si la forme détachée du contexte et des usages était critiquée par différents professionnels, pour Françoise Choay, il était alors question de revenir à une autre dimension fondamentale pour la compréhension de la ville : sa valeur sémiologique. Elle termine son ouvrage phare *L'urbanisme, utopies et réalités* en annonçant la prise en compte de cette dimension comme l'avenir de l'urbanisme. Pour ce faire, elle s'appuie notamment sur les travaux de ses contemporains comme Kevin Lynch, architecte urbaniste et enseignant nord-américain qui centre ses recherches sur la façon dont les individus perçoivent l'environnement urbain (Choay 1965, p. 75-78).

En citant le mouvement du Bauhaus, dont les architectes revendiquaient la valeur d'usage des « objets » de la ville, comme des objets industrialisés, elle explique : « Pour eux, chaque objet était réductible à une bonne forme absolue, qui coïncida avec un prototype industrialisable. (...) « Ils avaient visé exclusivement la réalisation universelle du bien-être et méconnu le statut réel de l'objet socialisé, qui est à la fois utilisable pratiquement et porteur de significations. Or, le sens n'émerge pas naturellement de la bonne forme industrialisée ; au contraire, celle-ci veut ignorer l'épaisseur de sens de l'objet » (Choay 1965, p. 77).

Choay transpose ces remarques au plan de la ville. « Elle a subi, à travers le modèle, le traumatisme de la bonne fonction. Et c'était là, certes, le moyen de satisfaire rationnellement les grandes fonctions urbaines de base : celles qui font défaut aux non-logés, aux affamés de bien-être (...). Mais, au-delà de ce fonctionnalisme, au-delà du logement, il reste l'habiter. La ville n'est pas seulement un objet ou un instrument, le moyen d'accomplir certaines fonctions vitales ; elle est également un cadre de relations inter-conscientielles, le lieu d'une activité qui consomme des systèmes de signes autrement complexes que ceux évoqués plus haut » (Choay 1965, p. 78).

Selon Choay, le système de signes utilisé par les concepteurs ou aménageurs de la ville n'est compréhensible ou lisible que par le petit groupe qui les conçoit (les politiques, techniciens, et professionnels de tous horizons impliqués dans la fabrique de la ville). Il exclut, systématiquement les habitants, se privant ainsi d'un langage bien plus diversifié. Lynch va combler cette lacune.

Il décodera la façon dont les usagers de la ville construisent une image de celle-ci. Un pas de plus franchi vers l'habitant en tant que fabricant de la ville, même si celui-ci n'en est pas encore co-auteur. En tant que pionnier de la représentation spatiale du vécu, il développera en 1960 une méthodologie d'identification de l'image de la ville au travers de la

réalisation, par des individus, de cartes mentales des villes où ils se trouvent. Ces personnes sont interviewées et orientées par les chercheurs de son laboratoire. Les dessins ainsi produits sont retravaillés, compilés et mis à l'échelle afin de faire ressortir les éléments essentiels constitutifs de l'image de la ville en question par ses usagers. Il en résulte une série de schémas synthétiques et symboliques et une nomenclature de représentation du vécu simple et facilement maniable. Ceci explique sans doute que son ouvrage, *L'image de la Cité* (Lynch 1960), reste un repère pour bon nombre de professionnels de l'urbain.

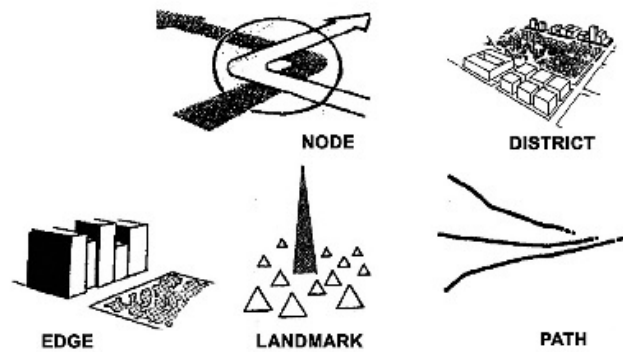


Figure 139. Les repères de lisibilité de la ville selon Kevin Lynch (Lynch 1960 [1985])

Kevin Lynch décompose la structure de l'Image de la cité en 5 éléments : les voies, limites, nœuds, quartiers et points de repère (Figure 139). La combinaison dynamique de ces éléments permet l'interprétation des formes urbaines selon que celles-ci structurent ou pas le vécu de la ville par les usagers lors de leurs déplacements.

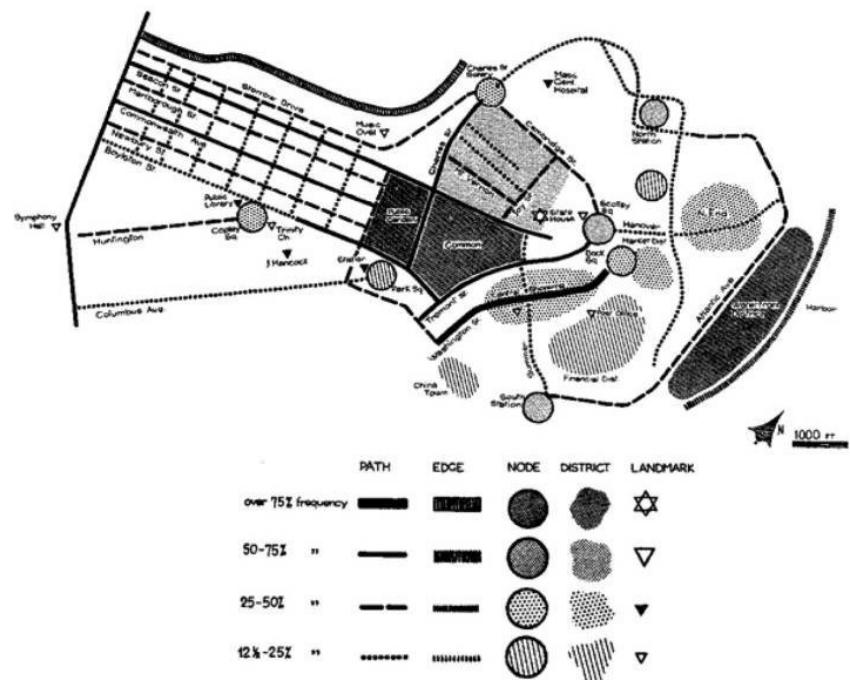


Figure 140 Image de la ville de Boston telle qu'elle ressort des esquisses de plan faites par les personnes interrogées. *L'image de la cité*, Kevin Lynch, (Lynch 1960, p. 171)

Il montre, par ce biais, que la lisibilité de la ville est un facteur déterminant son appréciation par les usagers. La force symbolique des schémas de Lynch est telle que de nombreux travaux s'en sont inspirés et ce, malgré des lacunes connues dont certaines identifiées par l'auteur comme étant un choix méthodologique.

Lynch approche la composition urbaine et le modelage de la ville comme un art, un objet artistique capable de révéler les sens. Il en fait d'ailleurs référence notamment dans la conclusion. L'espace physique est pour lui, le support des symboles et des mémoires : « Il est vrai que nous avons besoin d'un milieu qui ne soit pas seulement bien organisé mais aussi chargé de poésie et de symbolisme. (...) Mais une structure claire et une identité frappante constituent un premier pas vers le développement de symboles vigoureux. En apparaissant comme un *endroit* remarquable et bien soudé, la ville pourrait fournir un terrain au regroupement et à l'organisation de ces significations et associations d'idées.» (Lynch 1960, p. 140-141).

Il définira 10 qualités de la forme avec lesquelles un urbaniste doit opérer, notion trop souvent oubliée de son ouvrage et rappelée justement par Daniel Pinson en 2013 (Pinson 2013) : 1. La singularité, 2. La simplicité de la forme, 3. La continuité, 4. La dominance, 5. La clarté des liaisons, 6. La différenciation directionnelle, 7. Le champ visuel, 8. La conscience du mouvement, 9. Les séries temporelles, 10. Les dénominations et significations.

Paradoxalement, ses méthodes feront, in fine, abstraction du sens pour se contenter de la forme et sa composition.

Imaginées à partir de déplacements en voiture, comment ces méthodes se comportent-elles à hauteur d'homme et à la vitesse de la marche, dans un contexte particulier, le quartier populaire européen, bien distant de ses terrains d'étude que sont Boston, Jersey City et Los Angeles ?

Le quartier pour Lynch

En tant qu'élément constitutif (parmi les 5 définis) de l'image de la ville, le quartier représente avant tout, pour Kevin Lynch, une partie cohérente et relativement homogène de la ville, participant ainsi à sa compréhension. L'auteur fait ainsi référence aux caractéristiques physiques intrinsèques au quartier dans ses continuités diverses : « textures, espace, forme, détails, symboles, types de construction, affectation, type d'activité, habitants, degré d'entretien, topographie. » (Lynch 1960, p. 79). Bien que les sensations ou le bruit, source de quiétude ou d'angoisse, soient évoqués, bien que reconnaissant

« l'importance des habitants, des symboles, de l'ambiance, de la toponymie et des comportements sociaux pour la construction de l'identité d'un quartier, sa nomenclature se focalise davantage sur les caractéristiques physiques des quartiers formant un ensemble cohérent et homogène. » (Romariz Peixoto et al. 2021).

Le rapport entre les quartiers et les limites n'est pas négligé dans son analyse. Il affirme que « les quartiers ont des frontières de différentes sortes. Certaines sont fermes, bien déterminées, précises » ; « d'autres peuvent être floues ou incertaines » dans le chef des personnes interviewées.

Il précise aussi que certaines régions sont « introverties, renfermées sur elles-mêmes ; n'ayant que peu de rapports avec la ville autour d'elles ». « D'autres peuvent être extraverties, tournées vers l'extérieur et liées aux éléments qui les entourent ». Lynch n'associe par forcément les qualités des quartiers à la nature des frontières. Il affirme néanmoins que « des limites fortes, en faisant obstacle aux transitions d'un quartier à un autre, peuvent augmenter l'impression de désordre (de la ville ndla). ».

La notion d'espace vécu a évolué depuis Lynch, notamment au travers de la géographie sociale. Le géographe français Guy Di Meo a particulièrement investigué cette notion et a élargi sa définition. Il considère l'espace vécu comme « la manière dont chaque individu (avec sa part d'imaginaire, les déformations qui viennent de sa culture ou du groupe social auquel il appartient) se représente son espace de vie ». L'espace vécu exprime « le rapport existentiel que l'individu socialisé (donc informé et influencé par la sphère sociale) établit avec la terre » (Di Meo 1998). Cette définition entre en résonance avec les phénomènes observés sur nos terrains, tel que nous le verrons dans le chapitre 7.

4.7. FOCUS SUR L'OBSERVATION DE L'URBANISME BANAL DE CRAWFORD

Si l'architecture moderniste est contestée pour son caractère universalisant et peu ancré dans la culture locale, une partie de ses détracteurs reconnaîtront plus tard sa capacité à permettre la transformation et à répondre à l'évolution des besoins. Les théoriciennes d'Auria et Roux rappellent que Henri Lefebvre lui-même, soulignait, dans la préface de 1972 à l'édition anglaise de l'œuvre de Philippe Boudon que Le Corbusier avait réussi « à produire un type d'architecture qui se prête à la conversion », si bien que les occupants 'actifs' ont pu fabriquer un groupe social différencié en produisant des distinctions dans ce qui avait été imaginé comme un milieu urbain indifférencié ». (Lefebvre 1972 cité par d'Auria, Roux 2017). C'est dans cette brèche que s'inscrira le travail de Margaret Crawford. Contrairement à Alexander et Gehl, qui définissent au travers de leurs méthodes la « bonne forme urbaine », cette architecte va s'intéresser à l'appropriation des architectures « quelles qu'elles soient » (Figure 141).



Figure 141. Appropriation ethnique de la clôture d'une pompe à essence à Los Angeles. (Chase, Crawford, Kaliski 2008, p. 79)

Crawford et ses collègues s'insurgent contre les grands espaces planifiés et sous-utilisés des villes américaines (ils étudient particulièrement Los Angeles et New York) et s'intéressent à l'espace urbain quotidien. Ce dernier serait, selon Crawford, le tissu de connexion qui lie les vies quotidiennes entre elles (Chase, Crawford, Kaliski 2008, p. 6).

« Ambigu comme tous les espaces intermédiaires, le quotidien représente une zone de transition sociale et de possibilité avec le potentiel de nouveaux arrangements sociaux et de nouvelles formes d'imagination » (Chase, Crawford, Kaliski 2008, p. 6).

Son collègue John Kaliski explique que la ville de tous les jours possède une beauté propre, celle qui exhausse l'espace, résout les contraintes de programme avec des solutions intelligentes, même si temporaires. Cette ville de tous les jours aspire à un présent meilleur et travaille avec un cadre, ses conditions présentes et son histoire. Elle a une énergie qu'architectes, urbanistes et aménageurs tentent sans relâche de capturer (Kaliski 2008, p. 90).



Figure 142. A la suite de l'observation des pratiques des couples venant s'asseoir dans le parc au printemps, Hood discute de la réalisation d'un perchoir leur permettant une meilleure contemplation de la végétation. (Hood 2008, p. 159)



Figure 143. Les pratiques de recyclage sont considérées comme nécessaires mais peu esthétiques et nuisibles par les usagers. Hood imagine avec eux des bacs adaptés aux besoins exprimés. (Hood 2008, p. 161)

Les propos contenus dans l'ouvrage de ce groupe de chercheurs et praticiens, le *Everyday urbanism*, tendent à rester relativement abstraits à propos de la manière dont l'urbanisme du quotidien peut se mettre en place. Crawford précise qu'il n'existe pas une méthode unique mais des pratiques diverses qui valorisent la ville du quotidien. Ce sont finalement les *Urban Diaries* de Walter Hood qui proposent une piste d'application de cette théorie (Hood 2008, p. 152-176). Dans son texte, Hood expose la méthode d'observation et de projet qu'il a mise en place en vue d'adapter des petits parcs de quartier situés dans les parties de la ville considérées comme délabrées par les autorités de North California. Ces parcs auraient été conçus, dans les années 1970, selon les valeurs de la classe moyenne, celle qui correspond aux concepteurs, politiques et administratifs ayant en main politiques e projets urbains.

Pendant un an, Hood a observé l'utilisation quotidienne de l'un d'entre eux, le Durant Minipark, et a tenu un journal illustré composé de rubriques appelées *observation, analyse, solution et vision*. La prise de notes systématique de tous les usages observés selon les différentes temporalités (été et hiver, jour et nuit) donnerait une vision complète de l'urbanisme quotidien. Les détournements et improvisations spatiales seraient ainsi notées et dessinées. En se rendant disponible sur place, le designer accueille la voix de tous les usagers, y compris les plus éloignés des décisions à propos de la ville.

Ce que Hood appelle la *méthode improvisationnelle* permettrait de juxtaposer la sensibilisation à l'histoire des lieux et l'observation des rythmes quotidiens de l'espace. Elle permettrait d'ouvrir les yeux et les oreilles du designer à la communauté, tout en faisant émerger des voix que les experts n'ont pas l'habitude d'entendre ou « ne veulent pas entendre » (Hood 2008, p. 155). Mais le designer n'est pas relégué au rôle de facilitateur. Il propose des interprétations formelles, discutées sur place, qui répondent aux besoins exprimés ou observés (Figure 142 et Figure 143). Cette méthode poursuivrait les objectifs d'imaginer des adaptations spatiales qui accueillent des changements spontanés, de renforcer l'image de la communauté, mais aussi d'étendre et enrichir la tradition de la conception environnementale, finalement pas si loin des objectifs de Kevin Lynch.

La différence fondamentale entre les théories de Lynch, Alexander, Gehl et celle du *everyday urbanism* reste que cette dernière considère que ce n'est ni le design ni la forme qui détermine le comportement (Kelbaugh 2000), mais bien la culture.

La théorie de Margaret Crawford peut-elle aider à interpréter les relations entre forme, usage et sens dans les quartiers français et belges étudiés ? Peut-elle fournir des pistes pour la valorisation du vocabulaire populaire en tant que matière à projet ? C'est ce que nous verrons dans les chapitres suivants.

CONCLUSION

Le cadre théorique de base autour duquel la discussion se fera est placé : les concepts, méthodes et systèmes développés à partir de la seconde moitié du XXe siècle pour concevoir et réaliser des espaces de quartier en mettant à l'avant-plan l'usage et la rencontre. Ce cadre émane directement des problématiques soulevées par le terrain. Les travaux de Christopher Alexander, Jan Gehl, Kevin Lynch et Margaret Crawford en seront le socle, mais d'autres auteurs seront également mobilisés en fonction des thématiques plus précises explorées.

Pour Jan Gehl, présenté au chapitre 4.4, les parties prenantes au projet urbain doivent partir de ce qui fait l'animation dans la ville en vue de concevoir des espaces vivants et souhaitables par tous. Ses règles de la vie en ville et les formes qui les accompagnent, largement influencées par la psychologie de l'espace, seraient les outils pour y parvenir.

Kevin Lynch, de son côté, a influencé des générations entières d'urbanistes dans le décodage de l'image de la ville par ses habitants. Il a mis la perception de l'usager au centre de la conception urbaine, comme expliqué dans le chapitre 4.6.

Pour Christopher Alexander, tous les citoyens devraient se positionner en tant qu'acteurs de la ville et ainsi, concevoir, construire et gérer les espaces produits. Ses *patterns*, décrits au chapitre 4.5, en seraient les outils pour y arriver⁹⁸. Cet auteur, avec d'autres de son époque, John Turner⁹⁹ en tête, sera un précurseur d'une série de concepts et pratiques qui reconnaissent la valeur de l'habitant en tant qu'expert du vécu. Les pratiques de ce courant ont été théorisées à partir des années 1970, mais ont connu une large diffusion depuis les années 1990 et 2000. Certains auteurs tels que Simone et Lucien Kroll (Kroll 2000) valoriseront l'avis des usagers dans la fabrique de la ville au travers de techniques poussées de participation citoyenne; d'autres valoriseront leur savoir-faire au travers d'une série de pratiques regroupées plus tard sous le syntagme générique *urbanisme citoyen*, expliqué au chapitre 4.1.

C'est la reconnaissance dans les années 1980 de la tactique citoyenne en tant que puissance transformatrice par le philosophe français Michel de Certeau, qui inspirera, à son tour, les travaux de l'architecte nord-américaine Margaret Crawford, exposés au chapitre 4.7. Elle investiguera

⁹⁸ Un master complémentaire a été récemment créé en Italie sur base de son enseignement et de ses techniques. Le jeu vidéo Simcity, très populaire dans les années 2000, s'inspirait des travaux d'Alexander www.hyperbate.fr

⁹⁹ L'ouvrage majeur *Housing by people* de l'architecte britannique John F. C. Turner marquera l'époque par la valorisation de l'auto-détermination de l'habitant dans la construction de son logement et ce, dans le cadre de quartiers informels. Nous investirons ici une autre échelle et un autre contexte, soit, l'intervention de l'habitant dans l'espace collectif ou public de quartiers construits ou gérés par des autorités publiques ou parapubliques.

la transformation silencieuse d'espaces hostiles de Los Angeles par ses habitants.

Le concept d'urbanisme du quotidien ou *Everyday Urbanism* de Crawford fait particulièrement écho aux pratiques observées dans les quartiers français et belges étudiés. Ces dernières sont, dans le cas présent, influencées par les conditions de la précarité. C'est donc la littérature sociologique du ghetto et de l'emprise, de Erving Goffman (Goffman 1963) à Pascale Jamouille (Jamouille 2021; 2008; Jamouille, Lahaye 2014), qui permettra de comprendre les expressions socio-spatiales sous le prisme des mécanismes d'exclusion encore à l'œuvre sur ces territoires (chapitre 4.2).

Les théories abordées dans le chapitre 4 seront exploitées dans les pages qui suivent. Nous ne manquerons pas d'y faire appel à d'autres auteurs ayant bousculé, d'une manière ou d'une autre, l'approche du projet urbain du quartier populaire. Ainsi, les travaux de la géographie sociale contemporaine du français Guy Di Meo, de la psychologie sociale et environnementale de Ghazlane Fleury-Bahi ou encore de Marie-Hélène Bacqué enrichiront le débat à des moments opportuns.

Chapitre 5.

**Ces formes qui
relient et
écartent**

Introduction

Pouvez-vous représenter votre quartier ?

C'est souvent avec cette question que le débat est lancé. En atelier collectif ou entretien individuel, avec l'aide d'images préétablies ou de dessins spontanés sur une feuille blanche, sur base de discours libres ou en répondant aux questions des animateurs, les habitants construisent petit à petit un récit sur leur espace de vie. Presque tout y passe : l'évolution sociale et spatiale, les lieux identitaires, ceux qui posent question, les conflits de voisinage, les réussites et échecs des projets publics successifs, le regard extérieur. Au travers de leurs discours, c'est l'histoire de l'insertion urbaine et sociale des populations des quartiers populaires qui se dessine.

Dans ce chapitre, nous explorons ce matériel sensible fait de rencontres et de productions collectives au travers de l'analyse de trois éléments spatiaux qui ont ponctué directement ou indirectement les discours :

L'échelle quartier, d'abord.

« Il n'y a pas de ville sans quartier », disait le sociologue parisien Raymond Ledrut dans son ouvrage *L'espace social de la ville* (Ledrut 1968). Il définissait le quartier « normal » comme le cadre de la vie quotidienne, qui devait « non seulement apporter les services d'usage courant dans de bonnes conditions, mais aussi les satisfactions d'un autre ordre que celui de la consommation, ordre utilitaire et instrumental. Il doit avoir ses propres fonctions symboliques et ludiques, particulières et différentes de celles des centres » (Ledrut 1968, p. 350-351). Depuis cette définition, bon nombre de paramètres urbains ont changé et les propos de Ledrut pourraient être questionnés à l'aune de la mobilité débridée des sociétés contemporaines (Ramadier 2007), de la répartition des fonctions au sein de la ville ou encore du relâchement des liens entre organisations humaines et territoires (Magnaghi 2014; Castells 1999a). Mais les géographes, dont la discipline est fortement engagée dans l'étude des quartiers depuis les années 1980 (Humain-Lamoure 2007), réaffirment aujourd'hui la puissance de l'échelle quartier en tant que point d'ancrage de l'identité psycho-sociale. Nombreux sont ceux qui avouent, en géographie comme sur d'autres champs, que, malgré la mort annoncée du quartier, celui-ci resurgit de façon récurrente dès lors que l'on se penche sur les modalités du vivre ensemble contemporain (Félonneau, Marchand, Fleury-Bahi 2004). Nous tenterons de décoder l'influence de l'échelle sur les pratiques observées et racontées par les habitants du Hainaut franco-belge.

Nous explorerons ensuite les liens entre ces pratiques et la forme des **réseaux de communication**. L'injonction à la connexion comme solution

aux difficultés sociales des quartiers déshérités, si pratiquée depuis les années 1990, constitue-t-elle la condition première à l'insertion urbaine et sociale ? Qu'en disent les habitants de quartiers populaires récemment reconnectés à la ville ?

Enfin, depuis l'extrême fragmentation urbaine engendrée par le développement accru des infrastructures de transport (rail, route, eau), la question des **limites** ou barrières urbaines ne cesse de se poser. Elle s'observe d'une manière particulière dans les quartiers sociaux, souvent délimités par ces voies de déplacement que les projets de rénovation urbaine tentent d'effacer. Quels rôles ces limites jouent-elles sur la vie des quartiers observés ?

Ce sont les débats que nous proposons de mener dans le présent chapitre.

L'entrée spatiale via le questionnement de l'échelle, des réseaux et des limites nous permettra de formaliser une deuxième lecture du quartier¹⁰⁰ et d'interroger en profondeur les paradoxes observés et décrits précédemment (Figure 144).

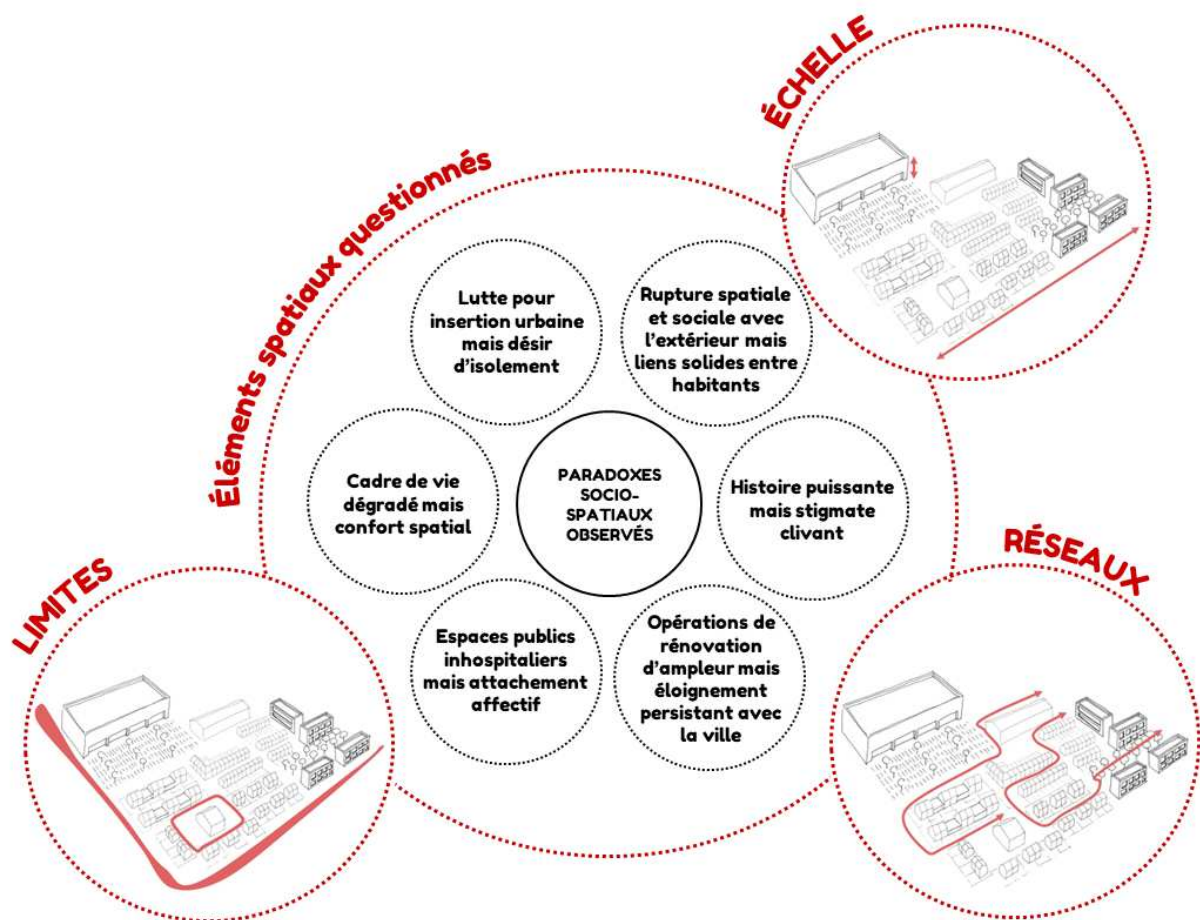


Figure 144. Eléments spatiaux issus du terrain, permettant de questionner les paradoxes observés. @Larissa Romariz Peixoto

¹⁰⁰ La première étant celle de notre premier contact avec le terrain décrit au chapitre 3.

5.1. UNE QUESTION D'ÉCHELLE

En renversant les codes de l'analyse des quartiers populaires, souvent observés en tant qu'espaces de fragmentation urbaine, sociale, ethnique, économique et politique de la ville (Humain-Lamoure 2007, p. 49), le collectif Rosa Bonheur propose une définition récente à ceux-ci, dans ce qu'il appelle la *centralité populaire*. Pour ce collectif de sociologues et géographe de terrain, la *centralité populaire* « représente un point d'ancrage résidentiel qui devient une ressource pour les familles populaires, tout en constituant un point de départ pour les mobilités quotidiennes, les déménagements ou les migrations géographiques plus lointaines. Il connecte ressources et populations dans et hors de la ville. » (2019, p. 76-77). Rosa Bonheur tente ainsi, comme d'autres auteurs contemporains, de restaurer la propriété du quartier en tant que lieu premier de la sociabilité de la ville, si malmenée dans les réalités métropolitaines contemporaines. En effet, nombreux sont ceux dans l'urbanisme, la sociologie urbaine et la géographie sociale contemporaine qui voient le quartier comme un lieu d'ancrage pour les relations et mobilités libres de la postmodernité (Ramadier 2007).

Mais pour se constituer en espace de sociabilités, ou en « unité territoriale de compromis, un sas entre sphère publique de la ville et sphère privée du logement, l'interface entre le territoire de l'anonymat et celui de la relation affective » (Félonneau, Marchand, Fleury-Bahi 2004), **ce territoire social s'appuie sur des caractéristiques spatiales** (Halbwachs 1950, p. 200).

Dans les quartiers étudiés, la question transdisciplinaire de l'échelle, et plus précisément, celle de la concordance entre l'échelle du territoire social et celle de son espace support ont fait l'objet, directement ou indirectement, de plusieurs récits d'habitants.

Les 6 quartiers populaires présentent des superficies, densités et populations variées, allant de 605 habitants sur environ 22 ha (Épinlieu) à 4.239 habitants sur environ 120 ha (Nouveau Monde), tel qu'illustré dans la Figure 147 plus loin dans le texte.

L'échelle et la morphologie du bâti varient, elles aussi, selon les quartiers, tel qu'illustré dans la Figure 145 ci-après et, plus précisément dans les fiches par quartier reprises au chapitre 2.5.

En dépit de ces écarts, la notion de « quartier-village », entendu comme espace de solidarité et d'appartenance, mais aussi de conflits et de contrôle social est une constante dans les propos des habitants rencontrés :

« C'est un village ici, tout le monde se connaît » (Cuvinot¹⁰¹)

« Mon quartier, c'est comme un camp de vacances » (Épinlieu¹⁰²)

« Dans ta rue, tu connais ton voisin d'en face ? Non. Ici, nous, on se parle » (Épinlieu¹⁰³).

« Je suis née ici, j'y vis, j'y resterai' et j'y mourrai » (Denain¹⁰⁴)

« Il y a un fort esprit de village » (Rieu¹⁰⁵)

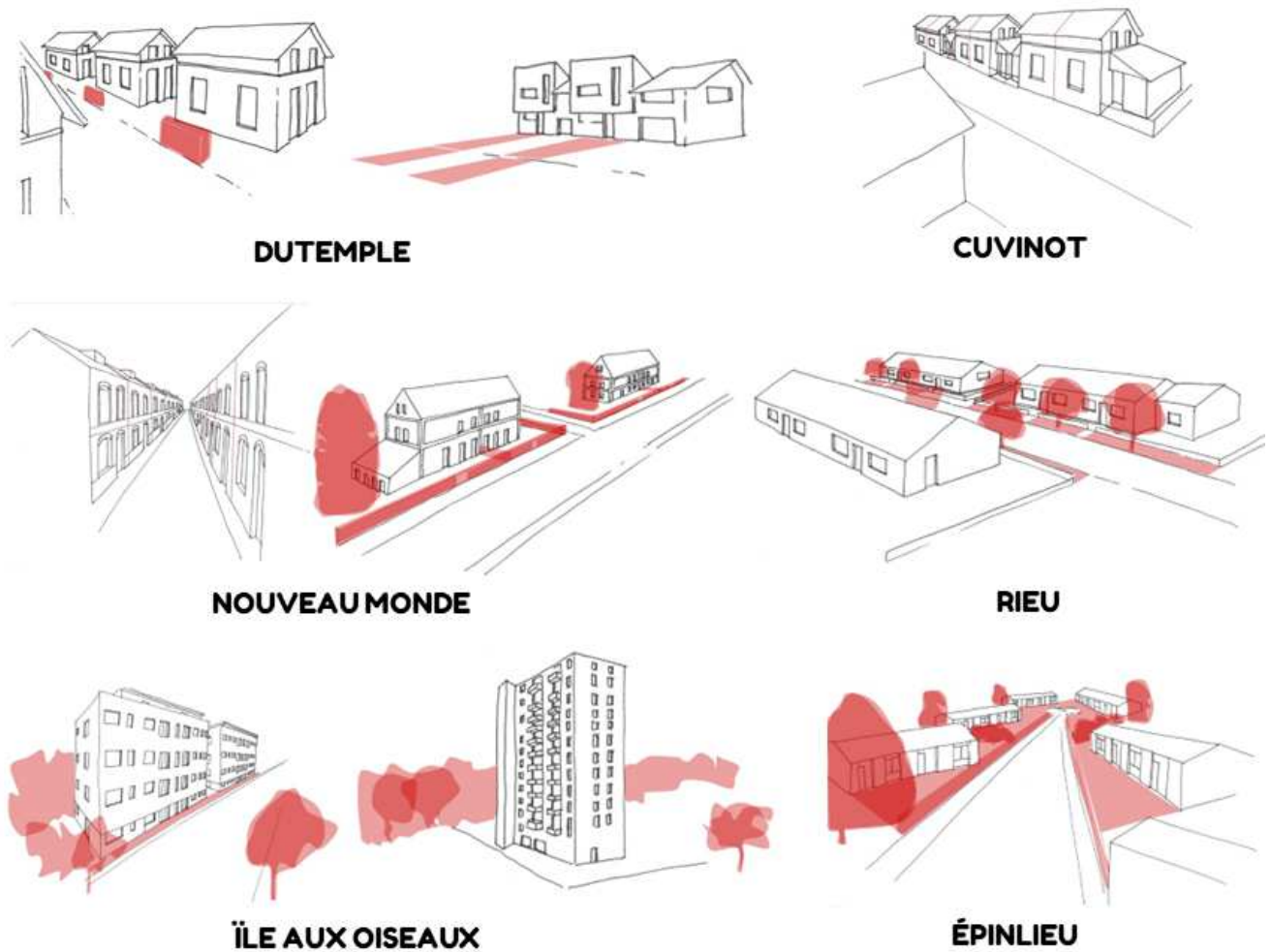


Figure 145. Principales morphologies des quartiers étudiés. @Larissa Romariz Peixoto

¹⁰¹ Témoignage d'un travailleur social lors de l'atelier du 17.08.2020

¹⁰² Habitant de 61 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E6, 2018)

¹⁰³ Habitante de 33 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E2, 2018)

¹⁰⁴ Habitante de 65 ans, dont la famille a travaillé à Usinor, Atelier image, 27.02.2020

¹⁰⁵ Témoignage d'un travailleur social lors de la visite du quartier du 5/6/2019

Dans ses travaux de décodage des formes qui résistent au temps grâce à l'usage, *A Pattern Language*, Christopher Alexander considère que toutes les personnes ont un besoin d'appartenance à une unité spatiale identifiable. Il précise que, pour que le quartier réponde à ce besoin, celui-ci doit présenter un petit nombre d'habitants (en-dessous de 1500, idéalement 500), qu'il doit avoir une superficie réduite et que sa continuité ne doit pas être interrompue par une infrastructure routière à haut niveau de trafic (Figure 146)¹⁰⁶.

Si les chiffres précis proposés par Alexander méritent peu d'attention étant donné leur contexte de recherche¹⁰⁷ et les 50 ans qui nous séparent de leur publication, c'est plutôt le concept d'unité spatiale et le sens social et politique qui interpellent. En effet, pour Alexander, le quartier est un lieu maîtrisé, facilement reconnaissable par ses habitants¹⁰⁸, mais surtout un lieu qui permet une organisation démocratique de la ville. Rappelons-nous que, comme expliqué dans le chapitre 5, le fil conducteur de la démarche d'Alexander est l'autonomisation des citoyens dans le processus de fabrication de la ville.

Help people to define the neighbourhoods they live in, not more than 300 yards across¹⁰⁹, with no more than 400 or 500 inhabitants. In existing cities, encourage local groups to organize themselves to form such neighbourhoods. Give the neighbourhoods some degree of autonomy as far as taxes and land controls are concerned. Keep major roads outside these neighbourhoods". (Pattern 14, Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977, p. 80-85)¹¹⁰.

Ce concept d'organisation politique du quartier, qui obtient un certain degré d'autonomie fiscale et foncière, n'est pas neutre. Il sous-entend, néanmoins, non seulement une capacité d'auto-détermination (dépendante de facteurs de gouvernance et de pouvoir d'agir), mais aussi une concordance entre territoires social et spatial.

Les récits et observations du quartier de Cuvinot démontrent ci-après que l'articulation entre organisation sociale et spatiale est bien plus complexe.

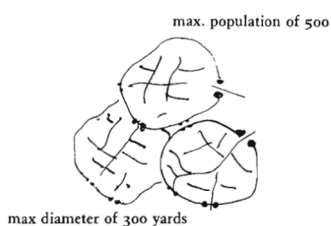


Figure 146. Pattern 14, "Identifiable neighborhood", *A pattern language*, Alexander, 1977, p. 85


¹⁰⁶ Il s'agit de travaux basés sur des enquêtes menées auprès d'habitants de quartiers touchés ou non par du trafic.

¹⁰⁷ Les conclusions au sujet de l'échelle du quartier d'Alexander se basent sur des études anthropologiques menées dans les années 1950 aux États-Unis.

¹⁰⁸ Les questionnaires utilisés dans sa recherche portaient sur les lieux reconnaissables par les habitants, qui d'ailleurs se restreignaient à deux ou trois blocs autour de leur maison.

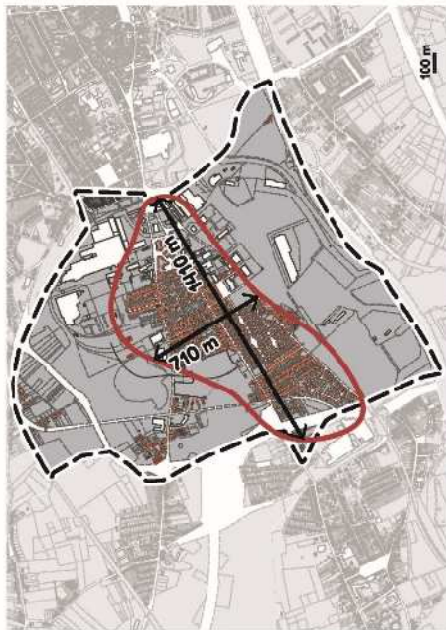
¹⁰⁹ Environ 275 m

¹¹⁰ Les propos quantitatifs d'Alexander font référence à des études anthropologiques menées dans les années 1950 aux États-Unis. On peut donc douter de la transposition à une situation européenne, qui plus est en 2022. La question de la taille du quartier, par exemple, fait référence à des questionnaires sur les lieux considérés comme reconnaissables par les habitants et qui se limitent à deux ou trois blocs autour de leur maison. La même question aujourd'hui donnerait probablement des résultats complètement différents, sans doute liés davantage aux lieux de travail.

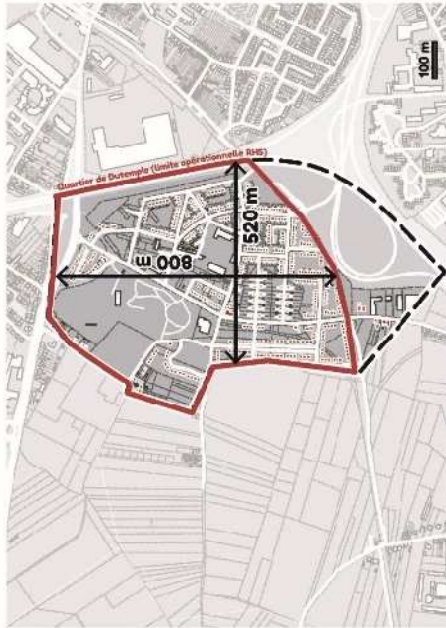
 Limite opérationnelle RHS
 Limite quartier IRIS (France)
 ou secteur statistique (Belgique)

ÉCHELLES ET DENSITÉS

 Typologie "Appartement"
 Typologie "Maison"



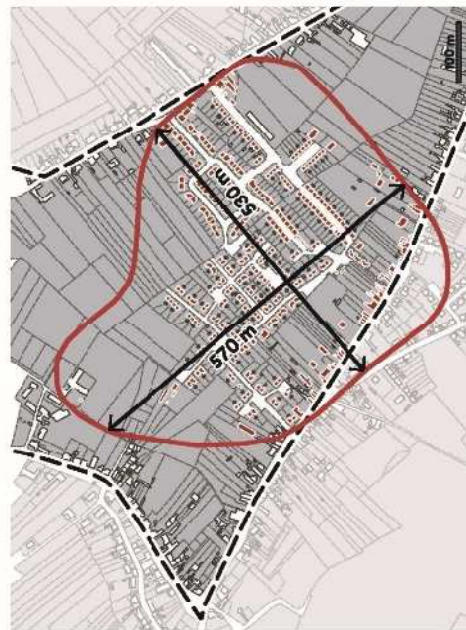
Quartier du Nouveau Monde
4239 habitants
Densité : 35 hab/ha



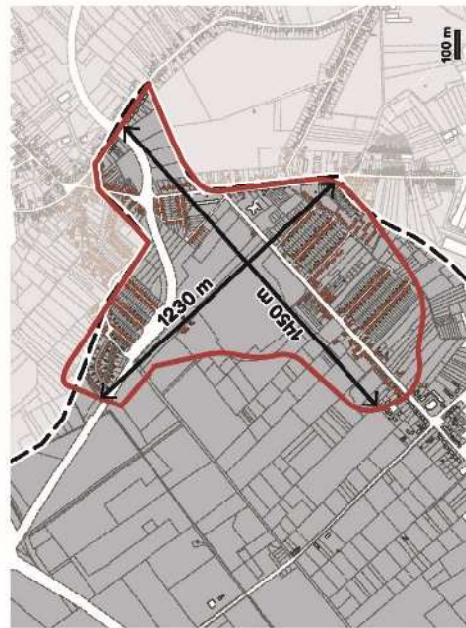
Quartier de Dutemple
1275 habitants
Densité : 31 hab/ha



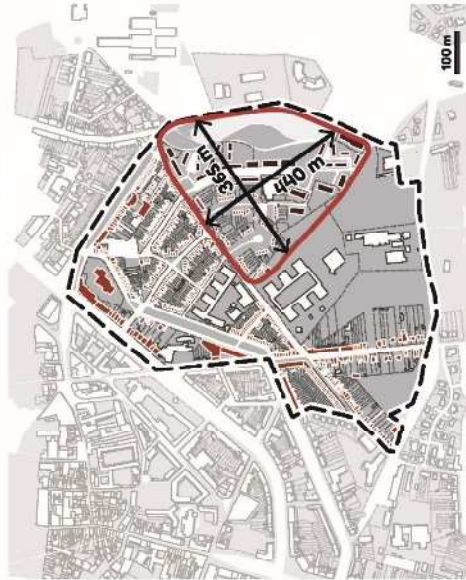
Quartier d'Épinlieu
605 habitants (du parc de
logement social)
Densité : 27 hab/ha



Quartier du Rieu
718 habitants (donnée partielle)
Densité : 26 hab/ha



Quartier de Cuvinot
2578 habitants
Densité : 34 hab/ha



Quartier de l'île aux Oiseaux
2034 habitants (dont 510 dans
le parc de logement social)
Densité : 46 hab/ha

© PPIGE 2014 + OSM [05.05.2021]
 @ Larissa Romariz Peixoto
 a Laura Michiels



Les densités brutes sont calculées de la façon suivante : Nombre d'habitants / surface opérationnelle RHS

Figure 147. Échelles et densités des quartiers étudiés. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 148. Un logement à Cuvinot. @Larissa Romariz Peixoto

Cuvinot : mon quartier, c'est un village

Interrogés sur ce qu'est le quartier de Cuvinot¹¹¹, une quinzaine d'habitants entre 20 et 60 ans évoque premièrement la mine et l'histoire industrielle à l'origine de sa construction (représenté par eux via l'image 1 de la Figure 150). En effet, le passé minier ne peut pas être ignoré étant donné le peu de transformation subie par le quartier depuis sa création dans les années 1890 et sa configuration de petits pavillons contigus organisés à proximité du terril, dont les traces sont toujours présentes (Figure 151).

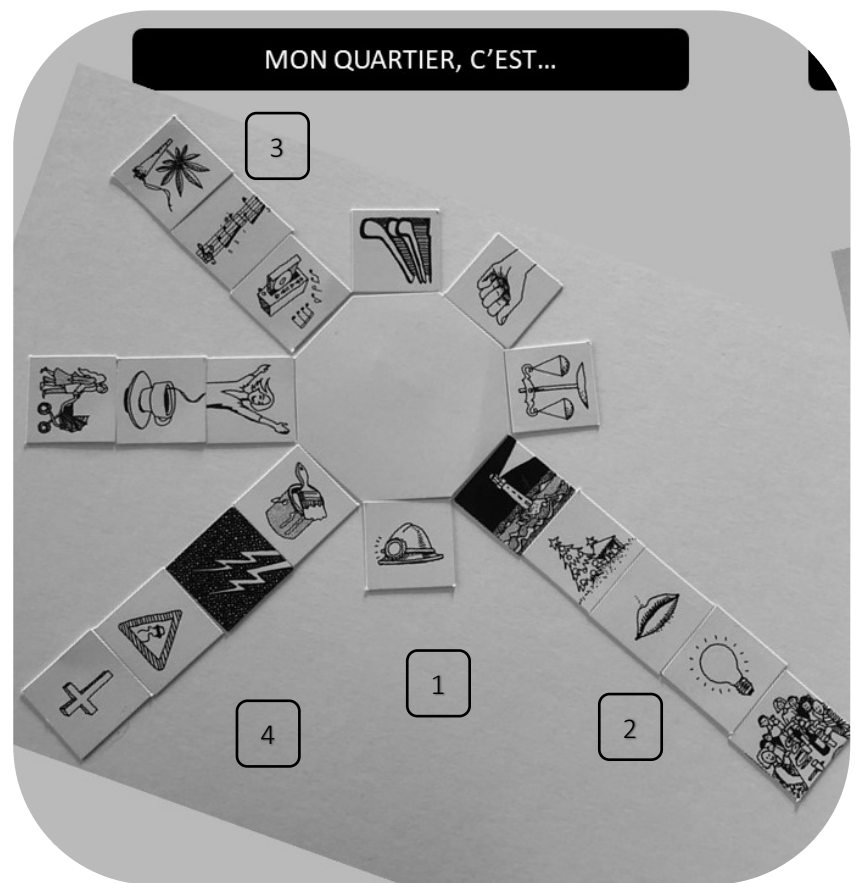


Figure 150. Mosaïque représentant l'image du quartier de Cuvinot, à Onnaing, en France, produite par ses habitants lors de l'atelier collectif du 28/11/2019, jeu Motus®, @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto).

Le passé minier semble être le socle historique néanmoins fragile d'une certaine unité sociale. Dans ce quartier défiant toute logique de continuité spatiale (il est organisé selon au moins deux parties séparées par d'importantes voies de communication et par un ancien terril en travaux - voir Figure 151), la notion de quartier-village est présente à la fois via l'évocation d'une certaine convivialité, mais aussi par les contraintes de la vie en communauté :



Figure 149. Disposition typique des pavillons semi-mitoyens de Cuvinot le long des voiries. Zoom de la Figure 151

¹¹¹ Atelier « Image du quartier » organisé le 28 novembre 2019. Support : jeu Motus®.

- « Ce qui représente le quartier pour nous est l'espoir que les travaux de rénovation promis depuis des années améliorent notre vie (ensemble 4 de la mosaïque, Figure 150)
- Pourvu que le quartier ne perde pas la gaité, la solidarité entre les gens et la convivialité (image de la main dans la Figure 150)
- Même si parfois certains exagèrent avec leur musique qui va trop fort ... (ensemble 3 de la Figure 150)
- Et les ragots ! »¹¹².

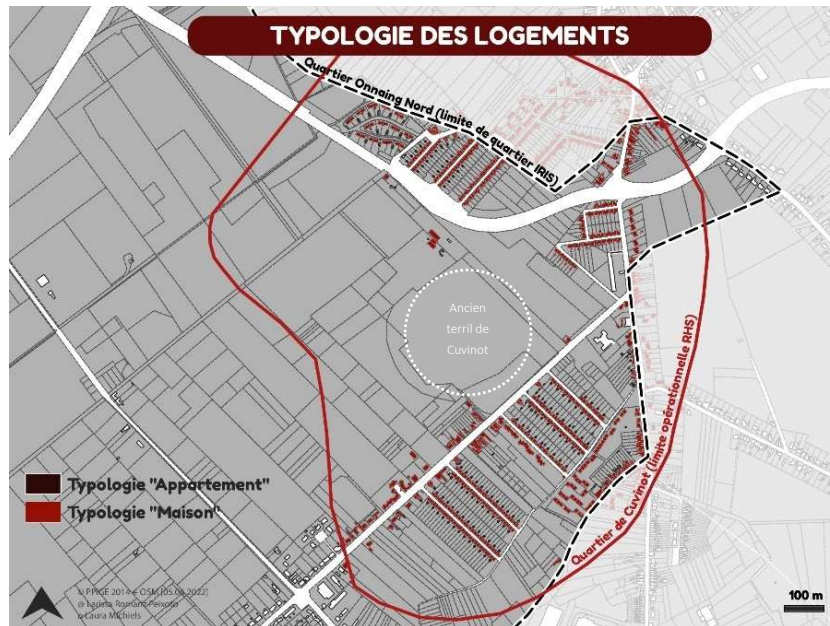


Figure 151. Disposition des logements par ensembles linéaires autour du terril et de l'ancien siège d'exploitation de la mine. Crédits sur l'image.

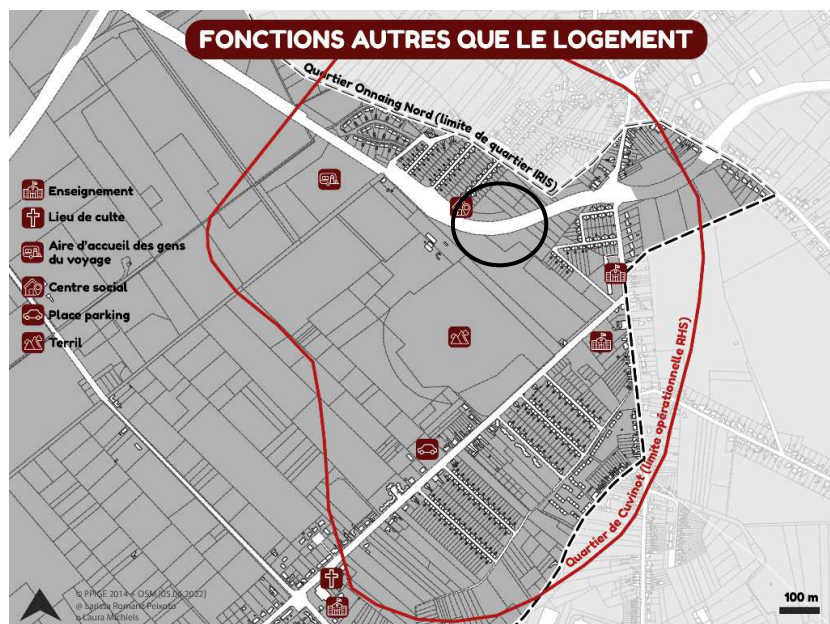


Figure 152. Localisation des fonctions complémentaires au logement à Cuvinot. Crédits sur l'image.

¹¹² Des discussions informelles entre les ateliers ou lors de marches dans le quartier ont permis de compléter les propos tenus en atelier collectif. Le texte comprend des verbatim issus de ces différentes rencontres.



Figure 153. La maison de quartier Le Phare à Cuvinot. ©Googlestreetmap

Interrogés sur l'apparente discontinuité territoriale, ils réaffirment l'unité : « C'est un seul quartier, c'est notre quartier ». L'organisation sociale semble s'affranchir des règles spatiales d'Alexander qui veulent qu'une route n'interrompe pas l'unité du quartier.

La rencontre entre habitants est considérée comme essentielle à Cuvinot ; elle compense l'insuffisance qu'ils dénoncent sur plusieurs aspects de la vie de quartier : l'état des logements considérés comme humides, trop petits, délabrés, énergivores et dont certains sont d'ailleurs inoccupés, l'inadaptation de l'espace public jugé dangereux, la faible présence d'équipements publics¹¹³, tel qu'illustré dans la Figure 152. Seuls les écoles et le centre social (entouré en noir dans la Figure 152) complètent le parc de logement.

Dans ce contexte de délabrement spatial et discontinuité territorial, le centre social, appelé symboliquement « Le Phare » (Figure 153), d'ailleurs le seul équipement relevé par les habitants lors de l'exercice, est considéré comme le centre névralgique du quartier. Cette appellation, choisie par les habitants eux-mêmes, n'est pas anodine. Ils s'expliquent : « Le Phare, c'est la famille, l'orientation, la protection, l'accueil, le café à n'importe quelle heure » (ensemble 2 de la Figure 150), au point de représenter à lui seul le quartier tout entier. C'est donc tout naturellement que le centre social est choisi comme le lieu qui symbolise le plus le quartier.

Les rencontres entre habitants se déroulent manifestement au centre social, mais pas seulement. Dans ce quartier exempt de placettes, où les rues et bâtiments sont délabrés et où les voiries se distribuent en enfilade parallèles les unes aux autres, les récits sur la vie de quartier laissent apparaître une vie vécue « dehors », dans les petites rues où tout le monde se connaît. C'est lors d'un atelier d'élaboration de la carte mentale collective du quartier¹¹⁴ que la structure d'usage du quartier s'éclaircit.

Les discours qui accompagnent la réalisation progressive de la carte laissent percevoir que la vie de quartier s'organise par « sous-quartier » ou ensemble de logements unifamiliaux distribués autour des rues étroites : la « cité blanche », les « corons », les « nouveaux logements » (Figure 154).

¹¹³ Le quartier comprend un centre social, deux écoles et un terrain de sport extérieur pour environ 2 500 habitants.

¹¹⁴ Atelier du 17.08.2020. Guidé par la chercheuse, un groupe d'une dizaine d'habitants est invité à représenter, au départ d'une feuille blanche la structure spatiale et symbolique du quartier. Ils étaient ensuite invités à répondre à des questions relatives à sa compréhension, sa lisibilité, la motilité, l'histoire vécue, l'usage et le comportement dans les espaces publics.

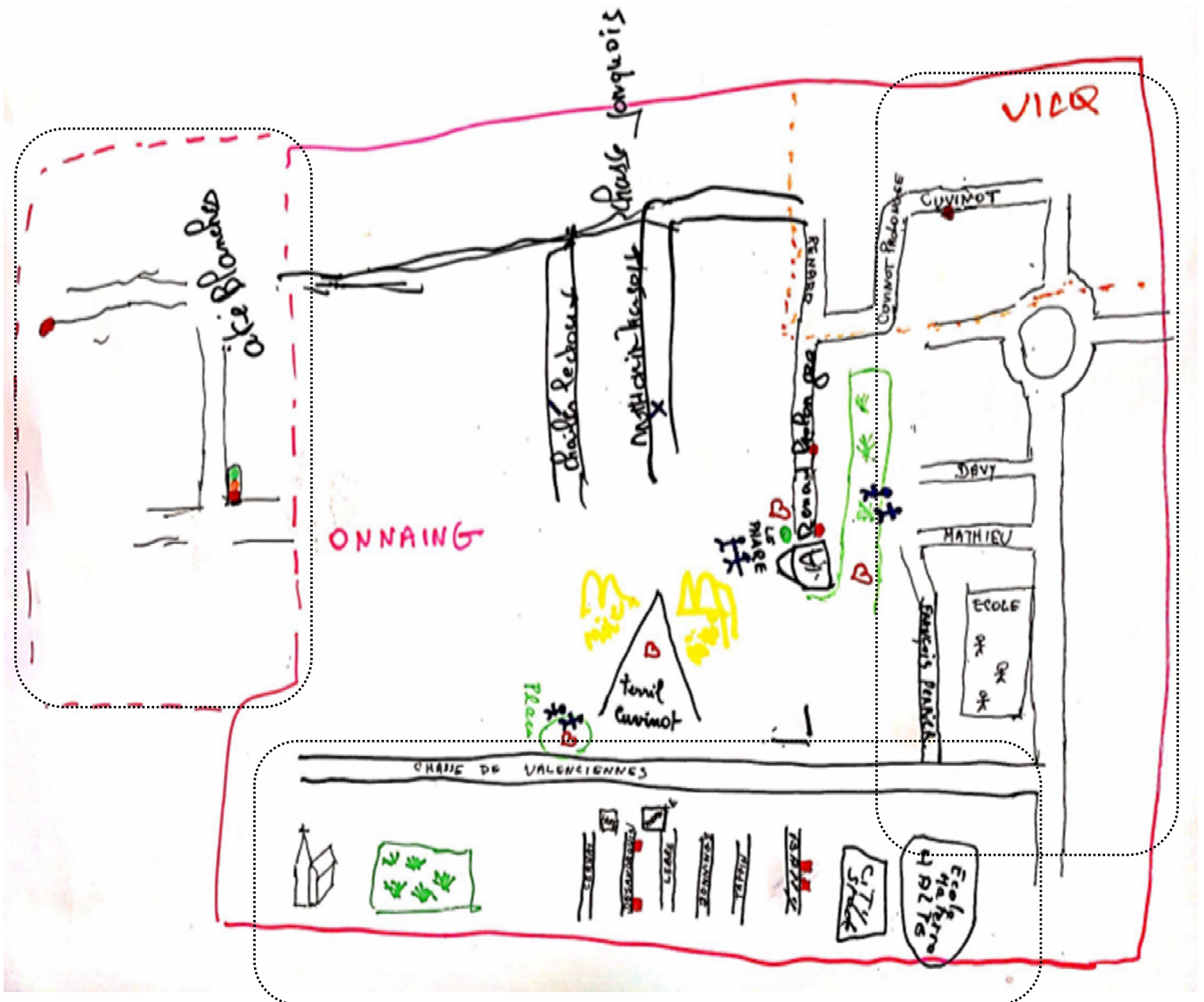


Figure 154. Structure de la vie sociale par sous-quartier (pointillé noir) exprimé sur la carte mentale collective du quartier de Cuvinot à Onnaing, en France.
 @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

Les solidarités s'organisent par rue, par la petite échelle, l'unité identitaire étant assurée en partie par une histoire commune mais surtout par le rôle majeur du Phare. Les rues de Cuvinot longues de seulement 100 m, larges de 7 m, bordées de logements étroits de seulement 4 m de hauteur (Figure 155) sont, dans ce cas, synonymes de rencontre et convivialité, procurant sensation de confort malgré l'état de délabrement environnant.

Jan Gehl soutient que cette facilité d'appropriation de bâtiments aux volumétries modestes et d'espaces publics aux dimensions réduites est expliquée par la notion de *champ de vision sociale* (Gehl 2012, p. 47). Inspiré de travaux en communication, psychologie et cognition, et dans la continuité de Lewis Mumford, Gehl va formaliser cette notion autour de 3 dimensions clés :

- Seuil des 100 m – à partir duquel il est possible de discerner les personnes en mouvement ;
- Seuil des 25 m – à partir duquel les émotions et expression du visage sont décodées ;
- Entre 0 et 7 m – distance permettant de solliciter tous les sens et de partager des émotions.

À Cuvinot (Figure 156), les seuils du champ de vision sociale seraient favorables à la bonne perception des usagers et donc, au bien-être.

Les habitants du quartier belge d'Épinlieu, en visite à Cuvinot, partagent sans retenue leurs impressions :

« On adore la convivialité, même si les maisons scellées avec des grilles¹¹⁵ nous ont choqués. L'ambiance urbaine des corons, l'histoire qui se dégage de l'agencement des maisons nous plaît beaucoup. C'est différent de chez nous mais la convivialité est la même ! »

Assez étonnant de percevoir les mêmes qualités sociales dans des quartiers spatialement si différents ! Alors qu'à Cuvinot les rues mesurent à peine 7 m de large (Figure 157), à Épinlieu, on compte 25 m de façade à façade (Figure 158) ! La théorie de Gehl peut-elle s'y appliquer ?

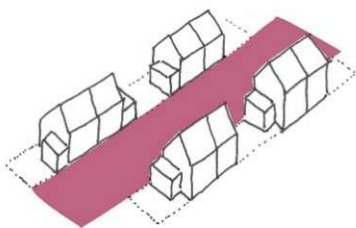


Figure 155. Disposition en enfilade des bâtiments dans une rue de Cuvinot dont la longueur, assez réduite, varie de 100 à 200 m. @Larissa Romariz Peixoto

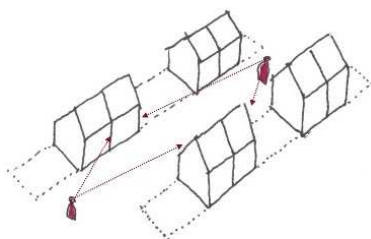


Figure 156. Champ limité de vision sociale dans une rue de Cuvinot, d'une largeur de 7 m.

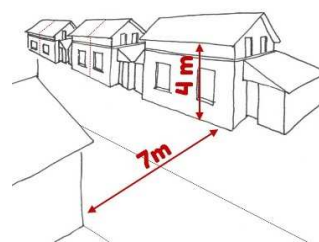


Figure 157. Gabarits d'une rue à Cuvinot. @Larissa Romariz Peixoto

¹¹⁵ Selon le bailleur, ces maisons seront utilisées dans l'opération tiroir, afin d'accueillir les personnes le temps que les travaux soient effectués dans leur propre maison.

La distribution des lieux (ou non lieux) à Épinlieu

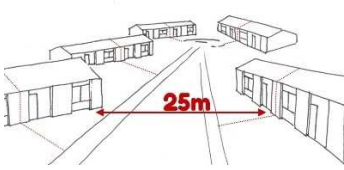


Figure 158. Gabarit d'une rue à Épinlieu.
@Larissa Romariz Peixoto

À entendre ses habitants, contrairement à Cuvinot, l'unité sociale d'Épinlieu n'est pas assurée par un passé minier (le quartier a été construit dans les années 1960 en vue d'accueillir initialement les militaires du SHAPE (Supreme Headquarters Allied Powers Europe)) (Figure 159), ni par une maison de quartier avec un fort ancrage local. Elle semble, en revanche, être associée à un mode de vie construit dans l'isolement. Le quartier d'Épinlieu est, en effet, une poche de logements sociaux isolée de son environnement tant par des champs, à l'ouest, que par son système de distribution de voiries sans issues autour d'une boucle centrale, reliée, elle-même, à des voiries périphériques d'accès au centre-ville de Mons (Figure 160). Seuls deux accès permettent cette liaison ; un 3^e, plus direct ayant été avorté à la suite d'une levée de bouclier du quartier voisin de villas (en bas à gauche de la Figure 160).



Figure 159. Pavillon préfabriqué destiné originellement au SHAPE, à Épinlieu.
©Googlestreetmap

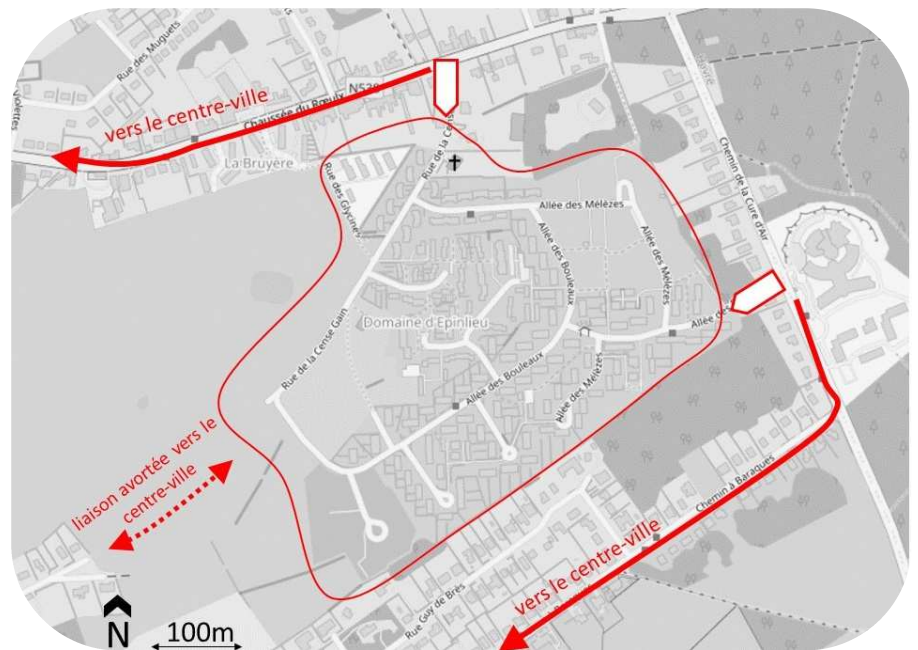


Figure 160. Insertion urbaine, réseau de voiries et accessibilité du quartier d'Épinlieu. @Larissa Romariz Peixoto ©Openstreetmap.

Interrogés sur ce qu'est le quartier d'Épinlieu, les expressions « ville à la campagne », un « havre de paix »¹¹⁶, « le calme »¹¹⁷ sont spontanément évoquées, mais les discussions amènent très vite à une compréhension plus complexe du quartier.

Premièrement, le calme apparent est conditionné par les bouleversements démographiques récents.

¹¹⁶ Habitant de 61 ans, sans emploi, résidant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E6, 2018)

¹¹⁷ Habitant de 64 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E3, 2018)

En 2017, 197 logements identifiés par le bailleur et certains habitants comme à l'origine d'une série de dysfonctionnements (trafic de drogues, violences, insalubrité) ont été détruits. Il s'agissait de blocs d'appartements, qualifiés de blocs US en référence aux Américains qui devaient les occuper (Figure 161). Le quartier a ainsi perdu 25 % de ses logements et autant d'espaces fortement utilisés par ses habitants.



Figure 161. Ancien bloc d'appartement dits "US" démoli dans le quartier d'Épinlieu.
@Googlestreetmap

Toutes les personnes rencontrées ont d'une manière ou d'une autre évoqué positivement ou négativement ce fait marquant du quartier : la démolition des immeubles à appartements. Les interviews individuelles, moins soumises aux regards des autres, ont permis de comprendre le bouleversement que cela a représenté tant sur le plan spatial (modification des usages, diminution de l'animation du quartier, déplacement de l'occupation des espaces collectifs vers les voiries devenues obsolètes) que sur le plan social (atténuation des tensions et violences, éclatement de noyaux familiaux).

« C'est le désert ici depuis que l'on a démoli les appartements. (...) Il y avait de l'ambiance avant ! »¹¹⁸.

Avec leur démolition, c'est toute la structure spatiale et sociale du quartier qui a été bousculée. Les habitants évoquent l'animation qui y régnait expliquée, selon eux, par l'exiguïté des logements qui poussait les résidents à réaliser une série de tâches à l'extérieur, sur les devants de porte. Maintenant, disent-ils, c'est « excessivement calme ».

« Il n'y a rien, ici »¹¹⁹, c'est « le désert »,

Le calme retrouvé est rassurant pour les uns, qui se disaient gênés par les « trafics », « les gens bruyants », « les incivilités » ; il correspondrait mieux au cadre verdoyant et à la qualité de vie du quartier (Figure 162). Pour d'autres, il est l'expression de la condition de précarité à laquelle ils sont confrontés.

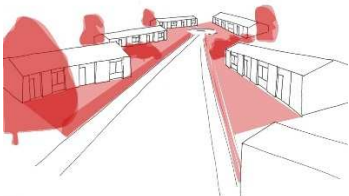


Figure 162. Cadre vert mais distance importante entre les bâtiments à Épinlieu.
@Larissa Romariz Peixoto

En effet, l'opération de démolition a été réalisée sous la promesse de construction de nouveaux logements, équipements sportifs, de loisirs, services et commerces de proximité, qui ne sont toujours pas arrivés. Les vides laissés par les constructions démolies participent visuellement à l'impression de désert¹²⁰ (cercles noirs dans la Figure 163). Les bâtiments semblent distants les uns des autres, ce qui renforce le sentiment de vide : *With great distances between buildings, there is nothing much to experience outdoors, and the few activities that do take place are spread out in time and space.* (Gehl 1987, p. 31).

¹¹⁸ Habitante de 33 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E2, 2018)

¹¹⁹ Habitant de 64 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E3, 2018)

¹²⁰ Habitante de 33 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E2, 2018)

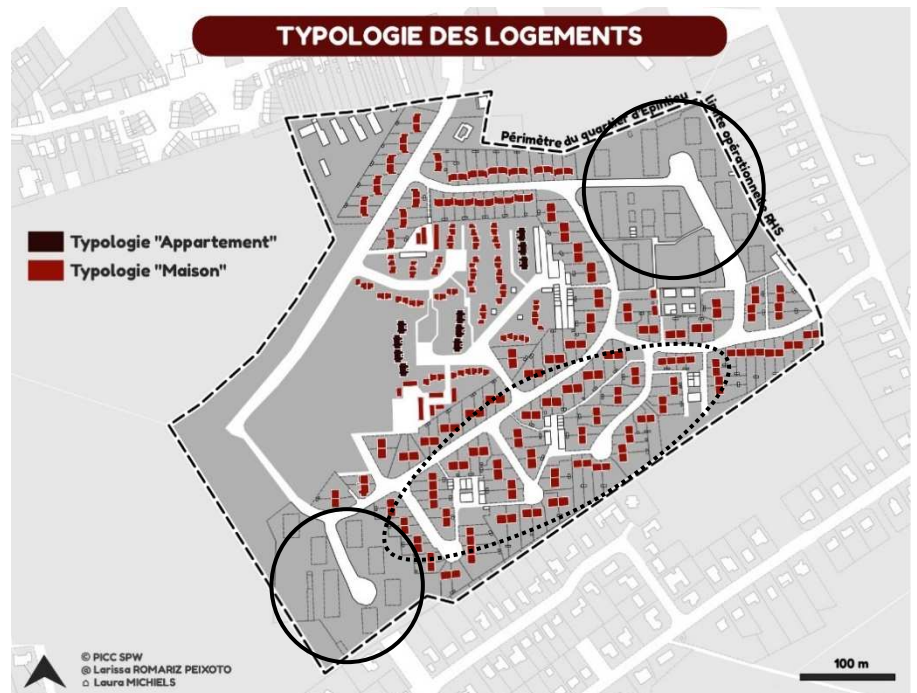


Figure 163. Situation des logements actuels (rouge et noir) et des logements démolis (cercles noirs).
@Larissa Romariz Peixoto

Deuxièmement, en fonction de l'implantation de leur logement, les habitants semblent vivre des réalités assez contrastées : « À entendre les discours des autres, j'ai l'impression de ne pas vivre dans le même quartier » nous confie un participant à un atelier¹²¹. Ceci malgré la taille assez réduite du quartier, correspondant davantage à la description du quartier selon Alexander (290 logements, largeurs de 500 m sur 680 m et trafic important à l'extérieur du quartier).

Un habitant de 65 ans, vivant dans un *pavillon* (ainsi nommé par les habitants) de plain-pied est « tranquille », selon les autres. Il vit dans une voirie sans issue de 90 m de long, où l'échelle et l'implantation des logements garantissent à la fois intimité et convivialité (partie du quartier entourée d'un pointillé noir dans la Figure 163). A contrario, au cœur du quartier, le long de la boucle viaire dont la largeur de la bande de roulage de 10 m incite à la vitesse, ou dans les espaces en bordure des immeubles à appartements (en noir dans la Figure 163), la perception est bien différente. Les discours discordants y sont plus courants :

« il y a de l'incivilité en plein »¹²², « les poubelles débordent. En plus, parfois ce n'est même pas des gens du quartier qui déposent leurs poubelles. On a déjà vu des camionnettes venir débarquer leurs trucs ici ».

¹²¹ Atelier du 29.11.2018.

¹²² Habitant de 61 ans, sans emploi, résidant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E6, 2018)

Les ambiances contrastées sont présentes sur la carte mentale d'une habitante¹²³ de 30 ans (Figure 166). Elle y dessine : les espaces dominés par la voiture, ceux où les enfants peuvent jouer, ceux occupés par les adolescents (Figure 166).

Dans ce contexte, l'identification au quartier varie davantage. L'habitante précitée décrit avec aisance et détail le quartier auquel elle s'identifie dans son entièreté. D'autres, en revanche, conditionnés par l'espace, l'âge, le repli ou l'insécurité, restreignent leur quartier au seul périmètre de la voirie où leur logement se situe, à l'image de la carte mentale dessinée par un habitant de 65 ans ci-contre (Figure 165) :



Figure 164. Agora - terrain multisport occupé régulièrement par les adolescents à Épinlieu.
@projet RHS

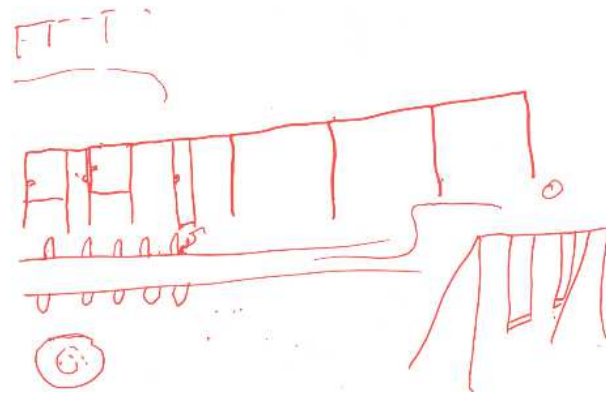


Figure 165. Carte mentale du quartier réalisée par un retraité de 66 ans, qui identifie sa rue comme l'étendue de ce qu'est pour lui son quartier. On y voit la rue avec les parcelles et maisons en haut, en bas à droite, la balançoire de la plaine de jeu proche. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto et Maxime Berger)

Comment les règles d'agencement spatial procurant du bien-être peuvent-elles résister à l'emprise du manque ou de l'insécurité ? L'échelle du quartier (Alexander) et celle des espaces (Gehl) ont sans doute une influence sur les ambiances et la vie de quartier, mais à entendre les discours des habitants, l'équilibre semble plutôt conditionné par un aspect qui dépasse les questions évoquées par ces deux auteurs et qui rendent leurs théories inopérantes : les situations de manque et la sensation d'injustice vécue par les habitants.

¹²³ Entretien parmi ceux réalisés à l'été 2018. Guidés par les intervieweurs, les habitants sont invités individuellement à représenter, au départ d'une feuille blanche, la structure spatiale et symbolique du quartier. Ils étaient ensuite invités à répondre à des questions relatives à sa compréhension, sa lisibilité, la motilité, l'histoire vécue, l'usage et le comportement dans les espaces publics.

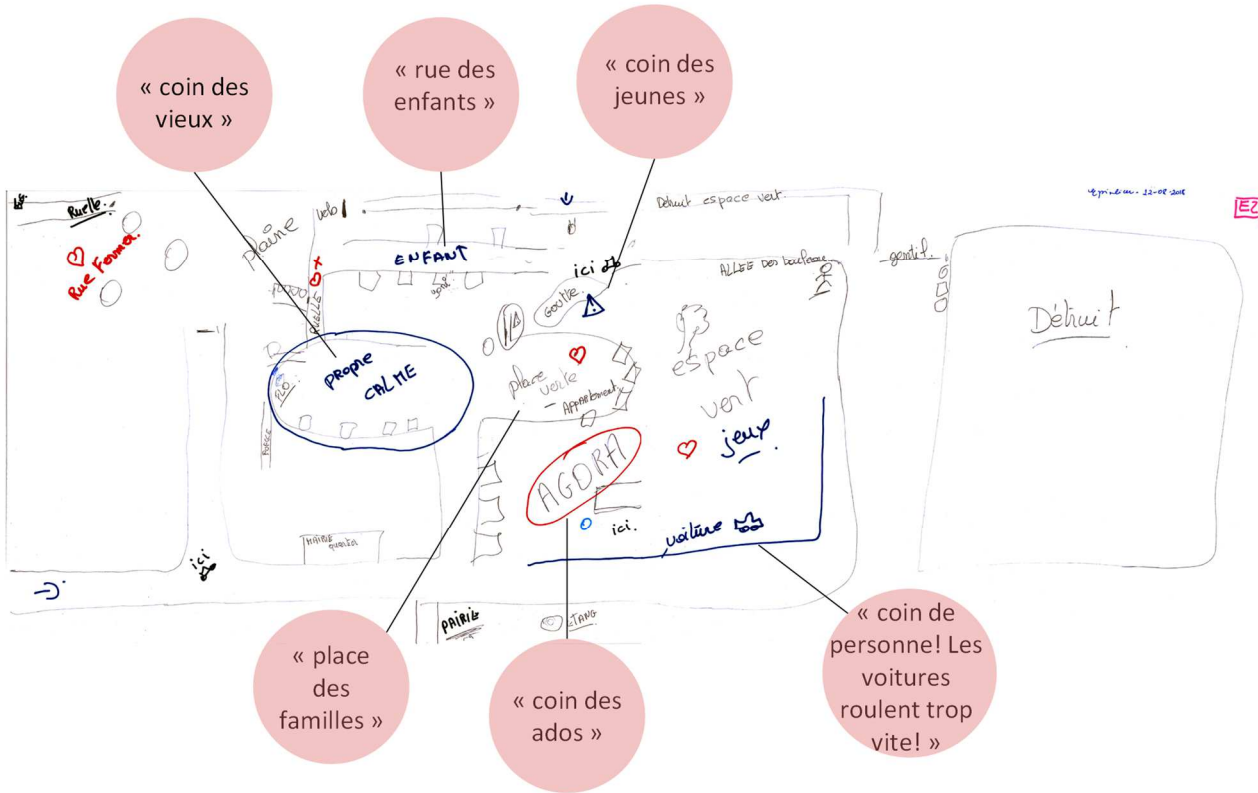


Figure 166. Riche carte mentale d'une maman de 3 enfants, 30 ans, indiquant les différentes ambiances présentes dans le quartier. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto et Maxime Berger)



Figure 167. "La goutte" ancien carrefour fermé à la circulation et décoré par les enfants du quartier. Il est utilisé comme espace de jeu - @projet RHS

Mon quartier, c'est d'abord l'injustice

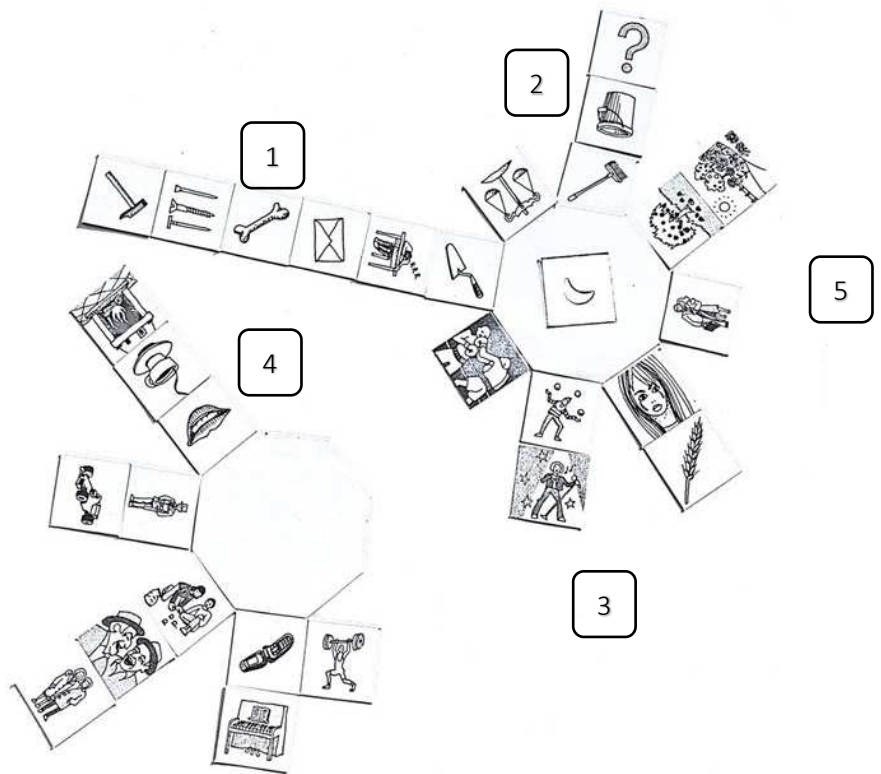


Figure 168. Mosaïques représentant l'image du quartier d'Épinlieu, construites par ses habitants. Novembre 2018, @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

C'est ainsi que, pour les habitants d'Épinlieu, leur quartier est avant tout l'abandon par le bailleur social et les travaux de transformation des logements et espaces publics attendus depuis plus de 5 ans. Ils l'expriment au travers des images Motus lors d'un atelier de travail : « **Toit et moi (le bailleur social) n'est pas là, du coup, on se débrouille** »¹²⁴. Face à l'absence de soutien, les coups de main et les petits travaux sont assurés entre voisins selon les compétences (ensemble 1 de la Figure 168).

« **Notre quartier a besoin de propreté et de justice !** » (ensemble 2 de la Figure 168). Ils dénoncent un sous-équipement problématique, un déséquilibre entre une infrastructure existante, bien que sommaire pour les adolescents (un terrain multisport – au centre à gauche de la Figure 169 et Figure 164) et le manque d'activités et services pour les autres catégories d'âge. Ce sont notamment les jeunes adultes et les personnes âgées qui se sentent isolés et oubliés (ensemble 3 de la Figure 168). Il est vrai que le quartier, au-delà de son isolement physique, n'accueille que très peu de fonctions complémentaires au logement : un accueil-garderie pour les enfants en bas âge, une école de devoirs, une maison de quartier, un terrain de sport et une plaine de jeu, aucun service ou même un commerce de proximité (Figure 169). Il est vrai que certains

¹²⁴ Habitant de 61 ans, fortement impliqué dans la vie de quartier.

commerces se trouvent non loin, le long de la chaussée du Roeulx qui donne accès au quartier depuis le nord. Mais les habitants d'Épinlieu fréquentent-ils ces commerces qui semblent orientés vers un public économiquement plus aisé ?

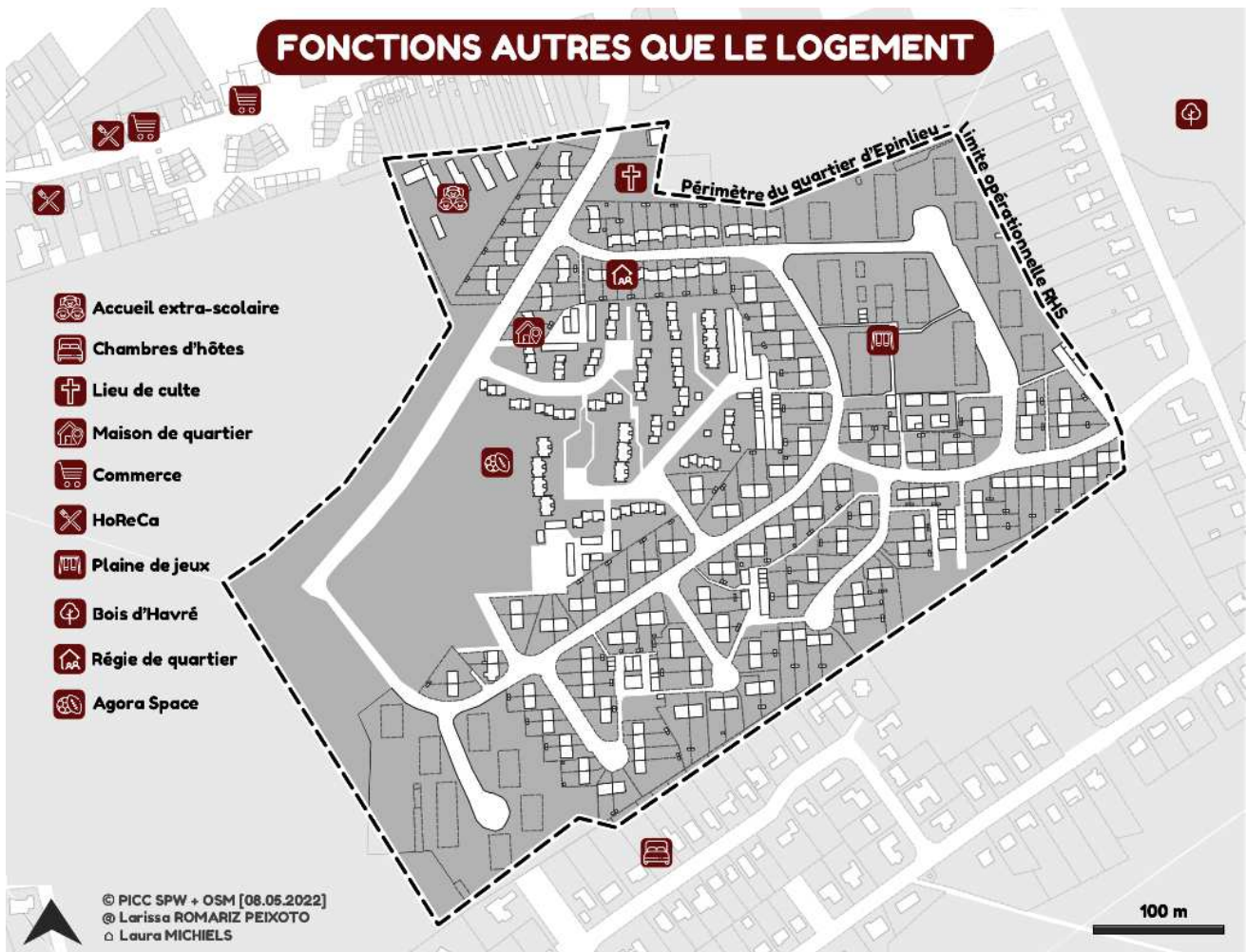


Figure 169. Localisation des fonctions complémentaires au logement, très peu présentes à Épinlieu. Crédits sur l'image

Pour ces personnes à la recherche d'appui social, il reste le café offert par la maison de quartier (ensemble 4 de la Figure 168), pour ceux qui la fréquentent, soit, moins de 10 % des résidents.

Le sentiment d'abandon est matérialisé par les décombres issus de la démolition en 2017 de logements collectifs, restés sur place pendant plus de 2 ans avant leur évacuation. La gestion de cette opération a été très mal vécue par les habitants et acteurs sociaux vivant dans le quartier. Ils regrettent l'éclatement de noyaux familiaux dont des membres ont été envoyés dans d'autres quartiers, les friches laissées telles quelles pendant 2 ans, ajoutant un aspect de *no-man's-land* dont le quartier n'avait pas besoin.

« Vous savez, les gens extérieurs pensent qu'ils peuvent tout faire ici. Ils viennent déposer leurs poubelles... il y a même des mouvements bizarres de va-et-vient de camionnettes qui déposent des personnes dans les garages près du site de démolition ! », nous confie un habitant à la sortie d'une réunion. « Des illégaux ? », se demande-t-il.

Mais c'est principalement le manque de perspective quant à la réalisation du projet de rénovation urbaine promis qui les mine. Éloignés de toute information depuis les réunions de présentation du projet¹²⁵ organisées par la ville et le bailleur en 2014, les résidents s'interrogent sur la transformation espérée des espaces publics. Il avait été question de l'aménagement d'une crèche, d'une bibliothèque, d'un espace communautaire, d'une épicerie solidaire, entre autres¹²⁶. Que restera-t-il de ces promesses au moment de la réalisation du projet ? Ils s'interrogent également sur les conditions d'intégration des futurs habitants, dont certains seront propriétaires de leur logement. Ils auront d'office un statut social différent du leur. Comment penser la cohésion sociale sans associer ceux qui la construisent quotidiennement (Romariz Peixoto, Rectem, Pouleur 2022) ?

La rénovation urbaine promise à Épinlieu est vécue par ses habitants à la fois comme une bouée de secours (« ça ira mieux quand ce sera fait ! ») et comme un micro-trauma, dans le sens de Jamouille et Lahaye. Pour ces auteurs, le microtraumatisme n'est pas un choc immédiat et individuel, mais plutôt une suite continue et lancinante d'événements disqualifiants qui aboutissent, à terme, à une mise au ban, voire un déni d'appartenance à la vie sociale courante et qui qualifie tel groupe d'exclus sur un territoire donné » (Jamouille, Lahaye 2014).

Dans ce monde isolé et précarisé, des modes de vie particuliers sont construits et organisés autour de valeurs propres qui permettent aux habitants des quartiers populaires de gérer les microtraumatismes quotidiens. « On se débrouille ». C'est ce qui permet à un habitant d'affirmer, lors d'un entretien, que la fusillade survenue au sein du quartier il y a 20 ans fait partie d'un souvenir positif pour le quartier ! Nous comprenons que c'est plus précisément la reprise en main du quartier par ses habitants, en réaction à cet éclat de violence, qui reste un souvenir rassembleur pour les personnes présentes à l'époque. C'est la « méthode quartier », telle que nommée par les habitants de la Cité Miroir à Marseille, finement analysée par l'anthropologue Pascale

¹²⁵ L'analyse des modes de participation dans les opérations de rénovation urbaine d'Épinlieu et Cuvinot ont fait l'objet d'un article publié en février 2022 dans la revue *Architecture*, dont nous sommes co-auteur. <https://www.mdpi.com/2673-8945/2/1/7> (annexe 5.1).

¹²⁶ Conformément au projet déposé par le bailleur lors de l'appel à projet « Quartiers Nouveaux » organisé par le Service Public de Wallonie.

Jamouille, dans son enquête sur les mondes de l’emprise et de la déprise (Jamouille 2021). Ce détournement des codes fait écho à ce que Michel de Certeau appelle les « arts de faire » : les habitants transforment les difficultés spatiales et sociales en composante alimentant une autre manière de vivre. Ainsi, en l’absence de services et de pouvoir économique, les résidents d’Épinlieu s’entraident pour garder les enfants, pour réparer les équipements électroménagers ou pour les travaux de transformation. En l’absence d’une place publique digne de ce nom, les habitants ferment et décorent de peinture colorée un ancien carrefour donnant accès aux logements démolis pour que les enfants puissent jouer en toute sécurité (« la goutte » – Figure 167). Ils détournent les codes d’usage et font ainsi face à l’injustice socio-spatiale. Par ailleurs, cet espace défie en tous points la théorie de Gehl. Ici, pas de champ réduit de vision sociale, ni effet de bordure limitant l’espace physique. Il s’agit plutôt d’un lieu ouvert avec une visibilité d’au moins 100 m autour, à l’opposé d’un espace d’intimité ou de convivialité. Il est pourtant considéré comme l’un des lieux plaisants du quartier par bon nombre de résidents. (espace entouré de rouge sur la carte mentale d’un habitant – Figure 170 et en noir sur la Figure 170).

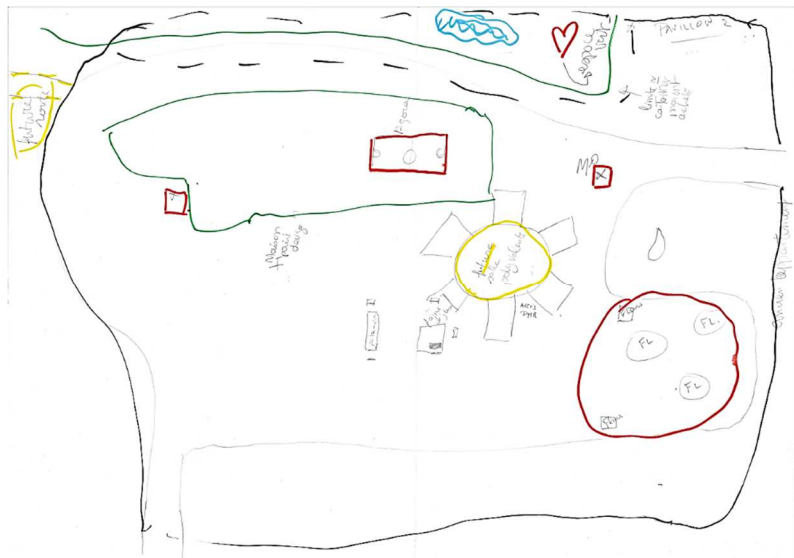


Figure 170. Carte mentale d'un habitant de 61 ans, actif à la maison de quartier d'Épinlieu, où il entoure en rouge les lieux qui lui plaisent, dont l'agora et l'ancien rond-point aménagé par les habitants. @projet RHS

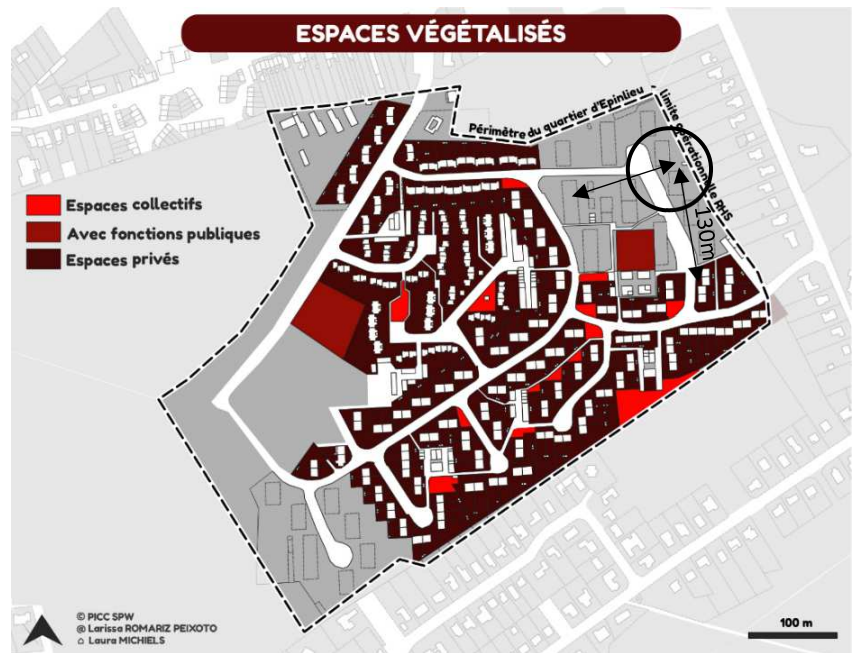


Figure 171. Localisation et champ de vision sociale de la "goutte" - ancien carrefour fermé à la circulation et décoré par les enfants du quartier. Il est utilisé comme espace de jeu. Crédits sur l'image

Les relations socio-spatiales qui entourent le lieu appelé « la goutte » expriment à la fois la force des usages et les propriétés d'attachement, qui supplantent les questions formelles.

La mise en confiance qui change la donne

A Cuvinot, la résistance prend une autre forme. Contrairement à Épinlieu, dans ce quartier français, les travaux de rénovation urbaine ont démarré et un processus actif de concertation a pu être mis en place. Il a été facilité par deux situations spécifiques : d'une part, la rénovation urbaine a démarré alors que le travail sur l'identité des lieux de vie dans le cadre du projet RHS était en cours. D'autre part, le système de gouvernance démocratique du centre social a habitué les résidents aux processus participatifs décisionnel : des habitants bénévoles font partie intégrante du conseil d'administration du centre social et prennent part aux décisions collectives de gestion.

Les discussions officielles autour du projet de rénovation du quartier se concentraient, en début de processus, essentiellement sur la domotique et l'aménagement intérieur des logements. Conscients de l'insuffisance des sujets traités au regard des défis du quartier, les habitants, appuyés par le centre social, ont pu ouvrir les discussions. Ils y ont notamment inclus les questions d'usage et de mémoire collective du quartier activée par le projet RHS. Lors des réunions menées par les chercheurs et partenaires RHS, les habitants ont identifié les lieux importants pour la vie et l'identité du quartier, ce qui a pu, par la force de conviction d'habitants et travailleurs sociaux, alimenter les débats sur la transformation physique de leurs lieux de vie. L'opération de rénovation

étant toujours en cours, nul ne sait si les aménagements finaux seront le reflet de ces débats, mais le processus aura au moins permis de valoriser une expertise du vécu et une montée en compétence de ses participants.

Cette apparente réussite n'empêche pas l'exclusion et le sentiment d'injustice qui perdure comme une violence pour certains : « Je ne participe plus aux réunions (organisées par le bailleur pour accompagner la rénovation du quartier) ! on nous prend pour qui ? »¹²⁷ Pour ce couple de trentenaires en colère, les travaux à venir impliqueront certainement un énième relogement. Cette perspective les mine. Manifestement, la route pour la pleine intégration urbaine et sociale est encore longue.

¹²⁷ Habitants depuis moins de 5 ans à Cuvinot, Onnaing, France (Atelier du 28.11.2019)

5.2. UNE QUESTION DE RÉSEAUX ET DE LIEUX

La connectivité : premier réflexe de l'intervention urbanistique dans les quartiers historiquement isolés de la ville. La diminution du temps parcouru pour « aller en ville » par les habitants des quartiers déshérités est, en effet, un des premiers leviers pour l'insertion urbaine. Pierre Bourdieu associait la ségrégation spatiale à son inscription temporelle et observait : « le pouvoir que le capital, sous ses différentes formes, donne sur l'espace est aussi, du même coup, un pouvoir sur le temps » (Bourdieu 1993, p. 257). La déconnexion des quartiers pauvres à la ville les exclut de l'accès à des biens et services, et par conséquent, à un capital économique et culturel. Cette déconnexion est, dans bien des cas et particulièrement dans les quartiers étudiés, le fruit d'une histoire vieille de décennies, voire de siècles, et confirme la construction politique de l'espace dénoncé par ce sociologue français.

L'activité minière ou industrielle du XIXe est à l'origine de Dutemple, Cuvinot, Nouveau Monde (Figure 61) et Rieu. Peu préoccupés par la ville, ces quartiers s'organisaient, initialement, dans une relative autarcie, où pavillons de logements ou corons, école, salle de fêtes et commerce se plaçaient autour des puits de mine ou de l'usine sidérurgique (voir chapitre 2.3). Ce modèle largement répandu dans le sillon industriel hainuyer explique la situation de bon nombre de ces logements (devenus publics) à l'écart des villes et de leur réseau de voiries peu connectant.

Du côté belge, les quartiers populaires d'Épinlieu et de l'Île aux Oiseaux sont le pur reflet de la doctrine fonctionnaliste de la moitié du XXe : ils ont été conçus comme des enclaves urbaines monofonctionnelles isolées de la ville par leur localisation, mais aussi par un système autonome de distribution de voiries. L'exemple encore actuel du réseau en cul-de-sac d'Épinlieu en est l'archétype.

En réponse à ces agencements introspectifs pointés (souvent justement) comme l'une des causes des nombreux dysfonctionnements des quartiers de logements sociaux, les projets de rénovation ont posé comme postulat de départ l'obligation de reconnexion de ces espaces à la ville. C'est précisément le cas des récentes transformations de Dutemple et de l'Île aux Oiseaux. Cette doctrine, dominante depuis les années 1990 tant en Belgique qu'en France, est souvent accompagnée de l'injonction de mixité sociale, traduite par la construction de logements destinés à la vente au sein des quartiers sociaux. L'analyse de ces quartiers transformés et du vécu de leurs habitants met en tension deux visions différentes des réseaux de communication : celle de Kevin Lynch d'abord, pour qui les réseaux ont une fonction qui se résume à la circulation, mais pour qui le déplacement a une grande influence sur « l'imaginabilité » de la ville. Celle de Christopher Alexander et Jan Gehl



Figure 172. L'implantation à l'écart de la ville : les trois fosses (à gauche), le quartier du Nouveau Monde (au centre) et la ville de Denain (à droite). ©Geoportail, Carte de l'état-major 1820-1866.

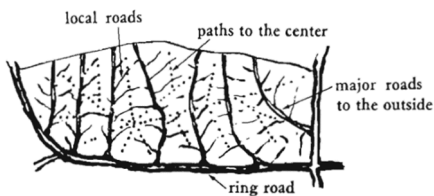


Figure 173. Pattern 11 de Christopher Alexander, "Local transport areas", p. 68

ensuite, pour qui voiries, chemins, places sont, avant tout, des supports à un usage social. Alexander, pionnier dans la mise en avant des usages, propose une organisation des réseaux de quartier de manière à contrer le « tout à la voiture » et à faire en sorte que les cheminements soient accessibles autant à une personne âgée à pied, qu'à un cycliste ou toute autre personne utilisant un mode de transport doux (Romariz Peixoto et al. 2021). Pour ce faire, il hiérarchise fortement les réseaux de voiries et chemins, à l'image de son pattern 11 illustré ci-contre (Figure 173). Pour lui, c'est la caractéristique de la forme qui favorise la diversité des usages.

Pour Jan Gehl, la forme des réseaux de communication est vue comme une opportunité de créer de la vie dans le quartier. Deux usages sociaux sont, en ce sens, centraux en vue de rendre les quartiers ou, plus largement, les villes, animés, sûrs, durables et sains. (Gehl 2012, p. 19) : la marche et les pratiques de longue durée dans les espaces publics. « En bonifiant les conditions de marche, non seulement on multiplie le nombre de piétons, on stimule aussi la vie urbaine » (Gehl 2012, p. 30). Ces usages présupposent, néanmoins, une sensation de bien-être, elle-même conditionnée par une série d'éléments physiques. Tout comme pour Alexander, pour Gehl, c'est la bonne forme qui induit l'usage social.



Figure 174. Système de voies et nœuds composant le centre de Rome, croquis de Kevin Lynch., 1952-53 (Kevin Lynch Papers MC0208, Institute Archives & Special collections, MIT, cité par Orillard 2014)

Pour Lynch, les activités et donc, indirectement les rencontres, se réalisent dans les *nœuds*, ou les lieux de croisement des voies, endroits où une décision directionnelle devait s'opérer pour les personnes en déplacement (Figure 174) (Lynch 1960). Mais les déplacements considérés par Lynch dans son modèle sont motorisés. Comment la rencontre pourrait-elle s'opérer lors de déplacements en voiture ?

Ces visions opposées et parfois complémentaires trouvent toutes des limites dans l'étude des quartiers du Hainaut transfrontalier.

Dans les prochaines pages, la parole des habitants nous aidera à en comprendre les nuances.

L'Île aux Oiseaux : mon quartier, sa vie, ses transformations spatiales et politiques

Comment représentez-vous votre quartier ? En posant cette question dans un quartier ayant subi récemment une profonde rénovation d'espaces publics et de logements, nous pouvions nous attendre à une description positive de celui-ci. En effet, une partie du bâti est neuf, un parc arboré muni d'un étang gère agréablement la limite avec la ville (Figure 177), de nouvelles voiries et pistes cyclables le relie avec les quartiers voisins et le centre-ville (voir illustration du projet - Figure 175).



Figure 175. Projet de réaménagement de l'île aux Oiseaux. @ (Moreno-Vacca 2007)

C'est précisément ce qui se passe lors d'une première rencontre avec un groupe de femmes réunies par la maison de quartier de l'île aux Oiseaux à Mons, en Belgique. Invitées à réaliser la mosaïque Motus de leur quartier, les premières images choisies (celles autour de l'octogone central dans Figure 176) évoquent le cadre verdoyant du parc (Figure 177) et du Mont Panisel voisins (pourtant assez loin), l'animation lors des festivités et en particulier Noël (image du sapin). Cette information est d'ailleurs assez curieuse vu la forte présence de personnes de confession musulmane).

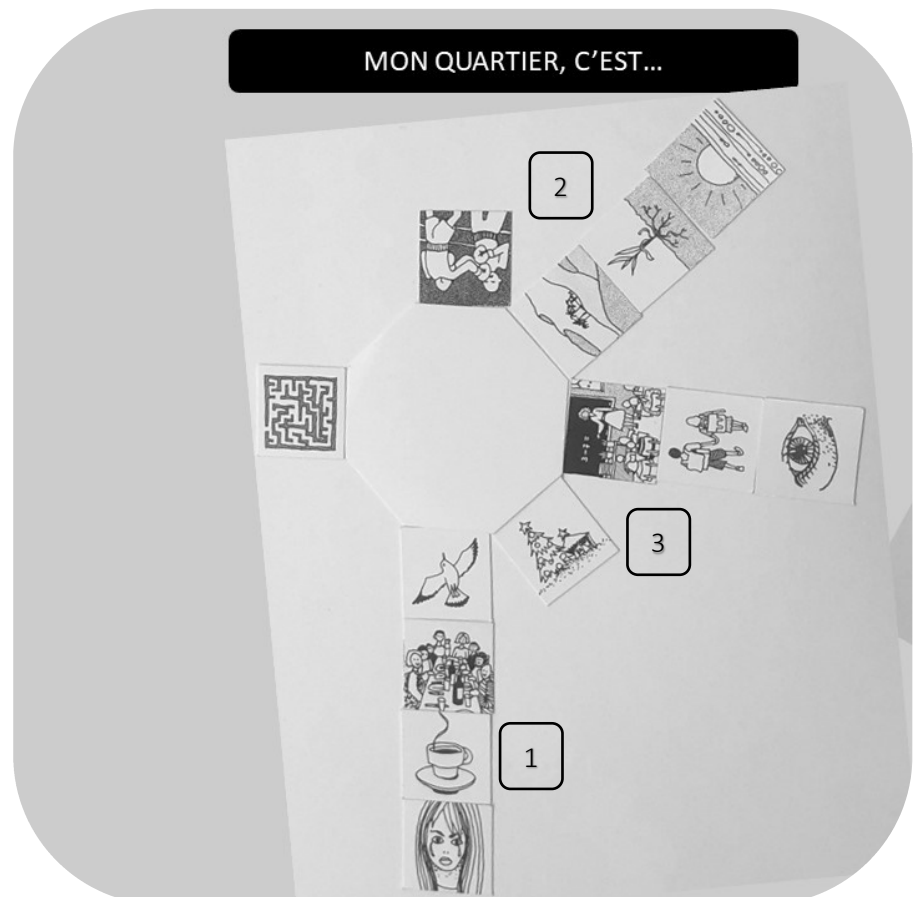


Figure 176. Mosaïque représentant l'image du quartier de l'île aux Oiseaux à Mons, construite par ses habitants lors de l'atelier collectif du 12.02.2020. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

Dans la discussion, deux lieux d'ancrage social, qui représentent l'enracinement des résidents, apparaissent comme une évidence pour les participants (ensemble 2 de la Figure 176) : le club de boxe par lequel bon nombre de jeunes du quartier sont passés et auquel ils restent attachés et la maison de quartier, espace de cohésion sociale et lieu de rencontre. C'est dans la maison de quartier que certaines activités solidaires prennent place, à l'image de la Donnerie¹²⁸, citée en exemple. Les habitants disent y trouver écoute et « un bon café » (ensemble 1 de la Figure 176), mais aussi un œil attentif sur les enfants, leurs activités et éventuelles dérives (ensemble 3 de la Figure 176).

¹²⁸ Récolte et distribution de vêtements et objets de seconde main extrêmement fréquentée tant par les habitants que par des extérieurs.



Figure 177. Chemin dans le parc longeant l'Île aux Oiseaux. @Larissa Romariz Peixoto

Lors des discussions, les participantes s'efforcent à montrer que l'île aux Oiseaux est une portion sûre de la ville :

« Quand ma sœur (qui n'habite pas dans le quartier) venait au départ, elle avait un œil sur ses enfants. Maintenant, ils vont jouer librement parce qu'elle sait que la cité a un œil sur tous les enfants et que tu n'en as pas un qui va faire une connerie parce qu'il y a toujours bien quelqu'un qui va sortir en disant "eh, camarade ! On ne fait pas ça ici". Je trouve que c'est vraiment un lieu sécurisant. »¹²⁹



Figure 178. Maquette présentée à la maison de quartier, réalisée par une ancienne habitante. Elle représente les tours de logement autour de la tête de rebroussement avant rénovation. A noter qu'après l'incendie, l'habitante est venue brûler la maquette à l'endroit du démarrage de l'incendie (milieu de l'image) @Larissa Romariz Peixoto



Figure 179. Nouvelle crèche implantée sur l'ancien lieu de rencontre du quartier. @projet RHS

Mais de lieu d'ancrage, il en est un, plus étonnant, qui fait l'unanimité entre les participantes : l'ancienne tête de rebroussement de la voirie principale qui a d'ailleurs donné le nom au quartier, l'allée des Oiseaux. Ce lieu, disparu depuis la rénovation du quartier et unanimement regretté, était ; dans les faits, une voirie asphaltée en cul-de-sac, sans plantations ni aménagements particuliers, donnant accès aux 5 anciennes tours de logements (voir maquette des anciennes tours – Figure 178 et schéma de gauche de la Figure 180) dont deux ont également été démolies. Reconnecter l'allée des Oiseaux à la ville était pourtant l'objectif principal de la rénovation survenue entre 2008 et 2011, faisant suite aux dramatiques incendies de 2003 (voir chapitre 3.2).

Aujourd'hui, les voiries sont aménagées et connectées entre elles, tous les culs-de-sac (ou presque) ont disparu. Une nouvelle crèche (Figure 179) a pris la place de l'ancien lieu de rencontre (schéma de droite de la Figure 180).

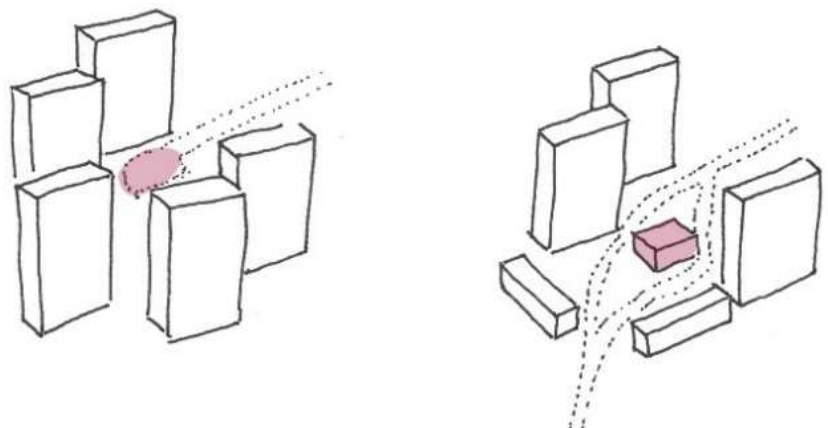


Figure 180. Schéma de la tête de rebroussement disparu et des anciennes tours de logements (à gauche) et nouvelle disposition des immeubles avec l'implantation centrale de la crèche après la rénovation de l'île aux Oiseaux (à droite). @Larissa Romariz Peixoto

C'est manifestement une vision lynchéenne des réseaux qui a prévalu lors de la rénovation du quartier. Cette vision considère les voies comme « les cheneaux le long desquels l'observateur se déplace habituellement, occasionnellement, ou potentiellement » (Lynch 1960, p. 54).

¹²⁹ Femme travaillant dans le quartier, la cinquantaine. Atelier image, 12.02.2020.



Figure 181. Ancienne configuration introspective de l'île aux Oiseaux. En rouge, les tours démolies, en noir et entourées de rouge, celles qui sont restées. ©WalOnMap, orthophoto 1971, @Larissa Romariz Peixoto

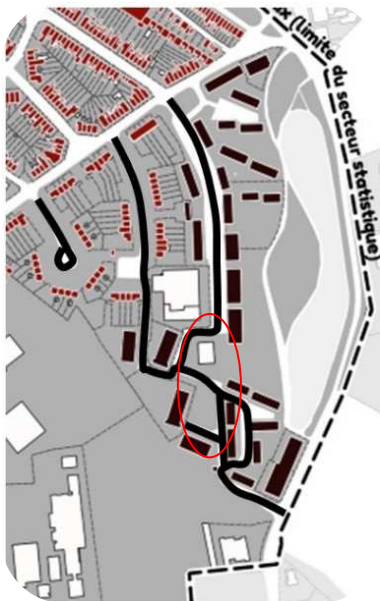


Figure 182. Maillage viaire actuel de l'île aux Oiseaux. Entouré de rouge, les anciennes tours renouvées. ©OSM, @Larissa Romariz Peixoto

Elle ignore tout de la valeur sociale des rues, qu'elles soient liées à des rencontres anonymes ou à des échanges quotidiens, socle d'un attachement territorial (Romariz Peixoto et al. 2021), qui plus est à l'échelle d'un quartier d'habitat. Une habitante, la cinquantaine, participant à un atelier dans la maison de quartier, nous l'explique : « Lors des fêtes de quartier, on y mettait les jeux pour enfants. On n'a plus de place pour ça. De toute façon, on ne fait plus de fête ! ». Une autre résidente, la soixantaine, surenchérit : « Après la crèche, les gens se sont séparés (...) parce qu'avant, à la place de la crèche, c'était comme si on disait la place de Mons. Et ça, ça a fait du mal à beaucoup de gens. Parce qu'on avait nos bancs, (...) les enfants allaient jouer au ballon là et nous autres, on était assis sur des bancs. Il y avait 4 bancs à chaque fois. »¹³⁰

Une assistante sociale travaillant à l'île aux Oiseaux s'insurge :

« Attendez ! Vous vous souvenez ? C'était le rodéo ici ! (...) Moi, je me souviens quand même de quelques gamins sur des motos, en roulant sur une roue, ouaaaannn, ouaaaannn, ouaaaannn... » « Tu partais du magasin, tu allais jusqu'au bout de la cité et c'était tout. (...) tu n'étais connecté à rien du tout ! »¹³¹ L'habitant(e) quinquagénaire l'admet : « C'est vrai que tu sors plus facilement. Tu as la rue pour aller au Mont Panisel plus facilement qu'avant. » « C'est plus beau, aucun doute là-dessus ».

Comment les projets urbains peuvent-ils prévoir des aménagements sans valoriser ou même protéger les pratiques sociales qui soutiennent la vie de quartier ?

Les témoignages qui ont suivi cette rencontre ont mis en évidence des sentiments ambigus vis-à-vis de la nouvelle distribution du quartier. La grande solidarité et l'unité socio-spatiale d'avant, teintent de nostalgie les récits des plus anciens, qui reconnaissent pourtant l'entre-soi peu bénéfique qui y régnait. Ils reconnaissent aussi que le stigmate qui pesait sur les habitants avant la transformation a été atténué. « Il y a une plus grande ouverture du quartier aux autres ».

La récente rénovation a apporté une mixité sociale via la construction de 97 logements privés, une diminution partielle des gabarits (deux tours de 13 étages démolies et remplacées par des maisons ou immeubles de 4 étages) et un remaillage des voiries (Figure 181 - Figure 182 ci-contre).

A l'aménagement introverti, fermé sur lui-même (Figure 181), s'est substitué un urbanisme de la connexion et de l'ouverture vers l'extérieur,

¹³⁰ Propos recueillis lors de l'atelier image du quartier, 12.02.2020

¹³¹ Propos recueillis lors de l'atelier image du quartier, 12.02.2020



Figure 183. Discussion autour de la maquette représentant l'ancienne configuration de l'île aux Oiseaux. @Larissa Romariz Peixoto

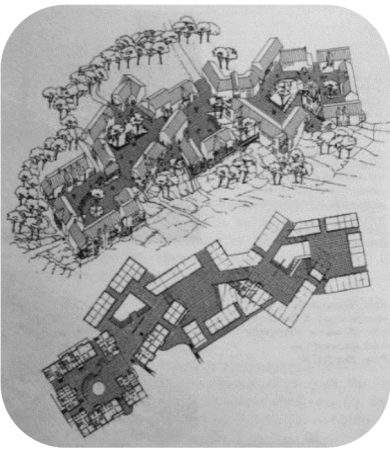


Figure 184. Exemple d'une organisation spatiale résidentielle autour d'espaces facilitant les liens sociaux. Quartier de Skaade, Danemark. (Gehl 1987, p. 55)

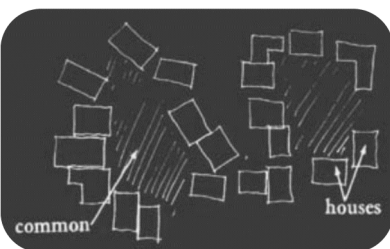


Figure 185. Organisation d'une grappe de maisons selon Alexander, pattern 37, House cluster (Alexander et al. 1977, p. 202)

lynchéen, certes, mais qui favorise aussi la marche, une des conditions de la convivialité, selon Gehl. Les voiries ont été reprofilées en ce sens et aussi dans un souci de lien avec le voisinage direct.

Toutes les vertus de cette restructuration trouvent des limites dans la disparition du lieu d'échange et de proximité, organisé dans l'intimité du quartier. Ce lieu revêtait un sens social tel que considéré par Alexander. L'espace auquel les habitants étaient attachés fonctionnait comme une zone intermédiaire entre le logement et le reste de la ville. Cet espace d'intimité du quartier, protégé par les tours et se positionnant à l'intersection de toutes les entrées d'immeuble, permettait la gestion et le contrôle social de l'espace public, mais surtout la rencontre intergénérationnelle entre les enfants jouant dans un espace maîtrisable et les parents assis sur des bancs valablement positionnés tout autour. La tête de rebroussement de l'allée des Oiseaux répondait à un principe de vie soulevé par Jan Gehl : il favorisait les pratiques extérieures de longue durée. En effet, les limites claires (les tours) signifiaient clairement aux passants et aux usagers la propriété des lieux (« On était chez nous là-bas ») ; elles participaient grandement à l'animation de l'espace dans la mesure où les entrées des logements de près de 300 familles s'y concentraient, occupant un espace d'à peine plus de 2ha. Depuis les seuils des immeubles ou même depuis les fenêtres des appartements, un intense contrôle social s'opérait : « On se mettait tous autour du rond-point pour discuter et regarder les enfants qui jouent. On pouvait même les voir depuis la fenêtre des appartements. C'était plus facile » (Figure 183).

À l'issue de ce débat, nous comprenons qu'un espace de proximité gagne en convivialité, si circonscrit par les limites à la fois animées et régulées, où le passage de la sphère privée à la sphère publique est adouci par l'aménagement d'espaces semi-privés et/ou semi-publics. La vie collective s'y construit, les résidents ont la possibilité de réguler leurs contacts interpersonnels tout en protégeant leur vie privée (Gehl 2012, p. 113).

« Interaction sociale et protection de la bulle personnelle de chacun sont les deux faces d'une même médaille. De même qu'un contact rapproché nécessite une délimitation précise du territoire de ceux qui y prennent part, une vie sociale riche en possibilités et un sentiment de sécurité requièrent un rapport cohérent entre espace public et territoires privés. » (Gehl 2012, p. 113)

Mais les théories de Gehl et Alexander n'expliquent pas tout. Comment cette convivialité peut-elle se développer, alors que ce qui les entoure n'est pas un ensemble de maisons unifamiliales à l'échelle maîtrisable

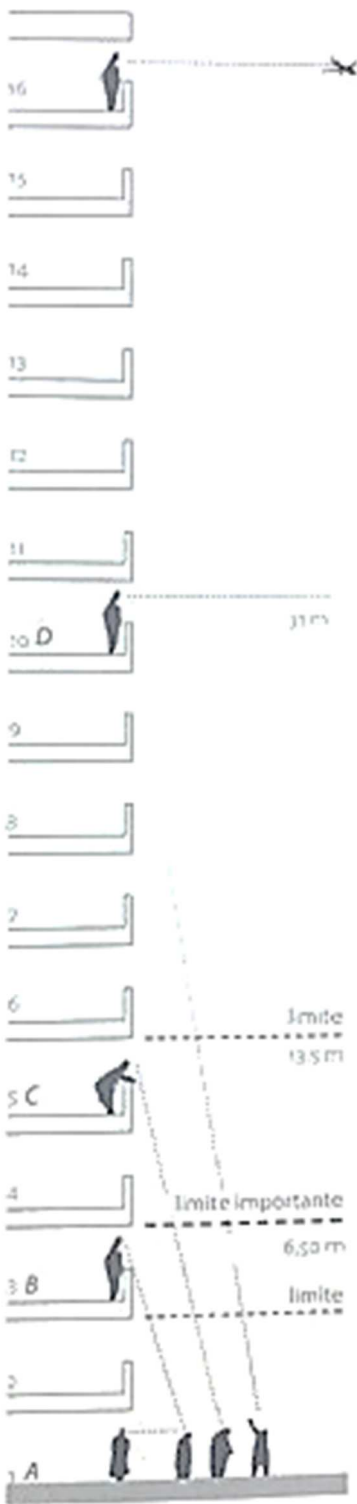


Figure 186. Exemple du champ de vision sociale appliqué à la hauteur des bâtiments. Jan Gehl, *Pour des villes à échelle humaine*, Gehl 2012, p. 52

comme dans les modèles d'Alexander et Gehl (Figure 184, Figure 185 ci-contre), mais des tours de 13 étages, insalubres et peu sécurisées, comme en atteste l'incendie survenu en 2003. L'échelle de ces bâtiments serait, selon Gehl, contraire à la convivialité, si on s'en tient à sa notion de vision sociale, selon laquelle les bâtiments de plus de 4 étages ne favorisent pas le contact avec l'espace public et donc, son animation (Figure 186 ci-après).

Pour Alexander, l'unité d'organisation fondamentale du quartier, celle qui garantit la convivialité, est la configuration de grappes formées d'une douzaine de maisons placées autour d'un espace commun, comme un chemin, un espace vert, ou autre... [Pattern *house cluster* (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977, p. 197-203)].

Comme souvent dans ses écrits, Alexander dépasse l'analyse spatiale et son lien avec la vie de quartier, en ajoutant une dimension politique à ses propos. En effet, à cette distribution socio-spatiale, il associe un modèle organisationnel dans lequel les personnes sont propriétaires non seulement de leur maison, mais aussi d'une partie de l'espace commun. Ceci leur donne la responsabilité et la liberté de créer et entretenir l'espace à leur guise. Ils doivent également s'entendre sur cela, ce qui implique une participation à la société.

À l'Île aux Oiseaux, la dimension politique de l'espace est bien présente, mais elle est d'une toute autre nature. À l'Île aux Oiseaux, les tours disparues ou réaménagées étaient, elles-mêmes, synonyme d'un mode de vie particulier, où la violence et les conflits de voisinages ne peuvent pas effacer les combats menés à une autre échelle, dans ce que Bourdieu appelait les luttes collectives pour l'espace physique et social. Une habitante, environ 45 ans, nous raconte : « Je n'oublierais jamais l'amitié que j'avais avec les voisins dans la tour. Avant, je pouvais oublier la porte ouverte et la clé dessus, les voisins venaient me l'apporter. »¹³². Une autre participante à l'atelier, ancienne résidente d'une des tours démolies, nous relate qu'elle « s'est fait tabasser » par une voisine, « au point d'aller à l'hôpital » parce qu'elle insistait pour que les portes restent fermées afin éviter que les rats, très nombreux au rez-de-chaussée, ne gagnent les appartements. Une troisième participante, la trentaine, nous explique qu'en appelant la police pour un fait divers, les habitants s'entendaient souvent dire : « ah, mais vous habitez l'allée des oiseaux ! c'est normal. Il faut déménager de là ». Ils concluent : « le quartier, c'était comme dans un pays en guerre, ils étaient tous enflammés ces gens-là. »

Face à des situations de violence, certains groupes occupaient l'espace collectif ou public : dans une des tours, les mamans tricotaient au rez-de-chaussée et géraient ainsi les entrées/sorties. Il s'agissait, dans les faits, d'une manière détournée et conviviale d'occuper l'espace, de gérer les conflits et d'éviter que les lieux soient soumis à l'emprise de réseaux souterrains menaçant leurs enfants. Les microtrafics de drogue, nous explique une habitante, s'emparaient facilement de ces entrées, bénéficiant de la « dégradation des espaces publics, de la colère et du sentiment d'abandon des jeunes et des familles qui y vivaient » (Jamoulle 2021, p. 235).

La portée politique de ces actes ne ressemble en rien à celle imaginée par Alexander. Ici, c'est plutôt la survie qui se joue. L'organisation politique du quartier s'appuie sur l'espace pour gérer les situations de manque, les conflits et la préservation de la dignité.

La rencontre ne s'impose pas mais se travaille

Dans le quartier rénové de l'Île aux Oiseaux, où les résidents sont-ils donc censés se rencontrer? C'est l'espace du parc récemment réaménagé (en bas à droite de la Figure 187) qui est censé accueillir les moments de convivialité du quartier. Il a pourtant bien du mal à remplir cette fonction et ce, malgré un aménagement qualitatif apprécié par les résidents et extérieurs qui s'y promènent ou le traversent via les chemins et pistes cyclables. Mais l'affluence n'est pas tout et la différence entre un espace de circulation et celui favorable à une occupation de longue durée se marque à l'Île aux Oiseaux. Protégé et animé par les tours, l'espace semi-privatif de l'ancien cul-de-sac était un lieu vivant. On s'y attardait. Dans le parc, on circule.

Selon Jan Gehl, le niveau d'activité et de vie d'une ville s'obtient en multipliant l'affluence (nombre de personnes) par la durée (le temps passé dans l'espace public). La formule de Jan Gehl est le résultat d'une étude menée dans des rues résidentielles de Waterloo et de Kitchener au Canada. L'étude montre que la moitié des personnes fréquentant les rues s'y trouvait pour de simples déplacements et l'autre, pour des activités. Elles « jouaient, entretenaient leur propriété, faisaient du jardinage, bavardaient ou étaient tout simplement assises devant leur maison à observer ce qui se passait ». Néanmoins, cette deuxième catégorie représentait 89 % de l'activité des rues pour le temps y consacré, ce qui confirme le lien entre temps passé à l'extérieur et vitalité



Figure 187. Projet de réaménagement de l'Île aux Oiseaux. Source : (Moreno-Vacca 2007)



Figure 188. "As the activities grow around the space, it becomes more lively." (Alexander et al. 1977, p. 601)

urbaine, selon lui¹³³. Les places publiques qui combinent les deux usages sont 10, 20 voire 30 fois plus animées que les places où on ne fait que passer. (Gehl 2012, p. 84-85). Alexander abonde dans ce sens et affirme que, plus la densité des activités autour d'une place est importante, plus l'espace y est animé (Figure 188). (*pattern 69, public outdoor room*, (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977, p. 348-352).

“There are very few spots along the streets of modern towns and neighbourhoods where people can hang out, comfortably, for hours at a time.”(Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977, p. 349)

Et comme « L'être humain est spontanément stimulé et attiré par l'activité et la présence d'autrui. » (Gehl 2012, p. 77), l'espace central de l'allée concentrait animation et identité.

En revanche, le parc de l'étang se positionne en bordure du quartier et à l'arrière des habitations ; il fonctionne davantage comme une frontière souple entre le quartier et la ville que comme un espace de convivialité intime propice à la rencontre. Les fonctions sont éloignées entre elles et la nature des activités qui s'y déroulent s'apparente à du passage. L'absence de mobilier et l'aménagement en espace ouvert, bien que très agréable à traverser, n'invite pas à y demeurer. Il est néanmoins le symbole de la nouvelle dynamique sociale de cette portion de la ville, à la fois plus intégrée (les témoignages concordent à dire que dans le quartier réaménagé, il y a plus de perméabilité sociale), mais aussi moins soudée et parfois même éclatée en sous-groupes peu communicants. Une assistante sociale nous explique que certains anciens résidents des tours démolies ont été « recasés » dans un nouvel immeuble à appartements situé en bordure du quartier (immeuble entouré de rouge sur la Figure 187 ci-avant). Ceux-ci, pourtant anciennement habitués de la maison de quartier, ne participent plus aux activités : « **Ils sont ailleurs. Tout ça parce que leur bâtiment est tourné vers la ville et non vers le quartier** », nous explique-t-elle. Les entrées de ces nouveaux immeubles sont, en effet, orientées vers la voirie qui longe le quartier et donne accès au centre-ville de Mons, plutôt que vers le centre du quartier, comme c'était le cas avant.

Au cours de nos recherches, la maison de quartier, devenue centrale pour les rencontres, est menacée de fermeture ou de restructuration à la suite de changements internes au pouvoir organisateur. C'est un facteur majeur de déstabilisation et de fragilisation d'une partie des habitants pour qui ce lieu représente le cœur de leur vie sociale.

¹³³ Étude « Soft edges in residential streets », Scandinavian Housing and Planning Research, n°3, 1986

Fréquemment, lors de notre travail, les discussions déviaient vers ce sujet. Une participante à un atelier, 55 ans nous confie : « sans la MQ, on ne sait pas ce qu'on devient ! (...) quand j'ouvre ma fenêtre, je vois qu'il y a de la lumière à la maison de quartier, je me sens en sécurité ! » Une jeune maman attendant son deuxième enfant est plus anxieuse à ce sujet : « je suis très nerveuse ! On ne sait pas quoi, si la maison de quartier n'est plus là ! »

Nous savons néanmoins que ce lieu, si important pour certains, n'est pas pour autant une référence pour tous. Récemment¹³⁴, des personnes de nationalités diverses ont intégré ce quartier marqué par une forte présence magrébine. « Les russes, les chinois, les polonais, les marocains, les algériens, les « noirs » (...) sont arrivés. (...) Tout le monde se dit bonjour mais c'est tout ! » « On les voit en faisant notre balade le weekend. »

Ces nouveaux habitants ne fréquentent pas la maison de quartier. Un fait qu'ont remarqué les habituées : « Ils ne viennent pas. On a pourtant tout essayé pour les intégrer ! (...) Je ne suis pas raciste, mais ce n'est quand même pas à nous de faire des efforts tout le temps ! Est-ce que c'est à nous de nous adapter ? Ils doivent aussi faire un pas vers nous quand même ! »

Le rôle de ciment social joué par la maison de quartier n'est manifestement pas valable pour tous les habitants. C'est tout le danger de la structure d'accompagnement social comme unique lieu de soutien pour les relations de quartier. Les défis restent immenses sur ce plan, d'autant plus que son fonctionnement s'avère, paradoxalement, loin d'être inclusif, comme en témoigne cet échange :

- « Je vois qu'il y a cours de couture ! Je n'étais pas au courant ! », signale une habitante débarquant dans la maison de quartier.
- « Bien, oui, on ne communique pas, tu sais bien ! Si on communique, on est débordé. Le bouche-à-oreille marche bien », lui répond une employée.

Manifestement, pas pour tous. Pendant que les frontières entre les habitués et les autres se creusent, comment dépasser l'isolement de ces derniers ?

¹³⁴ Selon les habitants, l'arrivée des nouveaux résidents est concomitante avec la politique voilée de « dispersion des cités bruxelloises » qui a fait suite aux attentats de mars 2016 à Bruxelles. Nous n'avons pas de confirmation de ces faits.



Ces réseaux alternatifs amusants d'Épinlieu

L'expérience d'Épinlieu semble intéressante à ce titre.

Henri Lefebvre considérait que les quartiers de logement isolés physiquement de la ville, typiquement les grands ensembles, relevaient d'un urbanisme qui exclut l'appropriation et l'amusement, ne concentrant dans la notion d'« habiter » que les fonctions, prescriptions et emploi du temps rigides. Selon ce philosophe, ces quartiers transformeraient les habitants en êtres aliénés, peu capables d'intervenir dans leur environnement, engendrant ainsi un mode de vie misérable. Dans la ville devenue machine à habiter ou à produire, l'habiter perd son sens anthropologique de participation à une vie sociale, de plasticité de l'espace et d'appropriation par les groupes et individus de leur condition d'existence (Lefebvre 1967). C'était sans compter sur la fabuleuse capacité de l'être humain à détourner les codes et l'inexorable envie de contact et de rencontre qui lui est propre.

A Épinlieu, quartier dont la localisation et les réseaux excluent les habitants d'un accès facile à la ville, un groupe d'enfants nous le démontre. Dans le projet RHS, nous avons décidé, avec les habitants et les autres partenaires du projet, de réaliser une carte destinée aux résidents et extérieurs qui valorise les lieux identitaires du quartier. Le défi, tant pour les chercheurs que pour les participants, était de se détacher du regard patrimonial traditionnel qui conduisait les habitants à dire qu'il n'y avait rien à montrer dans leur quartier, aucune architecture particulière, ni espace qualitatif.

Ensuite, il s'agissait d'identifier les lieux qui faisaient sens pour les habitants, qui portaient la mémoire et l'histoire du quartier.

Après quelques tentatives infructueuses, un groupe d'enfants a tenu à nous montrer le « chemin des mouches ». En effet, les grappes de logements d'Épinlieu et les arrières des jardins sont efficacement reliés par un réseau continu de sentiers bordés de haies (figure ci-contre) et ponctué de petites surfaces engazonnées, en principe, « sans propriétaire », mais réappropriées par les enfants. Ils y circulent à vélo, bravant les toiles d'araignées jonchées d'insectes (d'où le surnom de « chemin des mouches »), rappelant que le jeu dans la ville est essentiel pour les rendre vivantes. Jan Gehl avance qu'une des qualités enchanteuses de Venise est que « les enfants rampent sur les monuments, grimpent les escaliers, s'amusent au bord des canaux » (Gehl 2012, p. 170).



Figure 189. Poteaux en béton mis en couleur par les enfants à Épinlieu. @projet RHS



Figure 190. Bois d'Havré contigu au quartier d'Épinlieu, lieu montois de promenade et pratiques sportives. @projet RHS

Alexander, de son côté, observe que les espaces de jeu à proprement parler, exclusivement y dédiés, doivent être inachevés et ce, afin d'être considérés comme des espaces d'aventure plutôt que comme des lieux sécurisés.

« not a highly finished playground, with asphalt and swings, but a place with raw materials of all kinds-nets, boxes, barrels, trees, ropes, simple tools, frames, grass, and water – where children can create and re-create playgrounds of their own” (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977).

La ville a besoin de rêve. Tout l'inverse de ce que la société sécurisée propose. Le réseau amusant de venelles d'Épinlieu participe de cette entreprise. Notons cependant que celui-ci n'est absolument pas relié au quartier voisin composé de villas, pourtant accueillant une population de couples avec enfants, qui pourraient en profiter (Figure 191).

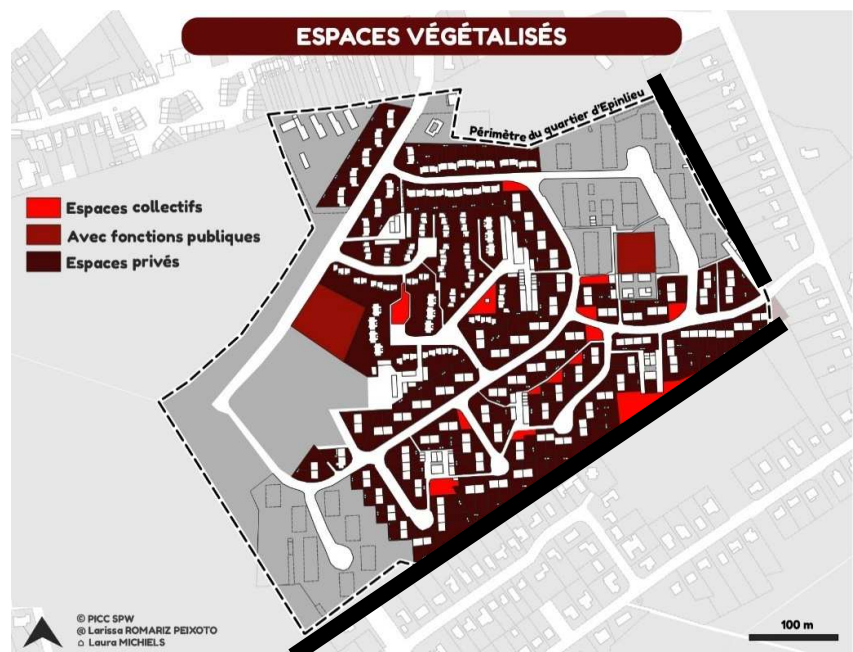


Figure 191. Réseau de venelles (traits fins blancs) reliant les grappes de logement et leurs jardins (en noir), ponctué d'espaces collectifs (en rouge). Les traits noirs épais représentent les ruptures nettes des voiries et venelles avec le quartier voisin de villas. @Larissa Romariz Peixoto

Le chemin des mouches figure finalement sur la carte de valorisation du quartier, tout comme les poteaux en béton dont les peintures colorées ont été réalisées par les enfants du quartier (Figure 189). A défaut de relier ces sentiers au quartier bourgeois voisin, le parcours de découverte proposé sur la carte, les relie au bois d'Havré voisin (Figure 190), lieu de jogging et de promenade, fréquenté par une population qui ignore l'existence du quartier voisin d'Épinlieu (Figure 192, Figure 193 et annexe 4.2). Une tentative de valoriser les réseaux qui relient et donnent du sens au quartier, tout en les connectant aux lieux appropriés par les voisins.



Figure 192. Extrait de la carte de valorisation des lieux identitaires du quartier, où figure le « chemin des mouches », en annexe 4.1. @projet RHS.



Figure 193. Extrait de la carte de valorisation des lieux identitaires du quartier et du parcours qui relie le quartier d'Épinlieu (à gauche en gris foncé) au bois d'Havré voisin selon un trajet défini par les habitants. La carte figure en annexe 4.7. @projet RHS

Surmonter l'effet de lieu

Même si elle est loin d'être parfaite, la rénovation a fini par bouleverser un facteur essentiel pour au moins une partie de la population de Île aux Oiseaux : ce que Bourdieu appelle *effet de lieu*, et que Pascale Jamouille précise comme étant le sentiment de vide et d'injustice de familles qui se sentent « jetées là », en bas de la hiérarchie socio-urbaine. (Jamouille 2021, p. 226). Le changement du quartier a revigoré l'image extérieure de celui-ci :

« Avant 2003, je disais aux gens que j'habite à l'allée des oiseaux, "non, je ne viens pas dans ce quartier" "Les voitures cassées, les voitures en feu". Mais depuis (la rénovation faisant suite à) l'incendie, ce n'est plus un quartier social, c'est un quartier ... c'est vraiment bien. Je ne quitterais pas ce quartier pour aller déménager. »¹³⁵

« Je pense qu'après l'incendie, ça a pris du temps, mais l'image du quartier a changé ; l'image est vraiment positive. »¹³⁶

L'intégration d'immeubles destinés à la vente, plus soignés, propose une nouvelle façade de ce quartier à la ville proche, un apport de population au capital économique et culturel différent et, au passage, une atténuation du stigmate de lieu. Mais ces changements censés effacer des frontières, en engendrent d'autres, comme nous l'explique cette travailleuse sociale, la cinquantaine, impliquée dans le quartier, :

« Je vais vous montrer ce qu'il ne faut jamais faire en matière d'architecture. Quand on dit qu'on fait une mixité sociale, on ne met pas des logements sociaux avec juste des garde-fous sans balcons et des logements privatifs avec balcons. C'est comme ça qu'on stigmatise les gens. Ce n'est pas juste. »¹³⁷

La rénovation a bouleversé positivement l'image du quartier. A-t-elle pour autant réduit les inégalités ? A-t-elle réussi à effacer, selon les mots utilisés dans le quartier, le « traumatisme permanent » qu'a représenté la présence « devant leurs yeux » pendant deux ans de la tour éventrée « qui a tué les gens ? ». Puis « l'arrivée des bulldozers et les 3 années vécues dans la poussière » où les personnes se voyaient obligées de circuler en bottes en caoutchouc pour rentrer et sortir de leurs maisons ? (« c'est resté longtemps comme ça, un no-man's land »)¹³⁸.



Figure 194. Immeubles destinés à la vente avec balcons et volets (en haut) et ceux voisins destinés à la location via le bailleur social (en bas). @Larissa Romariz Peixoto

¹³⁵ Habitante de 35 ans lors de l'atelier Motus, 2020.

¹³⁶ Habitante de 50 ans, lors de l'atelier Motus, 2020.

¹³⁷ Marche urbaine à l'Île aux Oiseaux avec les habitants du Nouveau Monde. 12.02.2020

¹³⁸ La rénovation a fait l'objet d'une concertation mise en place par le bailleur. Si les habitants dénoncent le peu de poids sur les décisions spatiales (leur liberté se résumait, selon eux, à la couleur des volets et des portes), ils reconnaissent que le relogement a été correctement négocié, ce qui expliquerait l'ambiance apaisée du quartier.

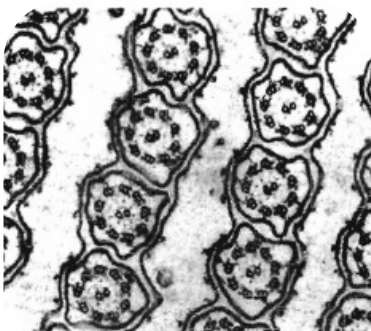
5.3. UNE QUESTION DE LIMITES

Deux sortes de limites physiques interpellent dans les quartiers populaires étudiés. La première est sans aucun doute celle entre le quartier et la ville. Comment est-elle matérialisée ? Est-elle suffisamment franchissable ?

Pour Kevin Lynch, les limites (ou *edges*) sont des éléments linéaires, outre les voies, et qui forment une frontière marquée, telles des tranchées de voies ferrées, ou des murs. Leur présence, tout comme leur absence, est essentielle pour la compréhension de la ville¹³⁹. L'inexistence de limites, selon cet auteur, prive les citoyens de « l'impression satisfaisante » que leur ville est « achevée et rationnelle » (Lynch 1960, p. 72). Il précise encore que les limites qui semblent les plus fortes sont celles qui, non seulement prédominent visuellement, mais aussi ont une forme continue et sont impénétrables aux mouvements traversants¹⁴⁰ (Lynch 1960, p. 72).



Figure 195. Pattern 15, "neighbourhood boundary". Les limites servent le besoin d'identité pour Alexander (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977, p. 86).



Cell with cell wall: The cell wall is a place in its own right.

Figure 196. Inspiration pour la définition de limites pour Alexander, pattern 15, "neighbourhood boundary" (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977, p. 87)

Plus précis à propos de la limite entre le quartier et la ville, Christopher Alexander prétend que celle-ci est une condition fondamentale de la diversité culturelle de l'urbanité. Selon lui, la « mosaïque de sous-cultures » qui fait la richesse de la ville, mérite que celles-ci soient spatialement isolées (concept expliqué au chapitre 4.5). Il fait valoir deux raisons pour cela. La première est sociologique : la survie d'une culture forte, fière et durable impose de préserver certaines valeurs de leur dilution dans l'espace impersonnel et diffus de la ville. La deuxième raison est économique : les besoins spécifiques d'une culture engendreraient des services et infrastructures propres, qui elles-mêmes ne seraient viables que si elles pouvaient compter sur une certaine « masse critique » spatialement réunie :

« (...) a great variety of subcultures in a city is not a racist pattern which forms ghettos, but a pattern of opportunity which allows a city to contain a multitude of different ways of life with the greatest possible intensity. » (Alexander et al., 1977, p. 76) (Figure 195, Figure 196).

Si les arguments ne sont pas les mêmes, la vision de Jan Gehl corrobore celle d'Alexander, puisqu'il prétend que « une démarcation claire entre les éléments constitutifs des structures sociales favorise le sentiment de sécurité des citoyens et leur aptitude à décoder une situation. [...] À tous les niveaux, la démarcation des structures et le sentiment d'appartenance contribuent au sentiment de sécurité individuel et collectif. Les citoyens se disent : voilà ma ville, mon quartier, ma rue ; les

¹³⁹ Au même titre que les voies, les nœuds, les points de repère et les quartiers. Ensemble, ces 5 éléments constituent *l'image de la cité*, pour Lynch, tel qu'expliqué au chapitre 4.6.

¹⁴⁰ Kevin Lynch se réfère notamment à la Charles River à Boston, qui en est, selon lui, le meilleur

visiteurs, eux, se disent : je rends visite à ces citoyens dans leur ville, leur quartier, leur rue. » (Gehl 2012, p. 114).

Pour Lynch, Alexander et Gehl, les limites sont vues comme des éléments positifs capables à la fois de clarifier la compréhension de la ville et d'organiser ses structures sociales, vision théorique assez étonnante pour des professionnels de terrain.

Dans les quartiers étudiés, les limites avec la ville prennent des formes diverses : à Épinlieu, les haies situées au fond des jardins individuels sont impénétrables (traits rouges dans la Figure 197). Elles forment, une barrière nette entre le quartier de logement social et le quartier bourgeois voisin. Les champs voisins (tache rouge dans la Figure 197) marquent aussi une limite franche quartier/ville.



Figure 197. Les limites physiques d'Épinlieu : les haies séparant les jardins du quartier social de ceux des villas situées au sud et à l'est (triple trait rouge), les champs situés entre le centre-ville de Mons et le quartier social (surface rouge). @Larissa Romariz Peixoto

A Rieu, ce sont également des champs (surface rouge sur la Figure 198), traversés via un chemin de fortune non éclairé, qui séparent le quartier de l'école du quartier (cercle rouge).



Figure 198. Les champs voisins (surface rouge) constituent une barrière entre le quartier et l'école (entouré en rouge) à Rieu. @Larissa Romariz Peixoto

A l'Île aux Oiseaux, le parc et l'étang forment une frontière souple entre le quartier social et la ville.

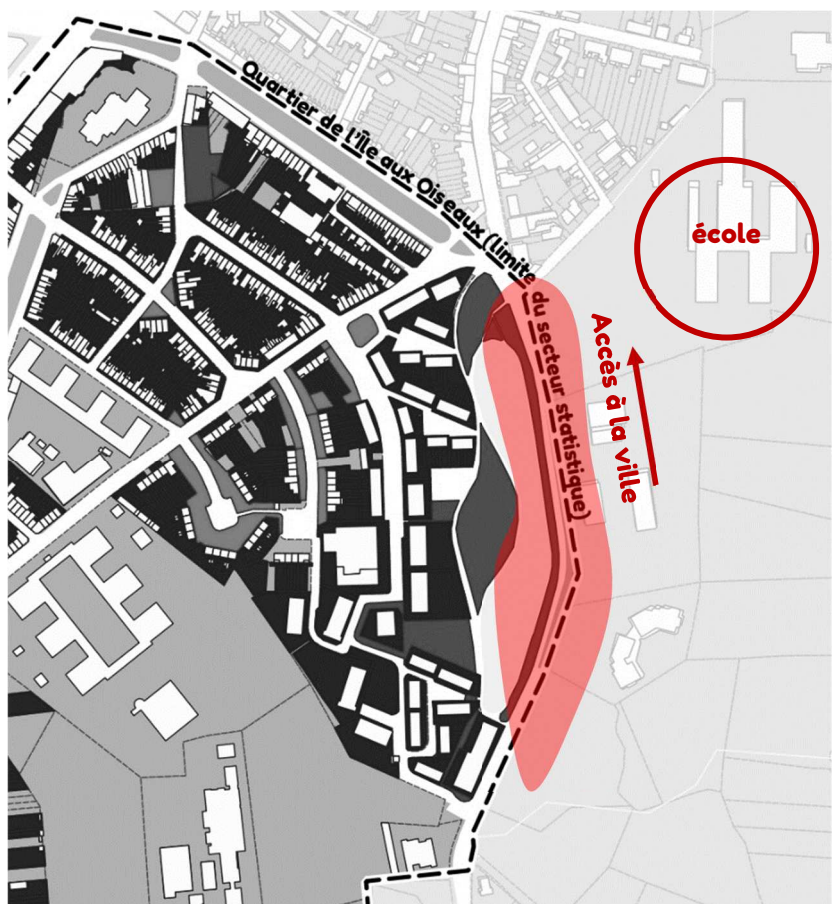


Figure 199. Le parc et l'étang de l'Île aux Oiseaux : des frontières souples traversantes entre le quartier et la ville. @Larissa Romariz Peixoto

C'est à Dutemple que les limites physiques sont les plus franches : le quartier est situé à l'ouest d'une autoroute (Figure 202), au sud d'une route au trafic dense et au nord de l'assiette du tram (Figure 200), dont les aménagements sécurisés rendent infranchissable (traits rouges sur la Figure 201).



Figure 200. Tram en site protégé à Dutemple
©GoogleStreetView

Figure 201. Les limites physiques de Dutemple (traits rouges) : l'autoroute à l'est, l'assiette du tram au sud et la route au nord. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 202. Autoroute en tant que limite physique entre le quartier de Dutemple et la ville de Valenciennes ©Googlemaps

Enfin, au Nouveau Monde, c'est l'emprise d'Usinor (surface rouge en bas sur la Figure 203), ancien cœur économique et social du quartier qui constitue la plus grande rupture entre celui-ci et la ville de Denain, suivi de la route mouvementée à l'ouest (trait rouge) et de la zone commerciale à l'est (surface rouge).



Figure 203. La friche Usinor constitue désormais la limite physique la plus marquante entre le Nouveau Monde et la ville de Denain (surface rouge au sud), outre la route à l'ouest (trait rouge) et la zone commerciale à l'est (surface rouge à l'est). @Larissa Romariz Peixoto

Dans ces quartiers, les limites observées ne sont pas forcément linéaires comme le veut Lynch, et n'apportent pas toujours un sentiment de sécurité tel que prétendu par Gehl. Plus qu'ailleurs dans la ville, ici, les limites ont une grande puissance de rupture et n'ont pas forcément besoin d'être impénétrables pour être fortement ressenties (Lynch 1960, p. 54).

Pointées explicitement ou sous-entendues dans les histoires de vie des habitants, les limites physiques ont ponctué les récits pendant les 4 années de travail. Ces récits ont démontré un élément essentiel ignoré par Lynch, qui avait une vision distante, désincarnée et sans doute idéalisée de la limite : ces éléments physiques acquièrent des significations différentes selon le point de vue et le vécu de celui qui l'observe¹⁴¹.

¹⁴¹ En fin d'ouvrage, Lynch reconnaît la polysémie des éléments physiques, mais ignore celle-ci dans le développement de ses méthodes.

Mais les limites quartier-ville sont loin d'être les seules observées. Celle, plus subtile, entre l'espace collectif, voire public, du quartier et l'espace privé du logement a, elle aussi, émergé.

Dans la littérature interrogée, c'est sans doute Jan Gehl qui s'intéresse le plus à la morphologie de l'entre-deux, du semi-public ou semi-privé dans la ville. Il y consacre un pan entier de sa théorie notamment au travers de la notion de « vie entre les immeubles ». Dans son ouvrage de 1971 (*Life Between Buildings*) et ceux qui l'ont suivi, l'architecte identifie une panoplie d'usages de l'espace urbain : « déplacements à pied d'un endroit à l'autre, promenades, pauses momentanées ou de longue durée, lèche-vitrines, conversations, rassemblements, séances d'exercice, danse, activités récréatives, magasinage, jeux d'enfants, mendicité, animation de rue » (Gehl 2012, p. 30) . Il observe aussi qu'une série de ces activités se déroulent dans l'entre-deux, à la limite entre les espaces public et privé.

Dans les 6 quartiers étudiés, c'est toute une partie de la vie de quartier qui s'y déroule.

Alexander, de son côté, a fait une série de propositions de design pour traiter ces limites entre le public et le privé, comme la transformation de murs à front de rue en sièges facilitant à la fois le contact entre les pratiques sociales des jardins privés et celles de la rue (Figure 204).

« Consider, for example, a garden on a quiet street. At least somewhere along the edge between the two there is a need for a seam, a place which unites the two, but does so without breaking down the fact that they are separate places. If there is a high wall or a hedge, then the people in the garden have no way of being connected to the street; the people in the street have no way of being connected to the garden. But if there is no barrier at all – then the division between the two is hard to maintain. (...) The problem can only be solved by a kind of barrier which functions as a barrier which separates, and as a seam which joins, at the same time.» (pattern 243-sitting wall) (Alexander et al. 1977, p. 1124-1127)

Ces approches aussi riches qu'intéressantes, ignorent tout de l'influence des limites supra citées sur des situations de vie impactées par le manque et la précarité, comme nous le démontrent les cas particuliers du Nouveau Monde et de Dutemple.

Les limites du Nouveau Monde

Malgré les nombreuses démolitions intervenues depuis la fermeture d'Usinor en 1988, l'usine sidérurgique phare du complexe industriel

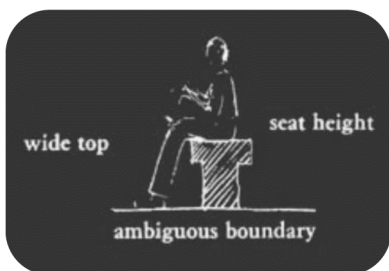


Figure 204. Mur séparatif en tant que siège pour un meilleur contact entre les pratiques privées et publiques. Pattern 243 - sitting wall.

installé à Denain, l'histoire ouvrière du quartier du Nouveau Monde domine tous les discours recueillis¹⁴². Il est vrai que, contrairement à d'autres quartiers fondés autour des mines ou de la sidérurgie au XIXe, où au moins deux générations se sont succédé après l'arrêt des activités, à Nouveau Monde, nombreux sont les habitants enfants d'ouvriers ou les personnes ayant elles-mêmes travaillé à Usinor.

L'histoire, ils la connaissent par cœur. Cet ancien employé d'Usinor, la septantaine, nous l'explique : « L'essor que prend la sidérurgie, le développement des mines et la présence de l'Escaut attirent l'implantation d'industries métallurgiques et de constructions mécaniques, tels les Ets Cail qui y fabriquait chaudières, locomotives, appareils de scierie (...) Rien qu'au cœur d'Usinor il y avait 25 km de voies ferrées ! »¹⁴³.

La photo aérienne de 1957 de la Figure 205 illustre l'emprise des usines (entourées de noir) et les quartiers de logements associés (entourés de rouge) au Nouveau Monde.

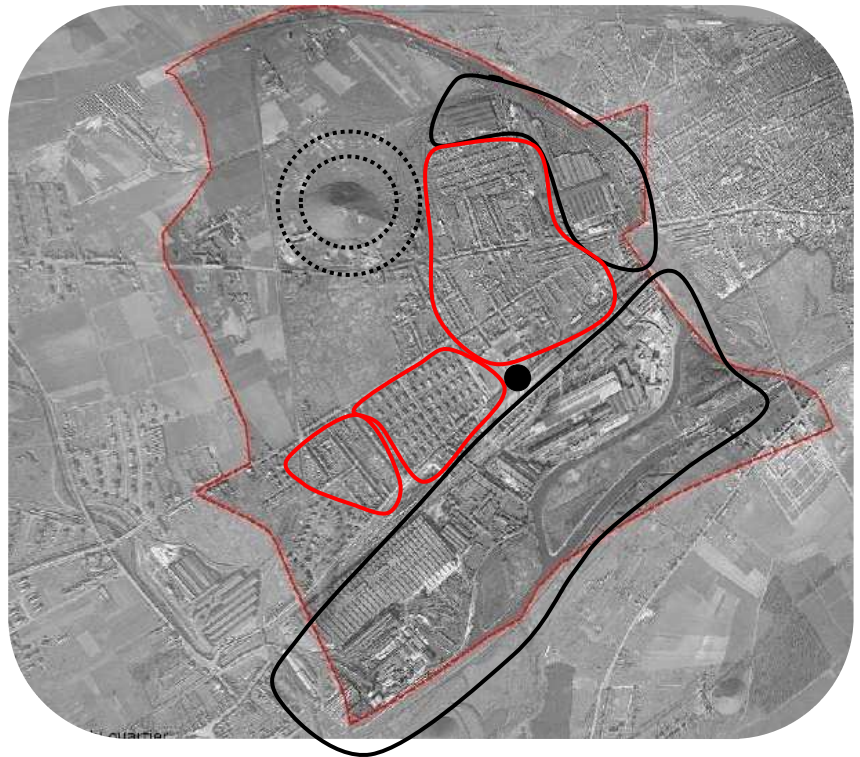


Figure 205. Emprise du complexe industriel de Nouveau Monde en 1957 (entouré de noir) : au sud, Usinor, à l'est, Cail. Les ensembles de logement liées aux usines sont entourés de rouge. La place Baudin est localisée par le point noir @Larissa Romariz Peixoto, ©Orthophoto TWSIG

La surface de 85 ha occupée par les chaînes d'Usinor, pourtant impressionnante, n'est rien comparée à l'emprise spatiale et sociale de l'usine sur le quartier. En effet, l'usine possédait les logements des ingénieurs et contremaîtres (situés anciennement autour de la place

¹⁴² 11 activités menées dans le quartier (ateliers, marche urbaine, interview), 63 participations d'habitants.

¹⁴³ Ancien salarié retraité d'Usinor, environ 70 ans, habitant de longue date à Nouveau Monde, Denain, France (Entretien NM1, 3.7.2018)



Figure 206. Place Baudin @googlestreetview

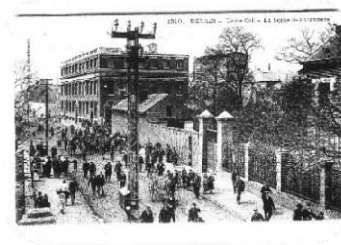


Figure 207. Entrée de Cail en 1910. @archive personnelle Lérique

Baudin – point noir sur Figure 205 et Figure 206 ci-contre), les cités des ouvriers, une salle des fêtes, des écoles, un centre de formation, un terrain sportif, des commerces, des lieux de culte, un centre de soin ou dispensaire. Usinor était omniprésente. De la prise en charge des logements à l'organisation des moments de rassemblement, tout était lié à l'usine : « Les loyers étaient dérisoires. Du temps d'Usinor, ma mère ne payait pas l'eau ! L'usine s'occupait des travaux dans les maisons, bétonnait même les cours. Ils ont installé l'un des premiers supermarchés dans le quartier. Ils faisaient crédit aux familles qui payaient quand les hommes recevaient leur quinzaine. »¹⁴⁴ « Notre vie tournait autour d'Usinor. Il fallait voir les sorties/entrées de l'usine ! c'était une grande animation ! ».

Les conditions de vie n'étaient pas des plus favorables dans les cités dont les logements n'avaient ni salle de bain ni eau chaude, mais c'était le plein emploi et la vie semblait pleine d'espoir : « C'était le plein emploi dans les années 60/70 ! On avait une sucrerie, une brasserie, une manufacture, les mines, Usinor et Cail. Quand j'étais petite, mon père disait qu'on avait de la chance : « Si t'es pas content chez Usinor, traverse la route et va chez Cail ».

Spatialement, l'usine était fermée par un mur d'enceinte (toujours présent en partie, Figure 209) et inaccessible aux habitants ne travaillant pas sur le site. Elle fonctionnait, en réalité, comme une limite physique du quartier. Mais cette limite était symbole d'emploi et de connexion avec l'extérieur : la significative part d'exportation dans l'acier qui y était produit était source de fierté et de sens pour ses employés et les habitants du quartier.

Depuis la fermeture il y a 34 ans, malgré l'impression pour un extérieur d'arrêt dans le temps (une grande partie des logements n'a pas évolué), la vie à Nouveau Monde a profondément changé. En guise de solution économique au chômage massif et brutal, un complexe commercial a remplacé la zone accueillant initialement les entrées d'usine (entourés de noir dans la Figure 208), les logements les plus insalubres ont été démolis et les infrastructures collectives ont été, soit démolies, soit reprises par la mairie. « Je suis contente qu'ils ne démolissent pas l'église ! Il y a tellement de bâtiments qui ont été rasés ! Le château dans le parc Leuret - c'était le coin des amoureux ! La piscine... Elle était belle cette piscine ! C'étaient des bains douches avec des lattes et des cabines en bois. C'était monsieur Planchon qui tenait l'entrée, qu'est-ce qu'il était gentil ! (...)

¹⁴⁴ Témoignage d'habitant participant à un atelier, repris sur la carte de valorisation de son histoire réalisée par les habitants. Annexe 4.1 et <https://www.cirkwi.com/fr/circuit/342447-l-histoire-du-quartier-du-nouveau-monde-a-denain-grand-parcours>

Les corons des mines ont été également rasés mais franchement c'étaient les pires du pire ! »¹⁴⁵

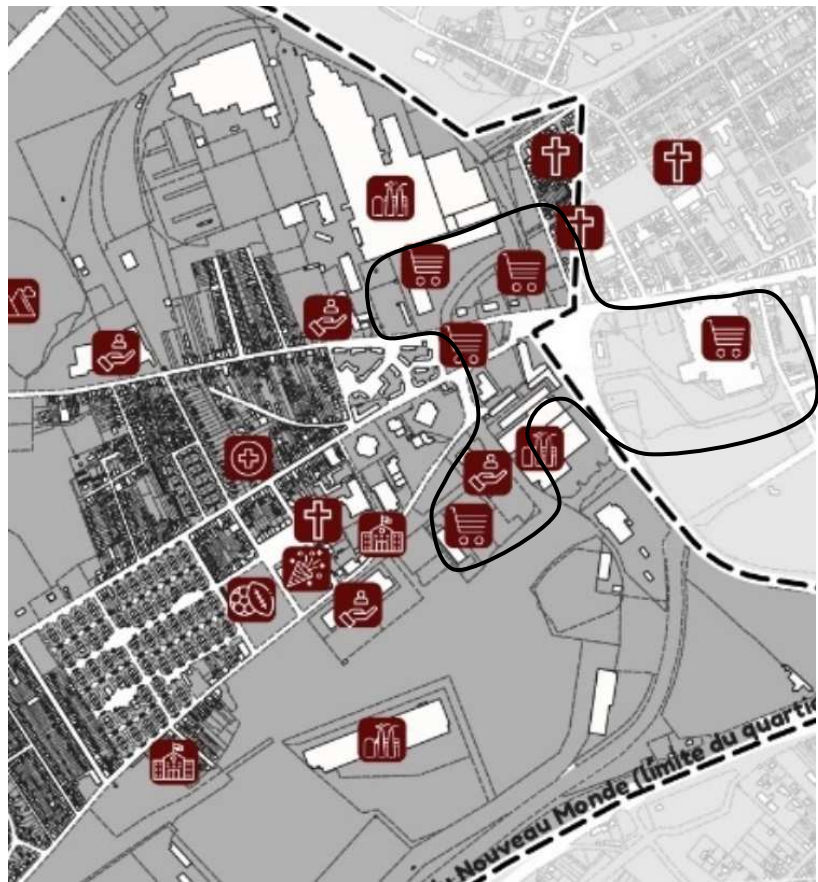


Figure 208. Localisation des complexes commerciaux (entourés en noir) en lieu et place des entrées historiques des usines. Carte de localisation des fonctions autres que le logement. Annexe 3.3 @Larissa Romariz Peixoto, ↑Laura Michiels

Malgré ces transformations, la majeure partie du quartier, spécialement les logements, gardent leur configuration de l'époque industrielle. Leur rénovation, ainsi que celle de l'espace public, est prévue dès 2023.

La transformation est lente et l'inertie des travaux accompagne celle de la vie du quartier qui s'est, petit à petit, éteinte après l'arrêt brutal de l'usine. Mais si la vie sociale intense de l'époque industrielle est regrettée par les plus anciens, la gestion de la mémoire collective n'est pas sans ambiguïté ni rapports conflictuels. Interrogés sur les lieux qui représentent des repères, les habitants omettent pudiquement, dans un premier temps le mur de l'usine, toujours là (Figure 211), ou le terrier toujours présent. Ils évoquent plus facilement la salle Baudin, ancien lieu où Usinor organisait la distribution de cadeaux à Noël ou les très populaires thés dansants avec orchestre. Ils relèvent également le nouveau magasin Action, qui connaît un certain succès auprès des habitants.

¹⁴⁵ Témoignage d'une habitante de 60 ans dont la famille a travaillé à Usinor. Verbatim repris sur la carte de valorisation de l'histoire du Nouveau Monde réalisée par les habitants. Annexe 4.1 et <https://www.cirkwi.com/fr/circuit/342447-l-histoire-du-quartier-du-nouveau-monde-a-denain-grand-parcours>



Figure 209. Mur d'enceinte d'Usinor marquant actuellement la limite du quartier du Nouveau Monde. @projet RHS



Figure 210. Carte mentale collective du quartier du Nouveau Monde à Denain. Sa limite gauche est marquée par la route ; à droite, le récent complexe de magasin ; au sud, l'ancien site de l'usine. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

En revanche, ce qui frappe dans la représentation spatiale du quartier par les habitants, reprise dans la Figure 210, est la puissance de rupture de ses limites y dessinées (pointillées rouge sur la Figure 210).

Parmi ces limites, **c'est d'abord la friche qui apparaît** (zone entourée au sud et Figure 211). La friche représente à elle seule non seulement la distance physique avec la ville, mais tout le changement de la dynamique sociale du quartier.

« Quand les ouvriers entraient dans l'usine, on n'entendait pas un bruit. Et dès qu'ils sortaient, c'était un brouhaha ! En plus, il y avait plein de cars qui venaient récupérer les ouvriers pour les ramener chez eux ! Ça en faisait un vacarme ! »¹⁴⁶ « Du temps d'Usinor, le samedi, ils ouvraient les bornes à incendie et chaque habitant devait nettoyer devant chez lui. Les rues étaient impeccables ! »¹⁴⁷.



Figure 211. Aspect actuel de l'ancien site Usinor. @googlestreetview, août 2019



Figure 212. Surfaces commerciales à Denain. @googlestreetview, août 2019

Selon les habitants, les lieux de rencontre ont disparu (sauf la sortie de l'école) ainsi que tout le fonctionnement social d'entraide, ciment de la vie de quartier. La limite que représentait l'usine autrefois n'en était en réalité pas une, dans la mesure où « on avait tout au Nouveau Monde » « On était bien ici, on ne manquait de rien », comme nous explique cette Denaisienne de la deuxième génération de travailleurs d'Usinor. La friche, elle, est bien présente et, contrairement à l'usine, n'apporte aucune plus-value, si ce n'est celle d'un potentiel réservoir foncier et de rêves.

La **zone commerciale** (Figure 212), censée, comme pour bon nombre de projets de reconversion économique du Hainaut transfrontalier, relancer l'économie locale, n'a pas tenu ses promesses. Elle fonctionne, en revanche, comme **la deuxième limite physique du quartier** (zone entourée à l'est de la Figure 210). Ses vastes bâtiments bordés de zones de stationnement peu propices à la déambulation et à la rencontre représentent une coupure plus qu'une soudure avec la ville. Enfin, la **troisième limite** (zone entourée à l'ouest de la Figure 210) est, dans les faits, **la route très fréquentée** censée desservir les entreprises implantées sur la zone d'activité économique de la Pierre Blanche¹⁴⁸, aménagée sur une partie du site Usinor.

Dans une approche superficielle de projet, nous pourrions conclure, comme Lynch, que **le signifié de ces limites** particulièrement

¹⁴⁶ Habitant de 45 ans dont les parents ont travaillé à Usinor. Témoignage lors de l'atelier du 27.02.2020

¹⁴⁷ Habitante de 60 ans dont la famille a travaillé à Usinor. Témoignage lors de l'atelier du 27.02.2020

¹⁴⁸ ZAE viabilisée en 2013 et 2016. Source : <http://www.ville-denain.fr/Decouvrir-Denain/Une-ville-gui-entrepren/Parc-d-activites-des-Pierres-Blanches>

rébarbatives¹⁴⁹ peut engendrer leur disparition dans l’imaginaire des usagers (Lynch 1960, p. 75). Il est vrai que, dans un premier temps, le mur de l’usine, manifestation physique la plus évidente de la limite du quartier, n’a pas été cité par les habitants dans leur description. Mais les récits plus approfondis du Nouveau Monde montrent que ces limites sont bien là et impactent durablement la vie de quartier. Leur signifié est ambigu, à la fois douloureux et joyeux, d’où la difficulté à le faire ressortir.

Forts de l’expérience de l’exercice de récupération du vécu mené dans le cadre de RHS, les habitants ont décidé de raconter et de valoriser l’histoire aussi riche qu’ambivalente de leur quartier afin d’enrayer sa disparition progressive au fil des démolitions des lieux qui la supportent. La carte réalisée avec l’aide des travailleurs sociaux et des chercheurs du projet identifie les lieux encore existants et ceux déjà démolis. Elle est désormais disponible à l’Office du Tourisme de Valenciennes Métropole (annexe 3.2 et extrait en Figure 213).



Figure 213. Extrait de la carte réalisée par les habitants du Nouveau Monde et qui valorise les lieux existants ou démolis qui racontent l’histoire de leur quartier. Annexe 4.1. @projet RHS.

¹⁴⁹ Lynch explique que la berge de la Hackensack River, « avec ses zones de décharges fumantes », semble s’être effacée de la mémoire des usagers de Jersey City lors de ses enquêtes

Le public, le privé et l'entre-deux



Figure 214. Les discussions de devant de porte à la rue du Chevalet en 2008, avant rénovation. Dutemple. @Googlestreetmap



Figure 215. Jardin de devant de porte de Dutemple après rénovation. @projet RHS



Figure 216. Logements rénovés avec garage à Dutemple. Les devants de porte font la part belle aux voitures. @projet RHS

« Avec les voisins, on se met devant notre porte dans la rue et on papote. Les jeunes d'à côté viennent avec leurs enfants, la voisine au-dessus participe à la conversation » « C'est mon petit coin préféré, le soir, on se retrouve, on se déplace avec nos chaises. »¹⁵⁰.

C'est comme ça dans cette partie de Dutemple. Le quartier a fortement évolué depuis la rénovation démarrée il y a quelques années, mais certaines pratiques des habitants restent intactes, comme la transformation des jardins de devant de porte en petit salon (Figure 214). Cette pratique n'est pas possible partout. Dans les bâtiments soigneusement rénovés, souvent, les nouvelles allées de garage coupent la continuité des jardins (Figure 215, Figure 216). Il est vrai que ces espaces hybrides sont, ici et ailleurs, souvent l'objet de discussions, voire de divergences entre le bailleur et les habitants et aussi entre les habitants eux-mêmes. À qui revient leur entretien ? Que peut faire un résident lorsqu'un voisin n'entretient pas son devant de porte ? C'est certainement une des raisons qui explique les aménagements alternatifs dans les nouvelles constructions, où les jardins semi-privés laissent la place à un accès piéton minéral isolé de la voirie par un espace public planté (Figure 222).

La parole des habitants de Dutemple qui a fait émerger les pratiques sociales liées à ces espaces ni publics, ni privés, nous fait dire que, si certaines limites isolent, d'autres permettent d'établir des relations visuelles qui relient.

Kevin Lynch observait, à une autre échelle, que certaines barrières de la ville, produisaient des effets différents et qu'elles étaient capables de coudre un tissu urbain et social par les fonctions qui y sont développées (Lynch 1960, p. 75). Il se référait à une artère commerçante, par exemple, dont la dynamique mettait en relation deux ou plusieurs parties de la ville. À l'échelle du quartier, la configuration des devants de porte et la possibilité de voir et être vu semblent avoir un effet sur les pratiques sociales et le rôle de soudure de ces limites.

Ceci pourrait expliquer, par exemple, le sentiment ambigu exprimé par les habitants d'Épinlieu vis-à-vis de la démolition d'une portion de leur quartier. Les bâtiments démolis (Figure 217, déjà évoqués dans le chapitre 5.1) étaient associés à la majorité des faits de violence et de troubles de voisinage, attribués à la grande promiscuité et à la mauvaise qualité des logements.

¹⁵⁰ Habitante de 72 ans, retraitée, enquête DU2



Figure 217. Anciens immeubles à appartements dits US d'Épinlieu et leurs jardins de devant de porte. @Googlestreetmap

Les personnes interviewées relèvent premièrement la tranquillité retrouvée depuis la disparition et les déplacements des populations qui y habitaient : « Il faut savoir que le domaine d'Épinlieu, il y a encore dix ans, avait une très très mauvaise réputation... une réputation « Chicago »¹⁵¹ « Tout s'est calmé d'une fois après la démolition des bâtiments et le départ des personnes qu'y habitaient. »¹⁵² Mais la vie se passait dehors, comme expliqué au chapitre 5.1, sans doute liée à l'exiguïté des logements. L'espace semi-privé devant les immeubles, à la fois délimité par les façades et ouvert sur le quartier, favorisait une occupation de longue durée regrettée (Figure 217). « Je trouve qu'il y a beaucoup moins d'animation, beaucoup moins de jeunes qu'avant, avec la déconstruction. (...) le quartier a perdu en ambiance (...) après, on a gagné aussi sur moins de prises de becs, de conflits de voisinages, (...) Niveau hygiène aussi, propreté, parce qu'il n'y a pas que des personnes propres et quand on est en communauté ainsi... s'il y en a un qui ne nettoie pas sa maison, ça sent vite dans tout le bloc. A mon avis, on a perdu en ambiance positive mais ils ont gagné à ce niveau-là en fait. »¹⁵³

Les activités qui se déroulaient sur les devants de porte n'étaient pas toujours les bienvenues (bruit excessif, conflits), mais cet usage garantissait à la fois contrôle social et convivialité. Et comme l'animation attire les passants, tout le quartier y participait d'une manière ou d'une autre. L'animation et la vie de quartier dépendent de l'intérêt de ses rues et les jardins et cours avant y contribuent largement, nous dit Jan Gehl¹⁵⁴ (Gehl 2012, p. 95).

Dans l'exemple de Dutemple, d'Épinlieu mais aussi dans celui de l'ancien cul-de-sac de l'Île aux Oiseaux et des cours latérales de Cuvinot, illustrés dans la Figure 219 ci-après, un autre aspect semble jouer en faveur de l'utilisation de ces espaces et donc, de la rencontre : la préservation de l'intimité et le sentiment de sécurité que procure la progressivité du statut des espaces. Tout comme le quartier est un sas entre la ville et le logement, l'espace collectif, semi-privé ou semi-public, semble jouer le rôle de sas entre le logement et l'espace public.

L'importance de l'appropriation de cet espace intermédiaire avait été relevé dans l'influent ouvrage de l'architecte urbaniste américain Oscar Newman, *Defensible Space* (Newman 1972). L'objectif de Newman était

¹⁵¹ Habitant de 26 ans, demandeur d'emploi, vivant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E4, 08/2018)

¹⁵² Habitant de 64 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E3, 08/2018)

¹⁵³ Habitant de 26 ans, demandeur d'emploi, vivant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E4, 08/2018)

¹⁵⁴ Gehl fait référence à une étude menée à Melbourne qui démontre que 69% des activités du quartier se passaient dans des espaces de devant de porte bien conçus, délimités par rapport à l'espace public mais laissant voir et communiquer avec celui-ci.

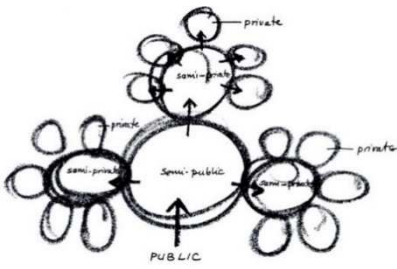


Figure 218. Degrés de privacité d'un espace résidentiel par Oscar Newman. (Newman 1972)

de démontrer le lien entre criminalité et formes spatiales, ce qui n'est pas l'objectif des présents travaux. Ses théories aboutiront d'ailleurs à une série de recommandations d'action sur l'espace physique de la ville pour éloigner les crimes potentiels et garantir une surveillance et un auto-contrôle naturel (Tieleman 2014)¹⁵⁵. N'empêche, Newman a observé la qualité de vie dans certaines rues privatisées et immeubles à appartements et a schématisé la notion de progressivité du statut de propriété de l'espace, qui favoriserait l'appropriation (Figure 218). À ce titre, il a été précurseur dans la détermination du lien entre sentiment d'appartenance à un territoire et sécurité. Une notion tout à fait sensible dans les quartiers étudiés.

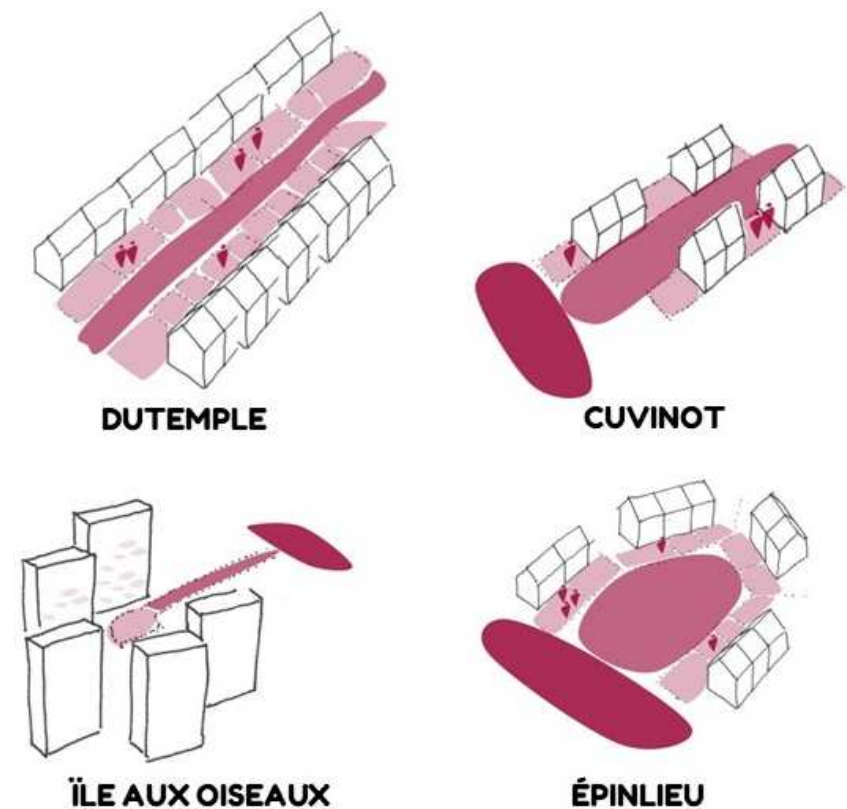


Figure 219. Progressivité du statut des espaces, allant du logement privé (en blanc) à la voirie publique (rose foncé), en passant par les espaces semi-privés et semi-publics (en rose pâle) dans les quartiers étudiés. @Larissa Romariz Peixoto

Si la gestion de ces espaces hybrides peut paraître anodine, la parole des habitants de Dutemple démontre le contraire, comme illustré dans la Figure 221 ci-dessous. Interrogés sur les lieux de rencontre du quartier, les habitants citent : la maison de quartier, le magasin et le centre sportif, bâtiments avec une fonction collective (cercles noirs dans la Figure 221), le parc public et l'arrêt de tram, tous deux publics (rouge foncé dans la

¹⁵⁵ Les travaux de Newman sont à l'origine d'une série d'aménagements vertueux des espaces publics, semi-publics ou privés des villes contemporaines mais ils ont aussi été largement utilisés comme argument pour la création de *gated communities*, engendrant elles-mêmes d'autres ruptures sociales et spatiales dans la ville.

Figure 221), mais surtout les espaces ne possédant de statut ni public ni privé (rouge dans la Figure 221). Sont ainsi cités les devant de porte, l'intérieur d'un îlot d'habitation, la ferme urbaine, le parvis de l'école, l'espace qui longe le centre social.

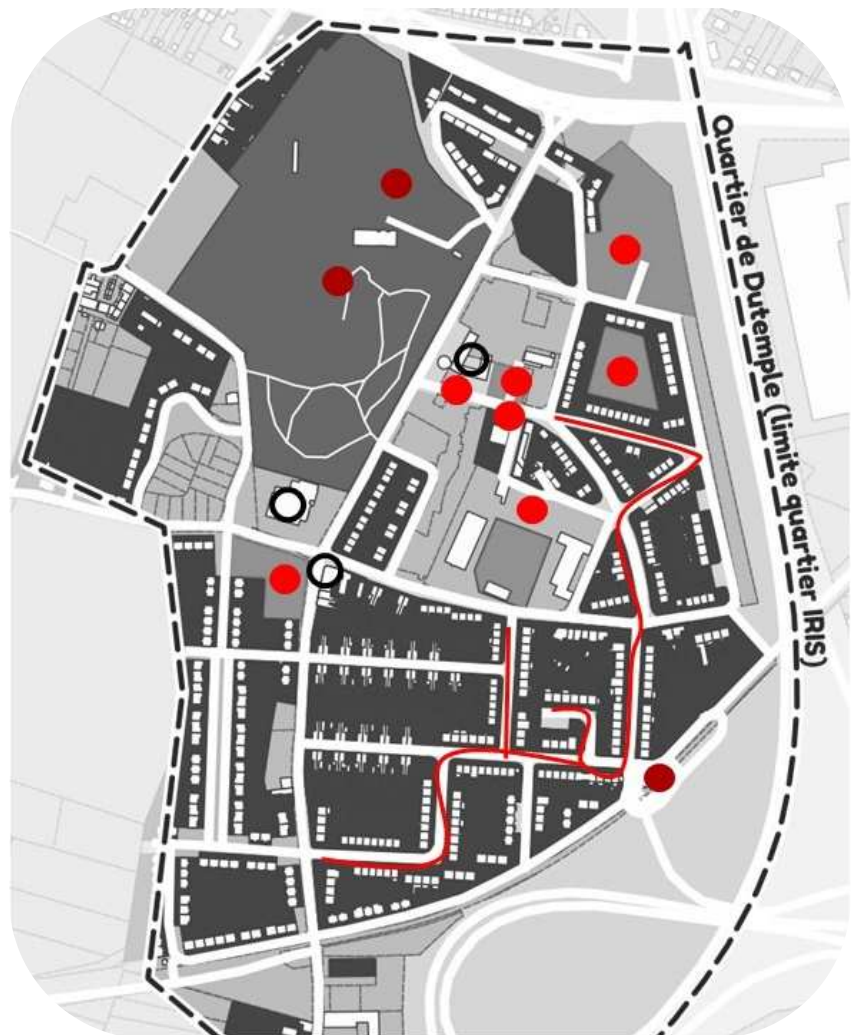


Figure 221. Lieux de rencontre cités par les habitants de Duteuple. Signalés par un cercle noir : les bâtiments, par un cercle ou un trait rouge foncé : les espaces publics, par un cercle rouge clair : les espaces semi-privés ou semi-publics. @Larissa Romariz Peixoto

L'activité dans ces lieux n'est pas gérée par une structure publique. Elle relève d'une organisation locale spontanée ou plus structurée qui révèle, à son tour, d'autres aspects moins visibles de la vie locale : l'incroyable capacité de mobilisation et de résilience des habitants, telle qu'illustrée ci-après.



Figure 220. Parvis du centre social de Duteuple. @Googlestreetview



Figure 222. Dans les nouveaux logements, les jardins de devant de porte ont laissé la place à des accès piétons isolés de la voirie par un espace planté collectif. @projet RHS

La force de résilience pour dépasser les limites



Figure 223. Ferme urbaine : nouveau lieu de rencontre à Dutemple. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 224. Chaîne YouTube du quartier, créée et gérée par les habitants depuis la période de confinement dû à la pandémie de Covid 19. <https://www.youtube.com/channel/UC325o3CXBOWorAIObn-gjVQ>

Poussés par un centre social qui soutient administrativement les initiatives citoyennes, certains habitants fonctionnent comme moteurs pour la vie de Dutemple. Ainsi, si des lieux semi-publics de rencontre identifiés par eux sont historiques (parvis de l'école, de la chapelle), d'autres, tout aussi importants, sont l'expression physique de projets citoyens. C'est sur le parvis (pourtant inhospitalier) devant la maison de quartier (Figure 220) que les jeunes viennent rouler à vélo en fin d'après-midi, pendant que leurs mères participent et gèrent des activités diverses au centre social. La nouvelle ferme urbaine, investie par ceux qui y cultivent et y travaillent, est devenu un lieu de rencontre intergénérationnelle (Figure 223). Dans ce quartier où les chiffres officiels de l'inactivité s'élèvent à 50%, 27 points en plus que la moyenne française¹⁵⁶, le travail bénévole est intense : gestion du centre social et de ses activités qui vont du cours de couture et de cuisine à la manipulation digitale, voire la création d'un gîte¹⁵⁷ ! A Dutemple, la proximité dans un espace physique assez isolé permet à l'espace social de produire tous les effets observés par Bourdieu, soit l'accumulation d'un capital social, en profitant de la rencontre à la fois fortuite et prévisible (Bourdieu 1993, p. 257).

Margaret Crawford a observé qu'une partie des usages spontanés de ce qu'elle appelle *everyday life*, sont les espaces flous, peu définis : terrains vagues, trottoirs, jardins de devant de porte, espaces de parking. Selon cette auteure, ce sont précisément ces espaces qui ont accueilli les manifestations de 1992 à Los Angeles contre l'invisibilisation des immigrants et en faveur d'une justice sociale. Ce sont des espaces qui existent « physiquement dans la jointure entre le privé, le commercial et le domestique ». Comme ils sont ambigus et instables, en l'absence d'une identité propre, ils peuvent être dessinés et redéfinis via les activités temporaires qu'ils accueillent. (Chase, Crawford, Kaliski 2008, p. 28)

Au cours du travail RHS, le défi que se sont donné les partenaires était de valoriser les lieux du quartier qui avaient de la valeur pour les habitants, peu importe leur statut. Leur identification au travers de plusieurs moments collectifs a été relativement simple, les habitants, fins connaisseurs de la vie de quartier, se prêtant facilement à l'exercice. En revanche, la tâche était plus compliquée lorsqu'il s'agissait de les mettre sur une carte visant leur valorisation vis-à-vis des personnes extérieures.

¹⁵⁶ Les données socio-économiques de Dutemple sont reprises au chapitre 2.2.

¹⁵⁷ L'ACSRV soutient l'initiative d'habitants de création et gestion d'un gîte au sein du quartier.

Comment faire rivaliser leurs espaces quotidiens avec le chevalement en béton classé patrimoine de l'Unesco et situé au cœur du quartier ?

Mais l'exercice a abouti et la carte reprenant leurs lieux de vie est finalement devenue une grande fierté pour les habitants. Certains lieux (pas tous) figurent sur la carte (annexe 4.3, extrait sur la Figure 225) disponible à l'Office du Tourisme de Valenciennes. La force émancipatrice de ces initiatives a abouti, pendant l'année 2020, à une réalisation étonnante : afin de contrer l'isolement des habitants pendant le confinement lié au Covid 19, certains habitants ont créé une chaîne YouTube (télé Dutemple), qu'ils ont eux-mêmes organisée et animée (Figure 224). Une formidable alternative à la rencontre physique et qui, depuis lors, perdure.

Selon les habitants, il s'agirait d'une manière de s'en sortir, de se battre et de dépasser les limites physiques, pourtant bien présentes, et psychosociales du quartier. Cette approche rejoindrait-elle l'abordage politique du quartier par Christopher Alexander, pour qui un quartier « bien délimité » devrait pouvoir subvenir à ses propres besoins via une organisation interne capable de faire pression auprès des élus locaux ?

« *small human groups which create the energy and character which can bring (...) the mosaic of subcultures to life* » (*Identifiable neighbourhood, pattern 14*).



CONCLUSION

Au départ d'une clé d'entrée spatiale, le chapitre 5 a permis de requestionner le terrain et ainsi d'approfondir l'analyse des premiers phénomènes observés. Cette analyse a conduit à un décodage des paradoxes socio-spatiaux notamment via l'exploration de la littérature scientifique qui met en relation la forme et le comportement humain.

Nous avons ainsi démontré, dans un premier temps, que les systèmes développés par Jan Gehl, Kevin Lynch et Christopher Alexander il y a un demi-siècle, restent d'une déconcertante actualité. Ce n'est pas pour rien que Lynch reste une référence internationale en urbanisme et géographie, que *A Pattern Language* d'Alexander est un ouvrage d'architecture très diffusé auprès de professionnels et non-professionnels dans le monde anglophone¹⁵⁸ et que les cercles politiques de nombreuses villes¹⁵⁹ s'emparent des travaux de Gehl pour réfléchir à l'aménagement de leurs espaces publics. Nous avons ainsi montré que l'échelle et la forme des bâtiments et espaces restent des facteurs conditionnant la vie de quartier tel que décrit par Gehl (point 5.1). Nous avons également vu que le maillage des réseaux et la reconnexion des quartiers à la ville sont un facteur qui amoindrit l'emprise du capital économique et social sur les possibilités d'intégration des populations déshéritées (point 5.2). Enfin, nous avons montré que les limites peuvent participer à la création « politique » du quartier, comme le voulait Alexander (point 5.3).

Néanmoins, si cette littérature permet de comprendre l'influence de l'espace sur le comportement des personnes et la présence ou l'absence d'une certaine qualité socio-spatiale, elle se heurte à des limites lorsque confrontée à la réalité des quartiers populaires du sillon post-industriel hainuyer. Ces lieux de vie complexes, où les contraintes socio-économiques impactent toute relation à l'espace, au temps et à autrui, appellent à la nuance et à la prudence dans l'application des théories supra citées. Ici, ce sont les cadres sociaux et les situations de manque qui prennent le dessus sur la forme et impactent les dynamiques d'usage. Les exemples d'Épinlieu, Cuvinot, Dutemple et Nouveau Monde ont démontré que, contrairement aux théories de ces auteurs, les usages et pratiques sociales s'affranchissent des règles formelles et sont davantage liés aux cultures locales. Ceci nous rapproche davantage des constats soulevés par Margaret Crawford (Chase, Crawford, Kaliski 2008) dans ses analyses d'occupations spontanées d'espaces incongrus nord-américains.

¹⁵⁸ Il n'existe pas de version française. Certains médias le considèrent comme le livre d'architecture le plus vendu dans le milieu anglophone.

¹⁵⁹ Au Canada, en Australie, aux États-Unis, en Angleterre, au Brésil, en Suisse, en France, au Danemark, en Belgique, ...

Créer spatialement les conditions de la rencontre ne suffit pas pour respecter cette culture.

Un élément de taille émerge de cette analyse et questionne les systèmes de Gehl et d'Alexander : l'omniprésence de ce que nous appellerons dorénavant **frontières**, plutôt que limites, étant donné leurs puissance et diversités typologiques. Des imposantes routes et lignes de tram qui délimitent le quartier de Dutemple (point 5.3) aux barrières entre propriétaires et locataires observées à l'Île aux Oiseaux (point 5.2), des limites surfaciques constituées par la friche Usinor à Nouveau Monde (point 5.3) à celles, plus tenaces, psycho-sociales qui pèsent sur les habitants d'Épinlieu (point 5.2), ces frontières conditionnent invariablement la relation habitant quartier. Ceci les approche sensiblement de la définition encyclopédique des frontières étatiques selon laquelle « l'existence de frontières crée en outre une contrainte spatiale qui influence les individus dans leur manière de concevoir et de développer des relations avec leurs voisins situés de l'autre côté de la frontière » (*Encyclopédie Universalis* 2022). Étrange similitude.

Mais l'analyse qui précède a aussi permis d'entrevoir une série de **pratiques vertueuses**, parfois insoupçonnées, qui permettent de dépasser les différentes frontières observées :

- À Cuvinot, la convivialité des rues étroites et les espaces semi-privés que constituent les cours latérales des logements rendent possible la rencontre dans ce quartier vieillissant et peu équipé ;
- Dans ce même quartier, la mise en confiance des habitants via des décisions partagées au sein du centre social et la valorisation des usages ordinaires de l'espace leur a permis d'inverser la tendance du processus de concertation, à l'origine peu ouvert, mis en place pour la rénovation du quartier ;
- À Épinlieu, la prise en main et l'aménagement par les habitants, d'espaces inhospitaliers, tels que l'ancien rond-point désaffecté devenu aire de jeu pour enfants, sont le reflet d'un détournement des codes d'usage qui finit par remplacer un État absent ;
- Toujours à Épinlieu, le réseau de venelles bordées de haies est un attrait majeur souligné par enfants et adultes du quartier ;
- À l'Île aux Oiseaux, pour échapper à l'emprise des réseaux clandestins, les femmes du quartier se sont emparées des entrées des tours d'immeuble ;
- Au Nouveau Monde, l'histoire du quartier, menacée par sa transformation, a été restaurée par un groupe d'habitants via la création d'une carte des lieux identitaires ;

A Dutemple, l'initiative habitante a permis la mise en place d'une série de projets émancipateurs. Ce sont les espaces semi-privés à l'avant des logements ou des équipements collectifs qui en sont les supports.

Ainsi, tant l'effet (multi)frontière(s) que les pratiques vertueuses, seraient à la fois cause et conséquence des paradoxes supra cités. Ceux-ci sont expliqués par un jeu de **tensions** entre un projet spatial non concerté et souvent peu compris et une structure sociale ignorée des concepteurs ; entre un mode de vie porteur d'identité et le stigmate pérenne de la précarité ; enfin, entre un attachement positif à l'espace et un enfermement rendant difficile l'épanouissement des individus en dehors des limites du quartier.

Le système dans lequel s'inscrivent ces paradoxes et tensions est illustré dans le schéma évolutif ci-après.

Comment, en tant qu'architectes urbanistes, pouvons-nous intervenir dans ces lieux de vie sans en comprendre les tensions qui impactent durablement le rapport à l'espace ? Comment construire un projet populaire sans l'ancrer dans les pratiques vertueuses qui portent le quartier et ses habitants ?

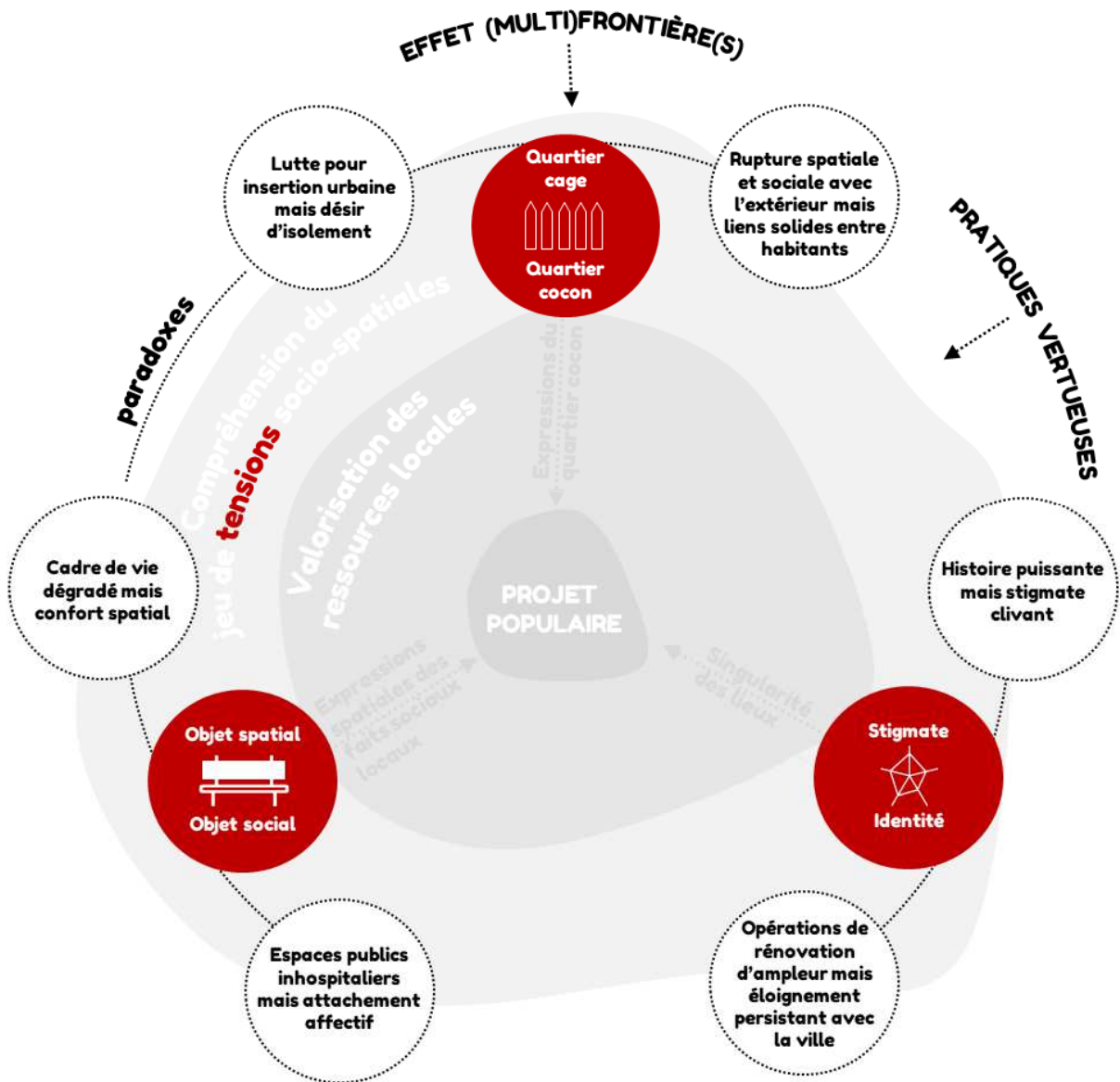


Figure 226. L'effet (multi)frontière(s) et les pratiques vertueuses identifiés dans les quartiers révèlent un puissant jeu de tensions socio-spatiales qui expliquent les paradoxes observés sur le terrain. @Larissa Romariz Peixoto

Passer du projet urbain d'aménagement au projet populaire de ménagement

La mécompréhension ou méconnaissance du quotidien des quartiers populaires et d'éléments, banals en apparence, qui sillonnent leur vie, nuit fortement à la conception des projets urbains. Les conséquences de cet aveuglement sont visibles dans tous les quartiers étudiés et, plus fondamentalement, dans ceux concernés par des processus récents de transformation d'espaces publics ou de logements. Or, « les faits sociaux sont les vrais matériaux d'un urbanisme démocratique », militait le couple Simone et Lucien Kroll (Kroll 2000, p. 41). Leur prise en compte dans l'intervention urbanistique est au cœur d'intenses militances d'acteurs de terrain, à l'image des débats en cours dans le cadre de la rénovation de Cuvinot (voir point 5.1). Une série de réunions sont organisées entre le bailleur social, les opérateurs de la rénovation et les habitants. Face aux défis d'un langage commun et d'un terrain de discussion, les débats se rabattent vite sur les fonctionnalités de la domotique à installer dans les logements, sujet sans doute plus maîtrisable, mais intéressant incontestablement moins les résidents. Les habitants nous confient : « Et nos espaces de rencontre ? Que vont-ils devenir ? Les responsables nous disent qu'on parlera de ça plus tard. Mais quand ? »¹⁶⁰

A Épinlieu, au moment de la démolition d'immeubles de logements jugés problématiques (chapitre 5.1), face à la répartition programmée des locataires au sein d'autres quartiers de la ville de Mons, les services sociaux ont mis en place des stratégies combattantes pour tenter de préserver le regroupement géographique des cellules familiales et les solidarités en place.

« On s'est battues pour expliquer comment ça fonctionnait entre les familles : les grands-parents qui gardent les petits enfants d'en face, la résidente qui fait à manger pour son voisin de frère qui est malade. Soit tout le monde partait ensemble, soit ils restaient tous dans le quartier. »¹⁶¹

A l'Île aux Oiseaux, la rénovation du quartier, pourtant considérée comme une réussite esthétique et sociale par les médias locaux, a anéanti le lieu majeur de rassemblement du quartier (voir chapitre 5.2).

¹⁶⁰ Pour rappel, les habitants ont réussi à infléchir légèrement le processus et élargir les débats, comme expliqué précédemment.

¹⁶¹ Propos d'une jeune assistante sociale de la Ville de Mons, juillet 2019

« Ce n'est plus la même chose depuis que notre place a disparu ! »¹⁶²

Ces processus de conception ignorant l'évidence du rapport affectif et de l'usage quotidien coûtent cher en fatigue démocratique, en artificialisation des sols, en gaspillage écologique, mais aussi en *stérilité urbaine*, concept défini par Simone et Lucien Kroll. En opposition à la *stérilité urbaine*, ce couple défend la *fertilité urbaine*, qui naîtrait, selon lui, du « désordre naturel » de la ville.

Dans ce désordre apparent, l'expérience du manque, les rapports de domination, la stigmatisation sociale et territoriale sont omniprésents. Mais de ce désordre pourrait aussi émerger un processus continu de conception adossé à la parole des habitants et aux paradoxes qui caractérisent le quartier, un projet populaire qui ménagerait les lieux et les gens.

Prendre pour porte d'entrée la parole et l'acte habitants, les usages et pratiques consolidées autour de cercles d'appartenance aussi variables que solides, nous permettrait de voir les quartiers populaires non pas comme un problème à résoudre au travers de politiques publiques, mais bien comme des espaces sociaux de vie dont la valorisation dépend la survie de nos villes.

La mise en place de ce projet ne va pas de soi. Elle nécessite des bouleversements majeurs de pratiques car les enquêtes sur le terrain révèlent l'obsolescence de méthodes et théories développées par des auteurs de référence dans la conception urbaine. **Ces enquêtes font apparaître deux conditions majeures pour que le projet populaire défini tout au long des chapitres voie le jour** : d'une part, **la compréhension des 3 tensions** qui expliquent les paradoxes observés sur le terrain et qui influencent le rapport des habitants à l'espace. D'autre part, **l'identification et la valorisation de ressources issues de ces tensions** et participant à l'épanouissement social et urbain de ces portions de la ville (Figure 226). C'est ce que nous proposons de développer dans la partie 3 de la thèse.

¹⁶² Femme de 54 ans, mère de deux enfants déjà partis du quartier

PARTIE 3.

LES

CONDITIONS DU

PROJET POPULAIRE

- ENTRE TENSIONS

ET RESSOURCES

AVANT- PROPOS PARTIE 3

Dans la deuxième partie de la thèse, en particulier au chapitre 5, une triple exploration scientifique a été mise en place : l'analyse des récits d'habitants, de 3 éléments spatiaux qui en émergent et leur confrontation à des théories et méthodes de projet qui font le lien entre la forme urbanistique et le comportement humain. À l'issue de cette démarche, deux conditions pour la mise en place du projet populaire ont été identifiées.

La troisième et dernière partie de la thèse propose d'explorer ces deux conditions en mobilisant, outre les disciplines architecturales et urbanistiques, celles de la sociologie et de l'anthropologie. La démarche confirme la nécessité de l'approche transdisciplinaire pour comprendre ces terrains.

Le chapitre 6 propose l'exploration de trois tensions qui impactent invariablement le rapport à l'espace du quartier. La compréhension de ces tensions apparaît en effet comme un élément fondamental pour toute intervention urbanistique dans ces espaces de contradictions et potentialités. De ces tensions, ressortent des ressources capables de constituer le socle d'un projet populaire ancré et porteur de sens pour la population. Leur identification et valorisation sont l'objet du chapitre 7, qui expose, entre autres, comment une écoute sur le temps long et le développement de la confiance en soi peuvent contribuer à leur émergence.

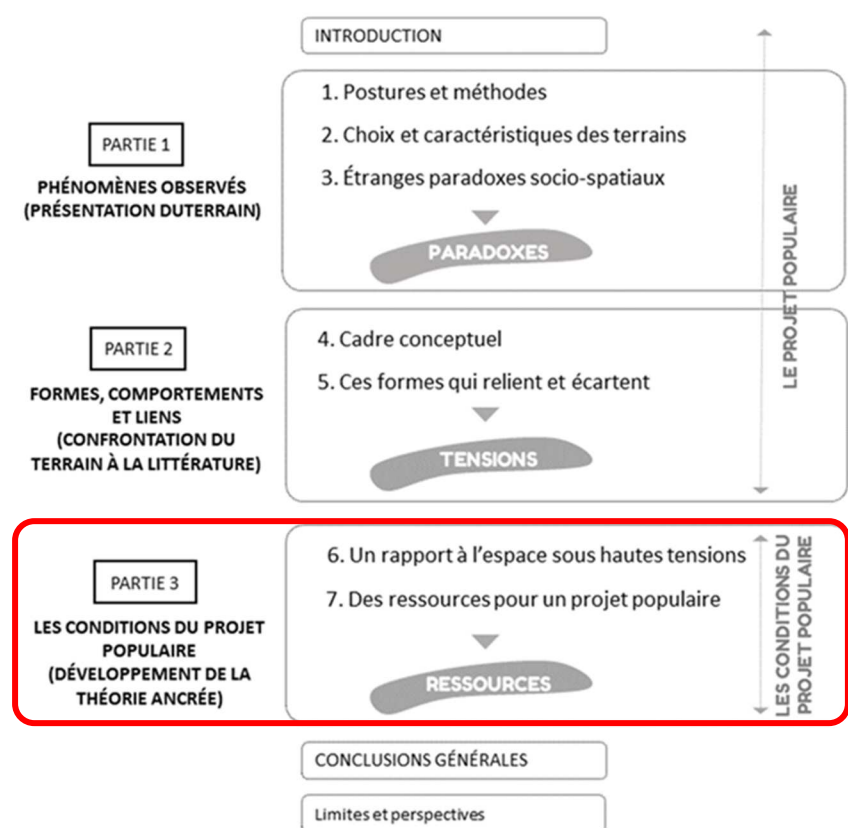


Figure 227. . Schéma de synthèse du déroulement de la recherche et de la table de matières du présent document. Partie 3. @Larissa Romariz Peixoto

Chapitre 6

Un rapport à l'espace sous hautes tensions

INTRODUCTION

Elles sont incontestablement omniprésentes. Physiques ou invisibles, argumentées ou indicibles, consistantes ou diffuses, les frontières aux multiples formes et sens rendent complexe tout processus d'insertion urbaine et sociale des quartiers populaires. Il ne s'agit pas simplement d'une rupture physique telle que l'autoroute séparant Dutemple de la continuité bâtie de Valenciennes, mais aussi de cette barrière impalpable existante entre les habitués d'une maison de quartier en Belgique, les « favorisés », et les autres personnes davantage isolées dans la hiérarchie sociale interne au quartier. Le signifiant varie d'un cas à l'autre, mais le signifié, le sens qui lui est accordé, varie très peu. Il se rapporte à une limite individuelle ou collective, séparant et qualifiant comportements, modèles sociaux, architectures, modes de vie. C'est ce que nous avons appelé *l'effet (multi)frontière(s)* dans la conclusion du chapitre qui précède. Le chapitre 5 a également mis en évidence des pratiques socio-spatiales particulières, des occupations complexes des espaces et des initiatives citoyennes émancipatrices. **L'effet (multi)frontière(s) et ces pratiques vertueuses révèlent un rapport à l'espace particulier, marqué par un jeu de trois tensions, pas nécessairement négatives, parfois génératrices de changement. Ces tensions expliquent les paradoxes observés intuitivement dans les quartiers. Leur compréhension apparaît comme une condition indispensable à toute intervention urbaine dans ces lieux de vie et de travail.**

Le présent chapitre propose d'explorer les trois tensions ambivalentes qui caractérisent le rapport à l'espace dans ces portions de la ville. Si, dans le chapitre précédent, c'est principalement la littérature urbanistique et architecturale qui a été interrogée, le chapitre 6 fera appel à d'autres disciplines, particulièrement la sociologie et l'anthropologie.

L'écart entre l'usage, la forme et le sens est le socle de la première tension qui oppose **objet spatial** et **objet social**. Quand un bâtiment ou un espace public majeur, censé fonctionner comme point de repère, devient secondaire et cède sa place à des espaces plus anodins sur le plan architectural ou urbanistique, cela interpelle les pratiques architecturales et urbaines. **C'est la valeur sociale et culturelle d'usage qui prend le dessus et interroge à la fois la valeur universelle sous-tendant les théories d'Alexander, la polysémie des formes ignorée par Lynch, et le *everyday urbanism* observé par Crawford.**

La question des identités est au cœur de la deuxième tension, générée par des visions divergentes d'un même objet, en l'occurrence, le quartier de logements sociaux. **Vu de l'extérieur**, il s'agit de poches urbaines regroupant un habitat de faible qualité et une population précarisée voire marginale, des « cassos »¹⁶³. **Vu de l'intérieur**, ce quartier acquiert des visages multiples, celui de la difficulté sociale, mais aussi celui de la débrouillardise, de l'aide aux plus démunis d'entre eux, du courage pour affronter ensemble la précarité économique, l'éducation et la sécurité des enfants.

Le stigmatisme défini socialement par Goffman se matérialise en emprise spatiale et interroge, à son tour, la vision très positive de Christopher Alexander à propos des limites quartier-ville. Cet architecte la voit comme un rempart contre la dilution des sous-cultures dans la ville, ignorant les situations de précarité régies par des règles économiques et sociales qui conditionnent les modes de vie.

Enfin, la troisième tension est illustrée par l'envie de partir et celle de rester dans le quartier. Le discrédit, l'écart culturel et les difficultés physiques enferment les habitants dans leur quartier *cage* au même temps que les solidarités multiples et la valorisation d'un *travail bénévole de subsistance* leur donne un statut valorisable au sein de leur quartier *cocon*. C'est la transposition sur ce territoire transfrontalier, formé de petites et moyennes villes, de concepts sociologiques développés par Wacquant et Lapeyronnie et empruntés aux ghettos noirs nord-américains et aux banlieues de HLM parisiennes.

Comprendre ces tensions, c'est être à l'écoute de cette population si souvent ignorée ou, au mieux, mollement consultée dans des processus classiques de conception urbaine. Les prendre en compte, c'est valoriser ce qu'elles ont de plus consistant et porteur dans la construction d'un projet territorial qui met l'accent sur les spécificités locales et se nourrit de celles-ci pour édifier des espaces diversifiés, inclusifs et décidément résilients. C'est ce que nous proposons de développer le long des prochaines pages.

¹⁶³ Contraction de l'expression « cas social », utilisée dans le langage courant tant en France qu'en Belgique et désignant de manière péjorative les personnes bénéficiant d'une aide sociale de l'État.

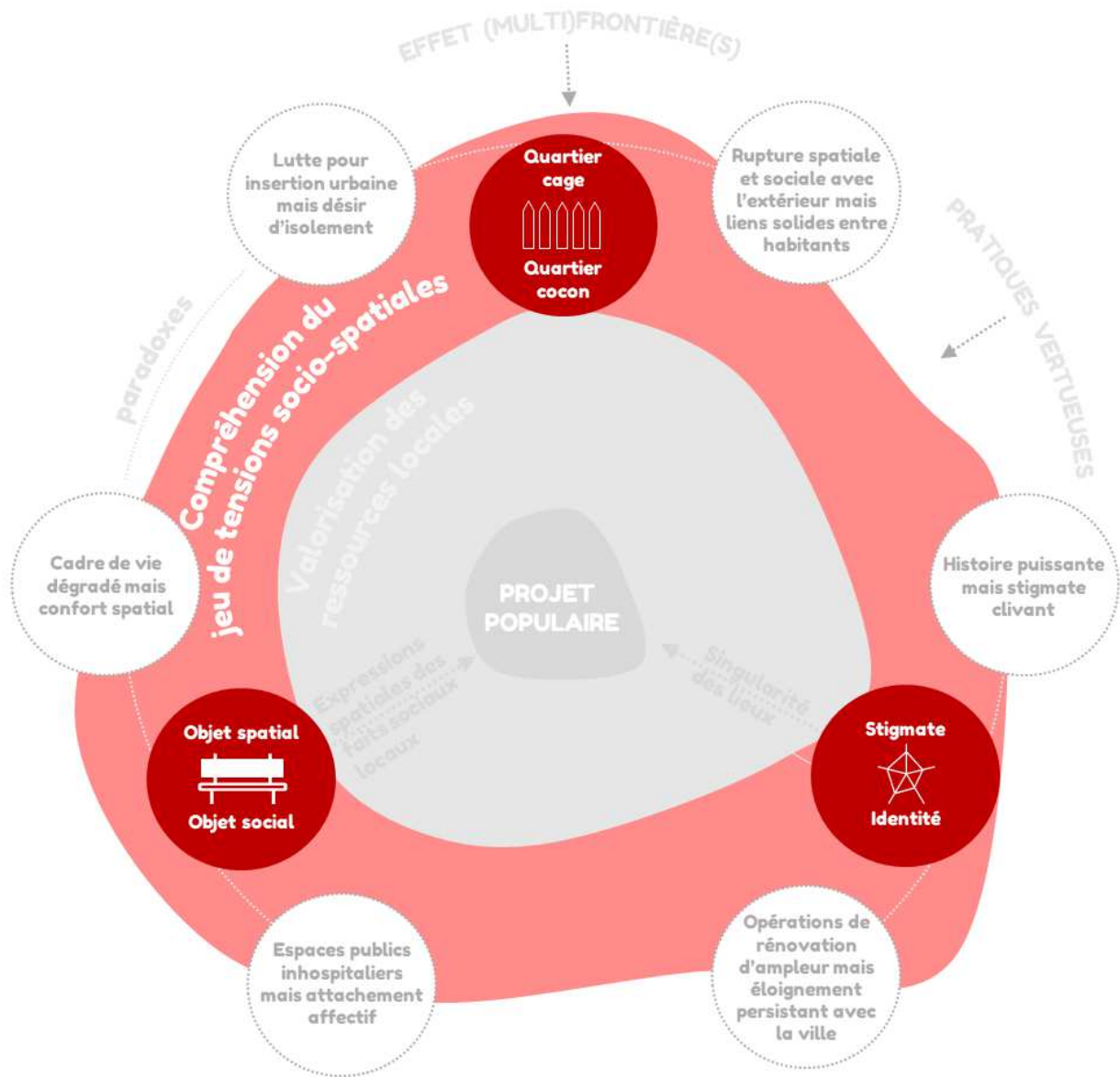


Figure 228. Les trois tensions qui émergent du terrain expliquent les paradoxes socio-spatiaux observés. Les comprendre est la première condition du projet populaire @Larissa Romariz Peixoto

6.1. PREMIÈRE TENSION : ENTRE OBJET SPATIAL ET SOCIAL

La première tension qui émerge de l'analyse des 6 terrains et de ses paradoxes est indiscutablement centrale pour les champs de l'urbain : celle entre la forme spatiale et le sens social et anthropologique. Une nouvelle exploration des quartiers français de Dutemple, Cuvinot et Rieu nous permettra d'en comprendre les contours.

L'usage, le lien et la mémoire – la mise au défi de Lynch par les quartiers populaires

Certains éléments formels décrits dans le chapitre 3.2 frappent l'observateur extérieur déambulant à Dutemple : d'abord son histoire charbonnière révélée par l'imposant chevalement en béton situé à l'emplacement de l'ancien puits de mine (Figure 229). Ensuite, la grande variété de formes architecturales des logements récemment rénovés et disposés autour d'espaces publics aménagés (Figure 230). Enfin, les limites physiques qui le séparent du tissu bâti continu du Valenciennois.

En début de processus de recherche, afin de formaliser une première image mentale de ce quartier, nous avons réalisé un schéma qui la représente et ce, en empruntant la nomenclature de Kevin Lynch (Figure 231 de la page suivante). Les cinq éléments majeurs de composition urbaine définis par cet auteur y sont repris : les *voies*, le *point de repère* principal (le chevalement), le point de repère secondaire (le centre sportif), les *nœuds* de circulation ou carrefours de distribution, les *limites* avec la ville et les quartiers environnants (la ligne de tram, l'autoroute, la route nationale) et la configuration de « *quartier* » en tant qu'ensemble relativement homogène¹⁶⁴.

Lors du déroulement du projet RHS, des habitants de Dutemple ont été amenés à réaliser, eux aussi, au départ d'une feuille blanche, des cartes mentales de leur quartier¹⁶⁵. Une série de questions posées par les chercheurs à propos des points de repère, des lieux de rencontre, des limites et symboles du quartier ont facilité leur réalisation. Compilées, puis schématisées sur base de la nomenclature de Lynch, ces cartes ont révélé, sans surprise, une représentation bien plus riche et complexe du quartier (Figure 232).

Si l'écart entre les deux lectures (celle de la praticienne chercheuse arrivant dans le quartier et celle des habitants) et la valeur ajoutée de la



Figure 229. Chevalement en béton classé Unesco et situé à l'emplacement de l'ancien puits de mine dans le quartier de Dutemple. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 230. Seize typologies différentes de logements marquent le quartier rénové de Dutemple à Valenciennes. @projet RHS

¹⁶⁴ Cette théorie est expliquée au point 4.6.

¹⁶⁵ 65 participants aux ateliers de Dutemple, 6 cartes mentales produites lors d'interviews d'une durée de 1 à 2 heures.

lecture habitante n'est ni surprenante ni inhabituelle, ce sont les récits qui accompagnent la représentation spatiale qui interpellent. Ils révèlent un rapport à l'espace chargé de sens et de mémoires partagées mais surtout un détournement d'usage signifiant un important décalage entre les formes urbaines projetées, les images véhiculées et les usages pratiqués.

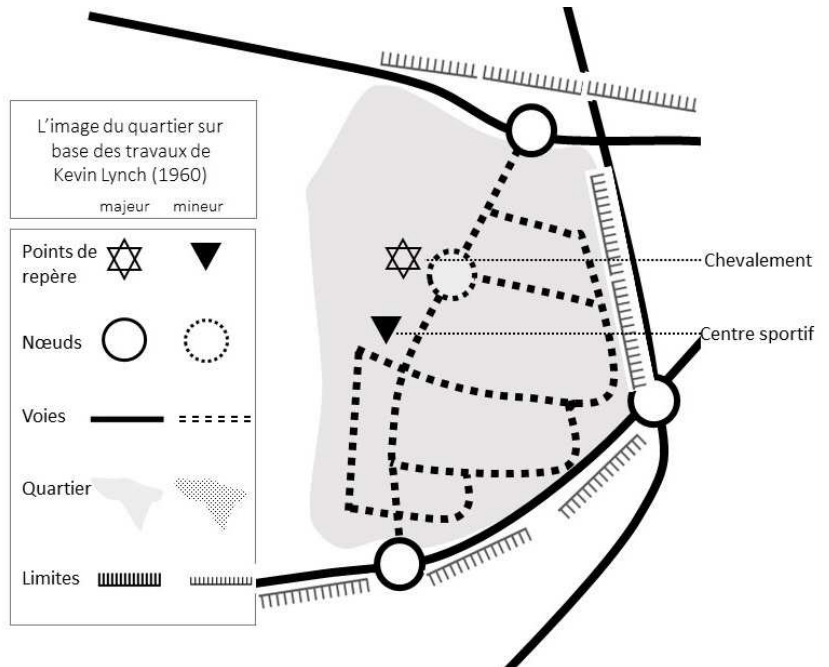


Figure 231. Schéma représentatif de l'image mentale du professionnel de l'urbain, selon la nomenclature de Kevin Lynch. Quartier de Dutemple. Les 5 éléments de Lynch sont identifiés. @Larissa Romariz Peixoto

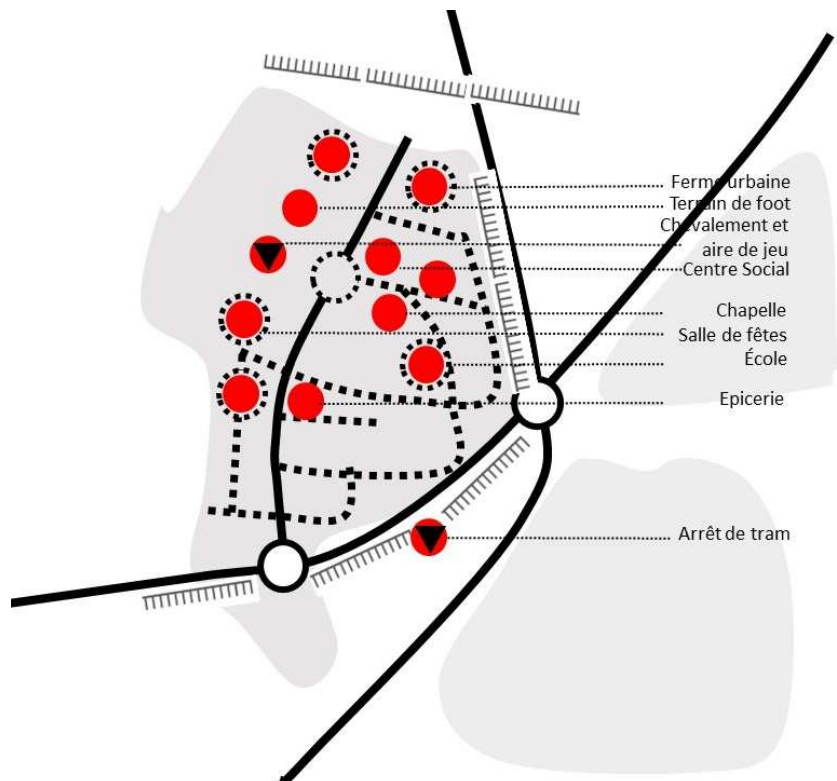


Figure 232. Schéma de synthèse des cartes mentales produites par les habitants de Dutemple sur base de la nomenclature de Kevin Lynch et sur lequel les lieux de repère (triangles noirs) et de rencontre (points rouges) signalés par les habitants sont repris en rouge. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 233. Arrêt de tram en tant que point de repère pour les habitants de Dutemple.
@Larissa Romariz Peixoto



Figure 234. Épicerie de quartier à Dutemple.
©Googlestreetmap

L'*image de la cité* (Lynch 1960) associe un point de repère à une architecture déchiffrable ou mise en valeur par une rupture de gabarit ou encore par sa localisation sur un nœud de changement de direction, lecture purement formelle des espaces. Ces *nœuds* seraient des lieux propices à une attention plus importante des usagers et donc ceux que l'on mémorise. Bien qu'à l'analyse de la Figure 231, le rôle du chevalement classé au patrimoine mondial de l'UNESCO en tant que point de repère majeur se vérifie pour un observateur extérieur (le chercheur débarquant dans le quartier), pour l'habitant, en revanche, celui-ci ne représente pas plus un point de repère que le nouvel arrêt de tram du quartier (Figure 233). L'ancienne infrastructure minière est, certes, très visible et symbolise un passé encore prégnant, mais les habitants l'identifient plutôt comme repère parce que, à son pied, il existe une plaine de jeu très utilisée par les enfants, véritable repère dans le quartier. L'arrêt de tram, lui, revêt un autre symbole davantage significatif. Il représente la récente reconnexion de leur espace de vie à la ville et la possibilité offerte aux habitants de se rapprocher des aménités du centre-ville de Valenciennes. « Oh, le tram, c'est magnifique. Ça a tout facilité ! »¹⁶⁶ Cette infrastructure, conçue comme purement fonctionnelle, acquiert ici une forte connotation symbolique. Tous les commentaires concordent vers le message suivant : « Nous ne sommes plus ignorés ! ».

Pour Lynch, les *nœuds* peuvent constituer des repères à partir du moment où ceux-ci sont, soit des points de rencontre de voies et donc, des lieux où des prises de décision directionnelles s'opèrent, soit un espace qui concentre des activités thématiques (de commerce, par exemple). Selon cette définition, pourraient être considérés comme *nœuds*, l'emplacement de l'école, le carrefour du centre social ou encore celui de l'épicerie de quartier (Figure 234). Mais est-ce leur forme qui les rend inoubliables comme l'affirme Lynch (Lynch 1960, p. 89) ? Rien n'est moins sûr au vu des caractéristiques des lieux (voir épicerie en Figure 234).

La notion d'*imagibilité* de la forme urbaine est centrale pour Lynch qui la définit comme « la qualité grâce à laquelle (un objet physique) a de grandes chances de provoquer une forte image chez n'importe quel observateur. C'est cette forme, cette couleur ou cette disposition, qui facilitent la création d'images mentales de l'environnement vivement identifiées, puissamment structurées et d'une grande utilité » (Lynch 1960, p. 11). Cette définition exclut d'office l'importance du sens social octroyé à la forme urbaine par les usagers.

¹⁶⁶ Habitante de 72 ans, pensionnée, vivant depuis plus de 15 ans à Dutemple, 2018

Lynch assume la non considération du sens en tant que choix méthodologique : « ce que signifie une ville pour les individus est si divers, même lorsque sa forme se communique facilement, qu'il semble possible de séparer la signification de la forme, du moins dans les premières étapes de l'analyse », écrit-il (Lynch 1960, p. 10). Cette faille dans le système de Lynch se révèle abyssale lorsqu'il s'agit d'étudier des quartiers populaires (Romariz Peixoto et al. 2021). Dans les quartiers observés, les nœuds de circulation sont peu structurés physiquement. Ce n'est pas pour autant que des lieux de repère sont absents de la mémoire collective. Au-delà de la forme, pour les usagers de ces espaces, c'est l'interaction sociale qu'ils suscitent et l'empreinte d'une histoire partagée qui les élèvent au rang de lieux « inoubliables ». À Dutemple, les espaces qui constituent des repères spatiaux sont ceux qui participent à la vie de quartier, fonctionnant comme lieux de rencontre et de connexion (cercles rouges dans la Figure 232). La nouvelle ferme urbaine où les habitants partagent des techniques de jardinage et où l'échange intergénérationnel s'opère (Figure 235), le parvis de la chapelle (Figure 236) et celui de l'école occupés par les parents, ou encore les devants de porte où les personnes s'installent pour la discussion du soir (discutés au chapitre 5.2) se révèlent, dans les faits, des ancrages puissants. Loin de représenter des valeurs esthétiques ou architecturales, ces lieux, ou plutôt l'usage qui en est fait, renforcent l'appartenance au quartier.



Figure 235. Lieu de repère pour le quartier
©Lorraine Caliez 2019



Figure 236. Chapelle du quartier, dont le parvis est cité comme un important lieu de la vie sociale du quartier ©projet RHS

« Les gens du quartier sont solidaires mais un peu renfermés, les lieux d'échange sont importants. C'est ce qui se passe à la ferme : les enfants mais aussi les personnes du 3^{ème} âge y vont cultiver mais parfois seulement voir ce qui s'y passe »¹⁶⁷, nous dit une habitante.

La valorisation de la perception de l'utilisateur pour Lynch ne met finalement que très partiellement l'utilisateur de la ville au centre de la conception¹⁶⁸. Sa méthode induit une vision généraliste homogénéisée qui ne valorise en aucun cas le sens accordé aux objets par les usagers. Les sens peuvent induire des hiérarchies urbaines très différentes selon la connaissance des lieux de l'intérieur ou de l'extérieur. **La démonstration de cette faille dans le système de Lynch permet de rappeler que, malgré de nombreux travaux qui, depuis Jane Jacobs, dénoncent l'éloignement des projets urbains des vrais usages et pratiques quotidiennes, leur prise en compte reste un défi dans l'acte de concevoir.**

¹⁶⁷ Habitante et grand-mère, 72 ans, pensionnée, vivant depuis plus de 30 ans à Dutemple, aout 2018

¹⁶⁸ Les limites de la nomenclature de Lynch et une nouvelle proposition de nomenclature font l'objet d'un article publié dans la revue Sociologies. <https://journals.openedition.org/sociologies/17459?lang=en>. (annexe 5.2)

Le patrimoine social vécu (Halbwachs 1950; Pouleur, Vanzande 2017b) que révèlent les récits de Dutemple méritent pourtant l'intérêt dans la mesure où ils bouleversent non seulement les valeurs architecturale et historique attachées au bâti et aux paysages, mais aussi la définition même de ce qui fait patrimoine et, plus largement, identité.

Les lieux identitaires sont, ici, dépendants de la mémoire qui y est associée, qu'elle soit ancienne (les mines) ou récente (la ferme), de leur niveau de fonctionnalité (le tram) et aussi de la valeur sociale ou affective qui leur est attribuée. **L'identité des lieux dépasse le cadre historique pour s'inscrire dans le présent et le futur et, ce faisant, elle devient le « contexte d'action »** (Garçon, Navarro 2014), valeur essentielle pour la construction d'un projet d'avenir qui ne se base pas sur une lecture stéréotypée du quartier social d'anciens mineurs.



Figure 237. L'identité des lieux est un contexte d'action vu les éléments qui la composent. @Larissa Romariz Peixoto

La nouvelle incursion dans le quartier de Cuvinot proposée ci-après nous permet d'approfondir ces propos.



Figure 238. Place accueillant un salon éphémère de discussion à Dutemple ©projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

Souvenirs collectifs ancrés qui fédèrent et portent – la mise au défi de Gehl par les quartiers populaires



Figure 239. Chapelle Sainte Maria Goretti à Cuvinot, Onnaing. @Inventaire général du patrimoine culturel des Hauts de France¹⁶⁹.

La relation des populations du bassin minier avec l'histoire du territoire est complexe et non généralisable. Les situations varient de ville en ville, de quartier en quartier, de lieu en lieu, mais l'image véhiculée de la précarité reste, malgré tout, une constante. La partie française de ce territoire, le Bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, a bénéficié, pour la première fois depuis des décennies, d'une médiatisation positive due à son classement en tant que patrimoine mondial de l'Unesco en 2012¹⁷⁰. Les actions de valorisation menées par la Mission Bassin Minier¹⁷¹ et les rénovations ponctuelles des logements par les bailleurs sociaux contribuent tant bien que mal à transformer l'image négative y associée. Mais l'impact de cette reconnaissance reste inégal selon les vécus.

À Dutemple, le rapport au passé minier semble apaisé. Il est assumé et parfois revendiqué mais n'efface pas pour autant les facettes les plus récentes de(s) identité(s) spécifique(s) du quartier, plus porteuses et tournées vers l'avenir. À Cuvinot, l'affiliation du quartier à un passé minier commence à peine à être pleinement assumée. Bien que faisant partie du bassin, son ensemble bâti et son paysage ne sont pas repris dans la liste des biens classés. Sa rénovation, enfin démarrée, a été postposée des années durant.

Lors de l'exercice d'élaboration de la carte mentale collective de Cuvinot, les habitants décident de rétablir symboliquement deux lieux liés à ce passé, aujourd'hui désaffectés : le terril en cours d'exploitation et complètement remodelé (au milieu de la Figure 240) et la chapelle Maria Goretti, à l'abandon depuis 2012 (Figure 239 et en bas de la Figure 240). Ces espaces sont, à côté du centre social « Le Phare », les lieux choisis comme symboles du quartier.

Mais le rappel de l'activité minière n'est qu'un aspect érigeant la chapelle en bâtiment symbole du quartier. En effet, cet ancien lieu de culte et de loisirs fait partie d'un souvenir collectif très présent et ce, à deux titres : d'une part, elle a été construite par les habitants eux-mêmes, les mineurs

¹⁷⁰ Le 30 juin 2012, le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais a été inscrit sur la liste du Patrimoine Mondial Unesco au titre de paysage culturel, évolutif, vivant. Des démarches similaires émergent timidement en Wallonie, sans pour autant porter des fruits.

¹⁷¹ Outil public d'ingénierie, de développement et d'aménagement du territoire chargé d'appuyer la mise en œuvre d'un programme global de restructuration urbaine, sociale, économique et écologique du Bassin minier. Elle prend également en charge la gestion de l'Inscription du Bassin minier sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

(majoritairement polonais) sur base de matériaux de baraquements en bois déconstruits, dans un processus qui serait aujourd’hui qualifié de *circuit fermé de construction* ou d’*économie circulaire*. D’autre part, la chapelle et le terrain vague voisin étaient, jusqu’à leur désaffectation, le lieu majeur de la vie sociale du quartier, accueillant tous les moments festifs. « C’était notre *Phare*¹⁷² avant qu’il n’ existe. ».

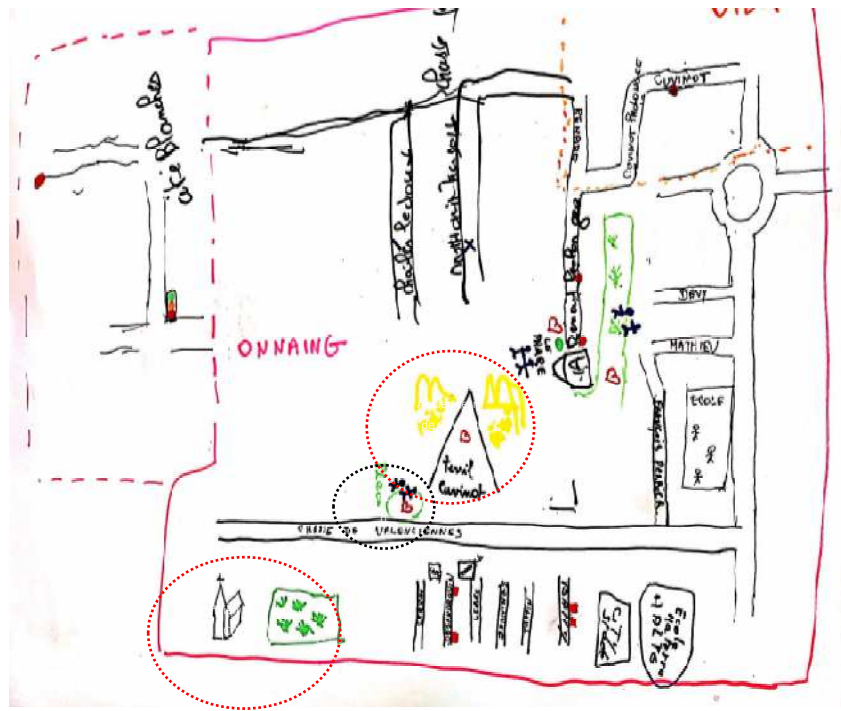


Figure 240. Terril et chapelle Sainte Marie Goretti (entourés d’un pointillé rouge), aujourd’hui inaccessibles, dessinés par les habitants sur la carte mentale collective du quartier de Cuvinot à Onnaing, en France. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto).

Dans la suite de l’exercice, les habitants étaient invités à identifier les lieux qui plaisent, au-delà de leur rôle de symbole ou de repère. Alors qu’un équipement sportif relativement convivial, vert, accessible et récemment aménagé, semble être un lieu plaisant, c’est la place Désandrouin qui retient leur attention (Figure 242 et lieu entouré de noir en bas à gauche de la Figure 240). Ce parking macadamisé inhospitalier, largement décentré par rapport aux logements, est considéré comme le deuxième lieu qui plaît le plus dans le quartier, après le centre social. Les habitants expliquent : « c’est le lieu où nos activités se déroulent. On a tellement de souvenirs là-bas ! On s’y sent bien ». Ces explications illustrent les mécanismes qui jouent sur la perception de l’espace du quartier par ses habitants. Ces mécanismes s’éloignent considérablement de la lecture spatiale décrite par Lynch mais bousculent aussi les critères de qualité spatiale déterminés par Jan Gehl (décrits au point 4.4 et discutés au chapitre 6).

¹⁷² <https://inventaire.hautsdefrance.fr/dossier/chapelle-sainte-maria-goretti/28c445f2-f4f7-4ab0-a611-0c2381487603>

¹⁷² En référence au nom du centre social *Le Phare*

En effet, la place Désandrouin est un espace « trop grand », peu intime, peu structuré par les effets de bordure animées : il n’y a ni commerces ni autres activités génératrices de flux de personnes autour. Elle ne correspond à aucun des critères de bien-être déterminés par cet auteur.

Que ce soit au travers du témoignage au sujet du centre social, des solidarités construites dans les rues étroites du quartier (décrites dans le chapitre 7), de l’attachement à l’ancienne chapelle aujourd’hui inaccessible et, enfin, de la valeur accordée à la place Desandrouin (Figure 242. Place Désandrouin, fortement appréciée malgré son aménagement peu convivial. @Larissa Romariz Peixoto), ce qui relie les habitants aux espaces qu’ils occupent est précisément la possibilité de tisser des liens entre eux et avec les autres.

Ces exemples ont démontré que **les lieux qui fixent la mémoire collective et qui participent ainsi à (aux) identité(s) du quartier échappent à toute référence formelle et sont, par essence, ancrés, non généralisables.** Ils défient par là la définition même de beauté des espaces urbains, tels que discutés ci-après.

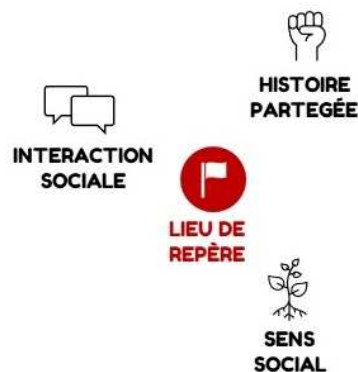


Figure 241. Dans les quartiers examinés, la forme n'influence que très peu l'identification d'un repère pour le quartier. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 242. Place Désandrouin, fortement appréciée malgré son aménagement peu convivial. @Larissa Romariz Peixoto

La mise au défi de la beauté universelle d'Alexander par les quartiers populaires

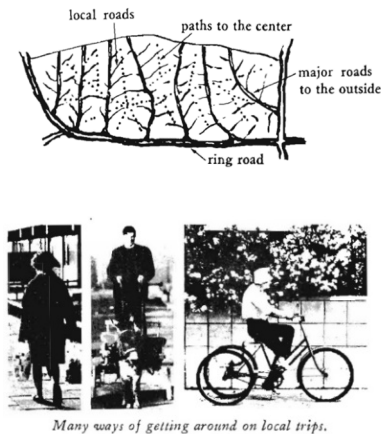


Figure 243. Alexander associe des *patterns* de forme (au-dessus) aux comportements (en dessous). @Pattern 11 « Local transport areas » (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977, p. 67-68)

Comme expliqué dans les chapitres précédents, les tentatives de valorisation de l'usage dans les processus de conception ne sont pas neuves. Christopher Alexander (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977) va montrer, à la fin des années 1970, que les formes qui satisfont à l'usage sont celles qui émergent dans le temps et, en ce sens, elles sont « moins des « inventions » que le fruit de longs processus d'essais, d'erreurs et de corrections. » (Quillien 2007). Les formes résistant au temps ont, selon Alexander, des caractéristiques morphologiques essentielles, car elles sont produites par la collectivité de génération en génération. Ses *patterns* traduiraient ce qui est devenu patrimoine à force d'usage (Romariz Peixoto et al. 2021). Ils traduiraient la *beauté* des lieux.

Les quartiers populaires observés donnent à la fois raison et tort à ce qui constitue la deuxième théorie d'Alexander¹⁷³.

Raison parce que les résultats de nos recherches montrent que **ce qui « fait patrimoine » aux yeux des habitants (une voirie où l'on s'installe pour discuter avec les voisins, un espace particulièrement anodin sur le plan architectural mais accueillant les fêtes de quartier), se détache de toute forme architecturale esthétisante ou dominante. Ce patrimoine spatial est intimement lié à l'usage et au sens social accordés par ses usagers.** Alexander met en exergue ce lien intime en croisant des *patterns* de construction et de comportement social, comme l'exemple de la Figure 243.

En revanche, il convient de remarquer que, si les recherches menées par cet auteur permettent de formaliser simplement des concepts complexes et en ce sens, contribuer à un rapprochement entre usagers et concepteurs, elles présentent de nombreuses limites, voire, lacunes. Les quartiers populaires mettent en lumière l'un de ces manquements majeurs en donnant tort aux fondements de sa théorie qui cherche à identifier les éléments morphologiques essentiels responsables de la *beauté* originelle des espaces. Cette *beauté* n'est pas nommée en tant que telle par Alexander. Elle est comprise moins dans le sens esthétique que dans le sens de confort et de bien-être de l'utilisateur :

¹⁷³ Christopher Alexander développera 3 théories liées à la beauté architecturale au travers de ses ouvrages De la synthèse de la forme (1971(1964)), The Oregon Experiment (1975), A Pattern Language (1977), The Timeless Way of Building (1979) ou L'art de la construction intemporelle et son dernier livre The Nature of Order (2002) (voir chapitre 4.5).



Figure 244 ; Place du quartier dédié aux joueurs de pétanque à Rieu. @projet RHS

“There is a central quality which is the root criterion of life and spirit in a man, a town, a building, or a wilderness. This quality is objective and precise, but it cannot be named.” (Alexander, 1979, p. ix)

Selon l’auteur, toute l’humanité partage un système de valeurs commun et inné permettant d’objectiver cette « qualité que l’on ne peut pas nommer ».

Les propos du philosophe français François Jullien nous amènent à questionner ceux d’Alexander. Il s’interroge : « de quelle universalité déjà donnée sommes-nous donc assurés ? Ou disons : sur quel concept universel de la « raison », ou bien de la « nature » humaine, pouvons-nous d’emblée compter – sans qu’il soit présupposé ? Puis-je nommer cette culture commune dont toutes les cultures se contenteraient de déplier les différences comme un éventail ? » (Jullien 2012, p. 7)

Si l’ambition d’objectivation de la beauté par l’architecte anthropologue (et mathématicien) a des vertus, elle fait fi d’un facteur essentiel lié à l’appréciation des espaces : les valeurs ou pratiques culturelles. La « beauté » de la place centrale du quartier de Rieu à Vieux-Condé est appréciée par les habitants à l’aune de ce qu’elle représente, à savoir, un lieu où les plus âgés perpétuent leur tradition du jeu de balle et ce, au cœur du quartier (Figure 244). *« Toutes les fins d’après-midi, les petits vieux jouent, ils connaissent tout le monde et l’histoire du quartier, ils regardent et commentent ce qu’il se passe »*¹⁷⁴.

Le contrôle social se mêle à une rassurante préservation de la mémoire, saluée par la construction sur la place, par les plus jeunes, de bancs en palette destinés aux joueurs de pétanque. **Les valeurs qui sous-tendent l’appréciation positive des espaces par ses habitants, loin d’être universelles, sont profondément ancrées dans le système social local.**

Les tendances universalisantes des propos d’Alexander, assez originales pour un anthropologue, font le bonheur de ses détracteurs qui soulignent que ses 253 patterns utilisent peu les architectures non occidentales. Ils rappellent que la culture universelle est un leurre et que les valeurs et attitudes sont développées et apprises au travers d’une combinaison de facteurs sensoriels, culturels et d’éducation (Dawes, Ostwald 2017). En effet, les postulats d’Alexander, tout comme ceux de Lynch, relatifs à la représentation mentale restent contestables dans la mesure où ils la considèrent comme « un objet stable et lié directement

¹⁷⁴ Expression d’une habitante de 32 ans participant à la marche urbaine du quartier de Rieu. 30.09.2019,

à la structure du cerveau humain.» (Orillard 2005)¹⁷⁵ Or, la représentation évolue au gré des usages et du temps.

L'usage pourrait donc valider la forme, comme le prétend Alexander, mais étant donné que cet usage est culturel et mouvant, la forme serait le reflet d'un système de valeurs toujours changeant et surtout localisé. Mais n'est-ce pas précisément dans cette singularité des cultures génératrices d'usages divers et de formes variées que réside la beauté ?

Allant à contre-courant de l'esthétique globale de l'architecture, John Kaliski et Margaret Crawford identifient la beauté urbaine dans des lieux inattendus tels que les parkings de centres commerciaux aménagés pour une vente illégale de vêtements. Pour eux, la beauté s'exprime dans les actions qui « exhausent l'espace, résolvent les contraintes de programme avec solutions intelligentes, même si temporaires, aspirent à un présent meilleur et travaillent avec un cadre, ses conditions présentes et son histoire » (Kaliski 2008, p. 90).

Si, en tant que professionnels de l'urbain, nous cherchons à améliorer les conditions de vie des résidents d'un quartier, au regard des récits analysés ici, nous sommes tentés de conclure que le rôle du projet urbain consiste précisément à révéler ces beautés ordinaires, locales et porteuses de sens.

¹⁷⁵ Dans ses travaux de thèse sur Kevin Lynch, l'architecte français Clément Orillard établit un parallèle entre Lynch et Alexander, notamment par l'immobilisme des images mentales qu'ils évoquent.

6.2. DEUXIÈME TENSION : ENTRE IDENTITÉ ET STIGMATE

« L'image de Dutemple pour les gens extérieurs ? C'est simple, les ambulanciers refusaient de venir et même de traverser le quartier ! »¹⁷⁶

Pas simple, en revanche, d'organiser la vie sociale, éducative, économique dans une telle situation : « Ma fille ne veut pas prendre le bus en sortant de l'école parce qu'il y a l'affiche « Épinlieu » dessus »¹⁷⁷.

A chacun de trouver, individuellement ou collectivement, des astuces pour alléger le poids de l'image : prendre d'autres trajets et changer de bus plus loin, parcourir à pied les 4,5 km qui séparent l'école de son logement, trouver une voiture pour dépanner, le tout pour offrir l'opportunité aux enfants du quartier « d'être comme les autres gens de la ville » et d'échapper au stigmaté.

Ces récits recueillis entre 2018 et 2020 se rapportent non pas à une banlieue américaine ou à un quartier surpeuplé de la périphérie parisienne décrits par tant de professionnels, mais à des quartiers dédensifiés de petites ou moyennes villes en Belgique (Mons) et en France (Valenciennes, Onnaing, Denain, Vieux-Condé). Ici, la typologie dominante n'est pas la tour aux 1 000 logements, mais la maison individuelle mitoyenne ou semi-mitoyenne avec jardin.

Ces témoignages révèlent en peu de mots l'une des tensions duales qui imprègne le rapport à l'espace observé dans ces quartiers : l'oscillation entre stigmaté et identité.

Mon quartier c'est... contrairement à ce que les gens en disent

De nouvelles mosaïques Motus produites par les habitants et explorant, cette fois, non seulement l'image interne du quartier, mais aussi celle qu'il renvoie à l'extérieur¹⁷⁸ sont, à ce titre, éclairantes. Elles sont accompagnées d'histoires, récits et comportements qui font émerger cette tension, qui, à son tour, questionne l'organisation spatiale du quartier.

Lors des ateliers, les habitants sont invités à débattre successivement sur deux questions : « mon quartier, c'est ... », soit, l'image qu'ils s'en font, et ensuite « le quartier vu par les extérieurs, c'est ... ».

Il est utile de préciser que les personnes extérieures ne sont pas interrogées. Ce qui est ici recherché n'est pas l'image du quartier vue par ces dernières, mais bien l'image que les habitants imaginent être

¹⁷⁶ Habitante de 55 ans, vivant à Dutemple depuis plus de 15 ans. Propos recueillis en marge d'un atelier, 25/06/2020.

¹⁷⁷ Habitante de 38 ans, vivant à Épinlieu depuis 8 ans. Propos recueillis en marge d'un atelier, 27/6/2019

¹⁷⁸ Ateliers collectifs réunissant entre 10 et 12 habitants par groupe.

véhiculée auprès des extérieurs. Cette perception étant davantage impactante sur l'image de soi et le bien-être des habitants en question. Les participants choisissent librement des dessins disposés sur la table et sont invités, tour à tour, à justifier leur choix et à contribuer à l'élaboration des deux mosaïques.

Dans pratiquement tous les quartiers étudiés, l'écart entre la première et la deuxième mosaïque est significatif. Si, pour ses habitants, l'image du quartier est souvent associée à un village avec ses difficultés mais aussi avec ses solidarités et espaces de construction identitaire collective, l'image véhiculée, selon ces mêmes habitants, est celle d'un quartier de « cas sociaux¹⁷⁹ », de « paumés », souvent associés par la presse à des faits négatifs : une fusillade, un réseau de vente de stupéfiants, des voitures brûlées... Pèse alors, toujours dans cette perception des habitants exclus, le poids du regard extérieur : il ne semble pas légitime, par exemple, de pouvoir inviter des personnes extérieures à franchir les limites du quartier : « Je n'invite pas mes copains à la maison » ; « Personne ne viendrait à Dutemple ! »⁸

Ce constat est sensiblement similaire en France et en Belgique et ce, même si certains quartiers ont fait l'objet de profondes transformations spatiales (rénovation de logements et espaces publics) et sociales (déplacement des populations dites « problématiques », apaisement des relations, diminution de la violence). Les mosaïques illustrent parfaitement l'inertie dans l'évolution de la représentation mentale du quartier. Ce regard porté par les extérieurs est vécu comme un frein à l'épanouissement des personnes et à l'ouverture du quartier « aux autres modes de vie ».

Pour les habitants de Dutemple¹⁸⁰, par exemple, dont la mosaïque est reprise en Figure 245, leur quartier est principalement défini par les services rendus par le centre social :

- « pouvoir téléphoner », « avoir de l'aide », « rencontrer des gens », « boire un café » (ensemble 1 sur la Figure 245) ;
- la musique, le club du troisième âge, les fêtes, la fanfare (ensemble 2) ;
- l'école, les enfants, la famille (ensemble 3) ;
- « la voisine qui donne à manger aux chats », l'accueil de jeunes du Burkina Faso¹⁸¹.

¹⁷⁹ Habitante de 33 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E2, 2018)

¹⁸⁰ 660 participations d'habitants aux activités lors desquelles des données ethnographiques ont été récoltées.

¹⁸¹ Pendant notre enquête, un stage de jeunes burkinabés faisait l'actualité du quartier.

Convivialité, solidarité et liens sociaux sont spontanément évoqués et les repères spatiaux agissent en tant que support de cette convivialité : le parc et la chapelle, le centre social, l'école et la nouvelle ferme urbaine, récente fierté du quartier. Le chevalement minier est ici vu comme un « décor » et le tram, le symbole du rapprochement avec Valenciennes¹⁸², déjà évoqué dans le chapitre 6.

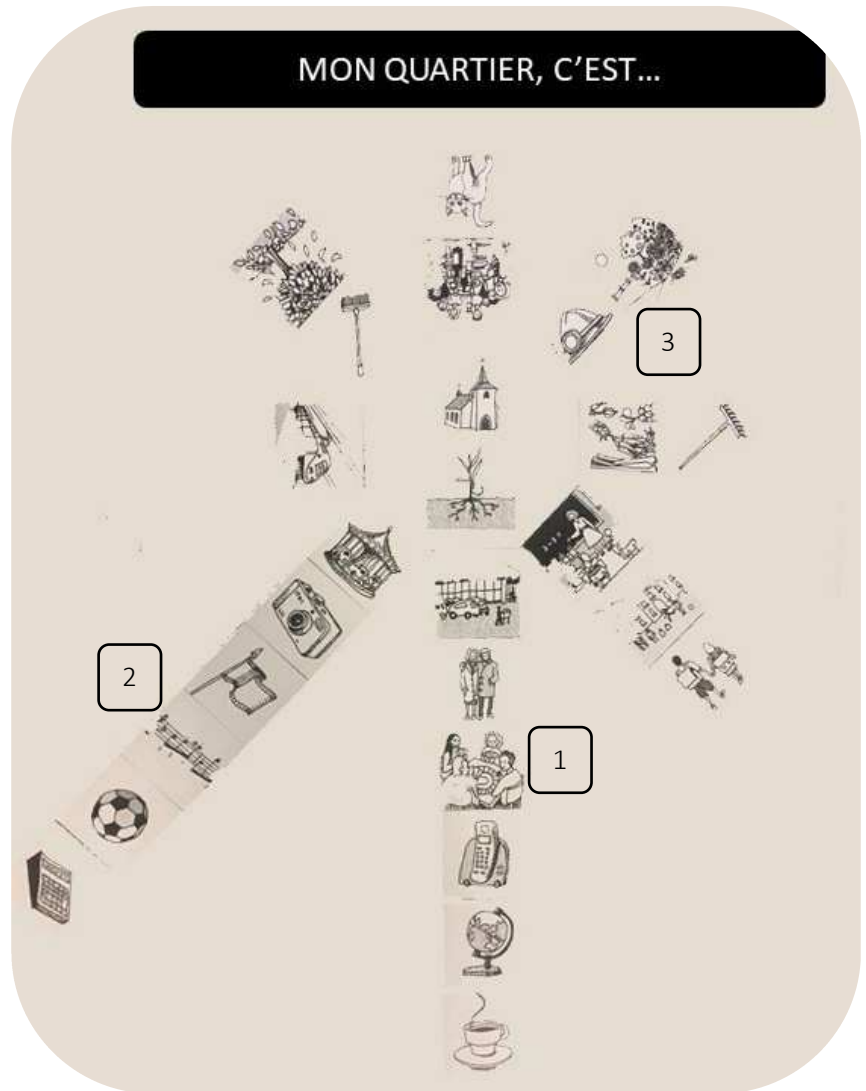


Figure 245. Mosaïque construite par les habitants de Dutemple et reproduisant l'image qu'ils ont de leur quartier, novembre 2018. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

Vu de l'extérieur (Figure 246 ci-après), le quartier représente :

- « la peur de passer en-dessous du pont et de se faire agresser », « un lieu interdit » (ensemble 4) ;
- des *crapets* qui finissent en prison, des drogués, bagarreurs, alcooliques (ensemble 5) ;
- des cas sociaux qui ne travaillent pas et vivent « sur les aides » (ensemble 6).

¹⁸² Atelier Motus du 29/11/2018, annexe 6.4.1

Ces paroles extrêmement dures sont partagées spontanément par plusieurs participants, comme motivés par la nécessité d'exprimer ce vécu.

L'écart entre les deux mosaïques (Figure 245 et Figure 246) est d'autant plus interpellant que le quartier est rénové et semble convivial. L'isolement physique de celui-ci (illustré dans le chapitre 5.3) y est probablement pour quelque chose. Mais au fil des discussions, les propos s'adoucissent et certains signalent le changement de l'image initié depuis la rénovation : « l'image à l'extérieur s'est améliorée, les gens savent que c'est un quartier plus sûr, plus calme depuis l'ANRU¹⁸³ ». L'atténuation de l'image négative s'appuie, selon eux, sur les transformations physiques de l'espace public et des logements mais aussi sur les équipements (terrain de foot, centre social et salle de fêtes) qui attirent les gens de l'extérieur¹⁸⁴. En franchissant les frontières du quartier pour utiliser ces équipements, les extérieurs visualisent les changements physiques et modifient petit à petit leur discours. Les nouveaux projets comme celui de la ferme urbaine, qui donne une nouvelle perspective au quartier, y contribuent fortement.



Figure 246. Mosaïque construite par les habitants de Dutemple reproduisant l'image véhiculée par le quartier, selon eux. Novembre 2018. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

¹⁸³ Appellation communément donnée aux opérations de transformation des quartiers menées par l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine en France.

¹⁸⁴ Atelier Motus, 29/11/2018



Figure 247. Atelier sur l'image de Dutemple. @Larissa Romariz Peixoto

Intrigués par les constats de Dutemple, nous proposons le même exercice de réalisation de mosaïques autour de l'image du quartier aux habitants du Nouveau Monde, à Denain. L'histoire récente du quartier, marquée par l'industrie et la fermeture en 1988 d'Usinor (expliquée dans le chapitre 5.3), domine les discours recueillis¹⁸⁵. Les traces physiques des industries orientent toujours le regard des habitants : le mur de l'usine, le terril lié au charbonnage (Figure 248), la salle de fête créée par l'usine sidérurgique (Figure 249). Elles représentent, en quelque sorte, des attaches territoriales identitaires et l'image interne du quartier.

Mais ce qui frappe dans les discours du Nouveau Monde est la dichotomie entre deux images. L'une, interne, liée à une identité spécifique : la force de ceux qui se sont « battus jusqu'au bout ! » pour garder leur emploi. L'autre, externe, liée au stigmate : l'image d'un « petit Chicago » marqué par des faits de violence.¹⁸⁶

Lors de la fermeture d'Usinor, des manifestations aux répercussions nationales, voire internationales, marquent le territoire. « Quand la décision de supprimer 5.000 emplois a été prise en décembre 1978, (...) on était à deux doigts de la guerre civile »¹⁸⁷. Les ouvriers, appuyés par certains cadres, ont bloqué l'usine, exigeant des réponses et le maintien de ce qui était non seulement leur outil de travail mais le sens de toute une ville. Alors cette bravoure et la bataille perdue face à la délocalisation de l'usine ont laissé une trace indélébile, une image interne de travailleurs et battants qui tranche brutalement avec celle renvoyée à l'extérieur. Une habitante arrivée récemment dans le quartier exprime la situation :



Figure 248. Quartier du Nouveau Monde à Denain. En fond de plan, le terril de la Fosse Renard. @projet RHS



Figure 249. Salle de fêtes Baudin, mise en place par l'usine et qui garde toujours son affectation, lieu symbolique pour la population du quartier du Nouveau Monde, Denain @projet RHS

« Je ne le connaissais pas du tout (le quartier du Nouveau Monde). J'ai juste (...) entendu que c'était le petit Chicago. (...). On disait (...) qu'il y avait des meurtres, toujours de la drogue, des bagarres. (...) Au début j'ai dit « Je n'habiterai jamais Denain. (...) Mais pour finir, ça s'est très bien passé (...). Il ne faut pas toujours croire ce qu'on entend. »¹⁸⁸ Un récit pas très différent de celui d'une habitante du quartier belge d'Épinlieu.

« Moi, quand j'écoutais les gens extérieurs, c'était comme si on était tous armés dans la rue, chose totalement fausse, totalement débile parce qu'on a toujours eu un respect de tout le monde ici. »¹⁸⁹

¹⁸⁵ 11 activités (ateliers, marche urbaine, interviews), 63 habitants rencontrés au Nouveau Monde

¹⁸⁶ Témoignage d'une habitante entre 25 et 40 ans, résidant depuis 5 ans au Nouveau Monde, Denain, France (Entretien, 2020, par V. Degueldre, F. Goffinet et S. Mazebo)

¹⁸⁷ Ancien salarié retraité d'Usinor, environ 70 ans, habitant de longue date à Nouveau Monde, Denain, France (Entretien NM1, 3.7.2018)

¹⁸⁸ Habitante entre 25 et 40 ans, résidant depuis 5 ans au Nouveau Monde, Denain, France (Entretien, 2020, par V. Degueldre, F. Goffinet et S. Mazebo)

¹⁸⁹ Habitant de 26 ans, demandeur d'emploi, résidant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Belgique (Entretien E4, 2018).

Le malaise ressenti vis-à-vis de l'image véhiculée qui impacte insidieusement leur vie est assez important et provoque des sentiments ambigus. Interrogés sur ce qu'il aimerait montrer aux personnes extérieures arrivant dans le quartier, un couple refuse de mettre une image sur la mosaïque : « y'a rien de positif ici, il y'a que les fêtes ».

Au Nouveau monde, comme à Dutemple, les lieux sont chargés de sens. En revanche, contrairement à Dutemple, ceux du Nouveau Monde n'évoquent pas encore un nouveau projet local. Alors que les habitants de Dutemple se projettent dans l'avenir au travers de la transformation active et participative du quartier, d'un club sportif rassembleur, d'une ferme urbaine porteuse, d'un centre social dynamique et s'appuient sur cela pour lutter contre le stigmat, ceux de Denain ne voient pour l'instant que la déconstruction de leur cadre de vie¹⁹⁰. Cette déconstruction est accompagnée de la disparition des traces d'une histoire qui, selon eux, n'a pas été correctement racontée.

« On s'inquiète pour nos enfants qui ont du mal à trouver du travail. On est passé du plein emploi à rien du tout en quelques années. Tout a été détruit un peu à la fois. Heureusement, la mairie fait beaucoup pour rénover le quartier et permettre aux entreprises de s'y implanter. »¹⁹¹

Difficile de construire une nouvelle identité dans ces conditions.

Le stigmat goffmanien et son emprise spatiale

Si l'étymologie du stigmat (une marque durable sur la peau) renvoie vers une différence visible, stable et facilement identifiable, le concept social du terme, tel que formalisé par Erving Goffman en 1963, renvoie vers des notions plus étendues mais plus nuancées, complexes et peu visibles. Il établit une relation directe entre la personne ou le groupe social stigmatisé et l'environnement social stigmatisant. Trois éléments de la définition goffmanienne méritent attention dans le cas présent :

Tout d'abord, **le stigmat en tant qu'attribut social dévalorisant défini dans le regard d'autrui**. Selon cet auteur, « le stigmat est ce qui, lors d'une interaction, affecte, en le discréditant, l'identité sociale d'un individu ». (Goffman 1963).

Il est donc davantage question du regard porté par autrui que de la

¹⁹⁰ Le projet de rénovation du quartier n'en est qu'à ses débuts et doit combler un manque important en matière d'infrastructures et de qualité de cadre de vie.

¹⁹¹ Essentiellement des enseignes commerciales comme expliqué au chapitre 6. Atelier du 27.02.2020

réalité des faits. Peu importe si le quartier a été rénové, si le niveau de délinquance a considérablement baissé, s'il y a une vie de quartier solidaire et conviviale introuvable ailleurs ou si beaucoup d'habitants ont une activité professionnelle, le regard négatif porté par la ville sur les habitants de ces quartiers continuent de handicaper leur estime de soi.

Erving Goffman établit ensuite que **le stigmatisme présuppose un écart à la norme**, cette dernière étant définie par la catégorie dominante : toute personne (et par extension, groupe social et espace qui l'accueille) qui ne correspond pas à ce qui est considéré comme normal est susceptible d'être stigmatisée. Le groupe d'individus qui habite les quartiers est vu comme celui de personnes moins aisées économiquement et culturellement que le reste de la ville et cela est approprié par les habitants : « on n'est pas comme eux, on est différent ».

Enfin, Goffmann décrit un **processus important de négociation que développe l'individu ou le groupe social stigmatisé avec le stigmatisme**. Dans cette relation, la personne stigmatisée, ou plutôt stigmatisable, va développer une série de réactions « tantôt de rejet, parfois d'intégration et toujours d'adaptation » (Plumauzille, Rossigneux-Méheust 2014). L'individu ou le groupe social étant réduit à son stigmatisme, ses actions sont interprétées à travers ce prisme. Les habitants d'Épinlieu, Dutemple, Nouveau Monde, Cuvinot, vont donc chercher des astuces sociales, mais aussi spatiales pour y échapper :

« Quand les gens avec qui je travaillais me demandaient « tu restes où ? » je leur disais Valenciennes, je n'osais pas dire Dutemple. »¹⁹²

« Partout où on va, quand on nous dit « vous venez d'où ? », on dit Valenciennes, on ne dit pas Dutemple. Parce que Dutemple a toujours été mal vu. Même si les maisons ont changé, c'est toujours vu comme risqué. »¹⁹³

« Mes copains sont venus à mon anniversaire. Maintenant ils me disent : pourquoi tu habites à Épinlieu ? Tu devrais quitter cet endroit ! »¹⁹⁴

Le malaise exprimé par les habitants est lié à l'écart entre l'identité « attribuée par autrui » et celle « revendiquée par soi ». Cet écart provoque de la souffrance et suscite des stratégies identitaires de « gestion du stigmatisme », depuis l'affrontement jusqu'à la résignation en passant par la fuite et la négociation »

¹⁹² Habitant de 55 ans, travailleur intermittent en incapacité, résidant depuis 5 ans à Dutemple, Valenciennes, France (Entretien DU1, 2018)

¹⁹³ Habitante de 49 ans, demandeuse d'emploi, résidant depuis plus de 15 ans à Dutemple, Valenciennes, France (Entretien DU4, 2018)

¹⁹⁴ Propos d'un habitant de 10 ans recueillis en marge d'un atelier collaboratif, Épinlieu, Mons, Belgique

(Sur Goffman, Dubar, pour Universalis). C'est l'image de soi et les possibilités de participer à la vie sociale qui s'en trouvent directement affaiblies (Plumauzille, Rossigneux-Méheust 2014).

Dans son ouvrage sur les sources et les formes de honte, le sociologue français Vincent de Gaulejac explique que face à la honte, des individus développent des réactions défensives qui les aident à vivre avec celle-ci « en se cachant, en la cachant, en essayant d'y échapper ». Le repli sur soi, le secret, la dérision, l'orgueil en sont des exemples (de Gaulejac 1996, p. 241-242). Chez d'autres individus, la honte provoque des stratégies combatives voire militantes qui utilisent les facteurs du stigmaté pour revendiquer une identité, invalidant ce qui invalide (de Gaulejac 1996, p. 266). Cette réaction combative peut pousser à l'action dans le quartier, comme nous verrons dans le prochain chapitre.

L'analyse des résultats des ateliers soulève un autre élément central pour la compréhension des quartiers : le lien indissociable entre l'image du groupe social (les habitants) et l'image du lieu (le quartier).

En effet, le discrédit relaté par les personnes interviewées semble lié non seulement au groupe d'individus caractérisé socio-économiquement et culturellement (personnes précarisées, sans emploi, délinquantes) mais aussi aux espaces qui forment le quartier. Puisqu'il s'agit d'un espace disqualifié, les passants s'octroient le droit d'y entrer et d'y déposer leurs déchets (voir chapitre 5.1).

« C'est fou, ça ! On nous prend vraiment pour des gens sales parce qu'on vit dans un quartier »¹⁹⁵, nous dit cette maman vivant à Épinlieu.

Selon Bourdieu, « le quartier stigmatisé dégrade symboliquement ceux qui l'habitent, et qui, en retour, le dégradent symboliquement, puisque, étant privés de tous les atouts nécessaires pour participer aux différents jeux sociaux, ils n'ont en partage que leur commune excommunication. Le rassemblement en un même lieu d'une population homogène dans la dépossession a aussi pour effet de redoubler la dépossession, notamment en matière de culture et de pratique culturelle » (Bourdieu 1993, p. 261).

Sortir de cette spirale reste l'objectif de toutes les personnes rencontrées.

Ce lien entre stigmaté social, spatial et image de soi a émergé de façon plus évidente lors des rencontres inter-quartiers. Ces ateliers transfrontaliers, moments de travail et de convivialité entre participants

¹⁹⁵ P. 23 ans, sans emploi, habitante de longue date (Entretien E2, 2018)

du projet RHS, ont mis en évidence l'écart entre le « nous » et « les autres » ; le « nous » étant, à l'occasion, élargi aux habitants de tous les quartiers populaires présents ; « les autres » étant à la fois les habitants des autres quartiers, la ville et les institutions en général.

Et l'identité globale du bassin minier historique, récemment valorisée du côté français ? Peut-elle participer au dépassement du stigmaté ?

L'écart entre les discours des habitants de Dutemple et de ceux du Nouveau Monde montre bien que cette identité unique d'un bassin classé Patrimoine mondial de l'Unesco n'est qu'une construction qui peut servir un projet de reconnaissance politique et donc, de financement et de restauration d'une image globale. **Mais à l'échelle locale, cette identité se dilue dans de multiples singularités de lieux toutes aussi différents que les populations qui les occupent et les rendent vivants. La relation des habitants avec le passé industriel varie en fonction des vécus personnels ou collectifs des quartiers et des lieux interrogés.**

En dépassant le constat du stigmaté commun, les rencontres inter-quartiers ont été, étonnamment, vécues comme « rassurantes », « qui donnent de l'espoir ». Les participants ont été unanimes à ce sujet : « Ça fait du bien de se voir. On n'est pas seul dans notre galère ». « Ils [les habitants des autres quartiers] sont comme nous ! Pas de chichi, les mêmes problèmes... et ils s'en sont sortis ! Nous aussi on va s'en sortir ! »¹⁹⁶. Dans ces moments transfrontaliers, des pistes d'émancipation du stigmaté et de valorisation des singularités des lieux ont émergé de manière surprenante.

Au départ de la reconnaissance par autrui des qualités sociales et spatiales de leurs lieux de vie, les regards des habitants commençaient à changer. D'un coup, le projet de donnerie de l'Île aux Oiseaux, mis en place par les habitants et la maison de quartier et qui fonctionne comme une porte d'entrée pour les extérieurs ; les mobilisations des bénévoles autour du centre social de Dutemple ; le labyrinthe de haies d'Épinlieu, lieu d'amusement et d'animation du quartier ; l'histoire d'Usinor et le champs des possibles qu'offre la friche-frontière deviennent, dans les discours des participants, non pas des stigmates mais des ressources identitaires à valoriser¹⁹⁷.

Cette reconnaissance inattendue serait-elle suffisante pour reconsidérer la frontière quartier-ville en tant qu'élément positif, tel que défendu par Alexander ? Nous verrons ci-dessous que rien n'est moins sûr !

¹⁹⁶ Propos des participants (hommes et femmes entre 35 et 70 ans) à une journée transfrontalière, 2018.

¹⁹⁷ Voir chapitre 6 pour la description de ces situations.

Frontière quartier-ville : un rempart pour la préservation des singularités des lieux ?



Figure 250. Configuration de l'Île aux Oiseaux avant rénovation : échelle réduite du quartier, limites franches, configuration introvertie des réseaux de communication. ©WalOnMap, orthophoto 1971, @Larissa Romariz Peixoto

La fragmentation et la sectorisation de la ville est un phénomène connu, accentué depuis l'avènement du modernisme et de la Charte d'Athènes. La répartition de la ville selon les fonctions a engendré une urbanisation par poches monofonctionnelles avec laquelle des doctrines plus récentes se sont efforcées de rompre, sans pour autant faire preuve de réussite remarquable. La construction de grandes infrastructures de mobilité (autoroutes, lignes de train ou de tram) a, depuis toujours et particulièrement entre les années 1950 et 1990, contribué de manière considérable à cette sectorisation. Si elles ont permis des continuités et liaisons entre les parties de la ville, elles ont également engendré des limites constituant elles-mêmes des frontières rendant les franchissements transversaux difficiles, voire impossibles. Ces limites internes à la ville sont l'objet de visions disparates entre les scientifiques. Des débats à la fois riches et complexes, parfois dogmatiques, entourent ces frontières, particulièrement celles séparant les quartiers populaires et la ville.

La vision particulière de Christopher Alexander qui, pour rappel, prétend que les limites sont une condition fondamentale de la diversité culturelle de la ville (Alexander et al., 1977, p. 76), telle qu'évoquée au chapitre 4.5 mérite débat, spécialement dans le contexte populaire. Il affirme que la « mosaïque de sous-cultures » qui fait la richesse de la ville mérite que ces sous-cultures soient spatialement isolées¹⁹⁸.

Il est assez amusant de constater qu'Alexander, pourtant grand détracteur du modernisme, reprend certaines orientations formelles de ce courant quand il suggère que les limites au sein de la ville doivent s'épanouir sous la forme de zones non résidentielles, d'étendues de terres, de pièces d'eau, de parcs, de bâtiments publics, d'infrastructures de transport ! Il propose, pour ce faire, un aménagement relativement introverti des quartiers, avec peu de voiries d'accès et des bâtiments tournés vers leur centre. Il lie ces dispositions formelles à des conditions, dont l'aménagement d'espaces de convivialité, de services et équipements communs entre les quartiers, une limite en termes de surface des quartiers ou encore la nécessité pour la ville de permettre à ses habitants de se mouvoir d'une partie à une autre de l'espace urbain à tout moment de leur vie.

¹⁹⁸ Bien que se reportant à l'échelle du zonage résidentiel de la ville, ses propos s'appliqueraient également pour les plus petites entités que sont les quartiers.

La description spatiale des frontières faite par Alexander est relativement précise. Pour les assumer en tant qu'élément physique de rupture, sans risquer la création de ghettos impénétrables et excluants, les conditions supra citées doivent être à minima remplies, ce qui n'est pas forcément le cas, et même très rarement le cas, dans un tissu urbain existant. Elles restent extrêmement théoriques et, *in fine*, la configuration vue sur le terrain montre plutôt une tendance à la rupture nette avec la ville, en attestent les configurations d'Épinlieu, Dutemple ou encore du Nouveau Monde illustrées dans les chapitres 2.5 et 5.3. Mais le cas de l'Île aux Oiseaux mérite discussion.

Ce quartier présentait en 2008 des frontières extérieures marquées, matérialisées, par des routes, un seul accès, un aménagement introverti favorisant la convivialité et quelques services internes. Tous les paramètres décrits par Alexander pour éviter l'effet ghetto étaient réunis. L'Île aux Oiseaux répondait également à la condition d'une superficie réduite et continue (le quartier fait un peu plus de 10ha) (Figure 250).

Mais les bienfaits de cette configuration saluée par les habitants (voir chapitre 5.2), étaient de loin insuffisants pour permettre l'inclusion sociale de ces derniers, en attestent les récits des plus anciens d'entre eux. À tel point que, même après réaménagement du quartier, ouverture du bâti vers l'environnement immédiat et connexion du réseau viaire à l'extérieur, les frontières restent bien présentes dans le comportement de ses habitants. Ceux-ci continuent de se sentir illégitimes ailleurs dans Mons. Tout comme les frontières étatiques¹⁹⁹, celles de la ville ont une emprise pérenne, même au-delà de leur disparition physique, tant sur les tissus urbains que sur le comportement des populations.

En réalité, la frontière spatiale est vue par Alexander comme un élément positif de composition, mais ce positionnement est fragile dans la mesure où les frontières invisibles des quartiers populaires, comme les frontières économiques ou psycho-sociales, peuvent être davantage infranchissables qu'une route ou un parc ; leur potentiel d'exclusion plutôt que d'épanouissement est puissant.

Compris dans le contexte de son œuvre, les propos d'Alexander illustrent une vision du monde qui considère le confort et le bien-être comme le but ultime de toute intervention urbaine ou humaine, excluant d'office toute forme de précarité, représentation mentale négative ou de cadre imposé par un système politique, social ou économique, comme dénoncé par Dawes et Ostwald :

¹⁹⁹ Comme a démontré le travail de l'équipe internationale et interuniversitaire de recherche *Border in Globalisation* <https://biglobalization.org/>

“Alexander’s ideal lifestyle is “comfortable, easygoing, sensuously pleasurable, communal, and full of leisure time for socializing and solitude” (Saunders [2002a](#), p 94). This lifestyle specifically excludes any form of external controls, inhibitions, rules, morals, or fears. While this utopian vision informs the basis for the patterns in his language, it also excludes many social, political and economic realities (Elscheshtawy [2001](#)).” (Dawes, Ostwald 2017, p. 5)

Les limites franches, les situations de précarité et un cadre imposé sont pourtant des éléments centraux dans les quartiers de logements sociaux investigués. Leur formation en groupes homogènes à base spatiale a été favorisée par des politiques du logement qui, comme dénoncé par Bourdieu, induisent ségrégation, dégradation et désertion de l’État (Bourdieu 1993, p. 262).

Néanmoins, l’abolition complète des marques urbaines différenciant les identités locales n’est-elle pas l’un des regrettables écueils de l’urbanisation du XXe siècle ? L’urbanisation occidentale récente, à force de mélanges typo-morphologiques, fonctionnels et culturels qui tendent vers une homogénéisation globalisante a généré des périphéries urbaines similaires, où la diversité culturelle est diluée dans un espace indistinct. À l’aune des réflexions contemporaines autour de la valorisation du local et de la « mondialisation par le bas », telle que revendiquée par Alberto Magnahi, la question de la valorisation des singularités des lieux mérite d’être posée.

Cette interrogation s’impose surtout dans des quartiers qui regorgent de caractéristiques singulières potentiellement formatrices d’identité.

L’écart fécond de l’espace populaire

Pour explorer la subtile question des marques de différenciation des quartiers, nous faisons appel une nouvelle fois à la pensée de François Jullien.

Dans le débat sur la valorisation de la diversité culturelle et de l’approche politique des identités, ce philosophe français oppose le concept d’*écart* à celui de la *différence*, qu’il décrit comme un concept paresseux dans la mesure où il élimine la découverte de l’inattendu et riche de l’autre en lui préférant l’assimilation. Il précise : « tandis que la différence établit une distinction, l’écart procède d’une distance » et la distance permet à la fois le recul pour envisager l’autre et un espace d’exploitation. Nous nous découvrons nous-mêmes en regard de l’autre au même temps que nous découvrons l’autre. L’*écart* « n’est, par suite, pas proprement aspectuel ou descriptif, comme l’est la différence, mais productif – et ce

dans la mesure même où il met en tension ce qu'il a séparé. » (Jullien 2012, p. 8). L'*écart* permet l'*entre* et l'*entre* est le lieu de la fécondité, de la créativité, de la confrontation vertueuse à l'autre : « Les cultures et les pensées ne s'y trouvent plus abordées, en effet, comme sous le rangement de la différence, selon une perspective identitaire, souvent peureuse parce que sur la défensive, et sélectionnant, parmi des traits dits caractéristiques, on sait avec quel arbitraire. » (Jullien 2012)

Les frontières quartier-ville, telles qu'imaginées par Alexander : réelles, physiques, néanmoins favorisant par sa conception l'échange et l'exploration, au sens de l'*entre* de Jullien, pourraient peut-être contribuer à la valorisation de la diversité culturelle de la ville. Mais dans ce cas, comment interpréter un des paradoxes évoqués au chapitre 3.2 qui veut que les habitants de l'Île aux Oiseaux ne souhaitent pas l'installation de bancs dans le parc public devenu frontière souple et élargie entre le quartier et la ville ? Les habitants nous expliquent que ce choix éviterait que d'autres personnes que les habitants ne s'attardent dans le quartier.

L'aménagement des quartiers populaires serait-il le contre-exemple de l'*entre* fécond et de l'*écart* émancipateur avec ses frontières épaisses, l'uniformisation des architectures effaçant les différences, le désenclavement des réseaux de mobilité, la recherche de la mixité sociale, la soumission des pratiques sociales aux espaces publics formatés ? Nous sommes tentés de dire, à la suite des analyses qui précèdent et au regard des phénomènes observés sur le terrain, que les quartiers populaires sont, au contraire, les lieux rêvés pour penser le commun, l'*entre* dynamique imaginé par les multiples cultures qu'il ne sépare en s'abstenant de révéler une identité unique en ce qu'elle est inexistante mais en révélant la diversité qui la constitue, mutante, évolutive et vivante !



Figure 251. Parc comme une frontière souple, "écart" qui permettrait l'"entre". @Larissa Romariz Peixoto

6.3. TROISIÈME TENSION : ENTRE CAGE ET COCON

Intrinsèquement liée aux deux autres, la troisième tension est sans doute la plus insidieuse. Le quartier cage sème des obstacles sur toute tentative d'émancipation des habitants en dehors de ses limites. Le quartier cocon les rassure, les protège des difficultés de la vie en dehors de ses limites. Mais les deux n'en font qu'un dans le discours des habitants :

- « On a des logements pourris, on n'a rien, on est des oubliés
- Souhaites-tu partir ?
- Non, je ne me vois pas habiter dans un quartier où les gens ne se connaissent pas, ne se parlent pas »²⁰⁰.

Enfermement, protection et leurs puissantes expressions spatiales

Les routes, voies ferrées et autres infrastructures de communication font état d'une puissance significative de rupture et n'ont pas besoin d'être impénétrables pour être fortement ressenties, écrivait Kevin Lynch (Lynch 1960, p. 75). Ce constat, largement partagé entre les professionnels de l'urbain depuis les années 1990, guide les processus de restructuration des quartiers depuis lors. Ainsi, une des préoccupations majeures des opérations de rénovation des quartiers populaires est le désenclavement physique géré classiquement via un remailage viaire et infrastructurel (voir chapitre 5.2).

Dutemple, par exemple, a connu en 2017 l'arrivée de la ligne de tram le rapprochant du centre-ville de Valenciennes. La rénovation de l'Île aux Oiseaux, en 2011, a supprimé les allées sans issues en reconnectant son réseau de voiries au centre-ville de Mons. Ces avancées majeures faisant tomber une frontière physique et facilitant les déplacements professionnels et de loisirs des habitants n'effacent pas pour autant les barrières culturelles et économiques qui enferment des personnes précarisées au sein d'une unité spatiale.

L'image de soi abimée ainsi que l'écart éducationnel et culturel rendent illégitime l'épanouissement des habitants ailleurs dans la ville : « **Mon travail est de les accompagner pour partir d'ici** », nous dit un travailleur social. « **Si je suis avec eux, ça va. Il faut savoir se débrouiller dans la ville.** »

Pierre Bourdieu explique que l'espace social, ici, l'espace de vie du quartier populaire, est inscrit tant dans les structures spatiales que

²⁰⁰ Habitante de 33 ans, sans emploi, vivant depuis plus de 15 ans à Épinlieu, Mons, Belgique (Entretien E2, 2018)

mentales, et, étonnamment, ces deux structures finissent par se confondre, induisant comportements différents selon que nous nous trouvons dans un lieu privilégié ou déshérité. Selon lui, « l'espace est un des lieux où le pouvoir s'affirme et s'exerce, et sans doute sous la forme la plus subtile, celle de la violence symbolique comme violence inaperçue » (Bourdieu 1993, p. 255-256).

L'enfermement pourrait donc trouver origine à la fois dans l'évolution morphologique de la forme urbaine et dans la construction sociale des quartiers. Les sociologues français Didier Lapeyronnie et Loïc Wacquant, au travers de l'analyse des périphéries françaises, questionnent leur construction sociale et leur signification. Pour Lapeyronnie, la construction sociale est de l'ordre de l'indignité, du mépris et de l'injustice. Pour le deuxième, de relégation synonyme d'échec, stigmatisation résidentielle, sentiment d'infériorité et d'indignité collective (Kokoreff 2009).

Les quartiers populaires de Mons et du Valenciennois sont assez éloignés des situations extrêmes de concentration démographique et ethnique des cas américains, de la violente oppression de la métropole parisienne, ou de la surpopulation des HLM banlieusards français et, sont, en cela, moins sujets à médiatisation. Nous serions tentés d'affirmer que dans les quartiers étudiés, où l'emprise des réseaux radicaux de trafic ou de religion est, en apparence, moins présente, que les discours des habitants seraient plus subtils. Mais cette impression est vite contredite par les récits de violence rapportés pendant ces 4 années de recherche : emprise du bailleur, inaction de la ville, délitement des liens sociaux dû aux projets mal conçus, lenteur des processus de reconstruction de bâtiments démolis.

La relation entre le bailleur et les habitants représente un poids considérable dans la relation des quartiers et de leurs habitants à la ville, aux institutions et à autrui. La manière dont les liens sociaux ont pu ou non, être maintenus durant les processus de rénovation urbaine, par exemple, sont déterminants. À Dutemple, les familles ont pu participer à l'évolution du projet de rénovation du quartier via un travail de concertation réalisé entre le bailleur et le centre social. La plupart d'entre eux ont pu « voir pousser » leur nouveau logement tout en restant chez eux avant le déménagement et la démolition de l'ancien immeuble.

A Épinlieu, les familles, notamment celles « à problème », ont été déplacées dans d'autres portions de la ville. Les bâtiments ont été démolis mais la reconstruction des logements, 2 ans après leur

démolition, reste un projet dont ils ne connaissent ni les échéances ni la vérité. La méfiance vis-à-vis du pouvoir public, soutenue par ces microtraumatismes quotidiens (Jamoulle 2021) n'a fait que s'accroître.

Les dynamiques révélées lors de l'enquête de terrain multisites et transfrontalière apportent une nuance locale aux théories des sociologues supra cités. Elles caractérisent un territoire où la désindustrialisation démarrée il y a 40 ans n'a pas fini de produire spatialement et socialement des inégalités, des phénomènes spécifiques, insidieux, permanents de ségrégation mais aussi un attachement territorial porteur de changements face à l'hypermondialisation.

Car les frontières quartier-ville qui enferment, présentent aussi une fonction protectrice, rassurante, qui préserve les siens de la confrontation, souvent considérée comme hostile, avec le monde extérieur.

« J'adore mon quartier ! J'y suis très attachée. Depuis que j'y suis, ça a toujours été habité par les enfants et petits-enfants des ouvriers d'Usinor. Et puis, les gens vieillissent, de nouveaux habitants arrivent. L'ambiance n'est plus la même. Les gens ne se parlent plus »²⁰¹.

La dualité d'une structure sociale à la fois « cage » et « cocon » est décrite par Wacquant et Lapeyronnie et, plus tôt, par Kenneth B. Clark (Clark, Wilson, Myrdal 1965) dans son étude sur les ghettos noirs nordaméricains.

Wacquant considère les « enclaves françaises » comme des « anti-ghettos », dont les caractéristiques ethniques et de sécurité les distingueraient des ghettos violents américains²⁰² (Wacquant 2005). Lapeyronnie, lui, revendique la pertinence du concept du ghetto pour les quartiers français marqués par la ségrégation. En analysant sociologiquement le « Bois-Joli », espace périphérique d'une ville moyenne en France, cet auteur va décrire « les multiples dilemmes auxquels sont confrontés les habitants du ghetto, entre rejet et attachement, compétition et solidarité, mépris et respect, adhésion stricte aux normes familiales et construction d'un mode de vie propre ». Cette dissociation dans laquelle seraient pris les habitants du ghetto, rendrait impossible l'individuation en dehors des groupes tout autant que l'identification positive à ceux-ci » (Kokoreff 2009).

²⁰¹ Habitante de 65 ans, ancienne travailleuse d'Usinor, atelier du 27.02.2020

²⁰² « Quatre caractéristiques les distinguent en effet : les mécanismes d'exclusion sociale en jeu, le caractère multiethnique de leur peuplement, des niveaux de violence et de criminalité sans commune mesure, et enfin le rôle soutenu de la puissance publique et de l'État. » (Kokoreff 2009)

L'effet (multi)frontière(s) révélé par l'analyse spatiale des quartiers serait l'expression locale et physique du quartier cage. Ainsi, les ruptures des réseaux de vias avec l'extérieur, comme à Épinlieu, les limites physiques impénétrables, comme à Dutemple, l'architecture stigmatisante des bâtiments des locataires de l'Île aux Oiseaux, similaires à ceux des propriétaires mais sans les éléments qui les rendent qualitatifs (balcons et volets), contribuent à l'enfermement culturel et symbolique des habitants dans les quartiers.

L'observation de Mons et de Valenciennes a montré que l'attachement au quartier serait aussi régi par les solutions pratiques trouvées en réponse aux besoins : l'entraide pour faire face à l'éducation des enfants, leur garde temporaire pour permettre à une maman de travailler, un dépannage pour des petits travaux d'entretien de la maison. Ces supports sociaux « sont des cercles de relations et d'appartenance, supports de subjectivation, d'entraide et de solidarité » (Jamoulle 2008)

Les sociologues et géographe de Rosa Bonheur expliquent que, loin de la définition restrictive du communautarisme habituellement employée pour décrire les relations dans les quartiers populaires, les personnes rencontrées à Roubaix, ville désindustrialisée proche de la frontière belge, « organisent leurs sociabilités et leur réseaux d'entraide autour de communautés fluctuantes », aux contours variables, « tantôt basées sur les liens familiaux, la proximité géographique, les origines nationales, la religion ou de communes conditions d'existence » (Collectif Rosa Bonheur 2019, p. 153). Cette sociabilité, selon les auteurs, est largement basée sur l'interconnaissance et l'entraide, qui « fondent le sentiment d'appartenance à la famille, au quartier, à la ville, à la communauté religieuse ou nationale, mais pas aux classes populaires en soi » (Collectif Rosa Bonheur 2019, p. 154).

Les quartiers de Mons et de Valenciennes ont montré que ces cercles d'appartenance aux contours fluides distinguent malgré tout un « eux » et un « nous », tantôt entre les habitants du quartier et les autres, tantôt entre les personnes actives et les autres et très souvent entre ceux fréquentant les institutions sociales présentes dans le quartier et les autres, comme décrit ci-après.

Les « habitués » et les « autres » - une métaphore de la relation quartier-ville

Les récits récoltés ont révélé une relation pour le moins interpellante

entre les habitués des services sociaux de quartier et les équipes de travailleurs en place. Les services dispensés par les structures d'accompagnement social de proximité sont parfois vus par les habitants comme une forme de compensation sociale et parfois économique leur permettant de survivre dans la précarité à laquelle ils sont cantonnés. Les liens sociaux qui s'y créent semblent extrêmement centraux dans la vie quotidienne de ces habitants qui, à la fois, s'impliquent dans la vie de quartier et relèguent ceux qui ne s'y impliquent pas. La menace de fermeture de la maison de quartier de l'Île aux Oiseaux a mis en exergue, au chapitre 5.2, certains aspects de cette dépendance. Pour les personnes bénéficiant des activités de la maison de quartier, la vie autour de celle-ci semble constituer un pilier de la vie sociale, un ancrage participant au processus de résilience à la fois collectif et individuel. (Jamouille, Lahaye 2014). La maison de quartier est un point d'appui incontestable dans la situation de vulnérabilité dans laquelle ils se trouvent (Jamouille, Lahaye 2014). Mais si, officiellement, la politique des structures sociales vise une universalité d'usage et une recherche constante « d'aller vers les isolés », dans la pratique, l'entre soi est rassurant et offre une forme de facilité dans la jungle du quotidien. Aide administrative, animation pour enfants, sorties organisées, ces activités participent pleinement à l'épanouissement des personnes concernées, développant une identité collective propre aux personnes fréquentant le centre social et les éloignant d'autres. Les bénéficiaires, d'apparence nombreux, sont, en réalité, souvent les mêmes. Ces pratiques développent des comportements « par obligation » qui complexifient les relations.

Lors de l'organisation d'un événement par l'université dans un autre quartier, un directeur d'une structure sociale nous informe qu'il n'aura aucun problème pour mobiliser des participants : « Si je leur demande, ils n'oseront pas ne pas venir »²⁰³. Même discours de la part d'une directrice d'une autre maison de quartier la veille de la tenue d'un atelier collectif proposé par l'équipe de chercheurs : « l'activité ne les intéressera pas, mais ils vont venir parce qu'ils voudront nous faire plaisir »²⁰⁴.

Pour chaque activité organisée dans le cadre du projet, bien que la mobilisation des personnes isolées soit l'objectif affiché, démunis par le manque de temps, de repères et de méthode, ce sont souvent les mêmes habitants qui sont appelés à participer. Eux seuls se voient alors octroyer

²⁰³ Notes du carnet de terrain, septembre 2019.

²⁰⁴ Notes du carnet de terrain, juin 2018.

« Ma vie, mon quartier » Télé Dutemple, c'est sur YouTube

Al pied du Chevaleret, la maison de quartier est une mine de ressources pleines de personnes. Pour donner la mesure de ce que Dutemple est sur YouTube.



Figure 252. Article de journal relayant l'initiative de la chaîne YouTube Dutemple. @Voix du Nord du 16.12.2020

un statut privilégié au sein de la maison de quartier et gagner ainsi en reconnaissance, ce qu'ils ne trouvent sans doute pas ailleurs, stigmatisés par le quartier, par leur condition sociale, leur situation économique, leur dépendance aux « allocs » et au chômage²⁰⁵.

Quand une habitante d'un quartier belge se plaint discrètement du manque d'effort de la maison de quartier pour aller chercher les plus isolés, elle ne manque pas de demander la confidentialité de ses propos : « garde ça pour toi. Il ne faudrait surtout pas que ça se sache, sinon, mes enfants ne seront pas invités au prochain voyage organisé au mois d'août »²⁰⁶. Le discours est sans ambiguïté, la peur des représailles est présente dans les attitudes les plus subtiles des « habitués ». Ils entretiennent ainsi un réseau utile sur le plan psycho-social. Les travailleurs sociaux, de leur côté, comptent sur ces liens particuliers pour faire fonctionner leur centre.

La forme d'attachement est à la fois unique et ambivalente. Les liens solides, attachants et protecteurs renforceraient les barrières entre le dedans et le dehors dans ce qui ressemblerait au phénomène de suraffiliation territoriale décrite par Michel Kokoreff dans ses travaux sur les banlieues françaises (Kokoreff 2003).

Le rôle central du centre social dans la vie de certains habitants s'exprime comme une métaphore de la relation plus large entre habitants et quartier, oscillant entre cage qui enferme au travers des relations de dépendance morale et de dette des habitants vis-à-vis du centre social, et de cocon protecteur où les relations sociales apportent des solutions aux difficultés socio-économiques de la vie quotidienne.

Attachement particulier et rapport à l'espace

Dans l'ouvrage *La ville vue d'en bas*, Rosa Bonheur explique l'ambivalence de l'attachement à l'espace du quartier par la projection dans l'avenir des enfants devenant adultes et par les ressources et les discriminations que les jeunes connaissent dans cet espace. Participe fortement à cet attachement ambivalent, le *travail de subsistance*, qui « non seulement constitue un support de production et de distribution de ressources, mais entraîne aussi des formes spécifiques de lien social » ; il replace le travailleur « au cœur d'une communauté d'appartenance et l'attache à une logique spécifique de réciprocité » (Collectif Rosa Bonheur 2019,

²⁰⁵ Afin d'ouvrir le champ des personnes rencontrées dans le cadre de la recherche-action, les partenaires ont dû démultiplier les méthodes et approches notamment via l'installation de « salons » et de « stands » dans le quartier. Ces démarches sont expliquées au chapitre 1.5.

²⁰⁶ Observation participante, 4/7/2019.

p. 119). En se rendant disponibles pour la famille, pour le quartier, pour sa communauté, certains habitants acquièrent un statut non marchandisé peu valorisable ailleurs mais mobilisable localement. Ils sont reconnus par les leurs et bénéficient d'une position au sein du quartier. Cette reconnaissance participe sans doute à l'impressionnante mobilisation des bénévoles de Dutemple qui créent et animent la chaîne YouTube locale (chapitre 5.2) et envisagent de gérer collectivement des chambres d'hôte au sein du quartier. Mais elle n'explique pas tout. La réponse immédiate, locale et à bas prix aux besoins liés à la précarité peut aussi expliquer un travail informel assez présent. À Cuvinot, un « atelier palette », collectif se réunissant pour la construction en bois, connaît un grand succès. Outre la reconnaissance du travail des participants, ce projet répond à des besoins spécifiques : du mobilier pour les maisons, un aménagement pour le centre social, des sapins de Noël pour les résidents et visiteurs (Figure 253).

Les habitants, considérés comme travailleurs « construisent, produisent et échangent » (Collectif Rosa Bonheur 2019, p. 16), influençant de ce fait l'espace urbain dans ses dimensions géographique, économique, sociale et symbolique. Le rapport à l'espace est, de ce fait, construit par une organisation des relations sociales générées par le travail informel et par la relation de proximité, mais aussi par le contrôle social, parfois teinté de misogynie, préjugés et conflits plus ou moins virulents. **Il est, malgré tout, l'expression des formes de résistance à la domination et en cela, porteur d'une construction collective d'avenir.**

Car, bien que les théories de Lapeyronnie et Wacquant illustrent parfaitement les tensions observées entre quartier cage et quartier cocon, elles laissent très peu entrevoir les répercussions positives des organisations sociales et spatiales en jeu. Dans ce monde protégé, des modes de vie particuliers sont en effet construits et organisés autour de valeurs propres leur permettant de gérer les microtraumatismes quotidiens supra cités (Jamouille 2021). **L'espace est un support pour cette organisation sociale, accueillant et exprimant à tour de rôle solidarité (banc construit par les jeunes pour les personnes âgées de Rieu, embellissement de poteaux en béton par les enfants d'Épinlieu), convivialité (salons improvisés sur les devants de porte de Dutemple), rapports de force (absence de banc dans le parc de l'Île aux Oiseaux pour préserver l'espace privilégié du quartier de ses voisins), contrôle social (entrée d'immeuble occupée par les femmes tricoteuses de l'Île aux Oiseaux), travail informel (bénévoles du centre social de Dutemple).**

Tout comme les frontières physiques du quartier sont les expressions spatiales du quartier cage, les manifestations décrites ci-avant seraient,

à bien des égards, les expressions spatiales du quartier cocon, des appropriations territoriales spécifiques et résilientes, liant les habitants à leur quartier.



Figure 253. Atelier "palettes" organisé par les habitants de Cuvinot à destination d'autres quartiers.
@projet RHS

CONCLUSION

Le rapport à l'espace dans les quartiers populaires est complexe : violent et riche à la fois.

Les tensions qui le traversent, décodées dans ce chapitre, résument et expliquent les paradoxes observés au chapitre 3. Elles constituent le dénominateur commun entre tous les quartiers analysés. Néanmoins, tout comme pour les paradoxes, leur manifestation est plus ou moins intense dans l'un ou l'autre quartier et ce, en fonction des caractéristiques physiques et sociales des lieux et de la présence d'équipements et de services collectifs publics ou privés.

C'est ainsi que les habitants de ces portions de ville doivent gérer psychologiquement, socialement et physiquement des tensions entre un objet spatial (l'espace physique du quartier) et un objet social (les usages et sens qui lui sont accordés), entre des identités locales multiples et le regard stigmatisant porté par l'extérieur, entre un attachement positif aux lieux et des limites quartier/ville invalidantes.

Sur les terrains observés, l'identité « attribuée par autrui » (Goffman 1963) invariablement liée à la précarité, au chômage et aux aides sociales, se confronte à celle « revendiquée par soi ». À Nouveau Monde, les habitants interrogés revendiquent celle d'ouvriers ayant participé à l'essor de leur région et bataillé fermement contre la fermeture de leur usine. À Épinlieu, ceux qui ont pris la parole s'identifient à des formes d'entraide bien utiles pour faire face aux difficultés quotidiennes. Les quartiers populaires du Hainaut franco-belge ont montré que le concept sociologique du stigmaté (Goffman 1963) (point 6.2) se traduisait spatialement de façon brutale : s'agissant, au regard des autres, d'espaces disqualifiés, les lieux de démolition d'anciens immeubles deviennent un dépotoir pour les débris de personnes extérieures au quartier (point 6.1), les traces physiques d'une histoire partagée disparaissent, remplacées par des commerces indifférenciés (point 6.2).

Dans ces quartiers, les multiples frontières identifiées au chapitre 5 (ruptures des réseaux viaires internes avec l'extérieur, limites physiques impénétrables, architectures différentes entre propriétaires et locataires des logements...) constituent les expressions spatiales du concept social du quartier cage (Lapeyronnie, Courtois 2008; Wacquant 2005) (point 6.3), enfermant les habitants dans l'espace parfois étroit du quartier.

Chacune de ces tensions est intimement liée aux situations de manque, au sentiment d'injustice, au déclassement social et symbolique décrit par Bourdieu (Bourdieu 1993) (point 6.2). Mais chacune d'entre elles fait aussi émerger des ressources résiduelles, parfois subtiles, toujours ancrées, comme des formes de résistance à la domination.

Leur potentiel transformateur est puissant, à l'image de l'initiative de ces femmes de Dutemple qui, en 2020 en pleine crise de la COVID 19, ont décidé de rompre avec l'isolement et d'acquérir de nouvelles compétences pour créer une chaîne YouTube annonçant aux habitants les bonnes nouvelles de leur quartier (voir chapitre 5.3).

Puisse ce potentiel être révélé, compris et valorisé par les acteurs responsables des transformations territoriales !

Le prochain chapitre explore les pistes venant du terrain pour qu'il en soit ainsi.

Chapitre 7.

**Des ressources
pour un projet
populaire**

INTRODUCTION

Questionner le projet urbanistique des quartiers populaires n'était nullement l'objectif initial de la recherche ! Dès 2018, lors des moments d'immersion sur le terrain, première étape du processus inductif-abductif inhérent à ces travaux, les ateliers, marches urbaines et enquêtes positionnent le débat ailleurs, plutôt autour de la vie de quartier et ses lieux de rencontre, de la mémoire collective et individuelle de ses habitants (voir chapitre 1.5). Il n'est alors pas question de les interroger sur les travaux de rénovation de leur quartier.

Pourtant, pour évoquer ce qui les lie, leur quotidien et leur rapport à la ville, les habitants rencontrés de Cuvinot, Nouveau Monde, Dutemple, Rieu, Épinlieu et Île aux Oiseaux reviennent systématiquement sur les moments de rénovation passés, en cours ou à venir de leurs logements et espaces de vie. Au travers de leur parole, nous découvrons que les processus, méthodes et temporalités des opérations divergent, tout comme leur lecture. Cette dernière varie en fonction de la qualité des relations avec le bailleur, des mouvements démographiques engendrés par les travaux, de la prise en compte ou non des usages du quartier, de l'attention portée par les responsables du projet au sens accordé aux espaces par les habitants.

Nous mesurons alors l'enjeu critique que représente l'intégration des réalités vécues dans les processus de conception urbaine.

La responsabilité de l'acte de transformer les lieux de vie, en particulier, ceux de quartiers populaires tels qu'étudiés dans la thèse, est immense.

Contraints par le manque de temps, de méthodes ou de connaissance des faits sociaux, embarqués dans des pratiques et processus surplombants, les responsables du projet urbain renforcent, bien malgré eux, les difficultés vécues dans ces portions de la ville.

Or, le développement qui précède a montré, au travers de l'analyse de la parole citoyenne et de sa confrontation à la littérature urbanistique et sociologique investiguée, que les occasions de transformation physique sont des moments clés dans la vie du quartier, moments où les violences déjà présentes sont, soit exacerbées, soit atténuées.

Trop souvent, c'est l'exacerbation des violences qui domine. Alors, aux microtraumatismes quotidiens, telle que la négociation permanente avec le stigmaté expliquée par Goffman (« **ma fille ne prend pas le bus qui vient directement de l'école à chez nous de peur d'être associée au quartier** »), viennent s'ajouter d'autres violences, parfois flagrantes, parfois subtiles et invisibles. Les décombres des démolitions restés aux yeux de tous pendant 2 ans, dégradant visuellement et symboliquement le quartier d'Épinlieu, en sont un exemple (chapitre 5.1).

Les chapitres 4 et 5 ont montré l'incapacité des théories et méthodes de conception urbaine analysées, pourtant orientées « citoyen », à intégrer légitimement sa parole. Bien qu'une partie de leurs fondements soient toujours d'actualité, ces méthodes et leurs auteurs s'inscrivent certainement dans le paradigme de leur époque, à savoir, celui de la *construction* de la ville, plutôt que dans celui du XXI^e siècle, qui implique davantage la *réparation* de celle-ci.

Or, « Il n'est plus pertinent d'imaginer le développement territorial avec les mêmes approches, les mêmes concepts et les mêmes méthodes que dans les années 1970. Planifier le développement territorial, déployer une politique d'urbanisme qui atteint ses objectifs, nécessitent désormais de partir des pratiques, des attentes et des aspirations des acteurs, qu'ils soient individuels ou collectifs », nous rappelle très récemment l'équipe suisse de sociologie urbaine dirigée par Vincent Kaufmann (Kaufmann, Ravalet 2019, p. 9).

Réparer la ville implique de faire avec *ce qui est déjà là*.

Faire émerger des ressources de *ce qui est déjà là*, soit des tensions qui émaillent la vie du quartier populaire, apparaît, dans cette logique, comme la deuxième condition pour la mise en place du projet.

Le travail de terrain a démontré que le vécu négatif décrit ci-dessus n'était pas une fatalité. Des tensions ambivalentes décryptées en amont ressortent aussi des ressources porteuses à la fois de l'expression des valeurs, des pratiques et des usages locaux.

Si ces ressources sont en partie immatérielles, nombreuses sont leurs manifestations physiques sur les espaces publics, semi-publics ou privés. Souvent éphémères puisqu'en constante mutation, ces manifestations sont pourtant l'engrenage qui permettrait de passer d'un projet urbain qui exacerbe les violences à un projet populaire tel que défini en conclusion du chapitre 3.

Partir des usages, des pratiques vertueuses et des sens donnés aux lieux peut s'apparenter à un consensus mou, mais l'intérêt sans cesse renouvelé des scientifiques pour cette question est la démonstration que les pratiques de projet n'intègrent que difficilement le quotidien, les temporalités et la sensibilité de l'utilisateur.

Le dernier chapitre propose donc de décaler le regard des acteurs de la ville vers ces matériaux qui mettent au premier plan, non pas une histoire romancée, caricaturée ou éloignée des quartiers populaires, mais la réalité telle qu'elle est vécue par leurs habitants.

Reconnaître ces ressources comme des matériaux de conception permettrait de sortir les quartiers populaires du tiraillement provoqué par les deux processus inverses de production de l'espace urbain identifiés par le collectif Rosa Bonheur à Roubaix : d'une part « une centralité à bas bruits, fragile, par les classes populaires (...) au mieux ignorée, sinon contestée par les pouvoirs publics ». D'autre part, une production urbaine par des politiques publiques qui, par leurs logiques coercitives, « dégradent le quartier et fragilisent les conditions de vie des habitants » (Collectif Rosa Bonheur 2019, p. 190).

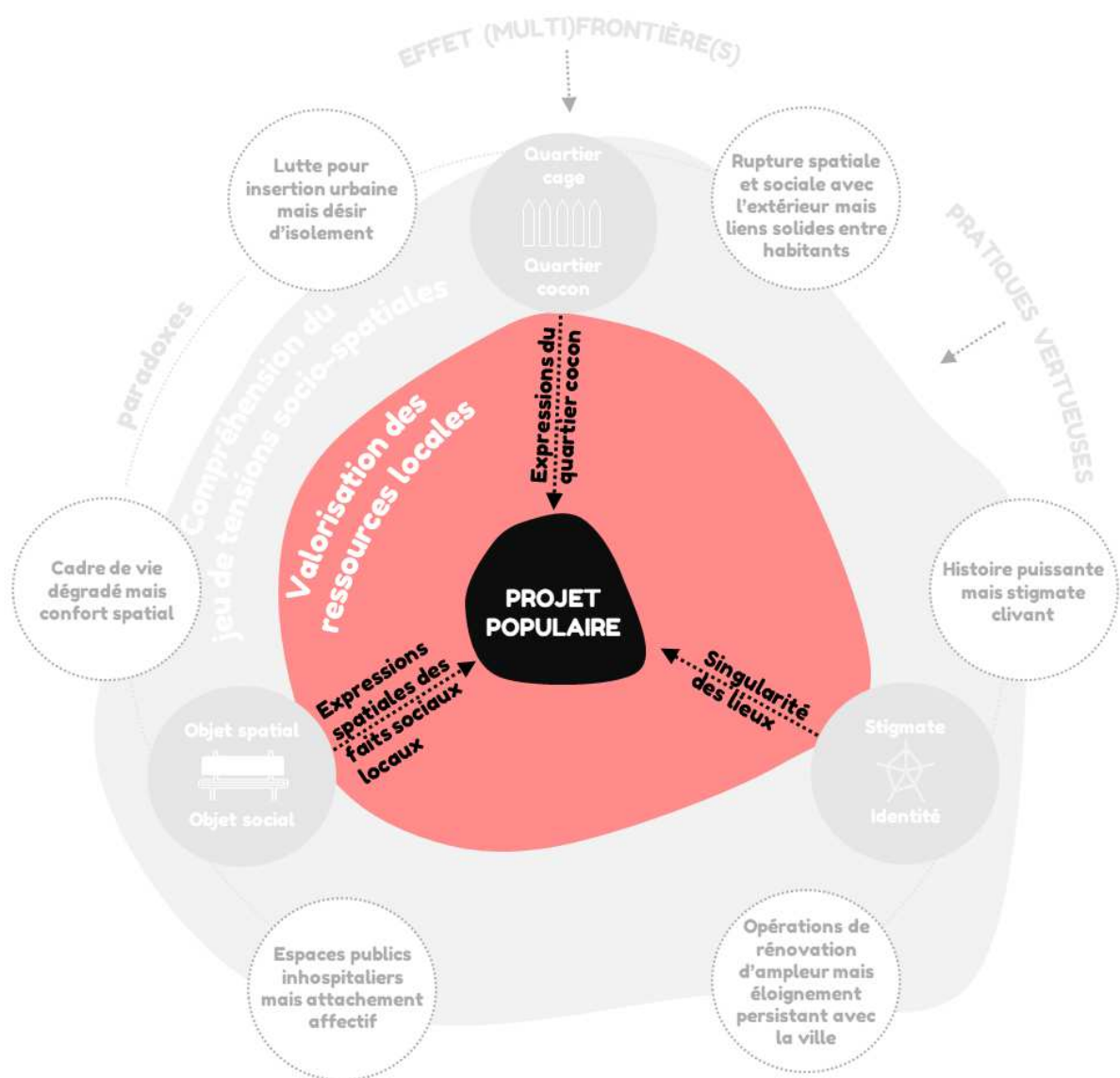


Figure 254. La valorisation des ressources qui émergent des tensions est la deuxième condition pour la mise en place d'un projet populaire. @Larissa Romariz Peixoto



7.1. DES RESSOURCES QUI RAPPELLENT LE DÉSORDRE NATUREL DE LA VILLE

Les démarches visant la reconnaissance du « désordre naturel » de la ville ne sont pas neuves. Dans sa lutte pour une montée en compétence des habitants en tant qu'acteurs de la ville, le couple Kroll précise que comprendre le désordre naturel « peut aider un nouvel ordre en mouvement à se créer » (Kroll 2000, p. 9).

Margaret Crawford, de son côté, cherche à valoriser le vernaculaire, entendu comme « ce qui n'est pas planifié » (Kirshenblatt-Gimblett 2008). Via le *everyday urbanism*, elle prône la reconnaissance des interventions quotidiennes qui détournent les codes d'usage comme étant de vraies manifestations de conception urbanistique.

Il reste pourtant des limites opérationnelles à ces paroles militantes. Crawford admet dans l'introduction de la réédition de son livre éponyme que le *everyday urbanism* est une attitude ou une sensibilité par rapport à la ville plutôt qu'une définition théorique (Chase, Crawford, Kaliski 2008, p. 8). Nombreux sont les projets de Kroll qui n'ont pas vu le jour, embourbés dans des processus participatifs dont la temporalité ne cadrerait pas avec les exigences de vitesse et d'efficacité des maîtres d'ouvrage²⁰⁷. Le couple belge prône d'ailleurs un urbanisme inachevé, où l'aléatoire permet l'intégration de toute nouvelle idée. Si le concept est louable par son élan démocratique, il implique une organisation complexe, et l'architecture qui en résulte n'est pas facilement appropriable par les extérieurs n'ayant pas participé au processus, sans doute en raison de son esthétique « brouillonne ».

N'empêche, n'est-ce pas l'énergie propre à la ville de tous les jours, celle qui résout les contraintes de programme avec des solutions intelligentes, même si temporaires (Kaliski 2008, p. 90), qui joue avec le présent et l'histoire des lieux, qu'architectes et urbanistes ne cessent de rechercher ?

Le travail dans les six quartiers populaires du Hainaut développé dans cette thèse n'ambitionne pas l'élaboration d'un guide pratique du projet populaire. Il propose, en revanche, **l'identification de matériaux divers issus du « désordre naturel de la ville » qui seraient les seuls ingrédients capables d'alimenter un processus de conception qui ménage ces lieux de vie et de travail et respecte la trajectoire du quartier et de ses habitants.**

Il peut s'agir de caractéristiques physiques spécifiques, tel le réseau de sentiers bordés de haies d'Épinlieu ou les jardins de devant de porte de

Dutemple, lieux de rencontre et d'amusement pour enfants et adultes.

Il peut également s'agir de compétences particulières d'habitants comme celles d'un groupe de Cuvinot animant des ateliers de construction de mobilier en bois à usage des habitants du quartier.

Il peut enfin s'agir d'un souvenir collectif qui donne du sens à une place anodine sur le plan architectural, comme le cas de la place Désandrouin (chapitre 6.1).

Ces matériaux relèvent à la fois de pratiques vertueuses des habitants, de l'héritage des formes urbanistiques du passé, de manières spécifiques de répondre à des besoins locaux ou encore de l'ingéniosité et de la créativité propres aux personnes et groupes en place.

L'étude des trois tensions ambivalentes du chapitre précédent nous permet d'identifier la nature de ces matériaux situés et non délocalisables, devenus *ressources* dans la mesure où ils « fondent la différenciation du territoire » (Landel, Senil 2009).

Trois catégories non hermétiques de ressources (expliquées dans les pages qui suivent) en émergent :

- les expressions spatiales des faits sociaux, qui permettent de dépasser la tension entre l'objet spatial et l'objet social ;
- les expressions du quartier cocon, qui contribuent à dépasser les effets du quartier cage ;
- la singularité des lieux, qui permet de dépasser les frontières et le stigmaté.

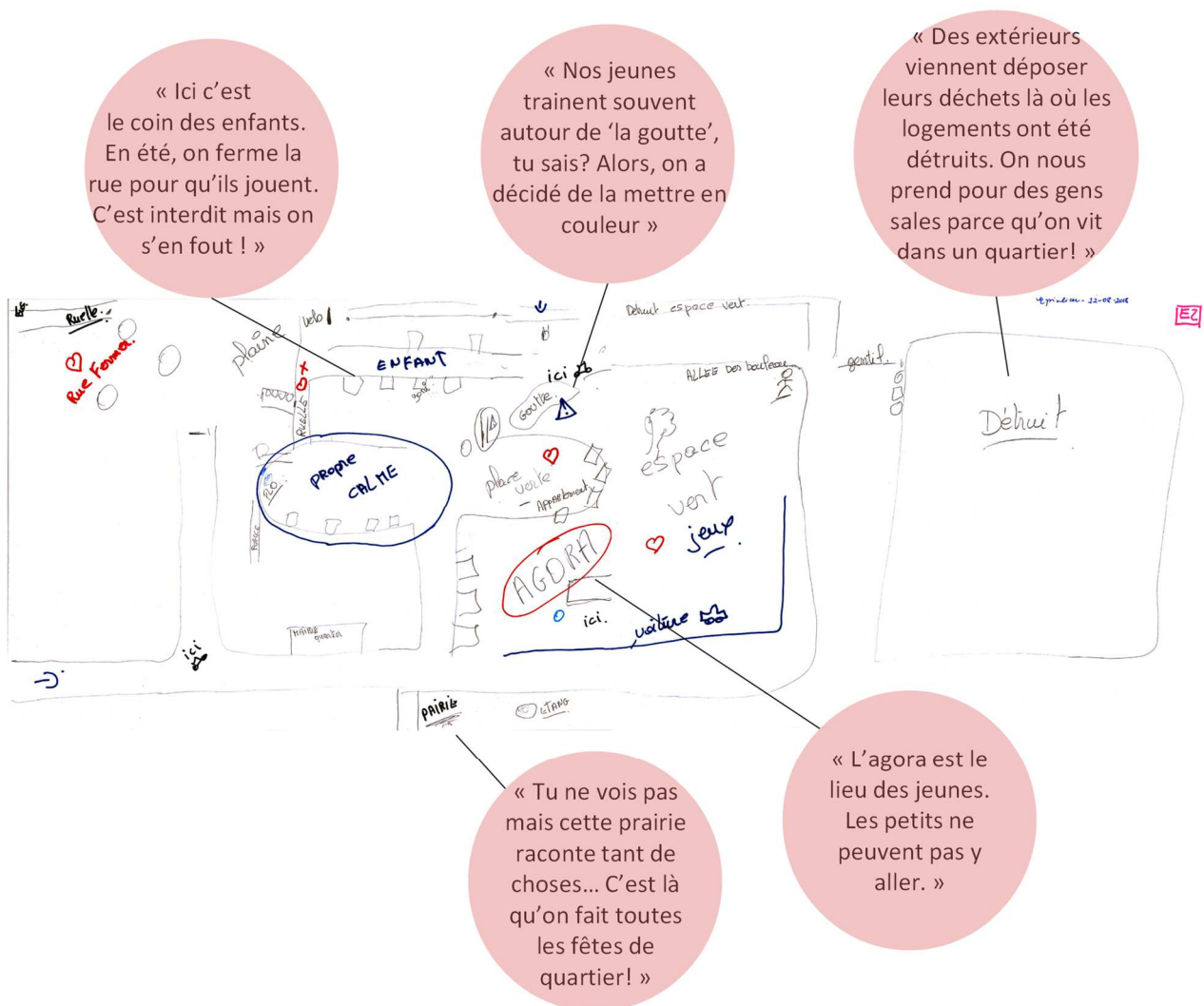


Figure 255. Carte mentale d'Épinielieu par une jeune habitante, maman de trois enfants. @Projet RHS (Larissa Romariz Peixoto et Maxime Berger)



Figure 256. La fabrication d'objets en palette, une compétence locale valorisable en tant que ressource. @projetRHS

Les expressions spatiales des faits sociaux locaux



Figure 257. Intervention citoyenne, expression spatiale d'un système social spécifique à Épinlieu. @projetRHS (Larissa Romariz Peixoto)

La tension entre l'espace tel qu'il est projeté par les concepteurs et les usages sociaux des lieux populaires est souvent conflictuelle. Elle peut, en revanche, révéler des appropriations spécifiques. La mise en valeur des poteaux inesthétiques en béton par les enfants d'Épinlieu en est l'illustration (Figure 257).

« As-tu vu nos poteaux en béton et les jolies décorations faites par les enfants ? », nous interpelle un retraité fréquentant la maison de quartier. « Nos jeunes trainent souvent autour de « la goutte » (ancien rond-point désaffecté ndla) , tu sais? Alors, on a décidé de la mettre en couleur », nous dit cette jeune maman d'Épinlieu.

Lors d'un atelier de travail regroupant belges et français, plusieurs habitants de Dutemple se confient à ceux d'Épinlieu : « Ce qu'on a préféré chez vous, ce sont les poteaux que vous avez décorés. C'est tellement beau ! ça dit beaucoup de choses de vous. »

Que nous révèle cette **intervention citoyenne** ? Un attachement particulier malgré l'apparente déstructuration de l'espace public ? Une attention des adultes envers les enfants ? Les explications données par les habitants et discutées au chapitre 5 nous permettent de comprendre qu'il y a un peu de tout cela. Les analyses croisées des tensions nous invitent à prendre cette donnée comme une **expression spatiale d'un fait social local** qui mérite attention et valorisation.

Nos travaux ont démontré que la créativité et l'appropriation spontanée des occupations informelles reconnues par Margaret Crawford, prennent souvent place sur les devants de porte, lieux du « deuxième chantier », tel que défini par l'architecte français Nicolas Soulier. Dans son ouvrage sur la reconquête des rues, il reconnaît que les devants de porte permettent une personnalisation et une appropriation, par les résidents, dans des aménagements du « deuxième chantier » (Soulier 2012) (Figure 258). Dans nos terrains, cette appropriation à l'esthétique particulière se développe aussi dans des lieux moins attendus, dans d'autres espaces semi-publics ou semi-privés (chapitre 5.3) : le parvis de l'école ou du centre social (Dutemple), un ancien rond-point transformé en aire de jeu improvisée (Épinlieu).

Ces appropriations signalent, dans bien des cas, les **lieux ancrage de la vie sociale du quartier**. Ces derniers font partie d'un système de contrôle social et de support de la convivialité, riches matériaux pour le projet populaire.



Figure 258. Les usages de devant de porte de Dutemple comme ressource. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 259. Certaines rénovations de Dutemple ont remplacé les lieux de convivialité que sont les devants de porte par des emplacements pour les voitures. @Projet RHS

« Avec les voisins, on se met devant notre porte dans la rue et on papote. Les jeunes d'à côté viennent avec leurs enfants, la voisine au-dessus participe à la conversation » « C'est mon petit coin préféré, le soir, on se retrouve, on se déplace avec nos chaises. »²⁰⁸, nous confie cette grand-mère de Dutemple.

Un projet populaire dans ce quartier impliquerait non seulement de les préserver de l'occupation par les voitures tel qu'observé dans certaines parties rénovées du quartier (voir Figure 259), mais sans doute de potentialiser, avec les habitants, les multiples usages de ces espaces, si vitaux pour la dynamique sociale du quartier

Ces appropriations spécifiques sont parfois révélatrices de **compétences locales valorisables**. Comment ignorer, lors de la mise en place du projet de réaménagement du quartier de Cuvinot, les compétences techniques et sociales développées par le groupe d'habitants responsable de « l'atelier palette » (Figure 256) ?

« On a démarré l'atelier palette par nécessité ! » Autant fabriquer ce dont a besoin nous-mêmes.»

Parallèlement aux ressources visibles, il y a celles, peu palpables, qui relèvent du sens accordé aux lieux et que la parole habitante permet de comprendre. Ainsi, nous comprenons que, pour les habitants interrogés, le **repère urbanistique** de Dutemple n'est pas tant le chevalement en béton visible depuis l'extérieur que la plaine de jeux pour enfants située à ses pieds (Figure 260). Ne pas percevoir cette subtilité, c'est risquer, lors d'un réaménagement du quartier, comme dans le cas emblématique de l'Île aux Oiseaux expliqué au chapitre 5.2 (Figure 260), la disparition ou le déplacement de ce lieu devenu central pour les habitants.



Figure 260. Plaine de jeu comme repère socio-spatial pour les habitants de Dutemple : une ressource pour le projet populaire. @Larissa Romariz Peixoto

²⁰⁸ Habitante de 72 ans, retraitée, enquête DU2

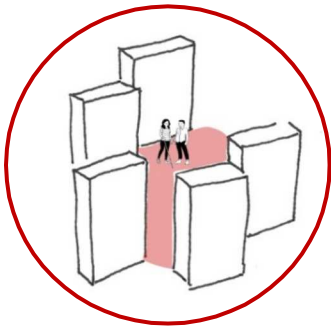


Figure 261. Lieu de convergence des anciennes tours de logement de l'île aux Oiseaux, ancienne ressource disparue.
@Larissa Romariz Peixoto

Bien que, dans certains discours théoriques, l'appropriation soit considérée comme le but, le sens, la finalité de la vie sociale telle que décrite par Henri Lefebvre (préface de Raymond, Dezès, Haumont 2001), dans la pratique, toutes les appropriations ne sont pas acceptées avec joie par les concepteurs de l'espace approprié.

Même les travaux de contemporains qui promeuvent l'intégration de la grande diversité des modes de vie dans la planification évoquent le « risque » de l'appropriation inappropriée : « Il est (...) essentiel d'intégrer cette diversité (des modes de vie) à la démarche de planification et à l'urbanisme en général, sous peine de se faire submerger par des pratiques de « détournement créatif » qui s'apparentent à des arts de faire (de Certeau 1980) ou à des tactiques d'instrumentalisation individuelles (Kaufmann 2014) de la part de personnes ou d'acteurs collectifs qui jouent avec le cadre formaté et le projet implicite qu'il contient pour en faire autre chose » (Kaufmann, Ravalet 2019, p. 10)²⁰⁹.

Nos travaux ont pourtant démontré que le détournement créatif n'était pas un risque, mais bien une réalité riche en enseignement et porteuse de projet. Il est l'expression même de l'appropriation, dans l'acceptation de l'architecte français Daniel Pinson, qui voit celle-ci à la fois comme « l'exploitation maximale de libertés de plus en plus réduites dans l'espace d'habitation » et comme « le recouvrement de telles libertés par des gestes subversifs visant à détourner, modifier et bouleverser les espaces auxquels les habitants devraient "se conformer" » (Pinson 1993).

Cette appropriation qui détourne les codes ne correspond que très peu aux codes et aux règles esthétiques usuelles de confort et de beauté des cadres de vie. Elle est pourtant spécifique, étant à la fois le reflet de besoins socio-économiques, d'une culture locale, de situations de manque et de précarité. Elle recherche, la plupart du temps, le lien.

S'agissant d'activités qui évoluent dans le temps, ces lieux évoluent également. La beauté qui en ressort est l'expression des cultures variées et mutantes « car quel est ce "propre" du culturel ? C'est bien de se transformer et de muter. Une culture qui ne se transformerait plus serait une culture morte » (Jullien 2012, p. 7).

²⁰⁹ Les travaux de Kaufmann sont par ailleurs importants dans le sens où ils s'exercent à quitter la vision du « ménage moyen » comme modèle pour la planification territoriale. L'auteur se base ainsi sur les aspirations et contraintes qui régissent les modes de vie contemporains pour établir des typologies de modèles plus nuancées et variées. Remarquons que les territoires étudiés par cet auteur incluent très peu de situations de grande précarité.

Le projet populaire en ce qu'il est un processus continu de conception, doit pouvoir accueillir la mutation et valoriser cette créativité ancrée.

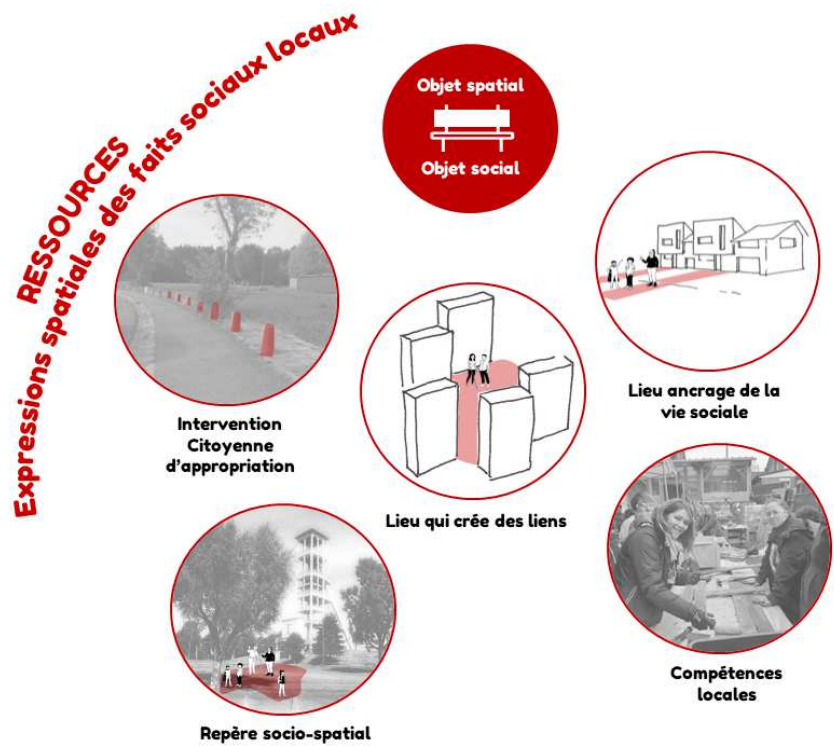


Figure 262. Les ressources locales révélées par la tension entre objet spatial et objet social dans les quartiers populaires. @Larissa Romariz Peixoto



Figure 263. L'occupation du rez-de-chaussée des immeubles par les femmes de l'île aux oiseaux comme expression du contrôle social et ressource. @Larissa Romariz Peixoto

Les expressions du quartier cocon

Les expressions spatiales du concept social du quartier cocon (Lapeyronnie, Courtois 2008; Wacquant 2005) apportent une autre dimension aux pratiques vertueuses identifiées au chapitre 5. Les lieux du quartier peuvent exprimer, simultanément ou séparément, volontairement ou de manière inattendue, plusieurs caractéristiques qui renforcent le sentiment de protection et l'attachement au quartier. L'aménagement informel de bancs en palettes sur la place de la pétanque de Rieu (Figure 264) est l'illustration d'un détournement des codes qui exprime une certaine **solidarité intergénérationnelle**, la **convivialité**, un certain **savoir-faire** et le remplacement d'un État peu présent.

Ainsi, un projet populaire prenant place à Rieu signifierait, sans doute, qu'il aurait été admis que le banc en palettes, ne correspondant pourtant que très peu aux codes réglementaires en vigueur en matière d'urbanisme ou d'architecture, est l'expression physique de ce qui attache les jeunes et les plus âgés à leur quartier (Figure 264).



Figure 264. Les bancs auto-construits comme une ressource : l'expression de solidarité intergénérationnelle de Rieu @Larissa Romariz Peixoto

Le quartier cocon peut s'exprimer via une activité de **contrôle social** indispensable à sa survie, comme lors de l'occupation des rez-de-chaussée des tours par les femmes tricoteuses de l'Île aux Oiseaux chassant les dealers (Figure 263). Il peut aussi s'exprimer via l'attachement des habitants à un lieu emblématique rassemblant des **souvenirs collectifs**, peu importe son esthétique.

L'attachement au quartier cocon est aussi liée, fondamentalement, à des ressources immatérielles comme le **travail informel** spécifique au quartier. C'est le cas des bénévoles des centres sociaux français dont le

temps consacré au quartier est remarquable, ou des femmes leaders de Dutemple (Figure 265). Ces femmes, par leur travail acharné, se sont montrées à plusieurs titres, tout au long de la recherche, comme les véritables moteurs du changement dans les espaces de vie. Ce sont elles qui ont, entre autres, dans un esprit d'ouverture, embrassé le projet de la carte de parcours de Dutemple (proposée en annexe 4). Ce sont elles, encore et toujours, qui portent à bras le corps le projet de chambre d'hôte citoyenne censée ouvrir davantage le quartier aux autres portions de la ville, tout en créant des emplois locaux. Peu valorisable à l'extérieur, ce travail qui leur confère un statut particulier à l'intérieur du quartier (voir chapitre 6.3) les attache à ce dernier.

Sans l'engagement de ces femmes, il n'y a pas de projet populaire qui tienne. Sans un projet populaire global d'amélioration du cadre de vie, leurs initiatives resteront dissociées des projets urbanistiques en cours ou à venir.



Figure 265. Les femmes leaders de Dutemple qui ont pris en main le lien social en période de pandémie de la Covid. @Larissa Romariz Peixoto

Puisque le quartier cocon est celui qui protège, l'attrait du repli n'est jamais très loin. Ses manifestations peuvent alors révéler **un rapport de force** entre la tentative de protéger un espace d'intimité et la « menace » que représente leur utilisation par les personnes extérieures.

L'enlèvement clandestin des bancs du parc de l'Île aux Oiseaux par ses habitants (point 3.2), bien que controversé, est un exemple de ce système. Ce fait de vandalisme a un sens pour les personnes questionnées : tout en reconnaissant les qualités esthétiques des bâtiments rénovés et la déstigmatisation en cours, les résidents regrettent la déstructuration sociale engendrée par le réaménagement du quartier. Empêcher que les habitants d'autres quartiers n'utilisent

les bancs de « leur parc », c'est rechercher l'intimité perdue par la disparition de leur lieu de rencontre.

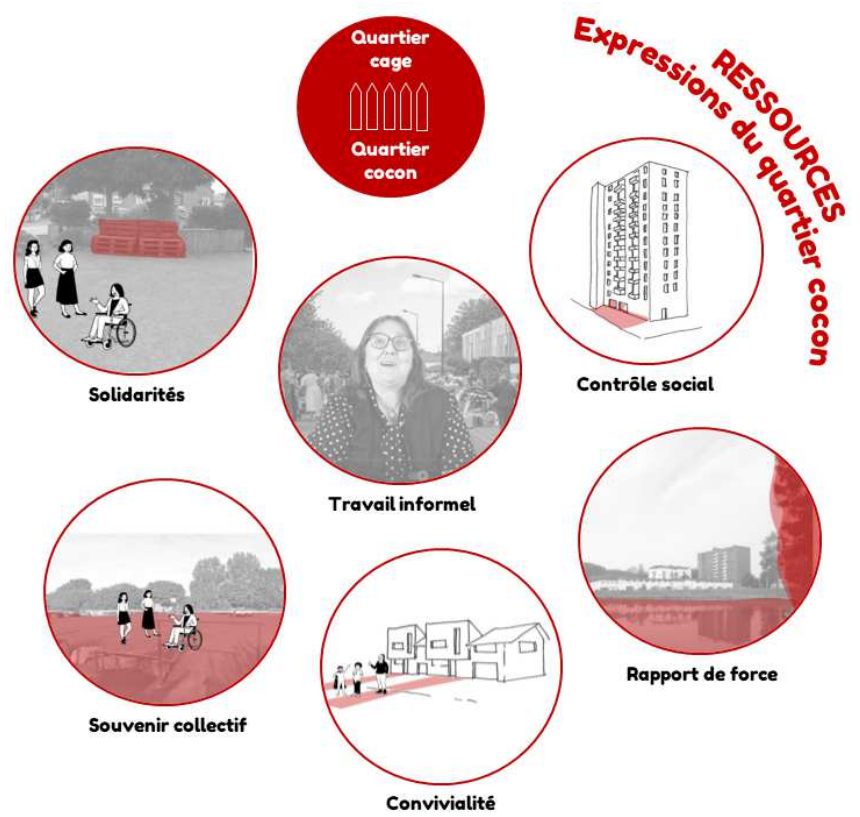


Figure 266. Expressions du quartier cocon, attachant et protégeant les habitants des quartiers populaires en tant que ressource. @Larissa Romariz Peixoto

La singularité des lieux

Le stigmatisme qui colle à la peau des habitants et du quartier cache souvent une **singularité des lieux**, réservoir potentiel de dépassement du propre stigmatisme. Avant de dépasser les frontières physiques et psychologiques qui séparent le quartier de la ville (décrites dans le chapitre 6.2), les personnes extérieures au quartier d'Épinlieu ne peuvent pas imaginer la qualité paysagère engendrée par son système de sentiers bordés de haies et d'arbres (Figure 267). Ces **qualités urbaines spécifiques**, parfois peu reconnues par les habitants eux-mêmes, ont été, par exemple, remarquées par les habitants de Dutemple venus visiter Épinlieu.

Un projet populaire dans ce quartier signifierait sans doute la valorisation, par les habitants eux-mêmes, des qualités singulières et amusantes de ses sentiers, dont le « chemin des mouches » des enfants (chapitre 5.2) Cela impliquerait aussi de ne pas céder trop rapidement au « réflexe naturel » de l'urbaniste, qui le conduirait à remailler indistinctement le réseau interne de voiries, très fermé (chapitre 5.2), aux quartiers environnants. Cette connexion est sans doute importante, mais pas plus que la préservation des réseaux d'entraide et des espaces d'intimité et de verdure créés par l'agencement introspectif des jardins le long de certaines voiries urbaines avec une faible circulation automobile.



Figure 267. Le cadre vert et la qualité d'amusement du réseau de haies d'Épinlieu comme ressource.
@Larissa Romariz Peixoto

Valoriser la singularité des lieux revient parfois à reconnaître une **histoire locale spécifique**. Un projet populaire dans le quartier du Nouveau Monde, par exemple, n'impliquerait pas uniquement la préservation du terroir comme trace physique de l'histoire charbonnière et sidérurgique du quartier (Figure 268). Cela impliquerait également de comprendre l'esprit combatif des anciens ouvriers d'Usinor et de ne pas imposer à

cette histoire locale puissante et pleine de sens, un lissage dans l'histoire globale du bassin minier (chapitre 6.2), ou des réponses universelles telles que l'implantation actuelle générique de surfaces commerciales en tant que source renouvelée de l'emploi local (chapitre 5.3).



Figure 268. Valorisation de l'histoire locale collective en tant que ressource au Nouveau Monde.
@Larissa Romariz Peixoto

La singularité d'un lieu se trouve parfois liée à une **identité nouvelle** issue d'activités qui donnent un sens nouveau au quartier. C'est le cas des activités intergénérationnelles autour de la ferme urbaine à Dutemple, qui ont donné un nouvel élan social, économique et symbolique au quartier (Figure 269).



Figure 269. Activités et nouvelle identité autour de la ferme urbaine à Dutemple : une ressource pour le projet populaire. @Larissa Romariz Peixoto

La Donnerie de l'Île aux Oiseaux (Figure 270) activité solidaire devenue porte d'entrée du quartier en est un autre exemple. Ces activités incitent les extérieurs à franchir les limites du quartier. Elles contribuent au changement souhaité de l'image véhiculée par ces lieux.



Figure 270. Donnerie à la maison de quartier de l'île aux Oiseaux. @Larissa Romariz Peixoto

M'isoler oui, mais quand je le décide

Les frontières entre le quartier et la ville pourraient, elles-mêmes devenir des ressources. Le terrain du Hainaut transfrontalier a montré que les éléments physiques ayant le plus d'impact sur la vie de quartier sont les frontières sous leurs multiples formes et, en particulier, les frontières quartier/ville (chapitre 6). Leurs formes et usages concernent directement les habitants, tout en les mettant en relation avec les autres portions de la ville. Que nous apprennent donc les quartiers populaires à propos de ces frontières ? Que l'alternance entre espace d'isolement et d'ouverture aux autres est ce qui fait la richesse de la ville, mais que cet isolement doit être décidé et non subi. Pour qu'il ne soit pas subi, les conditions du non isolement doivent être posées et c'est le rôle des espaces d'y contribuer, en permettant aux individus ou groupes d'individus de « se livrer et de se reprendre, de se dévoiler et de se cacher » (Ledrut 1968).

Frank Lloyd Wright disait que la ville est une alternance harmonieuse d'espaces de sociabilité et d'isolement. Mais cette phrase n'est valable que si nous ajoutons que cet isolement « n'a de sens que s'il peut être à tout moment rompu » (Guermond 2006).

Les multiples frontières des quartiers populaires décryptées au chapitre 5 et leur polysémie peuvent, en soi, devenir un support pour le projet populaire, à condition qu'elles participent d'un *écart fertile* et volontaire pour la préservation des identités, et non de la *séparation des différences*. La **limite souple entre le quartier et la ville** s'apprend, se cultive et se ménage comme un lieu de diversité, frottement volontaire entre plusieurs mondes.



Figure 271. Le Bois d'Havré comme une frontière souple d'Épinlieu pour accueillir la diversité et la rencontre. @Larissa Romariz Peixoto

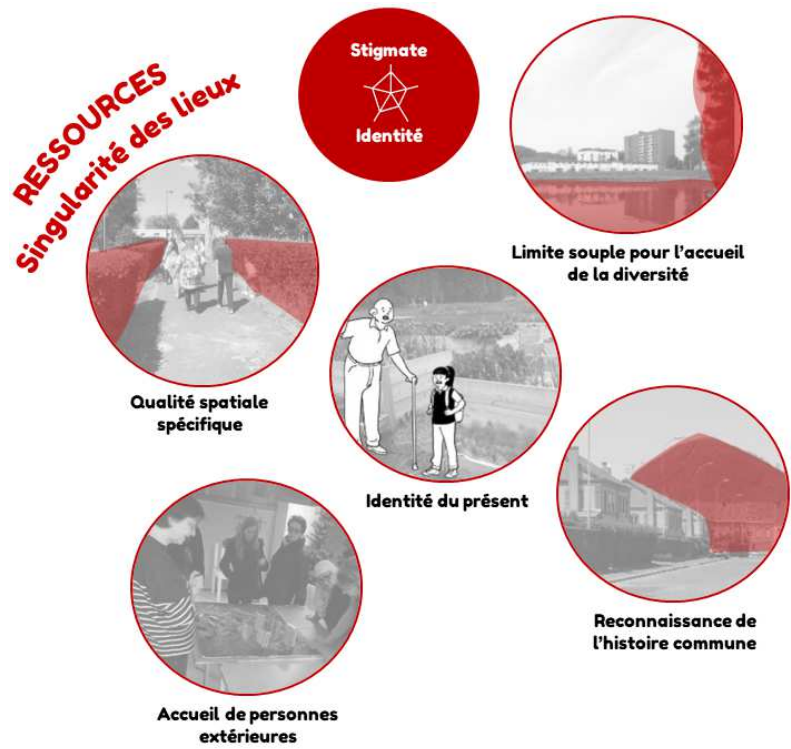


Figure 272. La singularité des lieux comme ressource pour la constitution d'identités porteuses face au stigmate. @Larissa Romariz Peixoto



Une première expérience de valorisation de ressources de quartier

Timidement, l'expérience du projet RHS a permis d'illustrer comment, au départ de la parole de l'habitant, les ressources issues des tensions locales peuvent être activées. Loin de constituer un projet de transformation territoriale au sens urbanistique du terme, elle a permis de mettre en valeur des qualités spécifiques habituellement peu visibles dans les projets urbains. Ainsi, à Épinlieu, le parcours du quartier défini par les résidents (voir chapitre 5.2) relie les lieux d'ancrage de la vie sociale choisis par ceux-ci au bois voisin. Elle valorise ainsi l'expression spatiale des faits sociaux (les poteaux colorés par les enfants), les expressions du quartier cocon (le terrain sportif rassemblant des souvenirs collectifs), les lieux singuliers du quartier (le réseau de sentiers et le chemin des mouches) (Figure 273). En investissant le Bois d'Havré voisin, les habitants se permettent de s'approprier ce lieu fortement fréquenté par des populations au capital économique, culturel et social différent. Ils identifient, au sein de ce bois, ce qui fait patrimoine à leurs yeux (la chapelle Notre-Dame du Bon Vouloir, la plaine de jeu) et invitent les promeneurs à découvrir leur quartier (Figure 274).

La carte réalisée avec les habitants s'appuie sur le patrimoine social vécu et met en évidence ce qui fait sens pour eux, loin des clichés et des exigences économiques et procéduriers du projet de réaménagement en cours dans le quartier.



Figure 273. Extrait de la carte de valorisation des lieux identitaires du quartier, où figure le « chemin des mouches », en annexe 4.2. @projet RHS.



Figure 274. Extrait de la carte de valorisation des lieux identitaires du quartier et du parcours qui relie le quartier d'Épinlieu (à gauche en gris foncé) au Bois d'Havré voisin selon un trajet défini par les habitants. La carte figure en annexe 4.2. @projet RHS

Quant au quartier du Nouveau Monde, ce sont les lieux qui racontent la mémoire de son ancien fonctionnement autour de l'usine qui ont été choisis par les habitants pour figurer sur le parcours dessiné : la cité Bessemer, le lieu anciennement occupé par le dispensaire d'Usinor, la place Baudin). Cette histoire perçue comme stigmatisante depuis l'extérieur, est d'une grande ressource identitaire pour les habitants rencontrés. La carte qui en ressort se dresse ainsi comme une forme de résistance aux travaux de rénovation en cours dans le quartier, qui prévoient des démolitions et déplacements populationnels. Pour la fierté de tous, elle est disponible à l'Office du Tourisme (Figure 275, Figure 276).



Figure 275. Extrait de la carte réalisée par les habitants du Nouveau Monde et qui valorise les lieux existants ou démolis racontant l'histoire de leur quartier. Annexe 4.1 @projet RHS

La mémoire vive du quartier

- 1 Place Baudin**

Toute cette partie de Denain appartenait à Usinor. Autour de la place Baudin, il y avait les maisons des contremaîtres, des ingénieurs. Les maisons des ouvriers étaient à côté. Quand Usinor a fermé, les HLM ont racheté les logements.

Avant, il y avait le marché et le distributeur sur la place. C'était quoi ? Mais la place n'était pas aux normes et du coup, maintenant, le marché se fait uniquement en centre-ville.
- 2 Salle Baudin**

La salle Baudin appartenait à Usinor. On y était tout le temps ! Il y avait les associations sportives, la distribution de cadeaux à Noël, pour le fête des mères... C'était gai ! Je me souviens des fêtes dansants avec Rochelande (An André).

Quand Usinor est parti, la mairie l'a racheté pour le franc symbolique et l'a rénover. Les associations continuent à l'utiliser. Et on organise toujours des fêtes dansants une fois par mois !
- 3 Dispensaire**

Il y avait un dispensaire dans la cité où on se faisait soigner. Il y avait aussi une casquette sociale. Elle aidait nos mères à élever leurs enfants. Elle leur donnait des conseils. On ne nait pas maman, ça s'apprend ! Je me souviens, quand j'étais petite, dans la cour, il y avait un bunker pour se protéger des bombes.
- 4 Cité Bessemer**

La cité a été rénovée en 2 fois : d'abord les logements qui font le tour, et après les maisons à l'intérieur. C'est pour ça que les maisons ne se ressemblent pas tellement.

Les loyers étaient dérisoires. Du temps d'Usinor, ma mère ne payait pas l'eau ! L'usine s'occupait des travaux dans les maisons, même les peintures même les cours. Ils ont installé l'un des premiers supermarchés dans le quartier. Il faisait crédit aux familles qui payaient quand les hommes recevaient leur salaire.

Du temps d'Usinor, on n'avait pas de salle de bain. On avait un grand bûquet qu'on chauffait.
- 5 École d'Usinor**

Là, c'était l'école d'Usinor. Ils formaient les ouvriers qualifiés pour qu'ils puissent monter en grade. Ils formaient les boulangers, pas les fermiers qui étaient secrétaires. L'ailleurs, une fois qu'elles se mariaient, elles ne pouvaient plus travailler à l'usine !
- 6 Rue Arthur Brunet**

Là, il y avait une succession de commerces de toutes sortes, de la papeterie au magasin de laines.
- 7 Terril de la Fosse Renard**


Il est beau notre quartier, avec le terril derrière ! On peut le visiter maintenant, c'est le musée d'archéologie situé place Wilson à Denain qui s'en occupe.
- 8 École Michelet**

Ce bâtiment a toujours été un lieu d'enseignement. Aujourd'hui mixte, il était autrefois réservé aux garçons.

Le projet Réseau Hainaut Solidaire

Réseau Hainaut Solidaire (RHS) est un projet européen qui vise la valorisation de quartiers et d'habitants français et belges par la réappropriation des lieux et la consolidation des liens sociaux via la co-éducation et une approche territoriale.

RHS mobilise habitants, chercheurs universitaires et travailleurs sociaux pour co-créer et tester des méthodologies participatives dans une logique d'effacement des frontières entre quartiers, villes et pays.



Les parcours citoyens des lieux et des gens

Pendant les 4 années du projet, les habitants de quartiers français et belges réfléchissent, dessinent, photographient et testent des parcours valorisant leur patrimoine socio collectif et reliant leurs lieux de vie à des quartiers ou sites environnants importants à leurs yeux. Ce sont eux qui ont conçu le parcours des différentes cartes.

- 9 Établissements Cail**

L'usine qui prend la sidérurgie, le développement des mines, la présence de l'école attirent l'implantation des industries métallurgiques et de constructions mécaniques ; c'est ainsi que s'implantent à Denain les Ets CAIL le 14 octobre 1844 pour y fabriquer des chaudières, locomotives, des appareils de scierie.
- 10 Rond-point Cafougnette**

Avant, il y avait l'entreprise Cail et les cités des mines à cet endroit. Tout a été rasé. Il y avait le canal aussi. Il servait aux péniches qui amenaient les matières, c'était l'entrée principale du quartier.
- 11 Bureau des salaires**

Sur la photo, on voit les bureaux des salaires et l'entrée de l'usine. Aujourd'hui, c'est la mission locale, entre autres, qui occupe les locaux.
- 12 Porte d'entrée d'Usinor**

Là, c'est la rue Louis Peet. Il y avait un grand mur. Derrière, c'était l'usine, on ne voyait pas ce qui se passait à l'intérieur. Ils ont organisé des visites quand l'usine a fermé. Aujourd'hui il ne reste que ce bout de mur.
- 13 Cinéma Nouveau Monde (actuelle salle "Louis Peet")**

On avait 4 cinémas à Denain : le Central, l'Alcazar, le Vogue, et dans le quartier, on avait le cinéma Nouveau Monde, mais nous on fréquentait le cinéma Billoute ! L'arrière du cinéma était le lieu de rencontre des jeunes couples.
- 14 Église Sacré-Cœur**

Je suis contente qu'ils ne démolissent pas l'église ! Il y a tellement de bâtiments qui ont été rasés !


Comme le château dans le parc Letzer - c'était le coin des amoureux et la piscine... Elle était belle, cette piscine ! C'étaient des bains douches, avec des lattes et des cabines en bois. C'était monsieur Planchon qui tenait l'entrée, qu'est-ce qu'il était gentil !
- 15 Groupe scolaire Jean-Paul II**

À l'origine, c'était l'école des Farges. Avant il y avait un cloître dans l'école. On y apprenait la couture, la dactylo... Juste à côté, il y avait des cotons des mines, mais franchement c'était « au pire du pire » : la route était en terre. Ils ont tout abattu. Maintenant, il y a la ruche d'entreprises à cet endroit.

Lien avec la Belgique


Il y avait les ramassages en bus : Usinor offrait des cars pour aller chercher et ramener les ouvriers chez eux. Ils allaient même en Belgique. On a toujours été très proches des belges. Ils venaient travailler chez nous, et nous on sortait le week-end chez eux ! On ne se rendait pas compte qu'il y avait une frontière, que la Belgique c'était l'étranger.

Visitez d'autres quartiers !




www.projetrhs.eu

VISITEZ MON QUARTIER : LE NOUVEAU MONDE - DENAIN



Les partenaires du projet RHS



Les partenaires financiers




Figure 276. Explication des lieux importants du quartier par les habitants du Nouveau Monde dans la carte qu'ils ont réalisée et qui est disponible à l'Office du Tourisme de Valenciennes. Annexe 4.1 @projet RHS

7.2. FAIRE ÉMERGER LES RESSOURCES



Figure 277. Réalisation de la carte de valorisation des lieux identitaires du quartier d'Épinlieu. @projet RHS

Reconnaître et faire émerger des ressources sur lesquelles capitaliser n'est pas une sinécure. Deux éléments facilitant cette entreprise apparaissent pourtant en filigrane dans ces travaux de thèse :

La mise en place de dispositifs d'écoute et l'immersion sur le temps long apparaissent comme des préalables.

Que ce soit dans les quartiers français ou belges, l'écoute attentive pratiquée sur un temps long dans le cadre de ces travaux a pu faire émerger une parole riche d'enseignements sur les systèmes socio-spatiaux en place. L'enjeu est bien celui de rendre audible une parole qui ne l'est pas. Cette parole, récoltée non pas via une consultation publique ponctuelle pour un projet urbain spécifique, mais en faveur de l'émergence de récits de vie quotidiens, de souvenirs et de modes de vie des habitants, est un matériau précieux.

Elle a permis de comprendre que la capacité d'un lieu à faire lien justifiait à elle seule sa préservation dans le cadre d'un projet de transformation. Elle a aussi permis de comprendre que créer spatialement les conditions de la rencontre ne suffisait pas. Pour qu'un espace fasse sens pour les habitants, d'autres éléments moins factuels mais porteurs de résilience sont convoqués : le lien affectif, la mémoire, les valeurs individuelles et collectives d'un lieu. Comprendre les qualités sociales et sémiologiques de ce dernier dans un processus de conception urbaine nécessite du temps.

Cet enseignement résonne avec les constats dressés par Sophie Ricard, cette architecte française ayant mis en place, avec Patrick Bouchain, des méthodes d'écoute via des permanences architecturales²¹⁰. « On doit utiliser moins de matière mais passer plus de temps sur le territoire pour comprendre les ressources qui le composent et faire œuvrer les forces vives et les ressources matérielles et immatérielles à destination de ce projet », souligne Sophie Ricard (Ricard 2021),

Les travaux des deux architectes, tout comme les nôtres, démontrent la marge de manœuvre encore possible pour faire évoluer les pratiques de conception urbaine à l'intention des personnes habituellement éloignées de tout processus décisionnel.

Les méthodologies variées, collectives ou individuelles, iconographiques ou d'expression orale, telles qu'expliquées dans les chapitres 1.5 et 1.6, associées au temps long passé dans les quartiers ont été, dans notre cas, les clés pour nous ouvrir à une connaissance non exhaustive, jamais aboutie, néanmoins plus fine, des réalités des quartiers.

C'est que, dans ces moments, le registre expérientiel basé sur le vécu, davantage celui des habitants, peut être compris et valorisé (*je mets quarante minutes pour aller de ma maison à l'école de mon fils*). Les dispositifs de participation citoyenne classiques des projets urbanistiques mobilisent davantage le registre de la généralité (*le quartier est déconnecté du centre-ville où se trouvent toutes les écoles secondaires*). Ce registre a tendance à disqualifier la parole des habitants des quartiers populaires (Talpin 2006; Lang 2020).

« Dans une arène publique, on ne peut pas dire tout et n'importe quoi. Les arguments avancés doivent être justifiés dans des termes acceptables par tous, ce qui pousse les acteurs à monter en généralité. (...) Il s'agit ainsi de montrer quels types de comportements et d'arguments sont valorisés en situation et définissent la grammaire publique orientant ainsi les comportements des acteurs. » (Talpin 2006)

Enfin, le développement de la confiance en soi avant toute forme de participation citoyenne apparaît comme une exigence évidente.

L'éloignement des habitants des quartiers analysés, des décisions qui les concernent directement, participe incontestablement à l'épaississement des frontières entre le quartier et la ville ou entre les habitants des quartiers populaires et « les autres ». L'écart entre l'objet social et l'objet

²¹⁰ Pour la rénovation d'un quartier à Boulogne-sur-Mer, une *permanence architecturale* a été mise en place par l'architecte français Patrick Bouchain. Sophie Ricard y a vécu pendant 3 ans en tissant des liens avec les habitants, en comprenant l'usage des lieux, en dessinant individuellement les transformations avec les habitants eux-mêmes.

spatial analysé au chapitre 6.1 n'est qu'une des conséquences de cette dépossession décisionnelle. Les récits des habitants en ont montré d'autres : sentiment d'injustice, repli, difficulté d'épanouissement en dehors des frontières du quartier. Dans ces conditions, la valorisation des ressources propres au quartier et le passage du stigmaté à l'identité porteuse de sens se heurte à une difficulté majeure : le pouvoir d'agir et la confiance en soi, fortement impactés par le poids du discrédit.

Plumauzille et Rossigneux-Méheust rappellent que les 3 conduites possibles du stigmatisé face au stigmaté, décrites par Goffman, « permettent d'apprécier en partie comment le fait d'être stigmatisé ou stigmatisable a des conséquences sur la participation de l'individu à la vie sociale et sur l'évolution de l'image de soi » (Plumauzille, Rossigneux-Méheust 2014).

Face à la honte, souligne de Gaulejac, l'individu oscille entre une position passive, un « à quoi bon fondamental, un découragement qui équivaut à se laisser aller à une « mort psychique », une résignation Et une position active, une impulsion à se sauver, à réagir » (de Gaulejac 1996, analysant Sylvia Amati p. 125). Cette impulsion peut être motrice et même fondamentale pour engager le changement.

Bien que limitées dans le temps et dans leur portée, certaines expériences du projet RHS, évoquées dans les chapitres qui précèdent, ont révélé que le franchissement des frontières vers l'extérieur, mais aussi l'accueil de personnes extérieures dans le quartier, étaient des puissants moteurs pour rompre avec cette spirale du discrédit et de la baisse d'estime de soi. Mais pas seulement. La mise en confiance des habitants et la reconnaissance de leurs compétences et capacités à organiser le quartier, peuvent engendrer des changements importants de comportement.

C'est sans doute la transposition du concept de pair-aidance²¹¹ du domaine de la santé mentale à celui de l'inclusion sociale urbaine qui constitue l'originalité et le ciment de l'expérience menée ici. Formés préalablement, certains habitants ont traversé la frontière franco-belge pour animer des ateliers dans d'autres quartiers (voir chapitre 1.5). Ces résidents ont évolué d'un rôle « d'expert du vécu » à celui de « pair-aidant ». L'impact positif de la parole de ces habitants, soutenant à leur tour les habitants d'autres quartiers précarisés dans la mise en place de projets, était palpable. Ce dispositif solidifie les conditions du

²¹¹ Empruntée au domaine de la santé mentale, la pair-aidance se base sur l'expertise du vécu de personnes ayant vécu une souffrance psychique et/ou sociale pour en accompagner d'autres dans un parcours de rétablissement (Dujardin, Jamouille, Sandron 2017) ou, dans le cas du projet RHS, d'inclusion sociale et d'amélioration de la condition de vie

changement par le développement de cet élément central que constitue la confiance en soi.

Les rencontres transfrontalières inter-quartiers ont été les moments les plus intenses et porteurs de connaissances entre habitants, où le dépassement du stigmaté lié au quartier, à la condition sociale et économique des habitants devenait possible pour certains participants. Vincent de Gaulejac explique que le fait de reconnaître dans la honte de l'autre sa propre honte permet de socialiser le problème. Les personnes réalisent alors par exemple qu'être en situation de précarité ou de voir son quartier assimilé à un repère de « cassos » ne relève probablement pas d'une faute individuelle, mais plutôt d'un problème sociétal. Il fait le parallèle avec la situation du chômeur : « Est-ce que je vis le chômage parce que je suis nul, parce que j'ai été foutu à la porte, parce que je suis trop formé, pas assez formé, parce que je n'ai pas fait ce qu'il fallait pour trouver du travail, ce qui est le regard que la société renvoie aux chômeurs, ou est-ce que je suis au chômage simplement parce qu'il y a un décalage structurel entre le nombre d'emplois que la société produit et le nombre de personnes actives en âge d'occuper ces emplois ? Dans le premier cas, c'est le problème du chômeur, c'est son comportement qui est stigmatisé, dans l'autre, c'est un problème social » (Consoli, Harrus-Révidi 2012).

Ces moments de transmission entre « pairs » constituaient dans les faits, de formidables boosters de la confiance en soi. D'ailleurs, des prémices de transmission de savoirs et de compétences au départ de savoir-faire individuels ou collectifs ont émergé en vue du développement de projets dans les quartiers, allant de la construction en bois (chapitre 6.3) à la résistance aux projets imposés de rénovation des quartiers.

CONCLUSION

Des ressources pour un projet populaire qui prend soin des lieux et des gens

Comment appréhender les lieux et les gens qui ne gagnent pas, ou du moins, pas à tous les coups ?

Cette question posée dans l'introduction de la thèse trouve ici des pistes de réponse.

De la découverte des paradoxes à la conceptualisation des tensions qui traversent les quartiers populaires, les chapitres qui précèdent ont fourni des clés pour une lecture systémique et transdisciplinaire des questions socio-spatiales des quartiers populaires. Le schéma final de ce cheminement l'illustre (Figure 278).

Le chapitre 7 a montré comment les enquêtes de terrain ont conduit à l'identification de ressources riches et non délocalisables au départ des 3 tensions. De la tension entre l'objet spatial et l'objet social émerge une appropriation de l'espace du quartier particulièrement révélatrice des faits sociaux (« En été, on ferme la rue pour qu'ils jouent. Où veux-tu qu'ils jouent sinon ? C'est interdit mais on s'en fout ! »²¹²). Si le quartier cage enferme par ses multiples frontières, nombreuses sont les manifestations du quartier cocon qui protège (« On a voulu faire quelque chose pour les vieux, alors on leur a fabriqué un banc pour quand ils jouent à la pétanque »). Les lieux chéris par les habitants possèdent une identité propre, d'une esthétique toute subjective voire stigmatisante aux yeux des extérieurs, mais porteuse de changement (« tu ne vois pas mais cette prairie raconte tant de choses... c'est là qu'on fait toutes les fêtes de quartier »).

Ces pratiques, modes de vie et d'appropriation de l'espace ne sont pas le projet populaire, mais elles sont les matériaux légitimes de celui-ci, dans la mesure où elles « fondent la différenciation du territoire » (Landel, Senil 2009) et caractérisent le potentiel propre à celui-ci.

L'expérience menée dans le cadre de la thèse a montré qu'identifier et valoriser ces ressources n'annule pas le rôle de l'urbaniste, mais change la nature de son intervention. Le projet populaire demande une immersion dans les réalités du terrain sur un temps long, une capacité d'écoute et la diversification des outils avec lesquels faire projet.

Dans la mesure où ces ressources (comme la capacité de mobilisation des femmes leaders de Dutemple) se traduisent souvent par des gestes anodins peu valorisables ailleurs que dans le quartier concerné, les

valoriser dans un projet populaire n'est envisageable qu'en y développant la confiance en soi. Une telle démarche revient à accepter l'existence d'un savoir expérientiel dans le chef des habitants. Elle est ainsi davantage orientée « local » qu'un processus classique délibératif, quant à lui, plus global, demandant des compétences déconnectées des réalités locales.

Tout comme les facteurs de disfonctionnement du projet urbain, ces matériaux locaux, sont pluriels et connectés entre eux. Seule une vision transversale et « en cours » du projet populaire permet de les prendre en compte.

Car la *façon de faire les choses* en urbanisme est parfois plus importante que leur résultat final. Jane Jacobs signalait en 1999 que « en matière d'urbanisme, le résultat réside dans les moyens plus que dans la fin, parce qu'il n'y a pas de fin... Quoi qu'il arrive, tout continue à changer. Il n'y a pas de point final, et la méthode finit par s'éteindre, mais c'est tout » (Parin 1999).

Un projet populaire s'appuyant sur cet « en cours » et sur la parole habitante prendrait soin des lieux de vie, dont l'importance est cruciale car ils « contribuent indéniablement à faire de nous ce que nous sommes » (Paquot 2020).

L'approche ici proposée fait le pari du quartier populaire comme lieu qui a, tant bien que mal, résisté à la tendance décrite par Raymond Ledrut de déconnexion entre découpage spatial de la ville et groupes d'appartenance. Ce sociologue français dénonçait en 1968 la « délocalisation de la vie et des activités humaines », qui à la fois déracine et élargit l'horizon psychologique en multipliant les « déplacements du corps et de l'esprit ». Dans un contexte globalisé, écrivait Ledrut il y plus de 50 ans, « l'emplacement n'est plus enracinement social. C'est un lieu indifférencié et anonyme » où l'individu et le voisinage sont plus intégrés à la société globale qu'à la société urbaine (Ledrut 1968).

Une nouvelle dimension apparue avec *l'ère de l'information* est venue s'ajouter à ce constat : celle de *l'ubiquité*. Manuel Castells, sociologue et politique espagnol, explique que, depuis les années 1990 (d'ailleurs davantage depuis les années 2000), « les activités se mélangent dans le temps et l'espace, au rythme des interruptions provoquées par les SMS, téléphones, emails (...) » (Castells 1999a; 1999b). Dans ce monde bouleversé, les « mobilités et modes de vie réversibles » ont pour caractéristique la volonté d'effacer l'espace, complète Kaufmann (Kaufmann, Ravalet 2019, p. 12-13).

Le philosophe français Thierry Paquot considère que la globalisation du capitalisme financiarisé est synonyme d'indifférence envers le lieu, de mépris pour le territoire, de détachement vis-à-vis du logement, de lieux sans aucune qualité émotionnelle. Il s'agirait, selon lui, d'un système économique qui, « après avoir précarisé les emplois (...), précarise les territoires » (Paquot 2021b).

Dans les quartiers analysés, les bouleversements engendrés par les sociétés en réseau déconnectées des lieux (Castells 1999b) génèrent, comme ailleurs, des identités multiples déconnectées de toute forme d'expression spatiale. Mais là-bas, plus qu'ailleurs, le lien citoyen-territoire est une réalité.

A Épinlieu, Dutemple et ailleurs, le « territoire d'appartenance », bien que pluriel, peut facilement correspondre à un ou des espaces du quartier et à un ou des groupes sociaux locaux, perçus comme relativement homogènes, distincts des autres morceaux de ville. Rapports sociaux et spatiaux affectifs, et suraffiliation territoriale découlent de ce lien avec le quartier, mais cette particularité, avec ses vertus et difficultés, porte en elle des identités solides et valorisables.

Inscrites dans une perspective d'avenir, les pratiques sociales en vigueur dans ces lieux identitaires sont un « moyen de créer de la richesse » (Brunet, Ferras, They 2005). Moyen basé, dans ce cas, sur un lien original et spécifique entre les lieux et les personnes qui les créent, occupent et transforment.

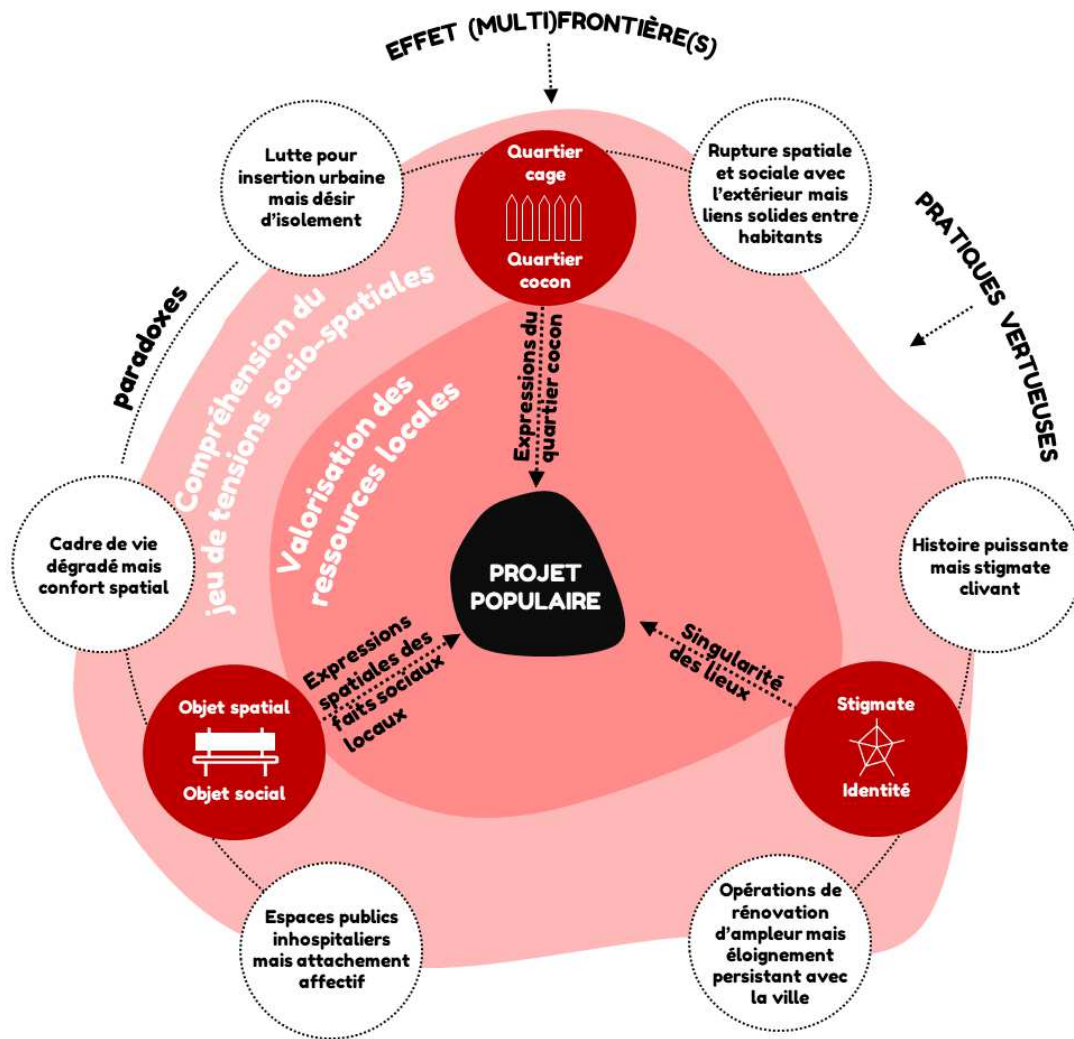


Figure 278. Le système qui ressort du terrain permet d'expliquer les paradoxes socio-spatiaux observés et d'identifier les conditions pour le projet populaire.

@Larissa Romariz Peixoto

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Des lieux et des gens

Comment approcher le projet urbain dans le quartier populaire ?

Même les plus optimistes des professionnels de l'urbain se posent la question, tellement les défis sont colossaux : faible performance énergétique des bâtiments, insuffisance de qualité des logements, inadéquation des équipements et infrastructures publiques, éloignement physique des centres-villes, décrochage social, isolement des plus précaires, pauvreté, déficit d'emploi. Mais le diagnostic, formulé comme tel, oriente inévitablement les professionnels vers des solutions thématiques et descendantes. Pragmatiques, celles-ci facilitent la mise en place de projets de rénovation des logements, de restructuration des réseaux de communication, de transformation des espaces publics, de réaffectation des vides urbains, d'implantation d'activités économiques.

Pour quel impact sur la vie des habitants ?

L'immersion dans les 6 quartiers populaires du Hainaut franco-belge et la présente thèse ont été l'occasion de poser un regard attentif sur cette question qui, selon mon expérience en tant qu'urbaniste praticienne, est trop souvent balayée par des réponses agrémentées d'indicateurs. Cela fut l'opportunité de faire un pas de côté, de me mettre à l'écoute, en tentant le décentrement par rapport aux visions dogmatiques forgées par la formation d'architecte ou par la pratique professionnelle conditionnée par un système qui vise l'efficacité, l'immédiateté.

C'est pour comprendre les faits sociaux et surtout afin d'évaluer leurs capacités à devenir des matériaux de projets urbanistiques « intégrés, cohérents et complices » (Kroll 2000, p. 41) que je me suis essayée à l'écoute des gens, mais aussi des lieux.

Des intuitions et des méthodes

Dans le premier chapitre de la thèse j'expose le cadre professionnel en marge duquel la recherche a été conduite.

C'est dans une posture de praticienne que j'ai démarré ces travaux, en coordonnant, pour la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'UMONS en Belgique, le projet européen transfrontalier Réseau Hainaut Solidaire²¹³ (expliqué au point 1.1).

C'est par ce biais que j'ai pris, pour la première fois, contact avec la population et les quartiers que j'allais ensuite observer pour des fins de

²¹³ <https://projetrhs.eu/>

thèse.

En collaboration avec des collègues d'autres disciplines, j'ai mis en place une série d'outils²¹⁴ permettant de récolter la parole des habitants, et ainsi de comprendre les phénomènes socio-spatiaux qui se déroulaient sous mes yeux. Certains de ces outils (Figure 279) ont été adaptés à partir de techniques anciennes, telles que la carte mentale, utilisée initialement par Kevin Lynch (Lynch 1960), modifiée notamment par Pouleur et Vanzande (Pouleur, Vanzande 2017b). D'autres ont été créés sur place avec les habitants, comme la réalisation collective de cartes appelées « parcours de quartier » (chapitre 7.2) ou l'atelier « fil de la mémoire » (occupation temporaire d'espaces publics par un groupe composé d'habitants, travailleurs sociaux et chercheurs, qui invitait les passants à évoquer l'histoire passée de leur quartier). Par leur diversité, ces techniques ont permis, à la fois d'obtenir des données ethnographiques d'une grande richesse, et d'observer les pratiques et usages locaux.

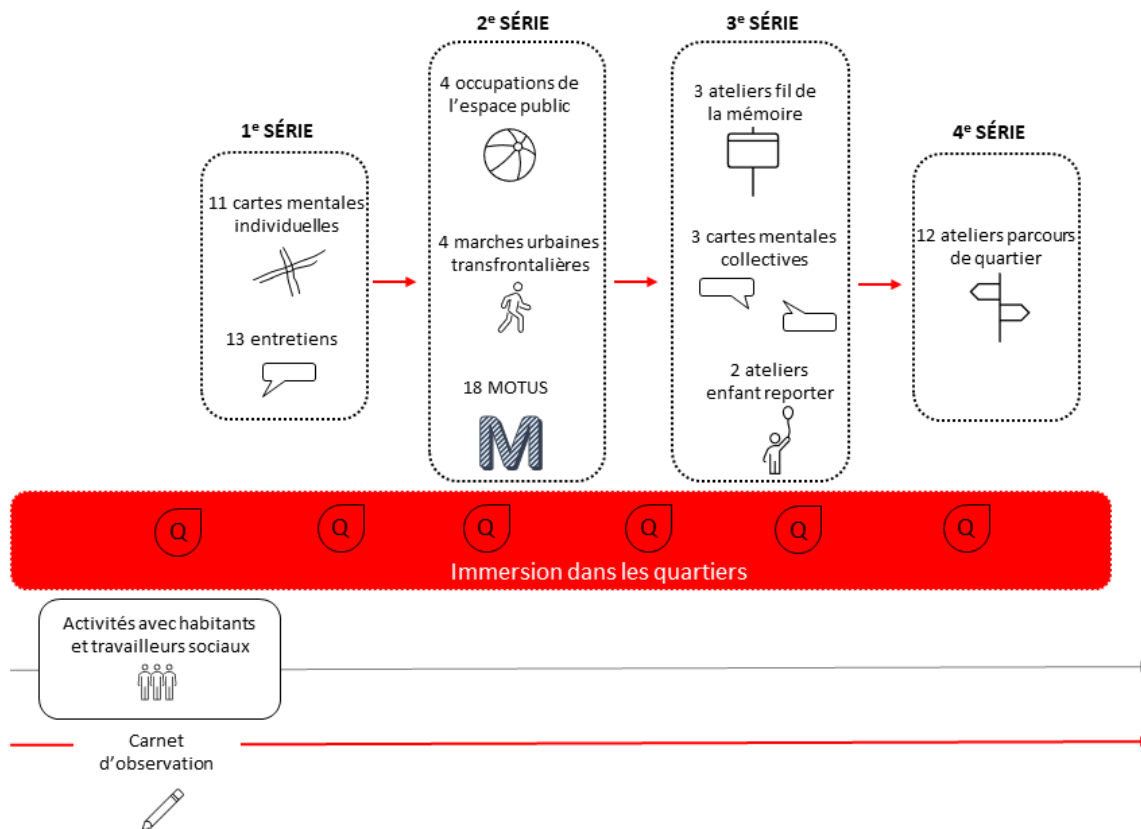


Figure 279. Outils et techniques de récolte de données ethnographiques dans le cadre des travaux de thèse. @Larissa Romariz Peixoto

Parmi cet ensemble de techniques, il en est une en particulier qui mérite d'être mise en lumière, tant son déroulement est représentatif de l'approche de terrain, faisant fi des frontières entre disciplines, quartiers et pays : la marche urbaine. Ses résultats ont été largement exploités dans ces travaux.

²¹⁴ Les outils sont présentés aux chapitres 1.4, 1.5 et 1.6. Ils sont, pour la plupart, l'objet de fiches et vidéos disponibles sur <https://ricochets.eu/> et en annexe 2.

Cette technique familière des projets urbains, a été explorée de manière originale lors de cette recherche. De commun accord avec les habitants et travailleurs sociaux impliqués, des habitants d'un quartier hôte traçaient un parcours de marche en vue de proposer une balade aux habitants d'un quartier situé outre-frontière et ainsi leur raconter la vie des lieux. Détachés d'une quelconque revendication par rapport aux institutions (les bailleurs, représentants de la ville et de l'État n'étaient pas présents), les habitants se mettaient à réfléchir sur les lieux qui comptaient à leurs yeux, loin des clichés liés à un patrimoine reconnu ou d'un bâtiment dont la symbolique leur échappait. À la fin de la marche, les visiteurs exprimaient librement un avis sur les lieux et les situations qui les avaient marqués, émettaient spontanément des suggestions d'amélioration, échangeaient des astuces allant de la manière de créer une mare pour la biodiversité à la façon de s'adresser aux autorités pour obtenir la rénovation d'une plaine de jeu. Au terme de quelques semaines, les hôtes de la première balade, devenaient les visiteurs d'un autre quartier, créant ainsi un réseau de connaissances et d'échange de savoirs qui dépasse les frontières franco-belges.

Pendant la marche, la parole entre habitants était d'une facilité déconcertante. Libérés de la nécessité de tenir une posture face à des autorités, débarrassés du sentiment d'injustice et de domination qui caractérise à leurs yeux, les rencontres officielles de participation citoyenne, les participants pouvaient échanger « d'égal à égal ».

« Ils sont comme nous », me disaient-t-il, « on voit comment ça se passe là-bas. Ça ressemble tellement à ce qu'on vit, mais on a quand même des choses à s'apprendre. S'ils s'en sortent, il n'y a pas de raison que nous, on ne s'en sorte pas ! »²¹⁵. Ces moments ont eu le pouvoir de déclencher chez eux un regain de confiance, des envies de projets et des échanges de compétences.

Si nous, les professionnels, étions là pour les épauler par des méthodologies, par la facilitation de l'un ou l'autre sujet, nous étions surtout des observateurs de la richesse des propos partagés relatant des réalités difficiles, apaisantes ou enthousiasmantes.

Ces rencontres ont souvent été, en ce qui me concerne, des opportunités pour comprendre les non-dits, ce qu'ils ne me disaient pas spontanément et pour approfondir avec eux, l'analyse des tensions que j'observais.

²¹⁵ Groupe de femmes entre 35 et 55 ans participant à une journée transfrontalière, 2018



Bien que m'efforçant de garder un regard neutre, les lunettes avec lesquelles j'observais le terrain sont celles d'une femme, une maman, venant d'une famille avec un certain capital culturel et économique, brésilienne habitant en Belgique francophone, architecte urbaniste avec une pratique de gestionnaire de projets urbains. Ma seule présence sur le terrain influençait certainement des phénomènes en cours, tout comme les situations m'influençaient en retour. Difficile de rester insensible aux récits puissants, parfois résignés, parfois violents des personnes rencontrées²¹⁶. Le positionnement engagé dans l'action est l'une des forces, mais aussi l'une des limites de la présente recherche, comme expliqué au point 1.3.

Le fil conducteur méthodologique de mes travaux est la MTE, ou méthodologie de la théorisation enracinée (Luckerhoff, Guillemette 2012). Ce choix est certainement inspiré par des méthodes de projet urbanistique selon lesquelles le projet se construit en chemin, sans hypothèse de départ. Il est aussi influencé par l'affinité du groupe de recherche dans lequel je m'inscris avec le domaine de la sociologie urbaine. Selon cette méthode inductive-abductive, présentée au chapitre 1.3, le chercheur laisse au terrain l'opportunité de remonter des données qui sont analysées et théorisées dans un processus d'aller-retour continu jusqu'au développement d'une théorie ancrée (Figure 280).

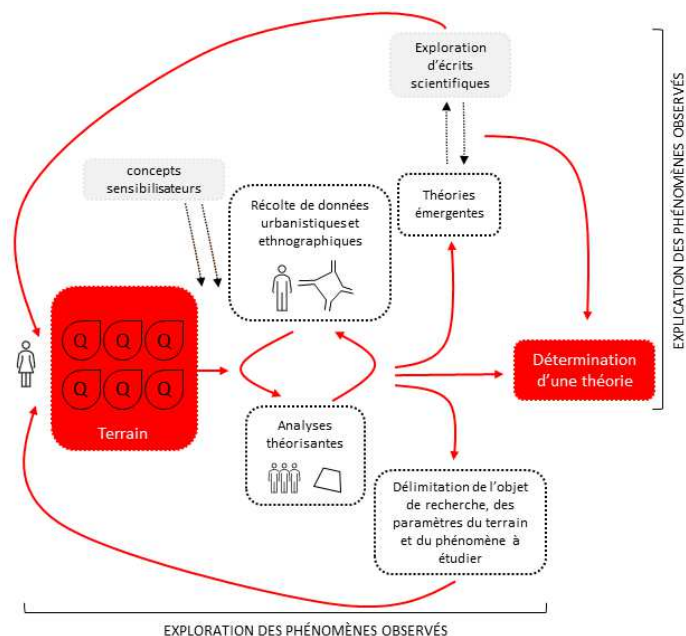


Figure 280. MTE appliquée aux présents travaux de thèse @Larissa Romariz Peixoto

Image ci-contre : @Larissa Romariz Peixoto

²¹⁶ Mon rôle au sein du projet est évoqué au point 1.2. Ma posture et les limites de la recherche sont évoquées au point 1.3.

Lors de mon immersion dans les terrains, au travers de questions simples qui relevaient de l'usage des lieux et des habitudes des résidents, une multitude de sujets aussi féconds que complexes ont émergé. Les discussions dépassaient très souvent le cadre strict des relations entre habitants et leurs lieux de vie. Mais ces débordements ont permis de tisser le fil pour une meilleure compréhension des systèmes en place.

Des concepts théoriques mobilisés progressivement

Inhabituelle pour une thèse en urbanisme, la méthode choisie, inductive abductive (hypothèses élaborées au départ du terrain, théorisées, puis confrontées à nouveau au terrain dans un processus en spirale), conduit à la constitution d'un état de l'art *au fil de l'eau*. C'est ainsi que les concepts théoriques sont convoqués du chapitre 5 au chapitre 7 et ce, en fonction de leur pertinence et des interrogations amenées par le terrain. Le socle de ce cadre conceptuel est, néanmoins, exposé au chapitre 5. Il est constitué, dans un premier temps, d'auteurs qui, depuis Jane Jacobs, ont décrypté le lien entre forme et comportement humain et qui ont, chacun à sa manière, appelé les architectes à *descendre dans la rue, observer et faire*.

Les travaux de quatre architectes théoriciens ont été particulièrement exploités, à la fois parce qu'ils constituent, encore aujourd'hui, une référence pour de nombreux praticiens, mais aussi parce que leurs théories ont été définies avec l'objectif de rendre démocratique la fabrique urbaine.

Les travaux de Jan Gehl (Gehl 1971; Gehl, Gemzoe 2004; Gehl 2012; Gehl, Svarre 2019), Christopher Alexander (Alexander 1971; Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977; Alexander 1979; 2002; 2004a; 2005), Kevin Lynch (Lynch 1960) et Margaret Crawford (Chase, Crawford, Kaliski 2008) sont donc expliqués du point 4.4 au 4.7.

Mais les théories des architectes ne suffisent pas pour comprendre les paradoxes observés et décrits au chapitre 3. En effet, l'observation de terrain a montré que les pratiques socio-spatiales de ces quartiers populaires sont largement impactées par la situation de précarité dans laquelle se trouve leur population. La littérature sociologique et anthropologique et, en particulier celle qui, de Erving Goffman (Goffman 1963) à Pascale Jamouille (Jamouille 2003; 2008; Jamouille, Lahaye 2014; Jamouille 2021), analyse la relation entre les habitants des quartiers stigmatisés et le reste de l'espace urbain, est alors mobilisée. Ce champ conceptuel est annoncé au chapitre 4.2.

Le large champ théorique mobilisé confirme la nécessité d'une approche transdisciplinaire pour comprendre les terrains observés.

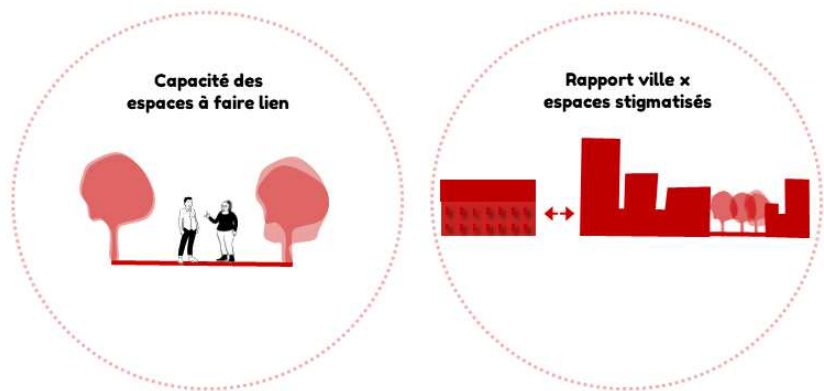


Figure 281. De l'analyse de terrain émerge la nécessité d'investiguer 2 champs conceptuels.
@Larissa Romariz Peixoto

Des chiffres à une lecture sensible du territoire : l'émergence de paradoxes socio-spatiaux

Est-il possible de comprendre les quartiers populaires au travers de chiffres et de cartes ? La réponse est sans aucun doute non. Mais pouvons-nous nous en passer ?

Les indicateurs socio-économiques des 6 quartiers, présentés au chapitre 2, sont, sans surprise, inférieurs en tous points aux moyennes régionales et nationales en Belgique et en France. Le taux de chômage du quartier de Dutemple en est l'illustration : il s'élevait, en 2012 (les chiffres sont comparables aujourd'hui ²¹⁷), à 49 % alors que pour l'unité urbaine de Valenciennes, il était de 21 %, et pour la France, de 13 %²¹⁸.

Les quartiers sont, eux-mêmes, situés dans des régions inscrites dans un schéma de fragilité sociale et territoriale expliqué, en partie, par un modèle de développement qui n'a pas réussi à se réinventer depuis le déclin des activités charbonnières et sidérurgiques (voir chapitre 2.1).

Que montre donc le terrain ?

Synthétiquement, j'ai découvert sur place :

- Cuvinot, un ancien quartier de mineurs, avec ses rues étroites, son bâti vieillissant et son centre social appelé symboliquement *Le Phare* (commune d'Onnaing, France) ;

²¹⁷ La (in)disponibilité de données adaptées à la comparaison entre quartiers et justifiant l'utilisation, par moments, de données plus anciennes est expliquée au chapitre 1.4.

²¹⁸ Données INSEE.

- Dutemple, quartier entièrement rénové avec une grande diversité morphologique de maisons avec jardin, un chevalement classé au patrimoine mondial de l'Unesco (ville de Valenciennes, France) ;
- Rieu, le plus petit d'entre eux, dont les rues rénovées et arborisées tranchent avec ses maisons unifamiliales vieillissantes, dont certaines sont fermées temporairement par des planches de bois (Vieux-Condé, France) ;
- Nouveau Monde, quartier très étendu, marqué par un vide urbain et social laissé par l'ancienne usine sidérurgique Usinor (Denain, France) ;
- Épinlieu, son cadre très vert, ses maisons temporaires devenues permanentes, construites originellement pour accueillir des militaires (Mons, Belgique) ;
- Île aux Oiseaux, quartier de tours et de maisons, entièrement rénové à la suite d'un dramatique incendie.

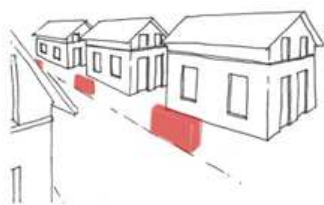
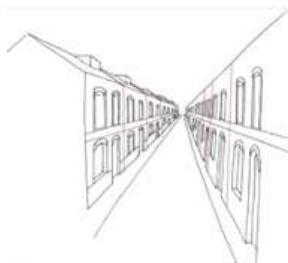
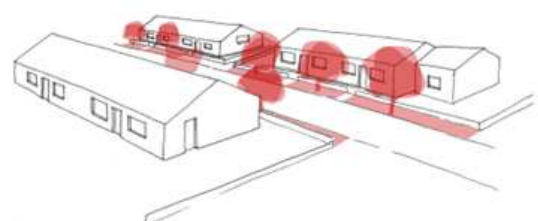
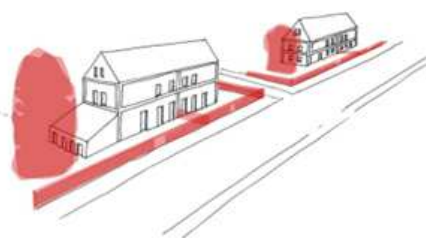
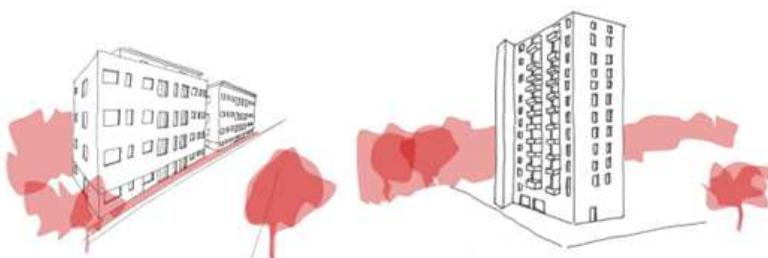
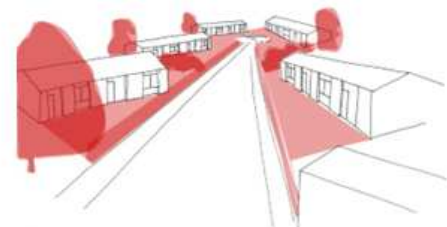
**DUTEMPLE****CUVINOT****NOUVEAU MONDE****RIEU****ÎLE AUX OISEAUX****ÉPINLIEU**

Figure 282. Principales morphologies des quartiers étudiés. @Larissa Romariz Peixoto

Après des mois d'observation et surtout de rencontres dans ces quartiers de logement sociaux aux formes architecturales et urbanistiques diverses et aux passés aussi variés que singuliers, d'intenses paradoxes socio-spatiaux ont émergé. Ils sont décrits, de manière empirique, tels qu'ils se sont présentés à moi, au chapitre 3 et représentés dans le schéma ci-dessous. Ces paradoxes s'inscrivent dans des trajectoires complexes, tant sociales que spatiales, là où un point de vue irrationnel peut vite prendre le contrepied d'une logique rationnelle.

Voici les paradoxes ainsi identifiés, point de départ pour le déroulement de la réflexion scientifique : un cadre de vie parfois dégradé mais un confort spatial évident ; une lutte pour l'insertion urbaine mais, en parallèle, un désir d'isolement ; une rupture spatiale et sociale avec l'extérieur mais des liens solides entre habitants ; une histoire puissante et identitaire mais des stigmates clivants ; des espaces publics inhospitaliers mais un attachement affectif manifeste ; des opérations de rénovation urbaine d'ampleur mais un éloignement persistant avec la ville.

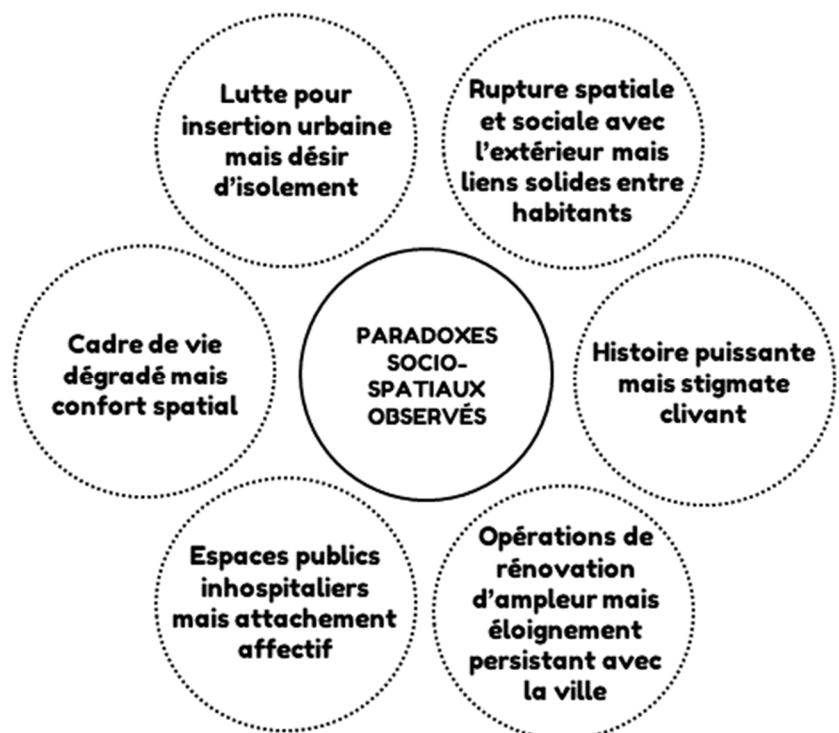


Figure 283. Phénomènes observés dans les quartiers populaires. @Larissa Romariz Peixoto

Décoder ces phénomènes était le premier défi à relever, le deuxième étant de ne pas me laisser submerger par l'intensité des histoires personnelles et collectives récoltées lors des rencontres.



La mise au défi des théories et pratiques urbaines par le quartier populaire

Au fil d'ateliers, entretiens et discussions informelles aussi riches qu'interpellantes, j'ai pu identifier 3 éléments spatiaux constamment (directement ou indirectement) évoqués par les habitants : l'échelle (discutée au chapitre 5.1), les réseaux de communication (chapitre 5.2) et les limites (chapitre 5.3).

C'est donc via cette clé d'entrée spatiale que j'allais interroger, non seulement la **capacité des formes à faire ou défaire les liens sociaux, mais aussi les théories et méthodes de conception urbanistique**. L'objectif était de questionner, au regard des données ressortant du terrain, l'idée que « les aménagements physiques d'une ville ont un impact sur les opportunités de rencontre quotidiennes, sur le développement de compétences sociales ou sur le renforcement du vivre ensemble » (Dagnies, de Borman 2018, p. 25).

La confrontation entre les théories et la réalité du terrain franco-belge a permis de formuler les constats suivants :

1. Les quartiers populaires étudiés donnent à la fois raison et tort aux théories d'architectes urbanistes influents, tels que Jan Gehl, Christopher Alexander et Kevin Lynch. Le chapitre 5 a montré que certaines règles de bien-être, confort et perception développées par ces auteurs restent d'une déconcertante actualité, bien que la plupart d'entre elles aient été écrites il y a 50 ans. Mais ce chapitre a également démontré que d'autres de leurs concepts se voient dépassés par les situations de précarité qui caractérisent ces espaces et qui impactent toute relation aux lieux, à la ville et à autrui.
2. Les récits et usages du quartier français de Cuvinot ont montré, au chapitre 5.1, que l'échelle restreinte des rues, bâtiments et espaces publics (Figure 284) restent des facteurs conditionnant positivement la vie de quartier tel que décrit par Jan Gehl. L'intimité des espaces publics fait sens. Dans le quartier belge d'Épinlieu, l'échelle quartier, induite par les dimensions maîtrisables et une certaine indépendance de la ville, produit des effets d'unité imaginées par Alexander. Cette unité est néanmoins ébranlée par un sentiment d'insécurité, l'âge ou les difficultés d'accès qui finissent par réduire le sentiment d'appartenance à une rue, sa rue, voire son logement (Figure 285). L'impact positif de l'échelle se heurte à des situations qui échappent aux questions spatiales.

Image ci-contre : @projet RHS

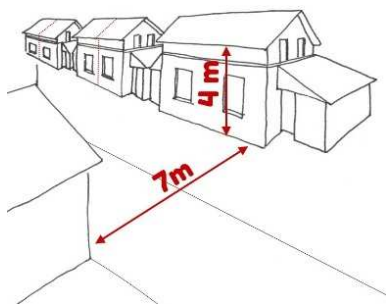


Figure 284. Gabarits d'une rue à Cuvinot. @Larissa Romariz Peixoto

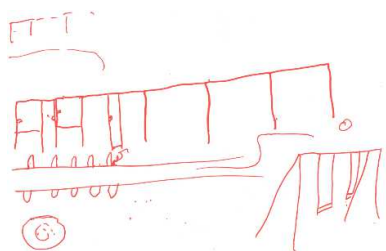


Figure 285. Carte mentale du quartier réalisée par un retraité de 66 ans, qui identifie sa rue comme l'étendue de ce qu'est pour lui son quartier. On y voit la rue avec les parcelles et maisons en haut, en bas à droite, la balançoire de la plaine de jeu proche. @projet RHS (Larissa Romariz Peixoto et Maxime Berger)

3. L'analyse du quartier belge de l'Île aux Oiseaux a démontré, au chapitre 5.2, que le maillage des réseaux et la reconnexion des quartiers à la ville ont amélioré sa visibilité et sa lisibilité, tel que prétendu par Kevin Lynch et que les rues jouent un rôle de support des usages sociaux, tel que précisé par Gehl et Alexander. Ces connexions amoindrissent l'emprise du capital économique et social sur les possibilités d'intégration des populations déshéritées. Néanmoins, en connectant le quartier à la ville, le lieu identitaire, autonome et vivant que représentait le cœur du quartier disparaît (au centre des anciennes tours représentées dans la maquette de la Figure 286) et, avec lui, les structures sociales de contrôle et d'entraide (« On était chez nous là-bas ! » « Les mamans regardaient depuis leur fenêtre ce qui s'y passait ») (Figure 286). Si la convivialité générée par un espace public avec des limites animées et régulées suggérée par Gehl (chapitre 4.4) se vérifie, le quartier contredit tout aussi tôt sa théorie selon laquelle l'échelle des bâtiments exerce une influence sur cette convivialité. L'espace regretté par les habitants est, en effet, un carrefour asphalté entouré d'immeubles insalubres présentant en moyenne 13 étages.



Figure 286. Maquette réalisée en 2003 par une habitante, représentant l'ancienne configuration des immeubles autour de l'espace central regretté par les résidents de l'Île aux Oiseaux. @Larissa Romariz Peixoto

4. Toujours à l'Île aux Oiseaux, la portée politique du quartier imaginée par Alexander est tout autre. Dans ce quartier, l'organisation politique ne vise pas l'auto-conception ou une représentativité du quartier à l'extérieur, mais s'appuie sur l'espace pour gérer les situations de manque, les conflits et la préservation de la dignité (chapitre 5.2).

5. L'analyse de Dutemple a révélé, au chapitre 5.3, que les limites peuvent participer à la création « politique » du quartier, comme le prétendait Christopher Alexander. Mais à Épinlieu (5.2), les limites franches avec l'environnement immédiat induisent une distance avec la ville qui contribue au sentiment d'abandon et d'injustice de la part des résidents. Ce sentiment est aggravé par la nonchalance ressentie de la part du gestionnaire du parc de logement social quand, après démolition de bâtiments insalubres dans le quartier, les décombres restent sur place pendant deux ans, impactant de manière flagrante le cadre de vie des habitants.
6. Paradoxalement, l'isolement d'Épinlieu induit un fonctionnement relativement autonome qui autorise une utilisation libre, par les enfants, de voiries fermées clandestinement à la circulation automobile. Alors, le détournement des codes s'opère (de Certeau 1980), un usage alternatif et propre prend le dessus et des espaces complètement inexploités par l'échelle (Gehl) ou par la persistance des formes (Alexander) deviennent des lieux où, via l'investissement dans un projet collectif, l'attachement à l'espace se développe (Figure 287).
7. Le regard des enfants d'Épinlieu a par ailleurs montré que l'amusement et la spontanéité sont des puissants moteurs pour l'attachement. C'est via leurs mots que les qualités des sentiers amusants du quartier se sont constitués en identité valorisable auprès de l'extérieur (chapitre 5.2).
8. Les espaces appréciés par les habitants de Dutemple montrent aussi qu'une grande partie des activités informelles qui animent le quartier se déroulent sur ses *limites souples* : le parvis de l'école, les jardins de devant de porte, la ferme urbaine (chapitre 5.3). La visibilité mesurée des espaces mi-publics, mi-privés est rassurante et confirme les propos de Jan Gehl comme quoi « si l'on adoucit le passage entre la sphère privée et l'espace public en aménageant des zones de transition semi-privées ou semi-publiques, la probabilité que des échanges se produisent entre ces zones augmente, procurant par le fait même aux résidents la possibilité de réguler leurs contacts interpersonnels tout en protégeant leur vie privée » (Gehl 2012, p. 115). Mais la rencontre est tributaire d'autres aspects tels que le sentiment d'illégitimité à fréquenter les espaces publics quels qu'ils soient, comme le démontrent les récits de ces mêmes habitants.



Figure 287. Aménagement citoyen du lieu dit "la goutte". @projetRHS



Figure 288. Occupation d'espaces intermédiaires à Dutemple. @projetRHS
(Larissa Romariz Peixoto)

En somme, **mon travail de recherche a démontré que les situations de dépossession matérielle, économique et symbolique brouillent le rapport à l'espace et les règles de spatialité**, tout comme pour Bourdieu, le rapport de domination sociale brouille la traduction de l'espace social dans l'espace physique (Bourdieu 1993, p. 251).

Bien qu'ils s'inscrivent dans un courant humaniste de l'urbanisme (proche des usages pour Alexander – point 4.5, à hauteur du regard pour Gehl – point 4.4, mettant l'imaginaire de l'utilisateur au centre de la conception pour Lynch – point 4.6), les approches de ces trois auteurs restent extérieures et assez éloignées des contraintes de la vie des quartiers observés. L'écart entre ces théories et les terrains du Hainaut transfrontalier est expliqué, en partie, par les contextes de recherche et les objectifs poursuivis par les uns et les autres, qui restent assez différents entre eux. Ainsi,

- L'objectif des dispositifs que Gehl met en place est précisément l'animation et la vie des villes. Ce n'est donc pas directement le capital social, économique ou culturel qui est au centre de ses préoccupations. Ses terrains de recherche sont d'ailleurs majoritairement des quartiers « moyens » de villes comme Melbourne, New York ou Copenhague (voir chapitre 6.1).
- Alexander accorde une attention plus importante à ce capital dans la mesure où il s'intéresse aux formes qui résistent au temps et aux usages. Ses terrains d'investigation sont plus diversifiés culturellement : il travaillera aussi bien aux États-Unis qu'en Colombie, mais globalement, ses terrains de recherche restent privilégiés d'un point de vue économique. Ce travail international ne l'empêchera pas de développer des théories, assez surprenantes pour un anthropologue, autour de valeurs qui seraient universelles et communes, idée questionnée au chapitre 6.1.
- Lynch observe la ville sous l'angle de son image. Il ne prend que très peu en compte la complexité des réalités économiques, sociales et identitaires vécues par ses habitants. Cette démarche extérieure est d'ailleurs revendiquée par l'auteur puisqu'il explique qu'il est difficile pour un acteur familiarisé avec la ville, d'en comprendre la complexité (Lynch 1960, p. 76). Ce faisant, Lynch substitue la vision du connaisseur habitant à celle de la personne extérieure, peut-être plus synthétique et cohérente, mais également plus simpliste. Ses terrains sont Boston, Jersey City et Los Angeles. La méthode de lecture de la ville proposée par Lynch, bien qu'aisée dans son application (l'une des clés de

son succès), est construite avec le regard d'un automobiliste, ce qui réduit les champs de compréhension pour des espaces tels que les quartiers populaires (chapitre 6.1).

Toutes les méthodes, de Lynch à Gehl en passant par Alexander, induisent (depuis Jacobs) la détermination d'un *bon urbanisme* ou d'une *bonne forme*. Elles ont tendance à renier les formes existantes de la ville telle qu'elle est et cherchent sa composition selon des règles parfois souples, parfois rigides, mais toujours régies par un regard d'expert.

C'est que ces théories ainsi que leurs auteurs s'inscrivent dans le paradigme de la *construction* de la ville plutôt que dans celui du XXI^e siècle, qui implique davantage la *réparation* de celle-ci.

Sur les terrains étudiés, ce sont les cadres sociaux et les situations de manque qui prennent le dessus sur la forme et impactent les dynamiques d'usage. Les exemples d'Épinlieu, Cuvinot, Dutemple, Rieu, Île aux Oiseaux et Nouveau Monde ont démontré que, contrairement aux théories supra citées, les usages et pratiques sociales s'affranchissent des règles formelles et sont davantage liés à une certaine culture locale, se rapprochant des constats faits par Margaret Crawford dans ses analyses d'occupations spontanées d'espaces incongrus nord-américains (chapitre 4.7).

Cette architecte américaine et ses collègues vont prêter attention à un urbanisme du présent, aux formes existantes telles qu'elles sont et aux appropriations qu'elles suscitent. La critique adressée aux urbanistes modernes par Kaliski, coauteur avec cette dernière de l'ouvrage sur le *everyday urbanism*, est d'autant plus valable pour Lynch, Gehl et Alexander : à force d'exclure des espaces qui sont l'objet d'un attachement et de rituels spécifiques, leurs théories deviennent paradoxalement non inclusives (Kaliski 2008, p. 94). Le *everyday urbanism* tente de s'extraire de cette dérive mais, nous avons vu au chapitre 7.1, que ce courant constitue, in fine, plutôt une méthode d'observation des usages que de conception de la ville.

Un certain projet populaire

Plus fondamentalement, les six quartiers observés révèlent que les occasions de transformation physique représentent des moments clés dans la vie du quartier, moments où les violences déjà présentes sont, soit exacerbées, soit atténuées. C'est souvent le premier cas de figure qui domine, et aux microtraumatismes quotidiens (Jamouille, Lahaye 2014) viennent s'ajouter d'autres violences plus ou moins visibles.

C'est que, au regard de ce qui précède, malgré la multiplication des processus participatifs et l'injonction actuelle à participer, la conception urbaine semble toujours imprégnée de la vision extérieure aux quartiers, à l'image des théories des architectes analysées précédemment. La technicité finit par primer, et le récit de l'usager, quand il est pris en compte, est considéré comme relatant une vision partielle, individuelle et non comme exprimant une réalité collective qui mérite d'être observée.

Que faire pour qu'il en soit autrement ? Comment passer d'un projet qui exacerbe potentiellement les violences à un projet qui ménage ces lieux de vie et de travail et qui respecte la trajectoire du quartier et de ses habitants ? Quels pourraient être les ingrédients de ce projet populaire ?

Loin de proposer une recette ou un guide pratique pour le projet urbain dans les quartiers populaires, la thèse invite néanmoins les professionnels et responsables de la ville à se prémunir d'une vision du quartier populaire en tant que problème à résoudre. Elle leur suggère de se débarrasser des dogmes de la pratique professionnelle pour manier avec prudence les outils censés améliorer la vie des personnes.

Parmi les projets de transformation analysés dans cette thèse au travers du regard habitant, revenons un instant sur celui de l'Île aux Oiseaux (expliqué au chapitre 5.2)

Figure 289. 1275 personnages fabriqués par les 1275 habitants de Dutemple. @projet ACSRV, image Larissa Romariz Peixoto



En agissant principalement sur l'échelle, les réseaux et les limites, éléments conceptuels traditionnels, la rénovation du quartier a ignoré ce qui aurait fait le cœur d'un projet ancré sur la parole des habitants. La maison de quartier, appui social incontournable, source de sécurité et lieu des solidarités (« quand j'ouvre ma fenêtre, je vois qu'il y a de la lumière à la maison de quartier, je me sens en sécurité ! »²¹⁹), la Donnerie (initiative citoyenne de mise à disposition de vêtements et objets) qui fonctionne comme une porte d'entrée du quartier et lien important avec d'autres parties de la ville, mais aussi le club de boxe, lieu de mixité sociale, par lequel bon nombre d'enfants du quartier et d'ailleurs sont passés, se retrouvent invisibilisés. Ils sont « cachés » à l'étage d'un bâtiment difficile d'accès et peu soigné (Figure 290). La place au cœur de laquelle toutes les activités se déroulaient a disparu, remplacée par la crèche et des alignements de voiture (Figure 291). Dix ans après la fin des travaux qui ont pourtant amélioré les conditions matérielles de vie des habitants, les structures sociales peinent encore à se reconstruire. Si la maison de quartier a pu préserver un public d'habitueés, les nouveaux venus s'y font désormais plutôt rares. Le parc contigu est une plus-value mais, fonctionnant comme un lieu de passage et non comme un lieu propice à un usage de longue durée (Gehl 2012), il n'a pas repris la fonction sociale de l'ancien lieu intime disparu.



Figure 290. Bâtiment accueillant la Maison de quartier et le club de boxe de l'île aux oiseaux. @projetRHS (Larissa Romariz Peixoto)



Figure 291. La crèche et le parking remplacent l'ancienne place de l'île aux Oiseaux. @Larissa Romariz Peixoto

²¹⁹ Habitante de 55 ans participant à l'atelier image du 12.02.2020

Les enquêtes de terrain montrent que **seule la parole de l'habitant peut conduire à l'élaboration d'un projet qui respecte ce qui fait sens pour lui** et qui, dans la plupart des cas, se révèle être ce qui crée du lien (voir chapitre 5.2).

Cette parole est comprise dans une démarche qui dépasse les disciplines.

Un projet populaire ainsi construit n'est pas un moment unique de concertation citoyenne. Il représente un processus inscrit dans un temps long et, par conséquent, dynamique et profondément ancré dans la réalité de ses habitants.

Le terrain fait **apparaître deux conditions essentielles à la mise en œuvre du projet populaire** : d'une part, la **compréhension des tensions** qui expliquent les paradoxes observés et qui influencent le rapport des habitants à l'espace. D'autre part, **l'identification et la valorisation de ressources issues de ces tensions** et participant à l'épanouissement social et urbain des lieux.

Des tensions et des ressources

Les travaux de thèse ont permis de caractériser trois tensions qui traversent la vie de quartier.

Tout d'abord, celle entre **objet social et objet spatial** (chapitre 71), ou entre l'espace physique du quartier et les usages et sens qui lui sont accordés.

Cette tension, centrale pour les champs de l'urbain, est illustrée notamment par l'importance accordée par les habitants de Dutemple à un repère socio-spatial majeur à leurs yeux : l'arrêt de tram qui connecte, depuis 2017, le quartier à Valenciennes. Ce lieu n'est pas « inoubliable » au sens formel de Lynch (4.6), mais a un poids symbolique tel, qu'il est considéré comme central pour les habitants. En effet, tous les commentaires concordent vers le message suivant : « Nous ne sommes plus les oubliés de la ville de Valenciennes ». Ce constat est fait, alors même que, dans le quartier, se dresse un imposant chevalement en béton classé au patrimoine mondial de l'Unesco, peu évoqué par les habitants.



Figure 292. Arrêt de tram, un repère pour les habitants de Dutemple. @Larissa Romariz Peixoto

Nos recherches montrent que **ce qui « fait patrimoine » aux yeux des habitants** (une voirie où l'on s'installe pour discuter avec les voisins, comme les devants de porte de Dutemple, un espace particulièrement anodin sur le plan architectural mais accueillant les fêtes de quartier, comme à Nouveau Monde – chapitre 6.1), **se détache de toute forme architecturale esthétisante ou dominante. Ce patrimoine spatial est intimement lié à l'usage et au sens social accordés par ses occupants.**

La deuxième tension, expliquée au chapitre 6.2, **celle entre des identités locales multiples et le regard stigmatisant porté par l'extérieur**, est plus insidieuse. Elle induit une négociation permanente psychologique, sociale et physique de la part des résidents avec le stigmaté (Plumauzille, Rossigneux-Méheust 2014). Le discrédit est lié tant au groupe de personnes habitant dans le quartier stigmatisé qu'à l'espace physique lui-même. Les quartiers populaires du Hainaut franco-belge ont montré que le concept sociologique du stigmaté (Goffman 1963) (point 6.2) se traduit spatialement de façon brutale : s'agissant, au regard des autres, d'espaces disqualifiés, ces derniers sont traités comme tels dans bon nombre de situations. C'est ainsi que les lieux de démolition d'anciens immeubles deviennent, à Épinlieu, un dépotoir pour les détritres de personnes extérieures (point 6.1) ; que les traces physiques d'une histoire partagée au Nouveau Monde disparaissent, remplacées par des commerces indifférenciés (point 6.2).

Enfin, la troisième tension, développée au chapitre 6.3, **entre le quartier cage, dévalorisant et invalidant, et le quartier cocon, protecteur et porteur**, est intimement liée aux deux autres. Des sociologues comme Loïc Wacquant expliquent que, dans certains quartiers ghettoisés des États-Unis, la construction sociale est de l'ordre de la relégation synonyme d'échec, stigmatisation résidentielle, sentiment d'infériorité et d'indignité collective (Kokoreff 2009; Wacquant 2005). Étonnamment, malgré le contexte de recherche singulièrement différent (voir chapitre 6.3), les discours entendus dans le Hainaut transfrontalier vont dans un sens similaire. Parallèlement, des cercles d'appartenance basés sur les liens familiaux, la proximité géographique, les origines nationales, la religion et de communes conditions d'existence (Collectif Rosa Bonheur 2019, p. 153) fondent un sentiment d'appartenance, socle de solidarités locales et multiples associées au quartier cocon.

Le chapitre 6 a montré que le concept social du quartier cage, développé par Wacquant et Lapeyronie (Lapeyronie, Courtois 2008) se matérialise par l'omniprésence de frontières physiques ou invisibles qui continuent d'éloigner les habitants des quartiers populaires de la ville. Ces frontières peuvent constituer à la fois une rupture physique, telle que l'autoroute séparant Dutemple de la continuité bâtie de Valenciennes (voir carte mentale en Figure 293), ou une expression architecturale différente signalant la présence de propriétaires ou de locataires des logements. Mais elles peuvent également représenter la barrière impalpable entre les habitués « favorisés » d'une maison de quartier et les autres personnes davantage isolées dans la hiérarchie sociale interne au quartier.



Figure 293. Carte mentale individuelle d'une femme travaillant à Dutemple. @Projet RHS (Larissa Romariz Peixoto)

Chacune de ces tensions est intimement liée aux situations de manque, au sentiment d'injustice, au déclasserement social et symbolique décrit par Bourdieu (Bourdieu 1993) (point 6.2). Mais chacune d'entre elles fait aussi émerger des ressources résiduelles, parfois subtiles, toujours ancrées, comme des formes de résistance à la domination.

Si la compréhension, par les acteurs de la ville, des tensions qui traversent les quartiers populaires semble s'imposer comme la première condition pour le projet populaire et une étape préalable à toute intervention responsable, inclusive et durable, l'identification, puis la valorisation des ressources qui en ressortent est la deuxième condition pour que ce projet voie le jour.

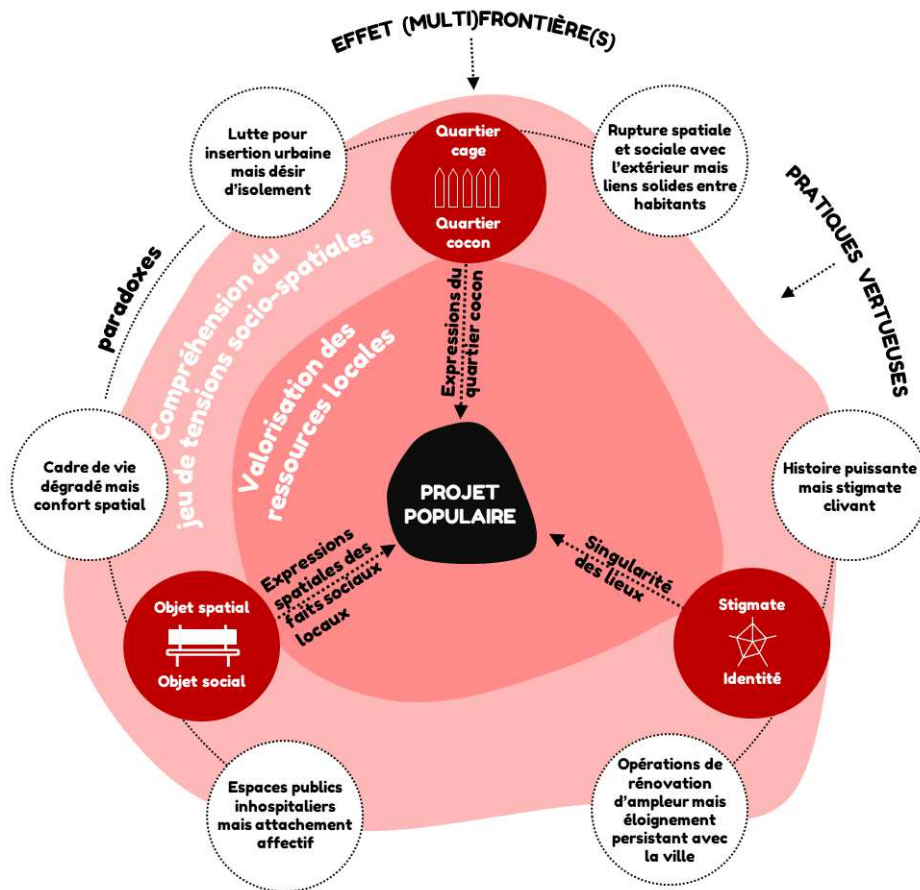


Figure 294. Le système qui ressort du terrain permet d'expliquer les paradoxes socio-spatiaux observés et d'identifier les conditions pour le projet populaire. @Larissa Romariz Peixoto

Ces matériaux relèvent à la fois de pratiques vertueuses des habitants, de l'héritage de formes urbanistiques du passé, de manières spécifiques de répondre à des besoins locaux ou encore de l'ingéniosité et de la créativité propres aux personnes et groupes en place.

L'immersion dans les six quartiers a permis d'identifier trois catégories non hermétiques et nullement exclusives de ressources :

- Tout d'abord les **expressions spatiales des faits sociaux**, qui permettent de dépasser la tension entre l'objet spatial et l'objet social

C'est le cas d'appropriations spécifiques qui déjouent l'inadaptation des espaces aux usages quotidiens du quartier. Pour changer l'image terne de leur lieu de vie stigmatisé, un groupe d'enfants et d'adultes d'Épinlieu a décoré les poteaux inesthétiques en béton longeant ses rues ; afin de créer un espace d'expression et jeu, ils enfreignent les règles et ferment les rues du quartier (Figure 295). C'est via un sentier non éclairé, non aménagé que les familles de Rieu accèdent à l'école maternelle en organisant un ramassage scolaire afin de garantir leur sécurité (chapitre 3.1).



Figure 295. Jeux d'enfants à Épinlieu sur une voie de circulation macadamisée. @Projet RHS (Laura Rectem)



Figure 296. Atelier de construction en bois à Cuvinot. @projetRHS

Au-delà des manifestations spatiales, souvent timides voire anodines, ce sont les attitudes des habitants et le sens révélé par ces interventions citoyennes qui constituent les vrais matériaux du projet populaire. Ces détournements peuvent ainsi dévoiler non seulement les lieux d’ancrage du quartier mais aussi des compétences spécifiques et mobilisables de ses habitants. Un projet urbanistique d’un nouvel ordre à Cuvinot, par exemple, s’associerait aux compétences sociales et artisanes du groupe de femmes et d’hommes qui animent, dans un esprit de solidarité, des ateliers de recyclage de palettes en vue de créer du mobilier et répondre ainsi à des besoins locaux (Figure 296).

- Les **expressions du quartier cocon** contribuent à dépasser les effets du quartier cage.

Si le lien habitant-quartier peut relever de la suraffiliation territoriale (Kokoreff 2003), certaines de ses manifestations témoignent d’un attachement protecteur et porteur. Ainsi, le travail informel peu reconnu au-delà des frontières du quartier, mais offrant une reconnaissance interne, constitue à la fois une source de confiance en soi indispensable à la vie sociale et un potentiel local de mobilisation.

Ces expressions immatérielles sont tout aussi essentielles pour le projet populaire que les éléments physiques. À Dutemple, sans ces femmes qui, au travers de leur chaîne Youtube, s’attachent à préserver l’esprit de quartier, un projet populaire aurait-il du sens ?

- Enfin, la **singularité des lieux**, qui permet de dépasser les frontières et le stigmatisme.

Thierry Paquot fait appel à la notion de *topophilie* en tant que « lien affectif entre les gens et le lieu, l’environnement » selon la définition de Yi-Fu Tuan (cité dans Paquot 2021). Ce lien expliquerait l’attention portée par les habitants des quartiers étudiés à des lieux inhospitaliers, incompréhensibles aux yeux d’extérieurs. À la *topophilie*, résolument individuelle, peuvent s’associer d’autres phénomènes liés à des souvenirs collectifs spécifiques, à une histoire commune, à des liens sociaux fondamentaux. Dans ces quartiers, ils peuvent être vitaux et si valorisés, force de projet.

De la Donnerie de l’Île aux Oiseaux à la ferme urbaine de Dutemple, les particularités des quartiers fonctionnent comme de puissants moteurs identitaires et portes d’entrée du quartier.

Valoriser ces ressources reviendrait à respecter le quotidien et la capacité des habitants à faire avec *ce qui est déjà là*, l'essence même d'un projet populaire ancré dans son temps.

Et le rôle de l'urbaniste dans ce système ?

Il écoute, révèle, donne confiance, articule, valorise avec les habitants et des professionnels d'autres disciplines les actions, les attitudes, les comportements, les intentions plutôt que simplement les formes, les réseaux, les échelles et les objets.

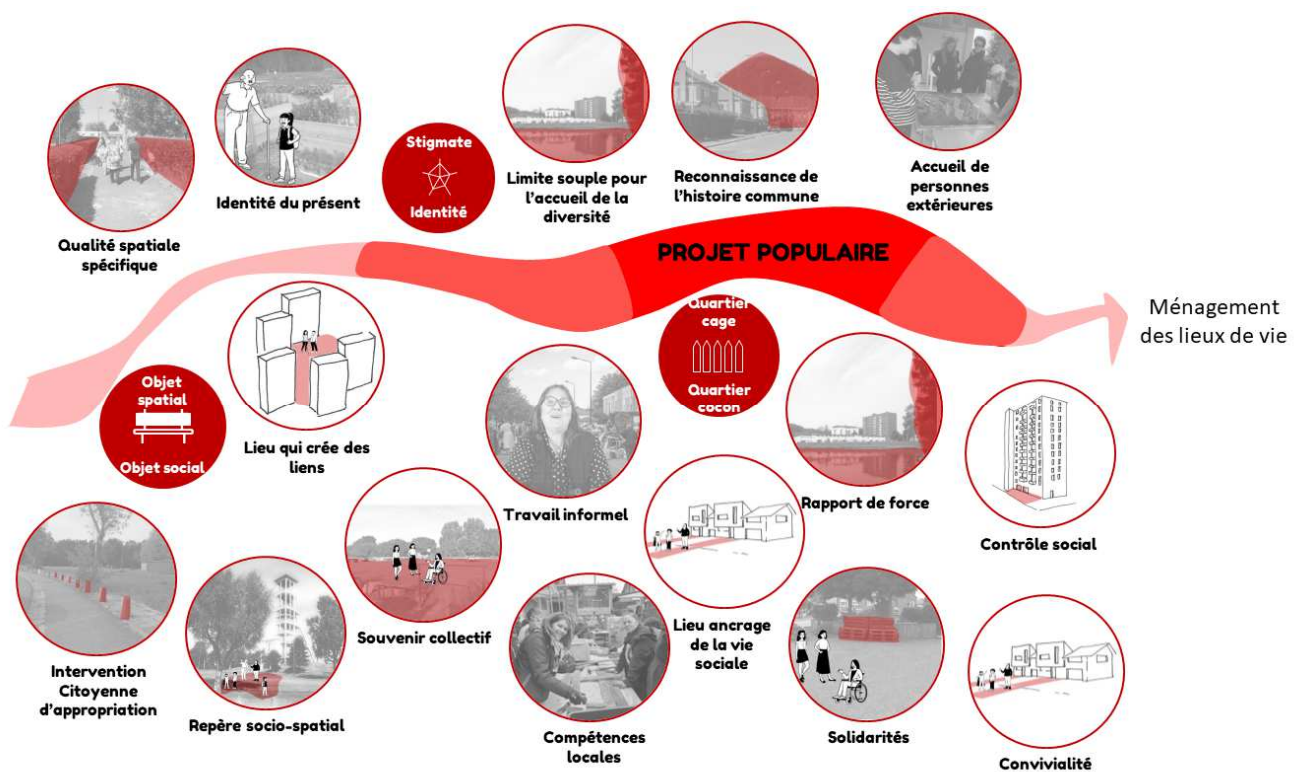


Figure 297. Les tensions et ressources qui constituent le projet populaire dans les quartiers investigués. @Larissa Romariz Peixoto

LES LIMITES DE LA RECHERCHE

Évidemment, la présente recherche présente des limites. Certaines, méthodologiques, ont déjà été abordées dans la présentation de celle-ci, au point 1.3 du premier chapitre. Il convient, en fin de parcours, d'en relever d'autres :

Les biais de représentativité et d'autres tensions cachées

Le travail ethnographique n'est jamais exhaustif. En l'occurrence, les personnes rencontrées sont essentiellement celles fréquentant les centres sociaux et maisons de quartier, structures à l'origine de cercles d'appartenance spécifiques. S'y retrouvent habituellement des femmes, des adultes éloignés de l'emploi, des retraités et des enfants en demande d'appui scolaire et d'activités récréatives. Une des dérives de ce système d'appartenance est la stigmatisation de « ceux qui ne viennent jamais, qui ne participent à rien », comme évoqué dans le chapitre 6.3. Les techniques employées afin d'élargir l'échantillon des personnes rencontrées (expliquées au point 1.5) ont permis une certaine ouverture de ce cercle, mais ne m'ont pas aidée, par exemple, à accéder à un public d'adolescents et jeunes adultes. Ainsi, les tensions liées au monde de l'école, de la recherche d'emploi et de l'emprise de la drogue n'ont pas été explorées. Ces tensions mériteraient un travail de recherche spécifique.

L'influence de l'économie informelle ou illicite sur le rapport à l'espace

L'impact social du travail informel bénévole a été discuté notamment via l'exemple des femmes de Dutemple (création de la chaîne Youtube pour garder les liens pendant la pandémie de COVID 19, investissement incontournable dans les activités du centre social). Ce travail représente indiscutablement une ressource pour la mise en place d'un projet d'avenir du quartier tel qu'évoqué au chapitre 7. Mais le bénévolat n'est pas la seule modalité de travail informel présente. Les échanges rémunérés impactent durablement tant les relations sociales que spatiales de ces lieux.

Le collectif de chercheurs Rosa Bonheur explique que, contrairement aux images véhiculées, les gens dont on dit *qu'ils ne font rien*, développent des activités diverses considérées comme *de subsistance* par les auteurs. Ces activités ont une emprise sur l'espace physique et social des

quartiers, à l'image des mécaniciens de Roubaix qui occupent les trottoirs, les arrière-cours, les garages des domiciles, non sans le consentement des voisins. Outre l'emprise sur l'espace physique, celle sur l'espace social se lit dans la mesure où la présence de ces travailleurs jouent un rôle de contrôle social local (Collectif Rosa Bonheur 2019).

Dans l'un des quartiers RHS, une activité informelle conséquente se déroule dans les souterrains du complexe résidentiel : les garages sont informellement sous-loués pour la réparation de voitures. Le consentement est général, mais n'exclut par un rapport de force entre voisins, voire des conflits, plus ou moins maîtrisés par les travailleurs sociaux.

La dimension économique du travail informel, ses effets sur la spatialité et son potentiel transformateur du territoire mériteraient des investigations supplémentaires.

Les activités illicites sont davantage invisibles. J'ai été confrontée pendant ces années à des récits plus ou moins voilés sur ces activités.

« il y a des trucs bizarres qui se passent derrière ce bloc. Parfois on voit des camionnettes débarquer des gens qui ne sont pas du quartier et qui entrent dans les garages. »²²⁰

Ces discours, toujours dévoilés en dehors des murs des centres sociaux, m'ont incitée à aller plus loin sur ce sujet, tant leur influence sur la vie de quartier peut être importante. L'exemple des mamans tricoteuses de l'Île aux Oiseaux occupant le rez de leur immeuble afin d'éloigner les enfants des dealers de drogue, évoqué dans le chapitre 5.2, en est l'illustration. Mais l'amorce de ce sujet a rapidement fermé des canaux de communication que j'avais difficilement acquis. Cela m'a également envoyée vers d'autres champs disciplinaires et théoriques, dont l'exploitation n'était pas compatible avec les moyens de la thèse. Des recherches ultérieures pourraient utilement compléter ce volet.

La fertile mais difficile transdisciplinarité

Pour résumer de manière simple la place depuis laquelle j'ai affronté la thèse, je dirais que je suis une femme, une maman, brésilienne habitant en Belgique francophone, architecte urbaniste qui (au-delà de cette spécialité), mobilise la sociologie, l'anthropologie et les théories de ces disciplines pour expliquer le terrain observé et, enfin, faire projet. Outre

²²⁰ Propos d'un retraité connaissant très bien le quartier où il habite.

la particularité de ce regard qui a certainement orienté le sujet et l'approche, la transdisciplinarité tentée ici ne fut pas de tout repos. Les exigences propres à chaque domaine sollicité impliquent parfois une montée en généralité qui peut mener à une apparente superficialité des propos, quand ils sont perçus au travers des lunettes de l'expert de l'une ou l'autre discipline. Le risque supplémentaire est que l'approche selon une discipline n'annule l'autre. Par ailleurs, le positionnement en tant que praticienne impliquait en permanence la question : en quoi cela va-t-il servir le projet ? La posture opérationnelle, plus facilement assumée dans les disciplines architecturales et urbanistiques, l'est moins dans les autres disciplines. Les conséquences possibles de tous ces potentiels conflits sont des travaux qui oscillent entre des parties (ou démarches) réflexives et théoriques cherchant les explications des phénomènes observés et des parties (ou démarches) plutôt opérationnelles. Cette hésitation entre thèse théorique ou thèse opérationnelle est peut-être une des limites de la présente recherche, mais également une opportunité. Les difficultés liées à la transdisciplinarité sont proportionnelles au nombre de portes qu'elle ouvre en matière de nouvelles recherches tant théoriques (portant en l'occurrence sur la question de l'influence du genre dans le rapport à l'espace, par exemple) qu'opérationnelles (orientées, par exemple, sur le choix de dispositifs d'écoute à déployer en vue de l'élaboration d'un projet populaire qui accompagnerait une rénovation urbaine programmée).

Les modes alternatifs de représentation graphique des quartiers

La thèse propose une lecture du quartier populaire au départ des paradoxes, tensions et ressources propres, qui peuvent se constituer en matière à un projet populaire. Cette vision assez alternative par rapport aux études traditionnelles morphologiques, fonctionnelles et historiques des quartiers alimentant les projets urbanistiques, mérite le développement de modes alternatifs de représentation graphique des quartiers. En effet, à la vision froide et éloignée des cartes classiques doit se substituer la vision d'un processus continu, de situations éphémères, de rapports humains. Fournir un rendu graphique compréhensible par tous et qui illustrent les dynamiques collectives et individuelles des quartiers reste un enjeu. La lecture au travers d'un circuit raconté par les habitants proposée dans les « cartes parcours » présentées dans le chapitre 5.3 en est certainement une amorce à développer.

Dans ces travaux, seuls les aspects sociaux de cette transition sont véritablement abordés. En effet, la cohésion sociale constitue, selon moi, le socle pour la prise en compte des autres dimensions dans une optique juste et inclusive de la transition. S'attaquer à la pauvreté est d'ailleurs le premier des 17 objectifs de développement durable identifiés par l'ONU²²¹. Mais cela ne suffit pas. D'autres aspects de la transition spécifiques aux quartiers populaires méritent d'autant plus investigation que les populations précaires sont les premières impactées par le bouleversement en cours des systèmes écologiques mondiaux (Emelianoff 2008). C'est le sens du projet que je prépare avec les travailleurs sociaux de certains quartiers du Hainaut (voir perspectives de la thèse ci-après).

²²¹ <https://www.un.org/sustainabledevelopment/fr/objectifs-de-developpement-durable/>

DES PERSPECTIVES ENTHOUSIAS- MANTES

La présente thèse ouvre la voie à d'autres recherches aussi riches qu'enthousiasmantes. Certaines sont déjà amorcées via des projets en construction avec des partenaires de terrain du Hainaut franco-belge et d'ailleurs. D'autres pourraient être menées par des équipes de chercheurs d'autres disciplines que la mienne.

En voici un aperçu.

Reterritorialiser via le quartier populaire

La reterritorialisation de nos sociétés est au cœur d'une série de démarches menées à travers l'Europe (notamment) qui visent le rapprochement entre les citoyens et leurs territoires. Cet objectif part du constat dressé par des auteurs tels que Manuel Castells ou Alberto Magnaghi qui considèrent que notre civilisation « instantanée », appuyée par les technologies et régie par des systèmes financiarisés de production, de consommation et de décisions globales, s'est progressivement débarrassée du territoire (Magnaghi 2014). Cette déconnexion engendrerait une cascade de conséquences négatives, allant de la paupérisation à la rupture des relations (inter)culturelles.

La construction d'un projet local tel que pensé par l'école des territorialistes créée par Alberto Magnaghi, c'est à dire, projet qui valorise les identités et savoir-faire locaux (Magnaghi 2003), semble une voie possible dans la recherche de solutions pour une transition économique, sociale et environnementale. Selon cette pensée, cela passe par la valorisation du patrimoine territorial imaginé comme « l'ensemble des valeurs culturelles, environnementales, économiques, paysagères, que la communauté locale reconnaît à son territoire » (Garçon, Navarro 2014). Général et rassembleur (mais souvent interprété superficiellement), ce concept est le support théorique d'une véritable « vague localiste » de projets qui réfléchissent à la capacité des territoires à répondre localement aux besoins énergétiques ou nourriciers de leurs populations, en faisant souvent appel aux technologies de l'information et de la communication. Autorités politiques, responsables administratifs, urbanistes et économistes des plus volontaires, se mettent au diapason et adoptent la terminologie territoriale qui inclut des concepts tels que le développement endogène ou la valorisation de ressources locales.

Les récents appels à projets européens²²² ne sont qu'un reflet de cette vision à la fois métropolitaine et paradoxalement universalisante du « local », mais aussi « technologiste », étant donné que les solutions imaginées sont souvent accompagnées de systèmes de gestion de flux et de données à haut niveau technologique.

Le projet populaire tel que proposé par la thèse permettrait d'imaginer une approche alternative et inclusive de la reterritorialisation, élargissant la notion de ressources formatrices d'un projet local à celles propres au quartier populaire (la singularité des lieux, les expressions spatiales des faits sociaux et du quartier cocon – chapitre 7). Car la thèse a montré que le quartier populaire est un lieu où le rapprochement entre citoyens et territoire, bien que fait de tensions et de paradoxes, est effectif.

Reterritorialiser via le quartier populaire permettrait de concrétiser le concept de « mondialisation par le bas » défendu par Magnaghi et ce, au départ de territoires et de populations habituellement éloignées des débats sur la transition. L'autogouvernance locale basée sur les ressources du quartier en serait la base. Cette hypothèse placerait le quartier en tant que source d'inspiration pour son territoire élargi et guiderait de riches débats croisés dans les disciplines de l'urbanisme, de la sociologie et de l'économie.

L'autogouvernance des quartiers populaires

Nous savons que la complexité des défis à relever aujourd'hui « exige une approche de gouvernance à plusieurs niveaux, qui répartit les compétences et les pouvoirs de décision (...) et qui intègre toutes les parties prenantes en tant que partenaires » (Schinkel, Jain, Schröder 2014).

L'approche du projet populaire ici proposée considère les populations du quartier non pas comme des personnes à consulter dans un processus de projet urbain, mais comme des partenaires à part entière, capables de concevoir et de gérer des espaces collectifs dans le quartier.

Mais « les communautés locales et leurs organisations ne sont pas encore pleinement reconnues comme des acteurs qui façonnent leur propre cadre de vie et qui contribuent au développement urbain dans

²²² Le niveau de TRL attendu dans les appels à projets européens implique un haut niveau technologique et une commercialisation immédiate des produits des recherches... Cela est-il réaliste au regard des savoir-faire locaux ?

son ensemble » (Schinkel, Jain, Schröder 2014). Les défis sont encore immenses pour y parvenir.

Certains aspects des théories d'Alexander discutées dans la thèse fournissent des pistes pour y arriver. En effet, si ces conceptions de l'auteur semblent s'éloigner fortement des réalités de précarité vécues dans le Hainaut transfrontalier, la dimension de *subsidiarité* qui accompagne le système d'emboîtement de ses *patterns* expliqué au chapitre 4.5 mérite attention.

Selon ce principe, les décisions sur les formes architecturales et urbaines reviennent au groupe d'acteurs directement impacté par les décisions prises (voir chapitre 5.1). Appliqué à l'échelle du quartier, le principe de subsidiarité impliquerait une certaine autonomie du groupe d'habitants en matière d'agencement des logements et d'aménagement d'espaces collectifs. Dans son système, Alexander va encore plus loin. Il suggère un modèle organisationnel selon lequel les personnes sont propriétaires non seulement de leur maison, mais aussi d'une partie de l'espace commun (voir chapitre 5.1). Si ce modèle n'est pas transposable au logement social, il reste inspirant dans la mesure où une telle configuration donne la responsabilité et la liberté aux résidents de créer et d'entretenir l'espace à leur guise. Ils doivent, pour cela, mener un débat démocratique et, par conséquent, participer à la vie en société. Son modèle exploite ainsi l'espace pour régir la structure organisationnelle du quartier. Cette autonomie des habitants est d'ailleurs accompagnée d'une organisation politique suffisamment forte pour « faire pression auprès des élus locaux et faire ainsi perdurer la diversité dans la ville »: *“small human groups which create the energy and character which can bring (...) the mosaic of subcultures to life”* (Alexander, Ishikawa, Silverstein 1977, p. 70).

Sa théorie trouverait écho dans celle de Ledrut pour qui, pour que la ville « fonctionne », les parties devraient pouvoir compter sur des intermédiaires qui les représentent dans un dialogue avec le pouvoir. Il lie donc le sentiment d'appartenance territoriale aux liens sociaux de voisinage, lesquels échapperaient au délitement des relations sociales, mais aussi au pouvoir. Au sens de Ledrut, pour qu'un quartier devienne une collectivité qui compte sur la forme et la vie de la ville, il devrait y (co)exister pouvoir et responsabilités sociales.

Les systèmes imaginés par l'un ou l'autre datent d'il y a 50 ans et peuvent paraître extrêmes. Pourtant, ils questionnent le potentiel des ressources identifiées sur le terrain et discutées dans la thèse. Ils interrogent en

particulier la capacité d'une gouvernance autonome locale qui permettrait une réappropriation de ces ressources par les habitants eux-mêmes, légitimés par les concepteurs et responsables de la ville en général.

Cette autonomisation se heurterait néanmoins à un frein de taille : le poids économique et symbolique du bailleur social. En effet, le pouvoir des bailleurs en situation de domination et de monopole (au moins dans les systèmes belges) leur autorise d'instaurer des modèles de gouvernance par moments violents. Dans les récits des habitants rencontrés, nombreux sont les exemples de cette gestion détachée (les matériaux de déconstruction des logements restés sur place, les déplacements démographiques intempestifs – chapitre 5.1). De même, dans la plupart des quartiers étudiés, le système de gestion des espaces collectifs est paternaliste et ne permet aucune autonomie ou manifestation d'appropriation par les habitants. Cela est vrai même pour certains jardins privés (Figure 299). Des systèmes de contre-pouvoirs basés sur l'autonomisation de groupes d'habitants dans la conception et la gestion d'espaces collectifs pourraient constituer un sujet fructueux de recherches futures.



Figure 299. Quelle autonomie des habitants dans un quartier où les espaces publics et privés sont entièrement maîtrisés par les bailleurs ? @Larissa Romariz Peixoto

L'influence du genre dans le projet populaire : quelle place pour la parole des femmes ?

Les enquêtes de terrain ont mis la lumière sur la place centrale des femmes dans l'organisation de la vie de quartier. Évincées d'autres niveaux de pouvoir, elles sont omniprésentes dans l'organisation des

tâches quotidiennes du logement, dans le travail bénévole au sein des centres sociaux, dans le portage de projets locaux. Elles ont été très présentes lors des différentes activités organisées dans le cadre de la recherche. Parmi les ressources identifiées dans les six quartiers, nombreuses sont celles liées à leurs activités. Leur énergie combative est puissante. De ce fait, il est assez consternant de remarquer que leur parole est invisibilisée lors qu'il s'agit de discuter de la transformation physique des quartiers. La disparition de l'espace central du quartier de l'Île aux Oiseaux, anciennement approprié par beaucoup de femmes, en est l'illustration. Dans les processus participatifs de rénovation urbaine dans les régions de Mons, du Centre et de Charleroi (Belgique) que j'ai accompagnés, cette organisation matricentrée des quartiers populaires n'était pas visible. Ce sont les hommes qui dominent les débats autour de la transformation des logements et espaces publics.

Quels sont les facteurs induisant cette invisibilisation ? Comment infléchir cette tendance pour que le projet populaire puisse réellement s'appuyer sur la force mobilisatrice des femmes et engendrer de vraies améliorations de leur cadre de vie ?

Des exemples récents d'initiatives envers les invisibles et en particulier, les femmes, ont montré qu'une pratique inclusive est non seulement bénéfique pour ce public spécifique, mais permet l'épanouissement d'autres parties de la population. Le travail d'Eva Kail et de Franziska Ullmann, respectivement experte en genre et urbaniste pour la ville de Vienne, autour de l'urbanisme dit féministe, en est un exemple²²³. En concevant un quartier où la parole des femmes est prioritaire et guide la conception de logements et d'espaces publics, c'est tout le quartier qui s'est vu bénéficier d'espaces de rencontre sécurisés, de sentiers éclairés, de davantage de vie dans l'espace public. « Une ville féministe est une ville où les obstacles – physiques et sociaux – sont éliminés, et où tous les corps sont accueillis et logés », nous dit Leslie Kern, cette géographe dirigeant des études du genre au Canada (Kern 2022). Car il s'agit, tout compte fait, d'une résistance à la domination quelle qu'elle soit.

Le projet populaire de transition écologique

Début 2023, lors d'un événement regroupant les centres sociaux de France à Paris, face à des représentants du GIEC²²⁴, la parole de l'une des

²²³ *Comment Vienne a conçu une ville pour les femmes* 2017, (Gourdon 2018).

²²⁴ Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat

habitantes des quartiers investigués dans la thèse a impressionné les participants²²⁵. Cette mère, la cinquantaine, d'une famille de mineurs, bénévole au sein du centre social, porteuse incroyable de projets variés allant de l'alimentation saine à la création d'un gîte, a pu expliquer avec ses mots comment elle s'est découvert un nouveau rôle. Elle était, à son grand étonnement, une actrice majeure de la transition écologique. Pour elle et ses voisins, leurs gestes quotidiens d'économie d'énergie, de mobilité douce, de réemploi de matériaux, de fabrication de produits artisanaux sans emballage n'étaient, dans les faits, qu'une question de survie économique.

Cette prise de parole dans un colloque interroge plusieurs enjeux liés aux quartiers populaires, dont certains ont déjà été évoqués ici : la confiance en soi acquise au travers d'une expérience de quartier, la signification et le rôle très différents de la transition selon les lieux de la ville, la transmission des savoirs : qui apprend quoi à qui ?

Depuis le début de l'année 2023, avec des partenaires de terrain (associations de centres sociaux et de maisons de quartier), je monte un nouveau projet qui met l'accent sur cet aspect du projet populaire, peu traité dans le présent document.

²²⁵ Carnet d'observations, notes du 1er mars 2023, rencontre avec les travailleurs sociaux de l'ACSRV.

BIBLIOGRAPHIE
TABLE DES
MATIERES

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et articles

ALBERTI, Leon Battista, 1485. *L'Art d'édifier*. 10.09.2004. Seuil. Sources du Savoir. ISBN 2-02-012164-6.

ALEXANDER, Christopher, 1971. *De la synthèse de la forme, essai*. Paris : Dunod. Aspects de l'urbanisme. ISBN 978-2-04-000432-3.

ALEXANDER, Christopher, 1979. *The Timeless Way of Building - Christopher Alexander*. New York : Oxford University Press. ISBN 13 978-0-19-502402-9.

ALEXANDER, Christopher, 2002. *The Nature of Order: An Essay on the Art of Building and the Nature of the Universe. Book 1: The phenomenon of life*. California, United States of America : Oxford University Press. ISBN 978-0-19-510639-8.

ALEXANDER, Christopher, 2004a. *The Nature of Order: An Essay on the Art of Building and the Nature of the Universe. Book 2: The Process of Creating Life*. California, United States of America : Oxford University Press. ISBN 978-0-9726529-2-6.

ALEXANDER, Christopher, 2004b. *The Nature of Order: An Essay on the Art of Building and the Nature of the Universe. Book 4: The Luminous Ground*. California, United States of America : Oxford University Press. ISBN 978-0-9726529-4-0.

ALEXANDER, Christopher, 2005. *The Nature of Order: An Essay on the Art of Building and the Nature of the Universe. Book 3: A Vision of a Living World*. California, United States of America : Oxford University Press. ISBN 978-0-9726529-3-3.

ALEXANDER, Christopher, ISHIKAWA, Sara et SILVERSTEIN, Murray, 1977. *A Pattern Language: Towns, Buildings, Construction*. New York : Oxford University Press. ISBN 978-0-19-501919-3.

AVENEL, Cyprien, 2016. La question des quartiers dits « sensibles » à l'épreuve du ghetto. *Débats sociologiques. Revue économique*. 2016. Vol. 67, n° 3, pp. 415-441. DOI 10.3917/reco.673.0415.

BANOS, Vincent, 2009. Repenser le couple « territoire-lieu », pour une géographie de la démocratie ? In : VANIER, Martin, DEBARBIEUX, Bernard et TURCO, Angelo (éd.), *Territoires, territorialité, territorialisation: controverses et perspectives*. Rennes : Edition des presses universitaires de Rennes. pp. 151-167. ISBN 978-2-7535-0764-7.

BOUDON, Philippe, 1969. *Pessac de Le Corbusier*. 1985. Paris : Éditions Dunod.

BOURDIEU, Pierre, 1983. Vous avez dit « populaire » ? *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. 1983. Vol. 46, n° 1, pp. 98-105. DOI 10.3406/arss.1983.2179.

BOURDIEU, Pierre, 1993. Effet de Lieu. In : *La misère du monde*. Paris : Points Seuil. pp. 249-262.

BRASSEUR, Martine, 2012. L'interaction du chercheur avec son terrain en recherche-action : deux cas d'accompagnement individuel des managers. *Recherches en Sciences de Gestion*. 2012. Vol. N° 89, n° 2, pp. 103-118.

BRUNET, Roger, FERRAS, Robert et THERY, Hervé, 2005. *Les mots de la géographie Dictionnaire critique*. La Documentation Française. Dynamiques du territoire. ISBN 2-11-005943-5.

CASTELLS, Manuel, 1999a. *Le pouvoir de l'identité. L'ère de l'information. Tome 2*. 1999. Paris : Fayard. Sciences humaines.

- CASTELLS, Manuel, 1999b. *La société en réseaux. L'ère de l'information. Tome 1*. Nouvelle édition. Paris : Fayard. ISBN 978-2-213-60845-7.
- CATELLIN, Sylvie, 2004. L'abduction: une pratique de la découverte scientifique et littéraire. *Hermès, La Revue*. 2004. Vol. n° 39, n° 2, pp. 179-185.
- CHASE, John, CRAWFORD, Margaret et KALISKI, John, 2008. *Everyday Urbanism*. Expanded edition 2008. New York : The Monacelli Press. ISBN 978-1-58093-201-1.
- CHOAY, Françoise, 1965. *L'Urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*. Paris : Editions du seuil. Points Essais. ISBN 2.02.005328.4.
- CLARK, Kenneth Bancroft, WILSON, William Julius et MYRDAL, Gunnar, 1965. *Dark Ghetto. Dilemmas of social Power*. New York.
- COLLECTIF ROSA BONHEUR, 2019. *La Ville vue d'en bas*. Paris : Editions Amsterdam. ISBN 978-2-35480-196-0.
- CONSOLI, Sylvie et HARRUS-RÉVIDI, Gisèle, 2012. Interview de Vincent de Gaulejac. La honte dans la peau. *Champ psy*. 2012. Vol. 62, n° 2, pp. 9-29. DOI 10.3917/cpsy.062.0009.
- COOPER-MARCUS, Clare, 1995. *House as a Mirror of self. Exploring the deeper meaning of home*. Berkeley : Conari Press.
- DAGNIES, Jeremy et DE BORMAN, Antoine, 2018. Linking cities, villes reliant. Replacer les liens au coeur du projet urbain. In : *Les villes reliant. Favoriser les liens pour humaniser les territoires urbains*. Louvain-la-Neuve : Presses Universitaires de Louvain. pp. 23-52. ISBN 978-2-87558-763-3.
- D'AURIA, Viviana et ROUX, Hannah le, 2017. Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter. *CLARA*. 2017. Vol. N° 4, n° 1, pp. 9-28.
- DAWES, Michael J. et OSTWALD, Michael J., 2017. Christopher Alexander's A Pattern Language : analysing, mapping and classifying the critical response. *City, Territory and Architecture*. décembre 2017. Vol. 4, n° 1, pp. 1-14. DOI 10.1186/s40410-017-0073-1.
- DE CERTEAU, Michel, 1980. *L'invention au quotidien. 1. Arts de faire*. 1990. Paris : Édition Gallimard.
- Définition de PARADOXE, CNRTL, s.d. *Ortolang. Outils et ressources pour un traitement optimisé de la langue* [en ligne]. Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL). [Consulté le 6 avril 2023]. Disponible à l'adresse : <https://www.cnrtl.fr/definition/paradoxe>
- Définition de POPULAIRE, CNRTL, s.d. *Ortolang. Outils et ressources pour un traitement optimisé de la langue* [en ligne]. Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL). [Consulté le 13 mars 2023]. Disponible à l'adresse : <https://www.cnrtl.fr/definition/populaire>
- DE GAULEJAC, Vincent, 1996. *Les sources de la honte*. 2008. Paris : Éditions Point. Essais. ISBN 978-2-7578-5023-7.
- DESTATTE, Philippe, 2015. Transitions et reconversions dans le Cœur du Hainaut depuis la Révolution industrielle (2). *PhD2050 (Philippe Destatte)* [en ligne]. 3 mai 2015. [Consulté le 30 novembre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://phd2050.org/2015/05/03/tri2/>
- DI MEO, Guy, 1998. *Géographie sociale et territoires*. Nathan. Paris : Théorisatio. Fac-géographie.
- DOUAY, Nicolas et PRÉVOT, Maryvonne, 2016. Circulation d'un modèle urbain « alternatif » ? *EchoGéo*. 30 juin 2016. N° 36. DOI 10.4000/echogeo.14617.

DUBAR, Claude, [sans date]. ERVING GOFFMAN. *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. [Consulté le 7 décembre 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/erving-goffman/>

DUJARDIN, France, JAMOULLE, Pascale et SANDRON, Lolita, 2017. La pair-aidance dans les domaines de la santé mentale et de la précarité en Belgique francophone. Apport, enjeux et formation. *l'Observatoire*. 2017. N° 92, pp. 5-9.

EMELIANOFF, Cyria, 2008. La problématique des inégalités écologiques, un nouveau paysage conceptuel. *Écologie & politique*. 2008. Vol. 35, n° 1, pp. 19-31. DOI 10.3917/ecopo.035.0019.

Encyclopédie Universalis, 2022. *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. [Consulté le 5 octobre 2022]. Disponible à l'adresse : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/encyclopedie/>

ERNAUX, Annie, 1997. *La honte*. Gallimard. Folio. ISBN 978-2-07-040715-6.

FAVRET-SAADA, Jeanne, 1985. *Les mots, la mort, les sorts*. Gallimard. Folio Essais, 32281. ISBN 2-07-032281-5.

FÉLONNEAU, Marie-Line, MARCHAND, Dorothée et FLEURY-BAHI, Ghazlane, 2004. Les représentations sociales de l'urbanité. Modalités du vivre ensemble et sentiment de proximité. *Psychologie et Société*. 2004. N° 8, pp. 113-144.

FRIEDMAN, Yona, 1958. *L'architecture mobile: vers une cité conçue par ses habitants*. 2020. Paris : Éditions de l'éclat.

FRIEDMAN, Yona, 1978. *L'architecture de survie: une philosophie de la pauvreté*. janvier 2016. Paris : Éditions de l'éclat.

FROGER, Vincent, GHEKIÈRE, Jean-François et HOUILLON, Vincent, 2010. Vieillesse, changement social et paupérisation. Le parc de logements face au renouvellement de la population du bassin minier du Nord – Pas-de-Calais (France). *Espace populations sociétés. Space populations societies*. 1 avril 2010. N° 2010/1, pp. 95-108. DOI 10.4000/eps.4589.

G. GLASER, Barney et STRAUSS, Anselm, 1967. *The Discovery of Grounded Theory*. Chicago : Aldine.

GARÇON, Lucile et NAVARRO, Aurore, 2014. La Société des territorialistes ou la géographie italienne en mouvement. *Tracés. Revue de Sciences humaines*. 21 mai 2014. N° 22/2012. DOI 10.4000/traces.5465.

GEHL, Jan, 1971. *Life Between Buildings: Using Public Space*. 1987. New York : Van Nostrand Reinhold. ISBN 978-87-7407-360-4.

GEHL, Jan, 2012. *Pour des villes à échelle humaine*. Montréal : Les Editions Ecosociété. Guides pratiques. ISBN 978-2-89719-009-5.

GEHL, Jan et GEMZOE, Lars, 2000. *New city spaces*. Copenhague : The Danish Architectural Press. ISBN 978-87-7407-293-5.

GEHL, Jan et GEMZOE, Lars, 2004. *Public spaces, public life*. Copenhague : The Danish Architectural Press. ISBN 978-87-7407-305-5.

GEHL, Jan et SVARRE, Birgitte, 2019. *La vie dans l'espace public. Comment l'étudier?* Canada : Ecosociété. Savoir-faire. ISBN 978-2-89719-510-6.

GOFFMAN, Erving, 1963. *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*. 1975. Paris : Les Editions de Minuit. Le sens commun. ISBN 978-2-7073-0079-9.

GOURDON, Jessica, 2018. Vienne, capitale du « féminisme urbain » ? *Le Monde.fr*. Paris, 4 mai 2018.

GUERMOND, Yves, 2006. *Repenser l'urbanisme par le développement durable ?*

HALBWACHS, Maurice, 1950. *La mémoire collective*. Edition électronique, 1967, Deuxième édition revue et augmentée. Paris : Les Presses universitaires de France. Bibliothèque de philosophie contemporaine.

HOOD, Walter, 2008. Urban diaries: improvisation in West Oakland, California. In : *Everyday urbanism*. New York : The Monacelli Press. pp. 152-173.

HUMAIN-LAMOURE, Le quartier comme objet en géographie, 2007. Le quartier comme objet en géographie. In : *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. La Découverte. pp. 41-51. Recherches. ISBN 978-2-7071-5071-4.

JACOBS, Jane, 1961. *Déclin et survie des grandes villes américaines*. 2012. Editions Parenthèses. Eupalinos / A+U. ISBN 978-2-86364-662-5.

JAMOULLE, Pascale, 2003. Business is business. *Déviance et Société*. 2003. Vol. 27, n° 3, pp. 297-311.

JAMOULLE, Pascale, 2008. *Des hommes sur le fil : La construction de l'identité masculine en milieux précaires*. Nouvelle édition. Paris. La Découverte Poche / Sciences humaines, 291. ISBN 978-2-7071-5641-9.

JAMOULLE, Pascale, 2021. *Je n'existais plus. Les mondes de l'emprise et de la déprise*. Paris : La Découverte. Sciences humaines. ISBN 978-2-348-06510-1.

JAMOULLE, Pascale et LAHAYE, Willy, 2014. Les dispositifs de résilience sociale quand les communautés sont fragilisées. L'exemple des cercles collectifs d'épargne. *Revue du Redif*. 2014. Vol. Familles fragiles, vulnérabilité et résilience, n° 7, pp. 23-35.

JULLIEN, François, 2012. *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*. février 2012. FMSH-WP-2012-03.

KALISKI, John, 2008. The present city and the practice of city design. In : *Everyday urbanism*. expanded 2008. New York : The Monacelli Press. pp. 88-109.

KAUFMANN, Vincent et RAVALET, Emmanuel, 2019. *L'urbanisme par les modes de vie. Outils d'analyse pour un aménagement durable*. Genève : MétisPresses. vuesDensemble. ISBN 978-2-940563-50-0.

KELBAUGH, Douglas, 2000. Three Paradigms: New Urbanism, Everyday Urbanism, Post Urbanism—An Excerpt From The Essential COMMON PLACE. *Bulletin of science, technology & society*. août 2000. Vol. 20, n° 4, pp. 285-289. DOI 10.1177/027046760002000406.

KERN, Leslie, 2022. *Ville féministe. Notes de terrain*. Montréal : Éditions du remue-ménage.

KIRSHENBLATT-GIMBLETT, Barbara, 2008. Performing the city: reflexions on the urban vernacular. In : *Everyday urbanism*. Expanded edition 2008. New York : The Monacelli Press. pp. 19-21.

KOKOREFF, Michel, 2003. *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*.

KOKOREFF, Michel, 2009. Ghettos et marginalité urbaine. *Revue française de sociologie*. 16 septembre 2009. Vol. Vol. 50, n° 3, pp. 553-572.

KROLL, Lucien, Atelier, 2000. *BIO, PSYCHO, SOCIO ECO 1 - Ecologies urbaines*. Nivelles, Belgique : L'Harmattan. Habitat et sociétés. ISBN 2-7384-4419-9.

LANDEL, Pierre-Antoine et SENIL, Nicolas, 2009. Patrimoine et territoire, les nouvelles ressources du développement. *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*. 13 janvier 2009. N° Dossier 12. DOI 10.4000/developpementdurable.7563.

- LANG, Marion, 2020. Quartiers populaires. *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics* [en ligne]. 19 janvier 2023. [Consulté le 10 mars 2023]. Disponible à l'adresse : <http://publictionnaire.humnum.fr/notice/quartiers-populaires>
- LAPERRIÈRE, Annie, 1982. Pour une construction empirique de la théorie : la nouvelle école de Chicago. *Sociologie et sociétés*. 1982. Vol. 14, n° 1, pp. 31-40. DOI <https://doi.org/10.7202/006771ar>.
- LAPEYRONNIE, Didier et COURTOIS, Laurent, 2008. *Ghetto urbain : ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*. Paris : Robert Laffont. Le monde comme il va. ISBN 978-2-221-10766-9.
- LEDROUT, Raymond, 1968. *L'espace social de la ville*. Paris : Anthropos. Société et urbanisme.
- LEFEBVRE, Henri, 1967. Le droit à la ville. *L'Homme et la société*. 1967. Vol. 6, n° 1, pp. 29-35. DOI 10.3406/homso.1967.1063.
- LUCKERHOFF, Jason et GUILLEMETTE, François, 2012. *Méthodologie de la théorisation enracinée*. Québec : Presses Université du Québec. ISBN 978-2-7605-3518-3.
- LYNCH, Kevin, 1960. *L'image de la cité*. 1976. Paris : Bordas. Aspects de l'urbanisme. ISBN 2-04-000494-7.
- MAGNAGHI, Alberto, 2003. *Le projet local*. Sprimont, Belgique : MARDAGA. Architecture + Recherches. ISBN 978-2-87009-850-9.
- MAGNAGHI, Alberto, 2014. *La biorégion urbaine: petit traité sur le territoire bien commun*. Paris : Editions Etérotopia. ISBN 979-10-93250-00-7.
- MORENO-VACCA, Sébastien, 2007. « L'île aux Oiseaux » à Mons, un projet résolument tourné vers l'avenir. *Les Cahiers de l'Urbanisme*. décembre 2007. N° 66, pp. 76-79.
- MUMFORD, Lewis, 1950. *Technique et civilisation*. 2016.
- NEWMAN, Oscar, 1972. *Defensible space, crime prevention through urban design*. New York : Macmillan.
- ORILLARD, Clément, 2005. Urbanisme et cognition. Deux tentatives américaines dans les années 1950 et 1960. *Labyrinthe*. 20 avril 2005. N° 20, pp. 77-32. DOI 10.4000/labyrinthe.760.
- ORILLARD, Clément, 2014. Kevin Lynch et l'innovation dans les systèmes de visualisation urbaine. NECPLUS (éd.), *Communication et langages*. 2014. N° 180, pp. 63-77. DOI 10.3917/comla.180.0063.
- PAQUOT, Thierry, 2020. *Les lieux contribuent indéniablement à faire de nous ce que nous sommes*. [Journal Libération]. 5 juillet 2020.
- PAQUOT, Thierry, 2021a. Ménager le ménagement. *Topophile* [en ligne]. 13 juin 2021. [Consulté le 22 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://topophile.net/savoir/menager-le-menagement/>
- PAQUOT, Thierry, 2021b. La topophilie, une inexplicable amitié. *Topophile* [en ligne]. 14 novembre 2021. [Consulté le 27 octobre 2022]. Disponible à l'adresse : <https://topophile.net/savoir/la-topophilie-une-inexplicable-amitie/>
- PARIN, Claire, 1999. Jane Jacobs, entretien avec Claire Parin. *Urbanisme*. octobre 1999. N° 308.
- PIGEON, Virginie, 2021. Cartes de paysage – Horizons à partager. *Projets de paysage. Revue scientifique sur la conception et l'aménagement de l'espace*. 20 septembre 2021. N° 24. DOI 10.4000/paysage.20243.
- PINSON, Daniel, 1993. *Usage et architecture*. Editions l'Harmattan. ISBN 978-2-7384-1800-5.

PINSON, Daniel, 2013. La “ composition urbaine ” : paradigme perdu d’une lecture hâtive du classique de K. Lynch, *The Image of the City* (1960). In : *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*. Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques. 2013. pp. 93-105.

PLUMAUZILLE, Clyde et ROSSIGNEUX-MÉHEUST, Mathilde, 2014. Le stigmaté ou « La différence comme catégorie utile d’analyse historique ». *Hypothèses*. 2014. Vol. 17, n° 1, pp. 215-228.

POULEUR, Jean-Alexandre et VANZANDE, Ornella, 2017a. Stratégies de recherche par le projet enraciné induites par une architecture symptomatique. *Approches inductives*. 2017. Vol. 4, n° Issue 1, pp. 111-143. DOI <https://doi.org/10.7202/1039512ar>.

POULEUR, Jean-Alexandre et VANZANDE, Ornella, 2017b. Charleroi, ville symptomatique et humaine, révèle des images urbaines réinventant L’Image de la Cité. *Espaces et sociétés*. 28 mars 2017. Vol. n° 168-169, n° 1, pp. 129-146.

PUISSANT, Jean, 2008. L’exemple belge : l’habitat privé, la maison individuelle l’emportent sur l’habitat collectif. *Revue du Nord*. 2008. Vol. 374, n° 1, pp. 95-116. DOI 10.3917/rdn.374.0095.

QUILLIEN, Jane, 2007. Saisir l’insaisissable. *Réseau Intelligence de la Complexité* [en ligne]. 2007. [Consulté le 6 octobre 2020]. Disponible à l’adresse : <http://archive.mcxapc.org/docs/conseilscient/0701quillien.pdf>

RAMADIER, Thierry, 2007. Mobilité quotidienne et attachement au quartier: une question de position? In : *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. La Découverte. pp. 127-138. Recherches. ISBN 978-2-7071-5071-4.

RAYMOND, Henri, DEZÈS, Marie-Geneviève et HAUMONT, Nicole, 2001. *L’habitat pavillonnaire*. Paris : L’Harmattan. Habitat et sociétés. ISBN 2-7475-0271-6.

REY, Alain, 2017. Définition de POPULAIRE, Dictionnaire historique de la langue française. *Dictionnaire historique de la langue française*. 5ème édition. Le Robert.

RICARD, Sophie, 2021. *Urba Time - Entretien avec Sophie Ricard* [en ligne]. [Hypothèse]. 1 février 2021. [Consulté le 27 octobre 2022]. Disponible à l’adresse : <https://urbatime.hypotheses.org/grands-entretiens/sophie-ricard>

RIOU, Mathilde, 2021. 50 shades of urbanism. *The Urban Mycelium* [en ligne]. 19 mars 2021. [Consulté le 26 septembre 2022]. Disponible à l’adresse : <https://theurbanmycelium.com/50-shades-of-urbanism/>

ROMARIZ PEIXOTO, Larissa, LAGO, Noémie, VANZANDE, Ornella et POULEUR, Jean-Alexandre, 2021. Représenter le vécu des quartiers populaires questionne trois fondements de la discipline architecturale : deux quartiers du Hainaut transfrontalier révélateurs. . novembre 2021. DOI <https://doi.org/10.4000/sociologies.17459>.

ROMARIZ PEIXOTO, Larissa, RECTEM, Laura et POULEUR, Jean-Alexandre, 2022. Citizen Participation in Architecture and Urban Planning Confronted with Arnstein’s Ladder: Four Experiments into Popular Neighbourhoods of Hainaut Demonstrate Another Hierarchy. *Architecture*. mars 2022. Vol. 2, n° 1, pp. 114-134. DOI 10.3390/architecture2010007.

SALINGAROS, Nikos A., 2003. Les modèles : un langage commun pour la conception participative. *Poiesis Architecture*. 2003. N° 15, pp. 385-405.

SCHINKEL, Ulrike, JAIN, Angela et SCHRÖDER, Sabine, 2014. Theoretical departures. In : JAIN, Angela, SCHRÖDER, Sabine et SCHINKEL, Ulrike (éd.), *Local Action and Participation: Lessons Learned from Participatory Projects and Action Research in Future Megacities*. Berlin : JOVIS. ISBN 978-3-86859-276-4.

SOULIER, Nicolas, 2012. *Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'actions*. Editions Ulmer. ISBN 978-2-84138-469-3.

TALPIN, Julien, 2006. Jouer les bons citoyens. Les effets contrastés de l'engagement au sein de dispositifs participatifs. *Politix*. 2006. Vol. 75, n° 3, pp. 11-31. DOI 10.3917/pox.075.0011.

TIELEMAN, David, 2014. La pensée de Jane Jacobs et d'Oscar Newman dans le développement des villes contemporaines. . Liège. 2014.

TURNER, John F. C., 1976. *Housing By People: Towards Autonomy in Building Environments*. 2000-07-01. London : Marion Boyars Publishers Ltd. ISBN 978-0-7145-2569-3.

WACQUANT, Loïc, 2005. Les deux visages du ghetto. *Actes de la recherche en sciences sociales*. 2005. Vol. no 160, n° 5, pp. 4-21.

Rapports et thèses

MAJCHER, M et KRYVOBOKOV, M, 2019. *Chiffres-clés du logement en Wallonie - quatrième édition*. Rapport de recherche. Charleroi : Centre d'études en habitat durable de Wallonie.

ROSENOER, Alain (éd.), [sans date]. *La location d'un logement public en Wallonie*. Société wallonne du logement.

SERVICE PUBLIC FÉDÉRAL BELGE DE PROGRAMMATION - INTÉGRATION SOCIALE, 2022. Nuage de point du nombre de RIS et du revenu par commune. *Baromètre de l'intégration sociale* [en ligne]. 14 mars 2022. [Consulté le 14 mars 2022]. Disponible à l'adresse : https://stat.mis.be/fr/dashboard/ris_scatter?menu=Scatterplots

SOCIÉTÉ WALLONNE DU LOGEMENT, [sans date]. Société Wallonne du Logement - Histoire. [en ligne]. [Consulté le 1 avril 2022]. Disponible à l'adresse : <https://www.swl.be/index.php/component/content/article?id=481:l-histoire>

VAN COPPENOLLE, Anne et MAINGUET, Christine, 2020. *Rapport sur la cohésion sociale en Wallonie. Droit à un logement décent 2020*. Direction de la cohésion sociale SPW Intérieur & Action sociale et Institut wallon de l'évaluation, de la prospective et de la statistique.

VANDERMOTTEN, Christian, MARISSAL, Pierre, KESTELOOT, Christian, SLEGGERS, Katrien, VANDEN BROUCKE, Lien, IPPERSIEL, Bertrand et NAIKEN, Renaud, 2015. *Analyse dynamique des quartiers en difficulté dans les régions urbaines belges*. Rapport de recherche. SPP Intégration Sociale. Politique des Grandes Villes.

WAROUX, Thomas, 2018. *Représenter la vulnérabilité transfrontalière : un modèle pour la mobilité*. Thèse en Sciences de l'information et de la communication. Valenciennes : Université Polytechnique Hauts-de-France et UMONS.

Rapport d'activité projet Interreg Réseau Hainaut Solidaire, Mons, juin 2021

Rapport de diagnostic socio-économique du Centre Social Le Phare, Onnaing, 10 décembre 2018

Rapport de diagnostic sociologique et territorial des quartiers pilotes. Projet Interreg Réseau Hainaut Solidaire, Mons, janvier 2019

Rapport Stratégie de Renouveau Urbain et Social sur les quartiers en géographie prioritaire de l'agglomération, CA Portes du Hainaut, Valenciennes, 2015.

LISTE DES ANNEXES (VOLUME SÉPARÉ)

Annexe 1. Présentation du projet RHS

Annexe 2. Fiches-outils Ricochets

2.1. Jeu d'images « MOTUS »

2.2 Carte mentale d'un quartier

2.3 Fil de la mémoire

2.4 Marches urbaines

2.5 Parcours de quartier

2.6 Terre de rencontre

2.7 Appropriation de l'espace public

2.8 Récolte de la mémoire collective

2.9 Pair aidance territoriale

2.10 Effacement des frontières quartier-ville

Annexe 3. Les 6 quartiers en chiffres et cartes

3.1 Quartier de Dutemple, Valenciennes, France

3.2 Quartier du Nouveau Monde, Denain, France

3.3 Quartier de Cuvinot, Onnaing, France

3.4 Quartier du Rieu, Vieux-Condé

3.5 Quartier d'Épinlieu, Mons, Belgique

3.6 Quartier de l'Île aux Oiseaux, Mons, Belgique

Annexe 4. Cartes parcours de quartier « Des lieux et des gens »

4.1 Visitez mon quartier : Nouveau Monde, Denain, France

4.2 Visitez mon quartier : Épinlieu, Mons, Belgique

4.3 Visitez mon quartier : Dutemple, Valenciennes, France

4.4 Visitez mon quartier : Rieu, Vieux-Condé, France

Annexe 5. Articles récents avec relecture par des pairs publiés par l'auteure

5.1. *Citizen participation in architecture and urban planning confronted with Arnstein's ladder: four experiments in popular neighbourhoods of Hainaut demonstrate another hierarchy*, Revue Architecture, 2022, Larissa Romariz Peixoto, Laura Rectem, Jean-Alexandre Pouleur.

5.2. *Représenter le vécu des quartiers populaires questionne trois fondements de la discipline architecturale : deux quartiers du Hainaut transfrontalier révélateurs*, Revue SociologieS, 2021 – Larissa Romariz Peixoto, Noémie Lago, Ornella Vanzande, Jean-Alexandre Pouleur

5.3. *Territoire, identité et inclusion sociale : articulation invisible ou indicible ?*, Revue Urbia, 2018, Larissa Romariz Peixoto

5.4. *Réinterroger le rapport à l'espace, au quartier, au village*, Carta academica, 2020, Larissa Romariz Peixoto

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ	5
ABSTRACT	6
QUELQUES MOTS DE REMERCIEMENT À :	7

INTRODUCTION **9**

LE DÉBARQUEMENT, LA TRAJECTOIRE ET LA THÈSE	11
LES CONDITIONS D'UN PROJET POPULAIRE	15
UN PROJET POPULAIRE ?	16
UN QUARTIER POPULAIRE ?	17
QUESTION DE RECHERCHE ET SCHÉMA D'ÉCRITURE	21

PARTIE 1. PHÉNOMÈNES OBSERVÉS **25**

AVANT-PROPOS PARTIE 1	27
------------------------------	-----------

CHAPITRE 1. POSTURES ET MÉTHODES **29**

INTRODUCTION	31
1.1. CONTEXTE DE RECHERCHE – LE PROJET RHS	32
1.2. LOGIQUES ET PRATIQUES DE TERRAIN	37
NOTRE RÔLE DANS LE PROJET	37
1.3. LOGIQUES ET MÉTHODES POUR L'ÉLABORATION DE LA THÈSE	39
LA MÉTHODOLOGIE DE LA THÉORISATION ENRACINÉE - MTE	39
PERTINENCE ET LIMITES DE LA MTE	40
1.4. DONNÉES FROIDES	45
LA MANIPULATION DES DONNÉES STATISTIQUES	45
1.5 RÉCOLTE ET ANALYSE DES DONNÉES ETHNO-GRAPHIQUES	48
LE CARNET D'OBSERVATION (OU DE TERRAIN) ET L'OBSERVATION PARTICIPANTE	48
DES PLUS-VALUES SIGNIFICATIVES ET PEU ATTENDUES	52
L'ÉCHANTILLONNAGE ET LES LIMITES DE LA MÉTHODE DE RÉCOLTE DE DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES	54
1.6. RÉCOLTE, PRODUCTION ET ANALYSE DE DONNÉES CARTOGRA-PHIQUES	58
DES CARTES MENTALES ET DES MOSAÏQUES POUR FAIRE PARLER LE QUARTIER	60
CONCLUSION	63

CHAPITRE 2. CHOIX ET CARACTÉRISTIQUES DES TERRAINS **65**

INTRODUCTION	67
2.1. LE CHOIX DES QUARTIERS	69
UNE DÉCOUPE TERRITORIALE PAR LA PRÉCARITÉ	69
UN SCHÉMA REPRODUIT À L'ÉCHELLE INFRACOMMUNALE	73
LE CHOIX DES SIX QUARTIERS	77
2.2. LES SIX QUARTIERS EN QUELQUES CHIFFRES	81
2.3. QUELLES SONT CES FORMES URBANISTIQUES ?	85
UNE CHRONOLOGIE QUI ACCOMPAGNE LES GRANDS MOMENTS DE L'URBANISME	85
DE L'HABITAT OUVRIER AUTOUR DE L'UNITÉ DE PRODUCTION – L'APPARITION DES QUARTIERS DE DUTEMPLE ET DU NOUVEAU MONDE	85
BY-PASSER LA CITÉ-JARDIN, MAIS INSPIRER LE DESSIN D'ÉPINLIEU	89
LES ENSEMBLES HYGIÉNISTES ET LA CONSTRUCTION DE L'ÎLE AUX OISEAUX ET D'ÉPINLIEU	90
LES RÉNOVATIONS ET LA REDÉCOUVERTE DE L'HABITAT OUVRIER	92
2.4. QUI SONT CES PERSONNES ?	95
LE « POST-VIEILLISSEMENT » DES QUARTIERS MINIERS FRANÇAIS - DEUX DYNAMIQUES DÉMOGRAPHIQUES	97
QUARTIERS POPULAIRES BELGES : UNE STRUCTURE SOCIALE FRUIT D'UNE POLITIQUE SOCIALE ET URBAINE DÉFICITAIRE	98
CES MAMANS ET CES RETRAITÉS QUI OCCUPENT LA PAROLE ET L'ESPACE PUBLIC	99
2.5. LES SIX QUARTIERS EN QUELQUES CARTES	101
CONCLUSION	109
CHAPITRE 3. ÉTRANGES PARADOXES SOCIO-SPATIAUX	111
INTRODUCTION	113
DÉCOUVRIR LE TERRAIN	113
3.1. TROIS QUARTIERS ET LES PREMIERS CONSTATS	117
LA CURIEUSE SENSATION DE BIEN-ÊTRE – UNE QUESTION D'ÉCHELLE ?	117
DÉAMBULER PARTOUT, JOUER LÀ OÙ ON PEUT	119
DE LA COLÈRE, DES LIENS, DU CONTRÔLE SOCIAL ET DES SOLIDARITÉS MULTIPLES	121
3.2. TROIS NOUVEAUX QUARTIERS ET DES RAISONS POUR INVESTIGUER DAVANTAGE	123
DES QUARTIERS RÉNOVÉS MAIS DES BARRIÈRES PERSISTANTES ENTRE LES QUARTIERS ET LA VILLE	123
LE STIGMATE ENCORE ET TOUJOURS	124
LA VILLE, LES AUTRES, JE VOUS AIME MOI NON PLUS	127
CONCLUSION	131
LES QUARTIERS POPULAIRES, TOUT UN PARADOXE	131
PARTIE 2. FORMES, COMPORTEMENTS ET LIENS	135
AVANT-PROPOS PARTIE 2	137
CHAPITRE 4. CADRE CONCEPTUEL	139

INTRODUCTION	141
4.1. LA RECONQUÊTE DE LA VALEUR D'USAGE	143
L'INTÉRÊT POUR L'HUMAIN DANS L'URBAIN	143
DES THÉORIES ET MÉTHODES POUR UNE VILLE À HAUTEUR DU REGARD - DESCENDRE DANS LA RUE, OBSERVER, FAIRE	145
URBANISME CITOYEN	149
4.2. L'HABITANT DU QUARTIER POPULAIRE ET LA VILLE – UNE HISTOIRE DE SÉGRÉGATION	152
4.3. L'HABITANT DU QUARTIER SÉGRÉGUÉ, LE LIEU, LE TERRITOIRE	154
4.4. FOCUS SUR LA VITALITÉ URBAINE RECHERCHÉE PAR JAN GEHL	155
L'ÉCHELLE DU QUARTIER POUR GEHL	157
4.5. FOCUS SUR LA FOLLE ENTREPRISE D'ALEXANDER	160
L'ÉCHELLE DU QUARTIER POUR ALEXANDER	163
4.6. FOCUS SUR L'APPRÉCIATION DE LA VILLE PAR LYNCH	165
LE QUARTIER POUR LYNCH	167
4.7. FOCUS SUR L'OBSERVATION DE L'URBANISME BANAL DE CRAWFORD	169
CONCLUSION	173
CHAPITRE 5. CES FORMES QUI RELIENT ET ÉCARTENT	175
INTRODUCTION	177
5.1. UNE QUESTION D'ÉCHELLE	179
CUVINOT : MON QUARTIER, C'EST UN VILLAGE	184
LA DISTRIBUTION DES LIEUX (OU NON LIEUX) À ÉPINLIEU	189
MON QUARTIER, C'EST D'ABORD L'INJUSTICE	195
LA MISE EN CONFIANCE QUI CHANGE LA DONNE	199
5.2. UNE QUESTION DE RÉSEAUX ET DE LIEUX	201
L'ÎLE AUX OISEAUX : MON QUARTIER, SA VIE, SES TRANSFORMATIONS SPATIALES ET POLITIQUES	202
LA RENCONTRE NE S'IMPOSE PAS MAIS SE TRAVAILLE	209
CES RÉSEAUX ALTERNATIFS AMUSANTS D'ÉPINLIEU	213
SURMONTER L'EFFET DE LIEU	215
5.3. UNE QUESTION DE LIMITES	217
LES LIMITES DU NOUVEAU MONDE	222
LE PUBLIC, LE PRIVÉ ET L'ENTRE-DEUX	229
LA FORCE DE RÉSILIENCE POUR DÉPASSER LES LIMITES	234
CONCLUSION	237
PASSER DU PROJET URBAIN AU PROJET POPULAIRE	241

PARTIE 3. LES CONDITIONS DU PROJET POPULAIRE - ENTRE TENSIONS ET RESSOURCES

CHAPITRE 6	UN RAPPORT À L'ESPACE SOUS HAUTES TENSIONS	247
INTRODUCTION		249
6.1. PREMIÈRE TENSION : ENTRE OBJET SPATIAL ET SOCIAL		252
L'USAGE, LE LIEN ET LA MÉMOIRE – LA MISE AU DÉFI DE LYNCH PAR LES QUARTIERS POPULAIRES		252
SOUVENIRS COLLECTIFS ANCRÉS QUI FÉDÈRENT ET PORTENT – LA MISE AU DÉFI DE GEHL PAR LES QUARTIERS POPULAIRES		258
LA MISE AU DÉFI DE LA BEAUTÉ UNIVERSELLE D'ALEXANDER PAR LES QUARTIERS POPULAIRES		262
6.2. DEUXIÈME TENSION : ENTRE IDENTITÉ ET STIGMATE		265
MON QUARTIER C'EST... CONTRAIREMENT À CE QUE LES GENS EN DISENT		265
LE STIGMATE GOFFMANIEN ET SON EMPRISE SPATIALE		271
FRONTIÈRE QUARTIER-VILLE : UN REMPART POUR LA PRÉSERVATION DES SINGULARITÉS DES LIEUX ?		275
L'ÉCART FÉCOND DE L'ESPACE POPULAIRE		277
6.3. TROISIÈME TENSION : ENTRE CAGE ET COCON		280
ENFERMEMENT, PROTECTION ET LEURS PUISSANTES EXPRESSIONS SPATIALES		280
LES « HABITUÉS » ET LES « AUTRES » - UNE MÉTAPHORE DE LA RELATION QUARTIER-VILLE		283
ATTACHEMENT PARTICULIER ET RAPPORT À L'ESPACE		285
CONCLUSION		289
CHAPITRE 7.	DES RESSOURCES POUR UN PROJET POPULAIRE	291
INTRODUCTION		293
7.1. DES RESSOURCES QUI RAPPELLENT LE DÉSORDRE NATUREL DE LA VILLE		297
LES EXPRESSIONS SPATIALES DES FAITS SOCIAUX LOCAUX		301
LES EXPRESSIONS DU QUARTIER COCON		305
LA SINGULARITÉ DES LIEUX		308
UNE PREMIÈRE EXPÉRIENCE DE VALORISATION DE RESSOURCES DE QUARTIER		313
7.2. FAIRE ÉMERGER LES RESSOURCES		317
CONCLUSION		321
DES RESSOURCES POUR UN PROJET POPULAIRE QUI PREND SOIN DES LIEUX ET DES GENS		321
CONCLUSIONS GÉNÉRALES		325
DES LIEUX ET DES GENS		327
DES INTUITIONS ET DES MÉTHODES		327
DES CONCEPTS THÉORIQUES MOBILISÉS PROGRESSIVEMENT		332
DES CHIFFRES A UNE LECTURE SENSIBLE DU TERRITOIRE : L'ÉMERGENCE DE PARADOXES SOCIO-SPATIAUX		333
LA MISE AU DÉFI DES THÉORIES ET PRATIQUES URBAINES PAR LE QUARTIER POPULAIRE		336
UN CERTAIN PROJET POPULAIRE		342
DES TENSIONS ET DES RESSOURCES		344
LES LIMITES DE LA RECHERCHE		350
LES BIAIS DE REPRÉSENTATIVITÉ ET D'AUTRES TENSIONS CACHÉES		350

L'INFLUENCE DE L'ÉCONOMIE INFORMELLE OU ILLICITE SUR LE RAPPORT À L'ESPACE	350
LA FERTILE MAIS DIFFICILE TRANSDISCIPLINARITÉ	351
LES MODES ALTERNATIFS DE REPRÉSENTATION GRAPHIQUE DES QUARTIERS	352
L'INTÉGRATION DE DIMENSIONS SUPPLÉMENTAIRES DE LA TRANSITION	353
DES PERSPECTIVES ENTHOUSIAS-MANTES	355
RETERRITORIALISER VIA LE QUARTIER POPULAIRE	355
L'AUTOGOUVERNANCE DES QUARTIERS POPULAIRES	356
L'INFLUENCE DU GENRE DANS LE PROJET POPULAIRE : QUELLE PLACE POUR LA PAROLE DES FEMMES ?	358
LE PROJET POPULAIRE DE TRANSITION ÉCOLOGIQUE	359

BIBLIOGRAPHIE ET TABLE DES MATIERES **361**

BIBLIOGRAPHIE	363
LISTE DES ANNEXES (VOLUME SÉPARÉ)	371
TABLE DES MATIERES	373

LES CONDITIONS DU PROJET POPULAIRE

PARADOXES SOCIO-SPATIAUX ET JEU DE TENSIONS EN HAINAUT FRANCO-BELGE

La thèse propose une plongée sensible, guidée par la parole citoyenne, dans les méandres de six quartiers populaires du Hainaut franco-belge. Elle part de l'investigation des puissants paradoxes qui caractérisent ces lieux pour, telle une provocation, interroger le projet urbain et soulever des matières à penser pour les concepteurs, politiques et responsables de la ville en général.

Que nous apprennent ces quartiers et leur manière singulière de traverser les brutales transitions sociale, économique et environnementale du passé ? Ont-ils construit des défenses, des formes de résilience ? Comment sont-ils capables d'affronter les enjeux propres à notre époque ?

La recherche s'appuie sur des enquêtes et des campagnes d'immersion de terrain pour tenter de définir ce que serait un projet populaire qui ménage ces lieux de vie et de travail, et d'observer en quoi il s'adosse à la parole et à l'acte de l'habitant. Via une approche transdisciplinaire entre architecture, urbanisme, sociologie et anthropologie, la thèse identifie deux conditions essentielles à la mise en place de ce projet populaire. La première serait la compréhension de trois tensions ambivalentes qui tissent la vie de quartier : entre l'objet spatial et l'objet social, entre la cage qui enferme et le cocon qui protège, entre le stigmaté qui pénalise et l'identité qui porte. La deuxième serait l'identification, puis la valorisation, au cœur de ce jeu de tensions, de ressources ancrées capables de participer à l'épanouissement social et urbain de ces portions fragiles de la ville.

LARISSA ROMARIZ PEIXOTO

Université de Mons
20, Place du Parc, B7000 Mons – Belgique
Tél : +32(0)65 373111
Courriel : info.mons@umons.ac.be
www.umons.ac.be

